

Le Pavillon d'Or

**Mishima
Yukio**

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.com

Yukio Mishima
Le Pavillon d'Or



COLLECTION U. N. E. S. C. O.
D'AUTEURS CONTEMPORAINS
(Série orientale.)

Cet ouvrage est publié sur la recommandation du P. E. N. Club international
et sous les auspices de l'U.N.E.S.C.O.
Conformément aux règlements de l'U.N.E.S.C.O., la traduction a été relue par
le Professeur Kazuo Watanabé.

Yukio Mishima

Le Pavillon d'Or

Traduit du japonais et préfacé par Marc Mécéant

Gallimard

Titre original

KINKAKUJI

© Orion press. Tokyo, japon.

© Editions Gallimard 1961, pour la traduction française.

Yukio Mishima (pseudonyme de Kimitake Hiraoka) est né en 1925 à Tôkyô. Son œuvre littéraire est aussi diverse qu'abondante : essais, théâtre, romans, nouvelles, récits de voyage. Il a écrit aussi bien des romans populaires qui paraissent dans la presse à grand tirage que des œuvres littéraires raffinées, et a joué et mis en scène un film qui préfigure sa propre mort

Il a obtenu les trois grands prix littéraires du Japon. En novembre 1970, il s'est donné la mort d'une façon spectaculaire, au cours d'un seppuku, au terme d'une tentative politique désespérée qui a frappé l'imagination du monde entier.

Mishima fut un grand admirateur de la tradition japonaise classique et des vertus des Samouraïs. Dans ses œuvres, il a souvent dénoncé les excès du modernisme, et donné une description pessimiste de l'humanité.

PRÉFACE

Dans les tout premiers jours de juillet 1950, le Japon consterné apprenait qu'un incendie criminel venait d'anéantir l'un des plus célèbres trésors nationaux, le Pavillon d'Or du temple Rokuonji, à Kyôto.

La fin absurde de cette merveille de légèreté, épargnée, pendant plus de cinq siècles, par le feu et la guerre, réduisait de façon sensible le capital d'élégance et de grâce de l'architecture japonaise. Provisoirement d'ailleurs, puisque, surgi de ses cendres comme le phénix qui surmonte son toit, le Pavillon d'Or se reflète à nouveau dans les eaux calmes de sa pièce d'eau, plus doré sans doute que l'ancien, un peu trop neuf encore, dans l'attente d'une patine qui ne tardera guère à vieillir ses bois.

Mais en juillet 1950, le désastre était total et, pour l'élite cultivée, irréparable. On aime à se dire (peut-être à tort) qu'en ce Japon secret d'autrefois où le seul bruit d'un plongeon de grenouille parmi le silence des feuilles et des eaux suffisait à hisser la méditation sur les plus hautes cimes intérieures,

la ruine du Pavillon d'Or, ne dessinant que quelques cercles à la surface du siècle, eût laissé les grands remous se produire sous l'apparence...

Mais savons-nous encore le prix du silence? Dans le Japon d'aujourd'hui, dont chaque progrès mécanique violente un peu plus l'antique spiritualité, quelles dimensions presse et radio pouvaient-elles donner à l'événement, sinon celles des faits divers de quelque importance ? Les grands journaux eurent de la copie pour leurs millions de lecteurs quotidiens. Un jeune écrivain de trente ans fit un roman tiré à trois cent mille exemplaires.

Malgré ses vingt ans en 1945, on trouverait difficilement en M. Mishima les aspects attendus, et en quelque sorte négatifs, de ce qu'il est convenu

d'appeler « la génération de la défaite ». Nulle trace, semble-t-il, de cette prostration qui fut le lot de la plus grande partie de la jeunesse au temps des effondrements. Ce sont d'autres, comme Dazai Osamu qu'on lui oppose souvent, qui ont recueilli ce legs des années de désolation. On n'aperçoit guère non plus chez lui cette turbulence hagarde par quoi se traduit souvent le nihilisme désespéré d'adolescents sans boussole et sans riz.

Ce qui se reflète en lui, ce n'est pas le Japon vaincu et sous-alimenté. Ce serait plutôt un Japon dynamique, conquérant, le Japon de la grande entreprise, si l'on veut, celui qui s'est retrouvé sans s'être jamais véritablement perdu.

J'ai sous les yeux une photographie de M. Mishima: bonne carrure, tête forte, œil vif, non dépourvu de ruse; on devine l'homme de puissant vouloir, d'ambition tenace, très sûr de soi. Effectivement, la carrière de M. Mishima, déjà brillante, témoigne d'une combativité victorieuse analogue à celle des Mitsui et des Sumitomo.

Études au Gakushûin, ancienne École des Nobles, sorte d'Eton nippon où n'entre pas — on s'en doute — qui veut. Essais poétiques à quinze ans. Aujourd'hui, à trente-cinq ans, M. Mishima a déjà publié une douzaine de romans, plusieurs pièces de théâtre, des nouvelles et des essais.. On le traduit, en anglais surtout. Des nouvelles: Kamen no Kokuhaku (Confession d'un Masque), Monatsu no shi (Mort en plein été). Du théâtre: Cinq Pièces de nô. Des romans enfin, bien accueillis aux États-Unis: Shiosai (La Rumeur des Flots), et Kinkakuji, ce Pavillon d'Or dont la traduction française paraît à son tour.

On prétend parfois que les Japonais apprécient en M. Mishima le dramaturge plus que le romancier. Je ne sais. Mais le public a, paraît-il, récemment accueilli avec froideur Kyôko no le (La Maison de Kyôko), roman dont l'auteur attendait pourtant, dit-on, beaucoup. Sa dernière pièce, par contre, Netaiju (L'Arbre des Tropiques), semble avoir suscité un intérêt vif.

Jeunesse, talent, dynamisme : ce n'est pas merveille si M. Mishima est devenu une manière de vedette. Il a ses fanatiques, il a ses détracteurs: je connais des uns et des autres. Les magazines le montrent sous tous les angles. On lui fait dire ou faire des choses qu'il dit ou ne dit pas, fait ou ne fait pas. On bavarde de sa personne et de ses goûts. On exploite ses éventuelles confidences.

Vedette des lettres, M. Mishima a voulu l'être aussi du cinéma. Une coupure du journal Asahi, de février dernier, nous le montre en héros du film Karakkaze Yaro (Un sale vent sec). Veste rejetée par-dessus l'épaule gauche, cravate au vent, il brandit un revolver. En gros titre: « Le poulain du monde littéraire, Mishima Yukio, pistolet au poing, dans son premier grand rôle à l'écran... » Suit une confidence au public: « Voici enfin exaucé mon vœu de toujours... » L'échec, paraît-il, fut total.

Mais M. Mishima est sûrement, en tant que vedette unique de son dernier

livre, promis à un meilleur destin. Il s'agit d'un « Journal de voyage à l'étranger (1957-1958) » et d'un « Journal personnel (1958-1959) », publiés en novembre 1959 par les éditions Shinchôsha sous le titre global: *Ratai to ishô* (Avec et sans costume). Tel est M. Mishima.

Si l'incendie du Pavillon d'Or lui fournissait à la fois un bon sujet et un bon titre, il n'est pas sans intérêt de connaître avec plus de précision de quelles données brutes il est parti. Voici donc quelques comptes rendus de presse.

L'Asahi du 3 juillet 1950 relate l'incendie et l'arrestation du coupable: un bonze novice de vingt et un ans, Hayashi Shôken, originaire de la préfecture de Fukui, étudiant de la section de Chinois à l'Université ôtani. On l'a, précise le journal, retrouvé malade sur la colline Samonji, derrière le temple. A la clinique Nisseki, il a confié avoir voulu disparaître avec le Pavillon d'Or. « Vers deux heures du matin, dit-il, j'ai porté ma literie, ma moustiquaire et mes vêtements dans le bâtiment. J'ai mis le feu avec des allumettes. Puis, pris d'une affreuse panique, je me suis enfoncé mon couteau dans la poitrine, après avoir absorbé une centaine de pilules de somnifère. »

... Jusque vers onze heures, il avait joué au jeu de go (sorte de dames) avec le Père Egami, quarante-cinq ans, originaire aussi de la préfecture de Fukui.

... Élevé par sa mère, il était entré au temple grâce au prier Murakami, en avril 1944. Mauvaise conduite. Une fugue. Fréquentation très irrégulière des cours, d'où réprimandes répétées, tant de la part de la direction de l'université que de celle du temple. Une semaine avant l'incendie, Hayashi a déclaré au Prieur: « Tout ce que les professeurs racontent n'est qu'ineptie, dont je me moque éperdument... »

Le journal note encore que la statuette de Yoshi-mitsu a été brûlée, et que l'avertisseur automatique d'incendie était en panne.

Suit une déclaration du prier Murakami: « Hayashi n'a jamais tenu compte de mes conseils. Il ne s'entendait pas avec ses camarades. Je me rappelle, que tout récemment, au cours d'une " homélie " qui rassemblait nombre de prêtres et de fidèles, il s'est montré, contrairement à son habitude, d'excellente humeur, servant le thé, etc, gaiement. Je pense qu'il avait déjà pris sa décision... »

Un de ses camarades de classe, Suzuki Yoshi-taka, souligne de son côté le caractère taciturne de Hayashi, son goût de la solitude dû sans doute au fait qu'il bégayait. Sur le plan matériel, on l'enviait plutôt, car son entretien était assuré par le Prieur... « Il aimait jouer, parier: presque chaque soir, c'étaient les échecs, les cartes, en sorte qu'il était toujours à court d'argent. Le bruit courait qu'il faisait un peu le marché noir du riz... »

Le Yomiuri du même jour fait état d'une déclaration de la police : « Hayashi refuse de dire le motif de son acte, ajoutant qu'il n'en a aucun regret et se moque d'être condamné. »

L'Asahi du 4 juillet titre : « La mère de Hayashi s'est suicidée en se jetant du train dans la rivière... Il avait refusé de la voir, quoique ne l'ayant pas revue depuis quatre ans. »

Le journal rappelle que Hayashi a perdu son père très tôt et a été accueilli comme totei (novice) au temple du Rokuonji (dont le Pavillon d'Or fait partie). Il aurait commis son crime par « haine de la Beauté » et commencé à préparer son coup le 18 juin en enlevant le verrou de la porte du Pavillon d'Or, pour voir si le veilleur s'en apercevrait. Il aurait répété l'opération plusieurs fois... C'est pour plus de certitude que, décidé à mourir, il aurait acheté le somnifère... Haïssant la laideur de son âme et de son corps infirme, il ne pouvait s'empêcher de haïr ce qui est beau... La beauté du Pavillon d'Or lui était une permanente insulte, au point qu'il avait conçu de l'hostilité contre les visiteurs... Traité en anormal par ses camarades, sa haine à l'égard de la société en avait crû d'autant.

Hayashi : Bien que souvent réprimandé par le prieur Murakami, je ne lui en veux pas : tout est ma faute... On dit que ma mère est venue pour me voir: je n'ai aucune affection pour elle et (...) souhaiterais pouvoir rompre net tout lien avec elle. »

Diagnostic du docteur Uchimura: « Psychopathe de type schizoïde. »

Le Yomiuri du 4 juillet rapporte ce propos tenu par le coupable antérieurement au crime: « Le bouddhisme s'endort sur ses vieilles traditions. Il est voué à la dégénérescence. Je suis scandalisé par la manière dont vivent les temples engourdis dans une paix douillette assurée par des revenus confortables, comme le Pavillon d'Or... »

Le Prieur remettait chaque mois à Hayashi comme argent de poche cinq cents yens, plus deux cents pour ses frais de transport... Excédé, il lui avait déclaré quelques jours plus tôt qu'il n'avait aucun avenir (...), et qu'il le mettrait à la porte... Hayashi prétend avoir agi par vengeance, en même temps que pour mettre fin à l'impasse dans laquelle il se trouvait...

Yomiuri du 12 août: « Hayashi dit avoir incendié le Pavillon d'Or parce qu'il avait perdu tout espoir de succéder au prieur Murakami — que d'ailleurs il haïssait — à la tête du Rokuonji. Le précédent motif allégué : sa haine de la Beauté était pure fantaisie... »

Tel est l'originel matériau du livre. Que M. Mishima ait recouru à plus ample documentation, cela est plus que probable. On peut supposer qu'il a puisé aussi aux comptes rendus du procès. Peut-être y a-t-il trouvé l'explication de certains faits. Par exemple : quelles raisons le Prieur avait-il d'accueillir si généreusement dans son temple le futur coupable ? D'où venait l'aversion du garçon pour sa mère ? A cette double question, le roman apporte une très satisfaisante réponse. De toute façon, la fidélité de M. Mishima aux données premières s'imposera avec évidence au cours de la lecture. D'infimes détails même sont conservés tels quels. On le constate avec d'autant plus de surprise que par ailleurs l'imagination joue, comme il se doit, son jeu — un jeu souvent brillant —, et ne recule point devant

certaines modifications cardinales.

C'est l'histoire, en somme, d'un fait divers. Mais la façon dont elle est conduite, comme la nuance du regard posé sur les choses, sont bien loin de celles des romanciers naturalistes. Non qu'on ne sente à l'occasion la chasse au document, le travail sur notes: c'est l'évidence pour tout ce qui a trait au bouddhisme Zen — cérémonies, emploi du temps, exercices... Mais certaine ampleur de conception, une écriture sans parti pris de banalité, installent le livre dans un éclairage bien différent des grisailles écoeurantes de, par exemple, « A vau l'eau ».

Le flirt de l'adolescent avec l'ambiguë merveille, sa joute singulière contre le maléfice, changent les dimensions de l'événement, promeuvent le fait divers à la dignité d'entreprise : par là se trouvent réintroduites dans l'événement la présence et la pesée du destin. Et puis, champ clos de l'affrontement, il y a Kyoto, la vieille capitale cernée de collines; Kyoto chargée de siècles et d'histoire endormie, couronnée de temples dans les arbres, mais peuplée aussi d'infimes sanctuaires qui, derrière de grands murs, dissimulent le secret de leurs toits courbes et de leurs jardinets. Vaste cité encore, qui joue de ses poisons comme de ses prestiges. Surtout haut lieu de l'Art et haut lieu de l'Esprit... Il suffit, certain soir, au héros du livre de lever la tête : il aperçoit au loin les derniers rayons du couchant sur la crête sacrée du mont Hiei, d'où partit au IX^e siècle l'enseignement de Deng yô Daishi... Et n'est-ce pas dans le Kikyôchô, sommet du Pavillon d'Or, suprême tabernacle de la Beauté, qu'il ambitionnera de périr ? Comme une fumée d'encens, la seule présence de Kyôto change quelque chose à l'altitude de l'esprit, cependant qu'une acoustique nouvelle s'instaure, qui rend perceptibles des harmoniques nouveaux. Cette qualité poétique de l'ensemble, le style de M. Mishima, à coup sûr, l'accuse, comme il accentue aussi la coloration poétique de tels épisodes, ou renforce l'émotion poétique, pénétrante comme une bruine, suscitée par un paysage. Malgré quelques concessions — rares, il faut le dire — à la mode de la violence et de la crudité, il ne révèle aucune pente naturelle à la plébéienne brutalité de certains romanciers. M. Mishima reste, dans une large mesure, l'héritier de l'école romantique japonaise, M. Yamamoto Kenkichi, crû tique écouté, rappelant le flamboiement, la luxuriance des premières œuvres de M. Mishima, ainsi que son goût avoué pour les « utai » des drames lyriques et pour leurs brocards, affirme que, depuis, son style s'est fort épuré; et il ajoute: « Le style pompeux, dit " beau style ", est complètement passé de mode aujourd'hui. Le brillant de Mishima ne doit-il pas plutôt être considéré comme freinant l'épanchement de cette sentimentalité larmoyante, qu'il faut bien reconnaître traditionnelle dans la littérature japonaise depuis le temps de Ochô (gouvernement personnel des empereurs, avant le shôgounat, donc aux époques de Nara et de Heian, du VII^e au XII^e siècle environ)

Romantique assagi, M. Mishima n'en élabore pas moins un style riche en

images, qui témoigne d'une recherche constante et souvent heureuse. On appréciera, je pense, par exemple, sa curieuse et poétique façon de voir un tronc d'arbre sectionné, ou ces « embruns d'encre de Chine » que, par gros temps, le vent plaque sur les falaises du Nord. Recherche, subtile parfois jusqu'à l'excès, do l'impression rare, de la métaphore opulente ou inattendue, refus systématique, dans l'écriture même, du caractère banal, usé, vidé par le galvaudage quotidien de ses vertus d'origine, style en un mot chargé d'intentions, voilà qui interdit, à mon sens, de s'émerveiller, comme cet autre critique, d'une sobriété » et d'une absence de détours », dont je ne remarque à aucun moment la présence. Que l'ambition de M. Mishima soit de parvenir à la force expressive par les voies du naturel, ces lignes récentes du « Journal » semblent le donner à penser: « Je me suis mis peu à peu, dit-il, à aimer, pour le roman, un style qui n'a l'air de rien et, parfaitement détendu, regorge de vitalité. J'ai beau vouloir m'y essayer, cela requiert de moi une détermination comparable à celle de qui veut sauter dans une piscine sans savoir nager. » La confiance vaut qu'on la retienne. Celle-ci également, qui émane d'un lettré japonais, et va dans le sens de la précédente: « Son style, très recherché et très brillant, me donne en même temps une impression de désinvolture, et ce mélange curieux m'est désagréable. »

Du « Journal » encore: « Mon Kinkakuji est une étude approfondie des mobiles d'un crime. Une conception superficielle et baroque de quelque chose comme, par exemple, la Beauté, peut suffire à provoquer l'acte criminel d'incendier un trésor national. Si l'on se place d'un autre point de vue, il suffit, pour échapper à sa condition présente, de croire à cette idée folle et superficielle, et de l'hypertrophier jusqu'à en faire une fondamentale raison d'être. C'était le cas de Hitler... »

Ce qui, de ces réflexions, importe, il me semble, est moins le projet en soi d'une investigation psychologique minutieuse — les romanciers pratiquant volontiers ce genre de fouilles —, que l'invention et la mise au point d'un mécanisme, fort ingénieux, de déviation paranoïaque. La fascination, mais aussi l'énigme de la Beauté, jouent un rôle déterminant dans le déclenchement du processus. Aussi, loin de renoncer — comme fit le vrai coupable — à invoquer le mobile d'une haine sans merci pour la beauté sous toutes ses formes, M. Mishima a-t-il au contraire maintenu, du comportement de son héros, cette explication, à laquelle il a donné une dimension assez extraordinaire.

C'était accroître la difficulté, s'obliger somme toute à mener le combat sur deux fronts: celui de la simple psychologie et celui de l'esthétique. On voit le péril, le risque pour l'ouvrage de basculer dans un sens ou dans l'autre, de voir son unité sans cesse remise en question. Il arrive que le talent de M. Mishima sache trouver un subtil et poétique joint : ainsi, aux minutes décisives de la vie du héros, la réapparition automatique du Pavillon d'Or, d'un Pavillon d'or immatériel, désincarné, émanation de l'autre, obsession

et mirage, et qui de plus en plus agit à la façon d'un mauvais sort, d'un mauvais songe. Là est, à mon sens, la grande et belle trouvaille du livre.

Que, dans sa grande majorité, le Japon d'aujourd'hui soit agnostique, n'empêche pas que terre bouddhique il fut, terre bouddhique il reste. Le bouddhisme est partout présent : dans la vie, dans le langage, dans les choses; tout en est pétri. Chacun possède en son quartier, temple ou chapelle; chez soi, l'autel des parents morts. Et si le prêtre shintoïste fait les mariages, le bonze fait les enterrements... Mais aussi quelle, parmi les manifestations d'une culture dont les Japonais sont légitimement fiers, ne porte la marque de la spiritualité et de la discipline bouddhiques ? Poésie et jardins, art floral et Nô, cérémonial du thé et architecture... Même les sports de haute noblesse: sabre, judo et tir à l'arc... Chacun sait cela, qui ne sort point des généralités livresques.

Le livre de M. Mishima fait pénétrer beaucoup plus avant: dans la réalité, dans le quotidien, si l'on veut, du bouddhisme contemporain au Japon. A un double titre: en ce que d'abord il nous mêle avec exactitude à la vie d'un monastère Zen en 1950, et en ce qu'il nous montre, à travers le héros, les difficultés de la foi, particulièrement pour les jeunes, au lendemain de la guerre du Pacifique et de Hiroshima. L'image de la vie feutrée d'un monastère bouddhique, telle que l'imposent à la mémoire quelques vers de Bashô ou le souvenir de promenades à la périphérie de Kyôto, cette image-là, composite et quelque peu stéréotypée, M. Mishima y réintroduit le mouvement, y fait passer le souffle de la vie. On sent bien, je crois, à quel point — différant en ceci de celle de nos cloîtres — cette vie débouche sur la nature, s'appuie sur sa constante présence, se mêle à elle. Où que l'on soit, une simple cloison en sépare, qu'il suffit de faire coulisser: la maison tout entière regarde vers un paysage choisi de feuilles, d'eaux et de pierres, qui rassemble en lui tous les paysages. La vie communautaire, c'est aussi le heurt — discret seulement en apparence — des tempéraments, les joutes mesquines, les hypocrisies grandes ou petites. Ainsi s'animent pour nous les couloirs endormis du Rokuonji; ainsi le prieur

Dôsen aide-t-il à doter les saisissants portraits des fondateurs de jadis, comme le Daitô Kokushi du temple Daitoku à Kyoto, du verbe qui leur manque.

Cette quiétude, malgré tout, un peu somnolente, comment les lendemains de guerre ne V auraient-ils pas remise en question ? Contre le sacré, fauteur de catastrophes, la jeunesse, en 1945, se révolte. Démantelé, le shintoïsme trop compromis, le bouddhisme, Zen en particulier, qui a tant contribué à former la vie japonaise en lui passant des carcans, pouvait-il échapper à la vague de nihilisme ? De cette remise en question étayée de raisonnement critique, de cette crise du bouddhisme si l'on veut, le roman de M. Mishima se fait l'écho. De l'Église bouddhique et de son enseignement, on dénonce le confort hypocrite, le formalisme, l'ambiguïté dangereuse. L'histoire du chat de Nansen est caractéristique: trois

interprétations sont proposées de cette anecdote déconcertante. Ambiguïté peut-être essentielle, destinée à « surprendre notre vision convergente des choses, à faire éclater les limitations que sont affirmation et négation » (T. Suzuki) ; mais susceptible aussi de conduire des esprits inexpérimentés aux pires déviations, à la caricature criminelle. Deux exemples.

Disons en gros que l'on prend conscience de la Réalité par l'Événement, l'Éveil, la Réalisation (Satori). Or, lors de sa fugue à Yura, le héros, aux approches de la mer, attend quelque chose, qui s'annonce, s'estompe, et finalement s'impose à lui — et c'est... la destruction du Pavillon d'Or.

De même, on lit quelque part ceci : « Destruction et négation sont dans l'ordre naturel des choses, » Grande vérité bouddhique, que M. Paul Mus présente sous une autre forme : « Le mot d'ordre est d'abattre la maison, d'en mettre en pièces la charpente. » On sait l'application que le héros du livre fait de cette idée. Même le suicide de Tsurukawa... (qui, à tout le moins, illustre assez que rien n'est ce qu'il paraît).

Ce n'est pas tout. Un esprit compétent pourrait se livrer à un jeu à la fois plaisant et fructueux : celui de « révéler », en les dissociant un moment de l'ensemble où ils sont intégrés, les legs de détail — certains ou possibles — de la tradition bouddhique japonaise. C'est en effet l'apport des grandes sectes, depuis l'implantation du bouddhisme dans les îles, au VII^e siècle, qui a donné à celui-ci son visage propre. Démanteler ce syncrétisme, ce serait encore montrer en quoi le bouddhisme continue de vivre, en quoi il alimente toujours la vie intérieure et la réflexion esthétique. Je risquerai quelques suggestions.

Ce Pavillon d'Or, auquel, à plusieurs reprises, on attache les épithètes : « inaltérable et indestructible », doit-il quelque chose au « Monde de Diamant » qui, dans la secte Shingon, désigne le monde de la Vérité pure ?...

Vers la fin du livre, le héros découvre que la Beauté est « structurée de néant », et cette idée est assez longuement développée. Or j'apprends que, pour la secte Sanron, toutes les choses sont vides, irréelles quand elles sont prises séparément, bien qu'elles existent les unes par rapport aux autres.

Enfin, on remarquera la belle page où le héros note les impressions que suscite en lui la maquette du Pavillon d'Or ; c'est une page, à mes yeux, tris finement japonaise, et très bien venue. Or, pour la secte Keron, « chaque univers se compose d'une myriade de mondes dans chacun desquels se trouve une plus petite manifestation de Roshana (Bouddha), et ainsi de suite » (G. Renondeau).

Il est un autre Japon vrai qu'on a plaisir à retrouver dans le roman de M. Mishima : c'est le Japon lettré, héritier respectueux d'une riche culture. Il arrive sans doute que les citations aient quelque chose d'agressif et, parfois même, agacent. Au moins sont-elles bien choisies, et d'un effet sûr. On a plaisir, malgré l'artifice, à entendre vibrer les nobles phrases jadis prononcées le jour de son intronisation, par le nouveau prier du temple Manju. Une sourde menace d'apocalypse inquiète dans les lignes extraites

du Tsukumogami-Ki. Mais au chapitre V, le charme du texte de Nô cité est très grand: « Assoiffée de lune, elle a dû, pensa-t-il, sortir dans la nuit. Il dirigea ses pas vers le temple de Hôrin... »

S'il est domaines où, plus qu'ailleurs peut-être, éclatent l'originalité et le raffinement nippons, c'est bien l'art floral et celui de l'estampe. Telles pages de ce livre feront irrésistiblement évoquer les grands noms de l'ukiyoë. Ce paysage prendra des couleurs de Hiroshige, cette femme aura les formes d'un Utamaro... L'une de ces « estampes », je crois, semblera spécialement séduisante : celle qui représente le Pavillon d'Or sous la neige. Quant à l'art de l'ikebana (arrangement de fleurs), il nous vaut une scène magistrale, que seul un Japonais pouvait écrire.

Enfin, je crois discerner, dans certains détails, dans l'atmosphère de certaines scènes, des réminiscences de la grande œuvre romanesque de l'époque Heian: le Genji-Monogatari. Sans doute ne peut-on conclure rien de sûr du fait qu'un des personnages — qui donne son nom au huitième chapitre de la quatrième partie — s'appelle Kashiwagi. Certes, il joue un assez vilain tour à son ami Genji, mais il n'a pas la laideur physique et morale du Kashiwagi de notre roman. Il est dit de lui cependant, si l'on s'en remet à la traduction anglaise de Waley, qu'il n'est qu'un instrument du Destin (« He had but been the instrument of Fate »). Ce caractère est-il étranger au Kashiwagi de M. Mishima ?

Le chapitre suivant — le neuvième — est intitulé: La Flûte. Dans un ouvrage comme dans l'autre, il est question d'une flûte qu'il convient, après la mort de quelqu'un, de ne pas laisser sans usage. A cela nous devons une fort belle scène, et importante, du Pavillon d'Or : celle où les deux jeunes gens sont assis sur une terrasse du Pavillon d'Or et où, de son instrument, Kashiwagi tire des sons divins... Les choses sont un peu moins simples dans l'histoire de Genji. Mais les accents de la flûte résonnent aussi, un moment, dans la nuit, avant d'être relayés par la cithare...

Mais surtout, là comme ici, ce qui saisit, c'est la fine qualité de l'atmosphère, c'est le « nocturne » : nuit de printemps au Pavillon d'Or où « la lune, ce soir, exceptionnellement belle » semble « s'être logée au fond de l'étang »; nuit d'automne du Genji : « La lune brillait dans un ciel sans nuage; un vol d'oies sauvages passa sur la maison, aile contre aile, en ordre impeccable... »

Un mot encore. Quiconque est assez familier avec le Japon pour l'aimer vraiment ne retrouvera pas sans un pincement ému ces petites choses sans prix, ces impondérables, qui ébouriffent les souvenirs... D'autres ont déjà dit l'art du détail fin, minutieux, voire minuscule, des peintres et des écrivains de là-bas. L'acuité de leur regard est aussi singulière que la délicatesse de leur pinceau. Art, si l'on veut, de déchiffreurs d'hiéroglyphes et de calligraphes, à qui l'on doit tant d'œuvres savoureuses et vraies. Je songe, entre autres, à telles pages précises de Natsume Sôseki (le plus grand peut-être parmi les romanciers modernes), de Shiga aussi... Art qui n'est

pas non plus sans lien avec l'effrénée passion des Japonais pour la photographie: fixer l'instant.

M. Mishima n'échappe pas à cette constante du caractère des hommes de son pays : son Pavillon d'Or ménage de ces précieuses minutes où le cœur et l'esprit s'emplissent un moment des couleurs de là-bas. Ici, c'est une notation psychologique extraordinairement ténue: le petit bonze à la tête rasée a l'impression de connaître aussi le monde par la peau de son crâne; ou, vers la fin du livre, l'étonnante analyse de la sensation produite par une lame de couteau glissant sur sa langue... Ailleurs, ce sont des objets, comme la boîte aux baguettes divinatoires du temple Kenkun, dont la description impose la présence... Des scènes aussi : l'installation à l'hôtel de Yura, le compartiment de chemin de fer (on songe à la nouvelle de Shiga Naoya intitulée: *En route pour Abashiri*).

Surtout, il est des tableaux et des paysages dont la réussite est presque bouleversante: ainsi le port de Maizuru après l'armistice; cette image de la campagne japonaise — sans couleurs vives, terne plutôt, belle pourtant — où, la moisson faite, le riz pend aux chevalets de séchage : détail simple, qui pourtant touche au meilleur du secret nippon... Il faut citer encore la page inoubliable qui termine le chapitre V : la nuit de veille au Pavillon d'Or à l'approche du typhon...

On aimerait se dire que la traduction n'a pas trop terni ces choses.

Évreux, juillet 1960.

Marc Mécrcéant

CHAPITRE PREMIER

Dès ma petite enfance, mon père, bien des fois, m'avait parlé du Pavillon d'Or.

Le lieu de ma naissance, c'est, au nord-est de Maizuru, un promontoire solitaire qui entre comme un coin dans la mer du Japon. Mon père, lui, était d'ailleurs — de Shiraku, dans la banlieue Est de Maizuru. Il avait, cédant à de vives instances, embrassé l'état de clerc et, bonze, s'était vu charger d'un temple, sur un promontoire perdu. Là, il s'était marié et avait eu ce fils — que je suis.

Il n'y avait pas, dans le voisinage du cap Nariu, de collège qui convînt. Le moment arriva vite où je quittai le foyer familial. Un oncle m'accueillit, au pays de mon père, et je fis à pied la navette entre sa maison et le collège du quartier Est de Maizuru.

Le pays natal de mon père était une terre ruisselante de lumière. Toutefois, chaque année, vers novembre ou décembre, même les jours où le ciel sans nuages paraissait d'une limpidité parfaite, il arrivait bien quatre ou cinq fois qu'une ondée passât. A croire que mon cœur, mon instable cœur, c'est ce terroir qui l'a fait ce qu'il est.

Les soirs de mai, au retour de la classe, dans la maison de mon oncle, j'apercevais, de la pièce du premier étage où je faisais mes devoirs, en face de moi, les collines. Aux rayons du couchant, leurs pentes couvertes de feuilles nouvelles semblaient un paravent d'or déployé au milieu de la plaine. Et ce que je voyais, moi, c'était le Pavillon d'Or.

Bien souvent, sur des photographies, sur des livres de classe, j'avais vu le vrai Pavillon d'Or. Pourtant, c'est l'image du Temple d'Or des récits de mon père qui, dans mon cœur, avait supplanté toute autre.

Mon père, sans doute, ne m'avait jamais dit, du vrai Pavillon d'Or, que, par exemple, il étincelât de mille dorures. Mais, à l'entendre, il n'existait nulle chose au monde qui l'égalât en beauté ; et le Pavillon d'Or qui se dessinait dans ma pensée à la seule vue des lettres, à la seule résonance du mot, avait quelque chose de fabuleux...

Voyais-je, au loin, miroiter les rizières ? « C'est l'ombre d'or du Temple invisible », me disais-je. Le col de Yoshizaka, où passe la frontière entre la préfecture de Fukui et notre département de Kyôto, se trouve en plein est ; le soleil monte de par là. Bien que Kyôto elle-même soit à l'opposé, c'est le Pavillon d'Or que, dans l'échancrure des montagnes, je voyais surgir du soleil levant et s'élancer haut dans le ciel.

Ainsi, le Pavillon d'Or m'apparaissait-il partout ; il tirait même du fait que l'œil ne le pouvait réellement atteindre une grande ressemblance avec la mer qui baigne ces bords. La baie de Maizuru n'est en effet qu'à une lieue et demie à l'ouest du village de Shiraku, mais un écran de collines empêche d'en voir les eaux. Néanmoins, on sentait toujours dans l'air quelque chose qui en laissait deviner la présence : parfois la brise apportait la senteur des flots ; par gros temps, c'étaient les mouettes qui, fuyant leur colère, venaient, par vols entiers, se poser dans les champs de riz.

J'étais de faible complexion : toujours battu à la course, à la barre fixe, j'étais, de surcroît, bègue, ce qui me porta à me replier plus encore sur moi-même. Chacun savait que je venais d'un temple ; les plus cruels de mes camarades, pour se moquer de moi, imitaient les bafouillages d'un bonze bègue lisant les sutras. Dans une histoire de nos livres apparaissait un détective bafouilleur : ils me lisaient exprès ces passages-là à haute voix...

Il va sans dire que cette infirmité dressait un obstacle entre moi et le monde extérieur. C'est le premier son qui a du mal à sortir ; il est, en quelque sorte, la clé de la porte qui sépare mon univers intérieur du monde extérieur ; mais jamais il ne m'était arrivé de sentir tourner cette clé sans effort. Les gens, en général, manient les mots à leur gré ; ils peuvent, cette porté de séparation, la laisser grande ouverte et ménager ainsi une constante circulation d'air entre les deux mondes. Mais à moi, cela était absolument interdit : la clé était rouillée, irrémédiablement rouillée.

Le bègue, dans ses efforts désespérés pour proférer le premier son,

est comme un oiseau qui se débat pour se dégager d'une glu tenace (sa glu, à lui, c'est son univers intérieur) ; et quand enfin il s'en dégage, c'est toujours trop tard. Bien sûr, il arrive aussi que la réalité extérieure, tandis que je me débats désespérément, donne l'impression de faire trêve, de consentir à m'attendre ; mais cette réalité qui m'a fait la grâce de m'attendre, elle n'a plus aucune fraîcheur... Quand, à force de m'évertuer, je débouchais enfin sur le monde extérieur, c'était pour trouver devant moi une réalité qui, en un clin d'œil, avait perdu sa couleur, une réalité toute gauchie, n'ayant plus trace de fraîcheur, sentant à demi la pourriture, mais la seule qui me parût s'accorder à moi.

On imagine sans peine qu'un tel enfant se soit pris à nourrir en soi une volonté de puissance axée sur deux pôles.

J'aimais ce que l'histoire nous conte des tyrans. Tyran bègue et taciturne, je voyais mes vassaux épier la moindre expression de mon visage, trembler du matin au soir. Et nul besoin de justifier ma cruauté, avec des paroles nettes et disertes ; mon silence à lui seul justifiait ma multiforme cruauté. Ainsi me délectais-je à imaginer le châtiment, l'un après l'autre, de tous ceux — maîtres, condisciples... — qui quotidiennement me blessaient par leurs mépris. Mais je m'imaginai aussi avec volupté sous les traits d'un artiste de génie, merveilleusement doté d'un calme regard pénétrant l'écorce des choses, monarque incontesté du royaume des réalités profondes. Ce n'est donc qu'en apparence que j'étais pauvre, car, au fond de moi-même, plus que quiconque, j'étais riche, de la richesse que j'ai dite. Qu'un jeune garçon, handicapé irrémédiablement, en arrive à penser qu'il est un être secrètement choisi, faut-il en être surpris ? J'avais le sentiment que, quelque part en ce monde, une mission m'attendait, dont je n'avais encore aucune idée.

... Un petit fait me revient en mémoire.

Le collège de Maizuru formait, dans un cirque d'insouciantes collines, un ensemble de bâtiments modernes, clairs, avec de vastes terrains de jeux. Un jour de mai, un de nos anciens, entré à l'École des Mécaniciens de la Marine de Maizuru, profita d'une permission pour venir revoir son ancien collège. Bronzé à souhait, la casquette enfoncée jusqu'aux yeux, le nez puissant et dépassant la visière, il était, du sommet du crâne à la pointe des pieds, l'image même du jeune héros. A ses cadets placés devant lui, il conta sa dure existence faite de soumission à un règlement strict ; et cette vie qu'on s'attendait de le voir présenter sous un jour affreux, il en parlait du même ton que s'il se fût agi d'une vie d'opulence et de luxe ! Le moindre de ses mouvements débordait d'orgueil ; et pourtant, malgré sa jeunesse, il

avait parfaitement conscience de la valeur d'une humilité consentie. Il bombait le torse dans sa vareuse à soutaches, comme une figure de proue qui fend la brise de mer.

Il s'était assis sur une marche du petit escalier en pierres du pays qui descend au terrain de jeux ; autour de lui, quatre ou cinq collégiens buvaient ses paroles. Sur la pente, dans les massifs, s'épanouissaient toutes les fleurs du printemps : tulipes, pois de senteur, anémones, coquelicots... Au-dessus des têtes, le magnolia suspendait ses plantureuses corolles blanches.

Conteur, auditoire bougeaient aussi peu qu'un monument. Quant à moi, j'étais seul, à quelques pas du groupe, sur un banc du terrain de jeux. C'était ma façon de rendre hommage, à moi : de rendre hommage au parterre émaillé de fleurs, à l'uniforme gonflé d'orgueil, à tous ces rires clairs.

Bientôt le jeune héros parut s'intéresser plus à moi qu'à sa cour d'adulateurs : moi seul avais l'air de ne pas m'incliner devant son auguste personne, et cette pensée blessait son amour-propre.

Il demanda mon nom aux autres.

— Hé! Mizoguchi! lança-t-il, bien qu'il me vît pour la première fois. Sans sortir de mon mutisme, je plantai mes yeux droit dans les siens. Dans le sourire qu'il m'adressa alors, il y avait cette condescendance particulière aux puissants.

— On ne répond rien ? Monsieur est muet ?

— Il est bè... bè... bègue, répondit un du groupe à ma place ; et tous de se pâmer de rire.

Quel éblouissement qu'un éclat de rire! Chez ces garçons, mes pairs, ce rire féroce dont la jeunesse a le secret me paraissait jeter mille feux comme un hallier dont les feuilles crépitent de lumière.

— Hein? Bègue? Et Monsieur n'entre pas aux Mécaniciens de la Marine ? Bègue ou autre, on y remet tout le monde d'aplomb en un jour : avec la trique!

Comment la chose se fit-elle? Ma réponse jaillit, toute nette ; sans le moindre accroc, sans que ma volonté y fût pour quelque chose, les mots partirent, d'un seul jet : « Non. Je serai prêtre. »

Tous en restèrent pantois. Quant au grand homme, il se pencha, cueillit un brin d'herbe qu'il glissa entre ses dents.

— Ah! alors, d'ici quelques années, je vous causerai sûrement du dérangement, dit-il. (La guerre du Pacifique venait d'éclater.)

Il est hors de doute qu'un réveil se fit en moi à cet instant-là — la conscience soudaine qu'il me fallait attendre, les deux mains grandes ouvertes, dans un monde plein de ténèbres ; mais que, sous peu, fleurs de mai, uniformes, camarades pétris de malice, tout entrerait dans le creux de mes mains tendues — que la montagne du monde, j'en rétrécissais peu à peu la base et étais en train de m'en assurer la prise... Mais pareille révélation était trop écrasante pour se muer en juvénile orgueil.

L'orgueil exige plus de légèreté, de lumière, d'évidence, d'éclat. Il me fallait produire cette évidence : il me fallait donner à tous quelque marque éclatante de mon orgueil, ha dague, par exemple, qui pendait à la hanche de l'autre, était exactement ce que je cherchais.

Cette dague, qui fascinait tous les collégiens, était en vérité un bel ornement. Les Cadets de la Marine taillaient clandestinement leurs crayons avec, disait-on ; curieux raffinement d'esthète que d'employer ainsi exprès à des tâches mesquines le prestigieux emblème!

S'étant dépouillé de son uniforme, il l'avait par hasard accroché à la palissade peinte en blanc. Pantalon, tricot de corps jouxtaient les fleurs et répandaient l'odeur d'un jeune corps moite de sueur. Une mouche à miel, prenant pour des corolles ces linges d'une blancheur éclatante, vint s'y poser, La casquette galonnée d'or, plantée sur un poteau, baissait réglementairement sa visière, exactement comme sur le crâne du garçon. Lui, mis au défi par ses cadets, était allé se mesurer avec eux sur la lice, par-derrière.

Toutes ces dépouilles vestimentaires imprimaient dans l'esprit la vision d'un glorieux cimetière ; les mille fleurs du printemps renforçaient cette impression.. Mais, par-dessus tout, cette casquette reflétée par le glaçage noir de jais de la visière, cette dague et son attache de cuir accrochées juste à côté — une fois isolées de la personne, dégageaient de façon inattendue une sorte de beauté lyrique, avaient toute la perfection de l'image que je gardais de l'homme ; — on eût dit en un mot les reliques d'un jeune héros parti en guerre.

Je m'assurai qu'il n'y avait pas alentour âme qui vive. Du côté de la lice montaient des cris d'encouragement. Je sortis de ma poche le canif tout rouillé qui me servait à tailler mes crayons, m'approchai furtivement et, sur le dos de la gaine noire de la jolie dague, creusai deux ou trois profondes et vilaines balafres.

Il y aura peut-être des gens pour conclure, un peu hâtivement, des notations précédentes, que j'avais des dispositions pour la poésie. Je n'avais cependant, jusque-là, absolument rien écrit, pas même des

notes personnelles, à plus forte raison des poèmes. Pallier les manques qui me rendaient inférieur aux autres par quelque talent particulier et prendre ainsi ma revanche sur eux, voilà à quoi je ne me sentais aucunement porté. Ou, si l'on préfère, pour être un artiste, j'avais une trop haute idée de moi.

Ce despote, ce grand artiste qu'imaginait ma fantaisie ne quittaient point le domaine du rêve. Et je ne me sentais pas le moins du monde d'humeur à me mettre pour de bon à quelque travail et à le vouloir mener à bonne fin.

Mon seul et unique orgueil venait de l'impossibilité de me faire comprendre : comment, dans ces conditions, eussé-je éprouvé l'invincible besoin d'exprimer les choses et de me faire entendre? « Ce que les autres voient et transmettent, me disais-je, le destin ne l'a pas fait pour moi. » Et ma solitude allait engraisser — comme une truie.

Et voici que, tout à coup, ma mémoire bute contre un tragique événement qui survint dans notre village. Bien qu'à proprement parler on ne puisse prétendre que j'y aie joué un rôle quelconque, je ne peux néanmoins me défaire de l'impression indiscutable d'y avoir été étroitement mêlé. Cette affaire, d'un seul coup, m'a jeté nez à nez avec toute chose : vie, volupté, trahison, haine, tendresse — tout. Mais ce qui, au fond de tout cela, a pu se dissimuler de sublime, ma mémoire l'a volontairement refusé et passé sous silence.

A deux maisons de chez mon oncle vivait une belle fille appelée Uiko. Elle avait de grands yeux purs. Sa famille était riche, ce qui expliquait qu'elle fût hautaine. On ne savait vraiment pas à quoi pouvait bien songer cet être épris de solitude et que tout le monde, pourtant, dorlotait. Les femmes les plus jalouses faisaient courir des bruits sur le compte d'Uiko, qui, sans doute, était encore vierge : « Mais regardez » la, disaient-elles entre autres, n'a-t-elle pas tout l'air d'être stérile? »

Uiko venait de sortir du Collège de Filles et s'était engagée comme infirmière à l'Hôpital de la Marine de Maizuru. Elle s'y rendait chaque jour à bicyclette, la distance le permettant. Mais comme elle partait de chez elle le matin à l'heure où le ciel commence à pâlir, il y avait deux bonnes heures qu'elle s'était mise en route quand nous autres prenions le chemin du collège.

Une nuit, évoquant le corps d'Uiko, je m'abandonnai aux idées noires et dormis mal. Au matin, je me glissai hors du lit, enfilai mes chaussons de sport et, quittant la maison enténébrée, sortis dans le demi-jour de la nuit d'été finissante.

Cette nuit-là n'était pas la première où je rêvais au corps d'Uiko.

Ce n'avaient d'abord été qu'éclairs de pensée ; puis, peu à peu, cela s'était agglutiné à mon esprit et durci, comme un caillot, en idée fixe : celle du corps d'Uiko baignant dans la pénombre et mué finalement en une forme blanche, aux chairs élastiques et odorantes. J'imaginais la fièvre de mes doigts au contact de ce corps, son élastique résistance, son odeur de pollen...

Je courus droit devant moi sur la route que l'aube pâlassait à peine. Les cailloux même ne me faisaient pas trébucher et, dans les ténèbres, la chaussée s'ouvrait toute seule devant mes pas.

A certain endroit, la route s'élargit — quand on sort du hameau de Yasuoka, là où se dresse un grand orme de Sibérie. Le tronc était tout humide de rosée matinale. Je me dissimulai derrière et guettai l'approche d'Uiko débouchant du village sur sa bicyclette.

J'attendais, sans avoir la moindre idée de ce que je comptais faire. J'avais couru à perdre haleine, et tandis que, dans l'ombre de l'arbre, je reprenais souffle, j'ignorais tout de ce que je ferais tout à l'heure. Mais parce que j'avais trop vécu jusque-là sans contacts avec le monde extérieur, je me berçais de l'illusion qu'en m'y jetant une bonne fois, tout deviendrait facile, tout deviendrait possible.

Les moustiques me piquaient les jambes ; de-ci de-là montait le chant d'un coq. Je scrutai la route. Dans l'éloignement se dressa une vague forme blanche. Je crus d'abord que c'était la pâleur de l'aube, mais c'était Uiko.

Elle dut monter sur sa machine, car son phare s'éclaira. Elle approchait, dans un glissement silencieux. De derrière l'orme, je bondis, barrant la route : la bicyclette réussit, d'extrême justesse, à stopper brutalement.

Je me sentis alors comme pétrifié. Tout d'ailleurs s'était pétrifié : ma volonté, mon désir. Le monde extérieur avait rompu tout contact avec mon univers intérieur et recommencé à exister autour de moi d'une existence absolue. Le moi, qui s'était sauvé de la maison de mon oncle, avait enfilé des chaussons de sport, galopé à la petite aube le long de la route obscure jusqu'à l'orme de Sibérie, — n'avait fait que se mouvoir, à toute allure, au sein de son propre univers — sans plus. Les toits du village dont les contours s'esquissaient à peine dans la pâleur obscure de l'aube, les bouquets d'arbres noirs, la crête noire de la montagne Aoba, Uiko elle-même debout, là, devant moi, se trouvaient maintenant si totalement dépourvus de signification que c'en était effarant. Tous ces objets avaient reçu, en dehors de ma participation, le don de réalité ; et c'est cette réalité vide de sens, monstrueuse, noire comme encre, qui m'était donnée, à moi, et pesait sur moi de toute sa

masse, une masse comme mes yeux n'en avaient encore jamais vue.

Je réfléchissais, comme d'habitude, que les mots étaient probablement l'unique moyen de sauver la situation ; erreur, de ma part, bien caractéristique : quand il fallait agir, je ne pensais qu'aux mots ; et comme ils venaient mal, je me laissais accaparer par eux, oubliant totalement d'agir. Pour moi, l'action, chose éclatante, devait s'accompagner d'un langage éclatant.

Je ne voyais rien ; je crois seulement me rappeler qu'Uiko, d'abord effrayée, se rendit compte que c'était moi et se mit dès lors à ne considérer que ma bouche. Un ridicule petit trou noir grimaçant de façon inintelligible dans le crépuscule du matin, un trou minuscule, déformé, aussi malpropre que le gîte d'une bestiole des champs, voilà, je suppose, ce qu'elle apercevait dans cette bouche qu'elle ne quittait pas des yeux. Puis, assurée qu'il n'en sortirait rien d'assez fort pour établir la liaison avec le monde extérieur, elle fut soulagée.

— Vrai ! Quel drôle de jeu quand on est bègue ! fit-elle.

Il y avait, dans sa voix, la justesse et la fraîcheur de la brise du matin. Elle fit sonner son timbre, appuya sur les pédales et m'évita par un détour, comme elle eût évité une pierre. Bien qu'il n'y eût âme qui vive, Uiko, jusqu'à ce qu'elle eût disparu là-bas, de l'autre côté des rizières, fit sonner, sonner son timbre, dont je percevais le tintement narquois...

... Le soir même — elle avait rapporté la chose —, sa mère vint trouver mou oncle ; et ce dernier, d'ordinaire si coulant avec moi, me chapitra vertement. Je chargeai alors Uiko de malédictions, allant jusqu'à souhaiter sa mort. Quelques mois plus tard, mon vœu se trouva exaucé. Depuis ce temps-là, je crois, d'une façon absolue, aux sortilèges.

Nuit et jour, je souhaitais la mort d'Uiko ; je souhaitais l'anéantissement du témoin de ma honte. Que disparût le témoin, et toute trace de ma honte était effacée de la surface de la terre. Les autres sont tous des témoins ; s'ils n'existaient pas, on ne saurait pas ce que c'est que la honte. Ce que j'avais vu sur le visage d'Uiko, au fond de ces yeux qui, dans la nuit finissante, jetaient un éclat d'eau en fixant intensément mes lèvres, c'était le monde des autres, je veux dire le monde où les autres ne vous laissent jamais seul, sont toujours prêts à se faire vos complices ou les témoins de votre abjection. Les autres, il faut les détruire tous. Pour que je puisse vraiment tourner ma face vers le soleil, il faut que le monde entier soit détruit...

Deux mois après cette aventure, Uiko cessa de travailler à l'Hôpital de la Marine et resta confinée chez elle. Le village potina. Et puis, à la

fin de l'automne. Je drame éclata.

Jamais nous n'eussions soupçonné qu'un déserteur de la Marine pût se cacher dans le village. Un jour, à midi, la gendarmerie arriva à la mairie : le fait n'était pas rare et nul ne pouvait penser que la chose fût si sérieuse.

C'était un beau jour clair de la fin octobre. J'étais allé au collège comme d'habitude et avais terminé mes devoirs du soir. Il était l'heure de se mettre au lit. J'allais éteindre ma lumière quand, me penchant à la fenêtre j'entendis dans la rue du village le bruit d'une galopade ; les gens devaient être en nombre et haletaient comme des chiens de meute. Je descendis. Mon oncle aussi et ma tante s'étaient levés. Sur le seuil, un de mes camarades de classe, les yeux ronds de stupéfaction, nous cria : « Les gendarmes viennent d'arrêter Uiko, là-bas, de l'autre côté. Allons-y! »

J'enfilai mes sandales et partis en courant.

Il faisait un beau clair de lune et, dans les rizières moissonnées, les chevalets de séchage projetaient, ici et là, leur ombre nette. Derrière un bouquet d'arbres, un groupe de silhouettes noires s'agitaient. Uiko, dans une robe sombre, était assise par terre. Elle était très pâle. En cercle, autour d'elle, quatre ou cinq gendarmes et ses parents. Un gendarme vociférait en brandissant quelque chose qui devait être un repas froid dans son emballage. Le père hochait la tête de droite et de gauche, s'excusant auprès des gendarmes, accablant sa fille de reproches. La mère pleurait, assise sur ses talons.

Nous, de la bordure du carré de rizière où nous étions, nous regardions la scène. Le nombre des badauds, peu à peu, grandit ; les épaules se touchaient en silence. Au-dessus de nous, la lune était toute petite, comme si on l'avait pressée. Mon camarade me chuchota à l'oreille une explication : Uiko s'était sans bruit éclipsée de chez elle avec le paquet de victuailles et était tombée dans le piège tendu par la police alors qu'elle voulait gagner le village voisin ; il était clair que c'était du ravitaillement pour le déserteur. Ils avaient dû se connaître à l'Hôpital de la Marine ; à la suite de quoi, Uiko, enceinte, avait été mise à la porte.

Le gendarme, à présent, la harcelait de questions pour connaître la cachette de son complice ; mais Uiko, sans plus bouger qu'une pierre, restait murée dans un silence têtue...

Moi, je dévorais des yeux son visage. On aurait dit une folle enchaînée. Pas un trait ne bougeait dans le clair de lune.

C'était la première fois que je lisais tant de refus sur un visage. Je suis toujours persuadé que mon visage à moi, l'univers le rejette ; celui

d'Uiko, lui, rejetait l'univers. Le clair de lune se déversait impitoyablement sur son front, ses yeux, l'arête du nez, les pommettes et ne faisait pourtant que baigner la face immobile. N'eût-elle eu qu'un infime tressaillement des paupières ou des lèvres, cet univers, qu'elle s'évertuait à refouler, se fût, à ce signal, engouffré en elle comme une cataracte.

Je la regardais fixement en retenant mon souffle, fasciné par ce visage dont l'histoire s'arrêtait brusquement là et qui, pas plus sur le passé que sur l'avenir, ne s'abandonnait à la moindre confiance. On rencontre parfois une face aussi étrange sur la souche d'un arbre qu'on vient d'abattre. La section en est fraîche, sans doute, et vermeille ; mais la crue y est interrompue net ; le bois vif connaît le vent et le soleil, dont le ruissellement ne lui était pas destiné, se voit soudain mis à nu devant un monde qui à l'origine n'était pas le sien ; et son grain splendide dessine l'étrange visage : un visage qui ne se tend vers notre univers que pour le rejeter...

Je ne pouvais m'empêcher de penser que, de toute la vie d'Uiko, ni de toute la mienne, à moi qui le contemplais, ne se retrouverait une minute où le visage de la jeune fille fût aussi beau qu'en ce moment. Mais cela fut de plus brève durée que je ne l'avais supposé : sur le beau visage, un changement soudain se fit.

Uiko se mit debout. Je crois bien, à ce moment-là, l'avoir vue sourire ; je crois bien avoir aperçu ses dents blanches brillant dans le clair de lune. Mais c'est tout ce que je puis rapporter de cette métamorphose, car dans le mouvement que fit Uiko pour se lever, son visage disparut de la zone de clarté franche pour se perdre dans l'ombre du boqueteau.

Quel dommage de n'avoir pu saisir l'altération de ses traits à l'instant où elle prit la détermination de trahir ! Si j'en avais pu surprendre le cheminement, il se peut qu'eût germé dans mon cœur un esprit de pardon à l'égard des hommes, de pardon à l'égard de toutes, oui, toutes les vilenies.

Uiko montra du doigt le village voisin de Kahara, dans le renforcement des collines.

« Le Temple de Kongô ! » cria un gendarme.

Alors, une joie enfantine m'envahit, la gaieté délirante des jours de fête. Les gendarmes se divisèrent en quatre groupes afin de cerner le temple de toutes parts. Le village fut tenu de coopérer. Une curiosité rancunière fit que je me joignis, avec cinq ou six jeunes gens, à la première troupe : Uiko marchait en tête, montrant le chemin, avec son escorte de gendarmes. Son pas décidé le long du sentier blanc de lune

me plongeait dans la stupéfaction.

Le Kongô-in était un temple fameux. Bâti dans un rentrant de la colline à un quart d'heure de marche de Yasuoka, il devait sa réputation aux ifs plantés de la main même du prince Takaoka, ainsi qu'à son élégante pagode à trois étages attribuée à Hidari Jingoro*i*. Nous y venions souvent, l'été, nous baigner dans la cascade, au revers des monts.

Le mur d'enceinte du bâtiment principal était à deux pas de la rivière. Sur le torchis croulant poussait à profusion le roseau des pampas dont les aigrettes argentées se voyaient, lustrées, dans la nuit. Près du portail d'entrée, les théiers sauvages étaient en fleur. Nous longions la rivière en file indienne, sans un mot.

Il fallait monter un peu pour arriver aux bâtiments mêmes du temple. Franchi le pont de rondins, on a la pagode sur sa droite, à gauche un bois — que l'automne empourprait alors —, avec, dans le fond, un escalier de pierre à pic, de cent cinq marches verdies de mousse en calcaire très glissant.

Avant de franchir le pont, les gendarmes se retournèrent et, d'un geste, arrêterent la colonne. Il y aurait eu là, anciennement, dit-on, un portail flanqué des deux colosses rituels *ii*et sculpté par Unkei et Tankei*iii*. Au-delà, les collines du val de Kujuku font partie du domaine du temple.

... Nous retenions nos souffles.

Les gendarmes donnèrent à Uiko l'ordre d'aller. Elle traversa le pont, seule, et, un moment après, nous la suivîmes. Le pied de l'escalier était enveloppé d'ombre, mais plus haut, les marches étaient inondées de lune. Nous nous dissimulâmes un peu partout au bas des degrés. Les feuillages pourpres paraissaient noirs sous la lune.

Le bâtiment principal se dresse au haut de l'escalier. De là, une galerie part en diagonale vers la gauche et mène à une salle vide conçue probablement pour les danses sacrées. Cette salle, en surplomb au-dessus du vide, imite la plate-forme du temple de Kiyomizu*iv* : tout repose sur une forêt de fûts et de traverses, partant du fond du précipice. Salle, galerie, charpente de soutien, lavées par la pluie et le vent, sont d'un blanc irréprochable, comme les os d'un squelette. Au cœur de l'automne, quand rougeoient les feuilles, le flamboiement des arbres s'harmonise merveilleusement avec cette charpente d'une blancheur d'os ; mais, la nuit, tachetée de lune, la grande carcasse blanche prend un air étrange et fascinant.

Selon toute apparence, le déserteur se cachait dans la salle en surplomb. Pour s'emparer de lui, les gendarmes pensaient utiliser Uiko

comme appeau. Nous autres, simples témoins, nous nous cachions dans l'ombre, respirant à peine. Quoique, environné d'air glacé, en cette nuit de la fin d'octobre, j'avais les joues brûlantes.

Uiko grimpa toute seule les cent cinq marches de pierre, avec l'air triomphant d'une folle... Le noir de sa robe et le noir de ses cheveux faisaient ressortir la blancheur de son magnifique profil. Sous la lune et les étoiles, sous la nuée nocturne, parmi les collines dont la ligne de crête détachait sur le ciel les hallebardes des cryptomères, parmi les taches de lune, le relief des constructions émergeant en îlots de clarté, dans un pareil cadre, la limpide beauté de la félonie d'Uiko m'étourdissait : tout qualifiait en effet la jeune fille pour cette montée des blancs degrés, solitaire et les seins altiers. Sa félonie était celle des étoiles, de la lune et de la dentelure des cryptomères. En un mot, elle vivait dans le même univers que nous, simples témoins; elle acceptait cette nature alentour, et c'est un peu comme déléguée par nous qu'elle gravissait les marches.

Le souffle court, je ne pouvais m'empêcher de penser : « En trahissant, elle a fini par m'accepter, moi aussi ; c'est maintenant qu'elle est à moi! »

Il est un point à partir duquel le détail de ce que nous nommons les faits s'estompe au sein de notre mémoire. Ce que j'ai toujours devant les yeux, c'est l'image d'Uiko gravissant les degrés de pierre verdis de mousse. Je crois que, pour moi, elle les gravira éternellement.

A partir de là, ce n'est plus la même Uiko. Peut-être, parce qu'arrivée au haut, elle m'a, elle nous a, encore une fois, trahis ; ne refusant ni n'acceptant tout à fait le monde ; docile au simple jeu de la passion banale ; ravalée au rang de femme qui s'est donnée, corps et âme, à un seul homme.

C'est pourquoi ce qui suivît est resté dans mon souvenir seulement comme une de ces scènes que reproduisaient les lithographies d'antan, et je n'y puis rien changer... Uiko suivit la galerie couverte et lança un appel vers les ténèbres du bâtiment. Une silhouette d'homme apparut. Uiko dit quelque chose. L'homme dirigea vers le pied de l'escalier le revolver qu'il avait dans la main et fit feu. La riposte des gendarmes partit d'un fourré proche des marches. L'homme allait, encore une fois, tirer, quand Uiko, se tournant vers la galerie couverte, fit mine de se sauver. Il lui déchargea, plusieurs fois de suite, son revolver dans le dos. Elle tomba. Il appuya contre sa propre tempe le canon de son arme. Le coup partit...

Dédaignant de me joindre aux autres qui, à la suite des gendarmes, se ruaient dans l'escalier, impatients d'atteindre les deux cadavres, je

restai tranquillement dans ma cachette d'ombre, sous les feuillages d'automne. Les blancs échafaudages distribuant en tous sens leurs pièces superposées me dominaient de toute leur hauteur. D'en haut, le bruit irrégulier des pas sur le parquet de la galerie descendait lentement, prodigieusement amorti, jusqu'à moi. Les faisceaux désordonnés de quelques lampes de poche allaient, par-dessus le garde-fou, mourir sur les feuillages roux.

J'avais seulement l'impression que tout cela était très loin. Les êtres peu impressionnables, à moins que le sang ne coule sous leurs yeux, ne ressentent aucun émoi. Et quand le sang a fini de couler, il n'y a plus du tout de tragédie : on est après. Sans m'en rendre compte, je m'assoupis. Quand je me réveillai, il n'y avait plus personne ; On m'avait oublié là. Autour de moi, ce n'étaient que gazouillis d'oiseaux. Le soleil du matin enfonçait droit ses rais profonds dans les basses branches des arbres roux; sa lumière frappait, sous la terrasse, les échafaudages dont la blanche carcasse paraissait revivre : calmement, fièrement, ils projetaient au-dessus du ravin aux couleurs automnales le bâtiment vide en surplomb.

Je me levai, frissonnant. Je me frictionnai. Une sensation de froid demeurait seule en moi. La seule chose qui demeurât, c'était une sensation de froid.

Pendant le congé de printemps de l'année suivante, mon père, portant en sautoir sur le vêtement civil national son étole de bonze, vint en visite chez mon oncle. Il voulait m'emmener quelques jours à Kyôto. Son mal de poitrine avait fait des progrès effrayants et j'étais épouvanté de le voir si bas. Je tentai, et mon oncle et ma tante aussi, de le dissuader de ce voyage : il ne voulut rien entendre. Je compris plus tard que, ce qu'il désirait, c'était, avant de mourir, me présenter au prieur du Pavillon d'Or.

Certes, visiter le Pavillon d'Or était mon rêve depuis des années ; mais partir en voyage avec un père en qui, malgré ses efforts héroïques, tout le monde reconnaîtrait d'emblée un grand malade, cela ne me disait rien. A mesure qu'approchait le temps où j'allais enfin me trouver devant la merveille que mes yeux ne connaissaient point encore, je sentais mes hésitations grandir. Quoi qu'il advînt, il fallait que le Temple d'Or fût splendide. Je misais donc à fond non pas tant sur sa beauté intrinsèque que sur ma propre aptitude à imaginer cette beauté.

Dans la mesure du moins où un garçon de mon âge y pouvait entendre quelque chose, j'avais, sur le Pavillon d'Or, des connaissances très poussées. Voici les lignes qu'un livre sur l'art consacrait en passant à l'histoire du Pavillon d'Or :

« ASHIKAGA YOSHIMITSU (1358-1408) hérita de la famille SAIONJI le manoir de Kitayama qu'il transforma en résidence campagnarde d'une très vaste conception. Elle comprenait principalement des bâtiments pour le culte bouddhique : Salle du Reliquaire, Hall du Feu Préservateur, Hall de la Confession, Carré de l'Eau de Vérité, et des bâtiments à usage d'habitation : Appartement seigneurial, Salon de la Noblesse, Salle de Réunion, Donjon du " Miroir Céleste Tour du " Suzerain Nord Hall de la Source, Kiosque " de la Neige Contemplée entre autres... C'est la Salle du Reliquaire, construite avec le soin le plus minutieux, qui fut dénommée par la suite " Pavillon d'Or ". Il est difficile de décider à quelle époque exactement elle prit ce nom ; mais il semble que ce soit tout de suite après les troubles d'Ojin (1467-1477), puisque pendant l'ère de Bummei (1469-1487), il était assez universellement employé.

« Le Pavillon d'Or est une construction à deux étages, dominant la pièce d'eau — dite " le Miroir d'Eau " — d'un jardin d'agrément. On pense qu'il fut achevé en 1398, cinquième année de l'ère de ōei. Le rez-de-chaussée et le premier étage sont du type d'architecture domestique dit " Shinden avec volets rabattants Le second étage est une pièce de cinq à six mètres carrés, du style Zen le plus pur, avec porte centrale à panneaux et entretoises, et fenêtre à fleuron de part et d'autre. Le toit est en bardeaux de cyprès. Il est de type " Hōkei " et surmonté d'un phénix en bronze doré.

« Le pavillon de pêche, dit " Sōsei ", qui tourne vers la pièce d'eau le pignon de son toit à double pente, rompt la monotonie de l'ensemble.

« La molle courbure des toits, le juste écartement des chevrons, la finesse du travail des bois donnent à l'ensemble élégance et légèreté. Par une harmonieuse distribution des constructions de type culturel et des constructions de type résidentiel, c'est un chef-d'œuvre d'architecture de jardin. En même temps qu'il nous révèle chez Yoshimitsu un goût qui est la fine fleur de la culture de Cour, il nous donne une excellente idée de l'atmosphère de cette époque.

« Après la mort de Yoshimitsu et selon ses dernières volontés, le manoir de Kitayama fut converti en monastère Zen, connu sous le nom de Rokuonji. Puis les bâtiments furent soit transportés ailleurs, soit abandonnés au délabrement, à l'exception du seul Pavillon d'Or qui, par chance, nous reste... »

Pareil à la lune dans le ciel nocturne, le Pavillon d'Or avait été édifié comme un symbole des temps de ténèbres. Aussi était-il indispensable que celui de mon rêve se détachât sur un fond d'épaisse nuit — une nuit qui le pressât de toutes parts. Et dans cette nuit noire, la texture de splendides et sveltes colonnes reposait, détendue, sereine,

faiblement éclairée du dedans. Quels que fussent les discours qu'on lui pût adresser, il fallait que le temple merveilleux continuât d'offrir en silence à tous les regards sa délicate architecture, et de subir l'assaut des ténèbres environnantes.

Et je pensais aussi au phénix d'or qui, tout en haut de la toiture, était resté, des années et des années, exposé aux intempéries. Le mystérieux oiseau, à ne jamais annoncer le lever du jour, à ne jamais battre des ailes, avait dû oublier ce qu'il était ; mais il serait faux de croire qu'il n'eût pas l'air de voler. Si les autres oiseaux volent dans l'espace, le phénix d'or, lui, de ses splendides ailes soulevées, vole à travers le temps. C'est le temps qui le fouette et où il laisse un sillage. Pour prendre son essor, il lui a suffi de demeurer immobile, un éclair de colère dans la prunelle, l'aile haute, la queue déployée en panache, de se camper fièrement sur ses majestueuses pattes d'or.

Quand ma pensée suivait ce cours, le Pavillon d'Or m'apparaissait comme un magnifique navire franchissant l'océan des âges. Le livre disait : « Construction aux cloisons rares et pleine de vents coulis... » ; et cela m'évoquait un bateau, cependant qu'au pied de l'édifice compliqué de cette nef à double étage, la pièce d'eau figurait la mer. Le Pavillon d'Or nous arrivait du fond d'une nuit immense, une traversée dont on ne pouvait prévoir la fin. Pendant le jour, l'étrange vaisseau jetait l'ancre avec un air d'innocence, se soumettant aux regards curieux de la multitude ; mais, la nuit venue, puisant dans les ténèbres d'alentour une force neuve, il enflait son toit comme une voile et gagnait le large.

Je peux, sans exagération, affirmer que le premier problème auquel, dans ma vie, je me sois heurté, est celui de la Beauté. Mon père n'était qu'un simple prêtre de campagne, au vocabulaire pauvre ; il m'avait seulement dit « que nulle chose au monde n'égalait en beauté le Pavillon d'Or ». La pensée que la beauté pût déjà exister quelque part à mon insu me causait invinciblement un sentiment de malaise et d'irritation ; car si effectivement elle existait en ce monde, c'était moi qui, par son existence même, m'en trouvais exclu.

Jamais cependant le Pavillon d'Or ne resta pour moi à l'état de simple concept. L'écran des montagnes m'empêchait de l'apercevoir ; mais pour peu que j'eusse vraiment la fantaisie de l'aller voir, cela était parfaitement réalisable : il existait, il était là. La beauté était donc quelque chose qui pouvait être touché du doigt, clairement reflété par l'œil. Qu'au sein même de cet univers aux multiples métamorphoses l'inaltérable Pavillon d'Or dût continuer d'exister tout tranquillement, de cela j'étais sûr. absolument sûr.

H y avait des fois où je me le représentais comme un menu travail

d'artisan, finement ouvragé, que je pouvais tenir entre mes mains ; d'autres fois, c'était une gigantesque, une terrifiante cathédrale qui se perdait dans les hauteurs du ciel. La pensée que le Beau, ni grand ni petit, était affaire de juste rapport, ne pouvait effleurer l'adolescent que j'étais. Aussi quand je voyais, trempées de rosée matinale, briller vaguement les petites fleurs de l'été, je les trouvais belles comme le Pavillon d'Or. De même voyais-je une nuée chargée d'orage bloquer insolemment le revers des collines, toute noire, avec seulement un liséré d'or éblouissant ? Pareille magnificence me faisait évoquer le Pavillon d'Or. Oui, c'en était au point que, rencontrant un beau visage, je le qualifiais en moi-même de « beau comme le Pavillon d'Or ».

Le voyage fut morne. Sur cette ligne Maizuru-Ayabe-Kyôto, les trains s'arrêtent partout, même dans les petites gares comme Makura ou Uesugi. Le wagon était sale ; le long des gorges du Hozu aux tunnels innombrables, la poussière de charbon s'engouffrait impitoyablement dans notre compartiment et une fumée suffocante faisait tousser mon père sans arrêt.

Parmi les voyageurs, beaucoup touchaient de près ou de loin à la Marine de guerre. Les troisièmes classes étaient bondées de quartiers-mâîtres, matelots, ouvriers des ateliers, et de familles qui rentraient chez elles, après être allées voir l'un des leurs à l'arsenal.

J'apercevais par la portière un ciel de printemps couvert et sombre. Parfois mon regard s'arrêtait sur l'étole que père portait en sautoir sur son uniforme civil ; parfois aussi sur la poitrine de jeunes quartiers-mâîtres vermeils, si serrés dans leur uniforme que les boutons dorés semblaient sur le point de céder ; et j'avais l'impression d'être « dans l'entre-deux ». J'atteindrais bientôt l'âge, et ce serait mon tour de partir soldat. Pourtant, une fois sous les drapeaux, serais-je capable de jouer loyalement mon rôle, comme ce quartier-maître assis devant moi ?

Pour l'instant, j'étais à cheval sur deux mondes. Si jeune que je fusse, je sentais, sous mon vilain front bombé et têtue, que le monde de la mort — dont père était le ministre — et le monde de la vie — auquel appartenaient ces jeunes gens — se mariaient par l'entremise de la guerre. J'étais peut-être appelé à constituer le nœud de cette union. Et quand je serais tué, ce serait l'évidence même que, quelle que fût, des deux routes s'offrant à moi, celle que j'eusse prise, le résultat eût été le même.

Ma jeunesse avait les couleurs sales du petit matin. L'univers, avec ses ombres opaques, m'effrayait et je n'avais pas la moindre idée de ce que pouvait être une existence où tout fût net comme en plein midi.

Tout en surveillant les accès de toux de père, j'apercevais souvent par la fenêtre la rivière Hozu. Elle était d'un bleu concentré, presque insoutenable, comme le sulfate de cuivre des expériences de chimie. Chaque fois qu'on sortait d'un tunnel, elle apparaissait, parfois très loin de la voie ferrée, pour se rapprocher à l'improviste jusqu'à deux doigts du train ; et, dans son carcan de roches lisses, elle faisait tourner, comme un potier ses tours, ses eaux grondantes au bleu profond.

Père se sentit gêné quand il ouvrit devant tout le monde sa boîte contenant des boules de riz bien blanc.

« Ça n'est pas du marché noir, c'est une gentillesse de mes paroissiens, il n'y a pas de honte à avoir », fit-il.

Il avait parlé de façon à être entendu de tous, et se disposa à manger ; mais il eut bien du mal à avaler une boule de riz qui n'était pas particulièrement grosse.

Je n'avais pas du tout l'impression que ce vieux train tout noir de suie fût en route pour la grande ville ; il me semblait rouler en direction de la station : Mort. Avec cette idée en tête, la fumée qui, à chaque tunnel, remplissait le compartiment avait pour moi une odeur de four crématoire.

... Pourtant, quand je me trouvai devant la grande porte extérieure du Rokuonji, mon cœur, comme de juste, battit très fort ; j'allais voir la plus belle chose du monde.

Le soleil déclinait ; les collines s'enveloppaient de brume. Quelques visiteurs franchirent la porte à peu près en même temps que père et moi. A gauche, autour de la grosse cloche, il y avait un bouquet de pruniers encore fleuris.

Sur le seuil du bâtiment principal qu'ombrageait un orme immense, père demanda à être introduit. Le Prieur avait une visite, lui fut-il répondu, et nous demandait de bien vouloir l'attendre une petite demi-heure.

« En attendant, viens faire le tour du Pavillon d'Or », dit père.

Il voulait certainement montrer à son fils qu'il était connu dans la maison et se disposait à entrer sans payer ; mais depuis le temps — cela faisait une dizaine d'années — où il venait fréquemment au temple, le préposé aux billets et aux amulettes aussi bien que l'homme du contrôle n'étaient plus du tout les mêmes.

« La prochaine fois, ils auront encore changé ! » fit père d'un air navré ; mais j'eus le sentiment que son « la prochaine fois » manquait de conviction.

Néanmoins, dans un mouvement délibérément jeune (c'est seulement dans des cas comme celui-là, 'seulement quand je choisisais d'agir de telle ou telle façon, que je retrouvais quelque chose d'un adolescent), je m'élançai joyeusement, courant presque, devançant mon père. Et ce Pavillon d'Or dont j'avais tant rêvé, voici que, d'un seul coup, bien trop vite, il déploya devant mes yeux l'ensemble de ses formes.

J'étais là, debout, auprès du « Miroir d'Eau », tandis que sur l'autre bord, il exposait sa façade au soleil déclinant. Le pavillon de pêche, à gauche, était à demi caché. Dans l'étang où flottaient, éparses, des feuilles d'algues et des plantes d'eau se reflétait l'image parfaite du

Pavillon d'Or, et il y avait plus de beauté dans le reflet. Le soleil couchant promenait sur l'envers des auvents ses lueurs renvoyées par l'étang. Comparées à la luminosité environnante, ces lueurs étaient trop fortes, trop éblouissantes ; et, comme un tableau qui exagérerait les effets de perspective, le Pavillon d'Or me donnait l'impression de se redresser de toute sa hauteur et d'être cambré légèrement en arrière.

« Hein! Est-ce beau? Le rez-de-chaussée, c'est le Hôsui-in^v ; le premier, le Chôondô^{vi}; le second, le Kukyôchô^{vii}. » Et père posait sur mon épaule sa main décharnée.

Pour moi, je contemplais, variant les angles, inclinant la tête; mais sans que naquît la moindre émotion : ce n'était rien de plus qu'une vieille, insignifiante construction noirâtre à deux étages ; même le phénix semblait n'être qu'un corbeau posé à la pointe du toit. Loin d'y trouver de la beauté, j'éprouvais même une impression de discordance et de déséquilibre. « La beauté peut-elle être quelque chose d'aussi laid? » me demandais-je.

Si j'avais été un garçon modeste et studieux, avant de me laisser si vite abattre, j'aurais commencé par déplorer l'imperfection de mon propre coup d'œil. Mais la douleur d'avoir été si cruellement trompé dans mon attente par quelque chose dont j'espérais tant vidait mon cœur de toute autre préoccupation.

J'allais jusqu'à supposer que le Pavillon d'Or dissimulait son vrai visage pour ne montrer qu'une beauté d'emprunt. H n'était pas impossible que, pour se préserver, la Beauté se jouât du regard des hommes. Il fallait donc m'approcher tout près du Pavillon d'Or, balayer les obstacles qui produisaient sur la vue une impression si pénible, inspecter minutieusement chaque détail, atteindre de mes yeux l'essence même du Beau. Rien de plus naturel que cette attitude puisque je ne croyais qu'à une beauté perceptible à l'œil.

Je suivis père qui, avec un profond respect, monta sur la galerie extérieure du Hôsui-in. Je regardai d'abord, sous sa cage de verre, une

maquette du Pavillon d'Or, d'une exécution merveilleuse. Cette maquette me plut ; c'est qu'elle était plus proche du Pavillon d'Or de mes rêves. Et puis, ce Pavillon d'Or miniature, si parfaitement ressemblant, enchâssé dans le grand, suggérait le jeu infini des correspondances entre un macrocosme et le microcosme qu'il abrite. Pour la première fois, je pouvais rêver. Rêver à un Pavillon d'Or bien plus petit, bien plus petit que cette miniature et qui, dans sa petitesse, atteignait à la perfection ; à un Pavillon d'Or aussi, infiniment plus grand que le véritable, grand au point de contenir le monde,

Mais je ne pouvais rester planté indéfiniment devant la maquette. Père me mena devant la Statue de bois de Yoshimitsu, un de nos trésors nationaux fameux entre tous. Elle était connue sous le nom de Rokuoninden-Michiyoshi, d'après le nom de tonsure de Yoshimitsu. Elle aussi m'apparut seulement comme une bizarre idole toute noircie où je ne trouvais pas trace de beauté. Nous grimpâmes ensuite au Chôondô, puis tout en haut, au Kukyôchô ; mais ni, au premier, les anges musiciens du plafond attribués au pinceau de Kano Masanobu^{viii}, ni, au second, les restes piteux de la feuille d'or jadis appliquée partout n'éveillèrent en moi la moindre émotion esthétique.

Appuyé à la frêle balustrade, je laissais tomber sur l'eau de l'étang des regards distraits. Le couchant en illuminait la surface, pareille à un miroir de cuivre terni par le temps, où plongeait l'ombre du Pavillon d'Or. Sous les algues et les plantes d'eau, dans les lointaines profondeurs, se réfléchissait le ciel du soir, différent de celui qui s'étendait au-dessus de nos têtes : c'était un ciel très pur, inondé d'une lumière sereine, et qui, là-dessous, du fond des abîmes, aspirait entièrement le monde où nous étions ; et le Pavillon d'Or, pareil à une gigantesque ancre d'or patinée et noircie, s'y engloutissait...

L'amitié de mon père et du prier Tayama Dôsen datait du temps de leurs études dans un temple Zen ; ils y avaient passé trois ans, partageant la même existence. Entrés tous deux au séminaire spécialisé du temple Sôkoku — fondé, lui aussi, sous le shôgounat de Yoshimitsu —, ils y avaient accompli les formalités séculaires de la secte avant de recevoir la prêtrise. Ce n'est pas tout, car j'appris bien plus tard de la bouche même du Père Dôsen, un jour qu'il était de bonne humeur, que père et lui ne s'étaient pas contentés de partager les rigueurs des exercices auxquels j'ai fait allusion, mais qu'il leur arrivait de faire le mur ensemble après l'heure du coucher pour aller s'offrir des femmes et se donner du bon temps.

Après notre rapide coup d'œil au Pavillon d'Or, nous revînmes au bâtiment principal. Nous traversâmes une longue et vaste galerie ; on nous introduisit dans le bureau du Prieur : c'était une salle de la

grande bibliothèque d'où la vue s'étendait sur le jardin au fameux pin en forme de navire.

Je m'assis raide et guindé dans mon uniforme de collégien, cependant que père, à peine entré, se montrait soudain très à l'aise.

Bien que formés à la même école, il y avait, entre le Prieur et mon père, une différence de complexion incroyable : tandis que père, creusé par la maladie, avait pauvre mine avec son teint poussiéreux, le bonze Dôsen offrait absolument l'apparence d'une pâtisserie rose. Sur le bureau du Prieur, des piles de colis postaux, d'imprimés, de livres, de lettres, venus de partout et non encore ouverts, semblaient attester la prospérité du temple. Il prit dans ses doigts potelés une paire de ciseaux dont il ouvrit fort adroitement un paquet :

« Des gâteaux qu'on m'envoie de Tôkyô... Des gâteaux comme on n'en voit plus guère... Les commerçants n'en touchent plus ; on les réserve à l'armée et aux administrations, à ce qu'on dit... »

Nous bûmes du thé japonais le plus délicat et mangeâmes une espèce de gâteau sec occidental dont je n'avais jamais mangé. Plus je me raidissais et plus les miettes, inlassablement, s'en répandaient sur les genoux de mon pantalon de serge noire toute luisante.

Père et le Prieur exhalèrent leur ressentiment contre l'armée et le gouvernement qui n'en avaient que pour les temples shintoïstes, faisaient fi des temples bouddhiques ; et le mot était trop faible : c'est « brimaient » qu'il fallait dire ; et ils discutaient sur la façon dont il faudrait à l'avenir administrer les temples.

Le Prieur était grassouillet ; certes, il avait des rides, mais c'était comme si chacune d'elles eût été, jusqu'au fond, lavée à grande eau. Son visage rond n'avait de long que le nez, qu'on eût pris pour une coulée de résine solidifiée. Avec un pareil visage, il y avait pourtant, dans son crâne rasé, de la rudesse ; toute son énergie y paraissait concentrée ; il recelait quelque chose d'extraordinairement animal.

La conversation des deux hommes dévia vers leurs souvenirs de séminaire. Je contemplais dans le jardin le pin en forme de navire. On avait donné aux basses branches d'un pin immense la courbure d'une nef, les branches remontant toutes d'un seul mouvement pour former la proue. Un groupe de visiteurs avait dû arriver juste avant la fermeture : je percevais une agitation venant de la direction du Pavillon d'Or, de l'autre côté de la clôture. Mais rien ne venait blesser l'oreille : ni le bruit des pas, ni celui des voix, aspirés par le ciel du soir de printemps ; c'était une rumeur amortie, sans angles. Puis, comme le bruit des pas allait s'éloignant comme la mer au reflux, on évoquait invinciblement le passage sur la terre de la caravane

humaine. Je levai les yeux vers le faîte du toit où le phénix captait les dernières lueurs du couchant et n'en détachai point mes regards.

« Quant à cet enfant, n'est-ce pas... » Je perçus tout à coup la voix de père. Je me tournai vers lui. Dans la pièce presque noire, il remettait mon avenir entre les mains du prier Dôsen.

« ... Je ne crois pas en avoir pour très longtemps. Promets-moi de faire quelque chose pour lui, à ce moment-là... »

Le Prier, dédaignant les banales paroles de réconfort, qui ne sont point de mise dans la bouche d'un prêtre, dit simplement : « Bien. Je m'occuperai de lui. »

Puis, à ma grande stupéfaction, ils enchaînèrent allègrement avec des anecdotes relatives à la mort de divers bonzes célèbres. L'un aurait dit , « Mais je ne veux pas mourir! » ; un autre, comme Goethe : « Encore plus de lumière! »

Un troisième avait, jusqu'au moment d'expirer, compté et recompté l'argent du temple.

On nous servit le repas du soir que les bouddhistes nomment « médication », et l'hospitalité nous fut offerte pour la nuit. Après le dîner, j'insistai auprès de père pour retourner voir le Pavillon d'Or, car la lune s'était levée.

Père, surexcité par ses bavardages, après tant d'années, avec le Prier, était mort de fatigue ; mais, au nom de « Pavillon d'Or », il me suivit, respirant mal et cramponné à mon épaule.

La lune monta derrière le mont Fudô, baignant de sa clarté le revers du Pavillon d'Or. La noire silhouette reposait, reployant son ombre compliquée. Sur le seul encadrement des baies du second étage glissait la molle image de la lune : le Kukyôchô, tout en ouvertures, semblait être la demeure de sa douce lumière.

De l'île Ashiwara arrivait le cri des oiseaux de nuit prenant leur vol. Je sentis peser sur mon épaule la main décharnée de père ; tournant la tête, je vis que le clair de lune l'avait changée en blanche main de squelette.

De retour à Yasuoka, je sentis, jour après jour, ressusciter en mon cœur la beauté de ce Pavillon d'Or qui m'avait pourtant si cruellement déçu. A la fin, il fut plus merveilleux encore que celui dont j'avais primitivement rêvé. En quoi l'était-il? J'eusse été incapable de le dire ; mais tout se passait comme si la vision si longtemps nourrie en moi pût désormais, avec les retouches de la réalité, donner à son tour une impulsion nouvelle à mes rêves.

C'en était fini à présent d'épier les objets, les paysages et d'y poursuivre le fantôme du Temple d'Or. De plus en plus, il se mit à exister en moi, profondément, solidement. Chacune de ses colonnes, de ses baies à fleuron, ses toits, son phénix, tout passait devant mes yeux avec la netteté d'objets placés à portée de la main. Le plus fin détail s'accordait, et réciproquement, à l'ensemble de ce corps complexe. Quelques notes revenant à la mémoire souvent suffisaient à faire jaillir la mélodie entière ; ainsi du Pavillon d'Or, il m'était impossible d'évoquer tel ou tel détail sans faire en moi vibrer l'ensemble.

« Ce que tu me disais est vrai, père, que le Pavillon d'Or est la plus belle chose en ce monde », écrivis-je dans ma première lettre ; car après m'avoir ramené chez mon oncle, père avait aussitôt regagné son promontoire perdu.

Comme réponse arriva une dépêche de ma mère : père était mort après une effroyable hémorragie.

CHAPITRE II

La mort de père marqua vraiment la fin de mon adolescence. A quel point celle-ci manquait de ce qu'on peut appeler « sollicitude humaine », m'avait toujours plongé dans la stupéfaction. Mais quand je constatai que la mort de père ne me causait pas la moindre peine, ce ne fut plus à proprement parler de la stupéfaction que j'éprouvai, mais une espèce d'impuissance affective.

Je partis en toute hâte, mais ce fut pour trouver père déjà couché dans son cercueil : il m'avait fallu toute une journée en effet pour courir jusqu'à Uchiura, y louer un bateau et atteindre, par la baie, le cap Nariu en longeant la côte. On allait entrer sous peu dans la saison des pluies; le soleil était de plomb et les journées se succédaient, torrides. A peine eus-je le temps de voir père une dernière fois : on emporta tout de suite le cercueil au crématorium du promontoire désolé, l'incinération se faisant en bordure de mer.

A la campagne, la mort du prêtre revêt un caractère très singulier. Très singulier par excès à-propos. Il était par définition le centre spirituel de la contrée, le pasteur veillant sur la de ses ouailles, l'homme qui tenait entre ses mains leur destin posthume. Et voici qu'il meurt s sa paroisse : comment se défendre de pression très forte qu'il a, en quelque sorte, rempli trop fidèlement sa mission ; qu'en allant l'un à l'autre enseigner comment il faut mourir, et voulant montrer lui-même comment y prendre, il est, si l'on peut dire, allé trop loin et a trépassé par erreur ?

Vraiment, le cercueil de père avait été déposé, semblait-il, en trop bonne place ; serti, aurait- dit, dans un ensemble dont chaque élément paît l'emplacement prévu. Devant se tenaient ma mère, le jeune bonze, les paroissiens, tous en larmes, Le prêtre lisait les sutras d'une voix hésitante, comme s'il suivait encore les indications de père allongé, là devant, dans son cercueil.

Le visage de père disparaissait presque sous premières fleurs de l'été. Ces fleurs avaient éclat, une fraîcheur à vous donner le malaise, es semblaient scruter le fond d'un puits. C'est qu'entre la face vivante et le visage mort, il y a la distance d'un insondable abîme où le vivant a basculé ; le mort ne tourne plus vers nous qu'un résidu, l'armature d'un masque, après sa chute en des profondeurs d'où il est impossible de remonter. Rien ne pouvait me dire avec autant de véracité que ce visage mort à quel point l'existence de ce qu'on nomme la matière se situe loin de nous, à quel point aussi sont hors de notre prise les moyens capables de nous y conduire. Pour la première fois, j'étais à même de constater ce travail de métamorphose par la mort, d'un esprit, en matière ; j'avais l'impression de pénétrer mieux à présent les raisons pour lesquelles fleurs de mai, soleil, table de travail, maison d'école, crayon, bref tous les objets matériels, me marquaient tant de froideur, me semblaient exister si loin de moi.

Ma mère et les paroissiens observaient mon ultime tête-à-tête avec père. Mon esprit cependant refusait obstinément ce que ce terme de « tête-à-tête » suggère d'analogie avec le monde des vivants ; il n'y avait pas de tête-à-tête ; il n'y avait que moi regardant le visage de mon père mort.

Le cadavre se laissait regarder : rien de plus. Je regardais : rien de plus. Que l'acte de regarder — comme on le fait souvent, sans avoir précisément conscience qu'on regarde —, que cet acte soit aussi bien une preuve éclatante du privilège des vivants que, peut-être, une manifestation de cruauté, j'en faisais sur moi- même la vivante expérience. Ainsi l'adolescent que j'étais et qui ignorait ce que c'est que chanter à pleine voix, galoper de droite et de gauche en hurlant, apprit-il à s'assurer de l'authenticité de sa propre existence.

Certes, à bien des égards, j'étais lâche ; mais quand je tournai vers la foule un visage heureux où ne se décelait pas la moindre trace de larmes, je ne me sentis nullement honteux Le temple était perché au haut de la falaise surplombant la mer. En arrière de l'assistance, les nuages d'été, lovés au-dessus des flots de la mer du Japon, bloquaient la vue.

Le prêtre avait commencé à psalmodier la prière Zen de la levée des corps ; je me joignis à lui. Il faisait très sombre dans le temple. Mais

les bannières accrochées aux colonnes, les grandes fleurs de bronze décorant le sanctuaire, le brûle-parfum et les vases étincelaient, frappés par la clarté vacillante de la lampe sacrée. Parfois un souffle d'air marin entraînait, qui gonflait mes larges manches sacerdotales. Tandis que je récitais les sutras, les nuages d'été, à me tarauder le coin de l'œil d'un rai de lumière dure, m'imposaient la sensation constante de leur présence.

Un flot continu de lumière âpre se déversait du dehors sur une moitié de mon visage... Que d'insultant mépris dans cette éblouissante lumière!...

... A deux cents mètres du crématorium, une averse s'abattit sur le cortège funèbre. Par chance, nous nous trouvions devant la maison d'un paroissien charitable; si bien que nous pûmes nous abriter tous, avec le cercueil. Mais la pluie n'ayant pas l'air de vouloir cesser, il fallut bien se remettre en route. Chacun reçut de quoi se protéger ; le cercueil fut couvert d'un papier huilé et porté jusqu'au lieu de la crémation.

C'était sur une petite plage de galets, au pied d'une falaise qui saillait dans la mer, au sud-est du village. Il est probable qu'on avait de tout temps utilisé ce lieu pour l'incinération des corps parce que la fumée ne s'en répandait pas jusqu'aux habitations.

En ce point du rivage, les vagues sont particulièrement impétueuses ; tandis que, dans un perpétuel balancement, elles se gonflaient pour s'écraser, leur surface agitée était, sans relâche, piquetée par les gouttes de pluie. Grise et terne, celle-ci trouvait, indifférente à leur menace, la surface des flots. Mais une rafale plaquait-elle soudain l'averse contre les rocs désolés? La blanche falaise, comme fouettée par un puissant embrun d'encre de Chine, devenait toute noire.

Par un tunnel nous atteignîmes l'endroit : mais pendant que les aides accomplissaient les préparatifs nécessaires, nous restâmes à l'abri dans le souterrain.

De l'étendue marine, je n'apercevais rien ; seulement les rouleaux des vagues, les rochers noirs et ruisselants, et la pluie. Arrosé de pétrole qui donnait de beaux reflets aux veines du bois, le cercueil était malmené par l'averse.

On y mit le feu. Le pétrole était rationné, mais comme il s'agissait du prêtre, on s'était arrangé pour en avoir une bonne quantité. La flamme lutta contre l'averse, puis, dans un bruit qu'on eût pris pour un claquement de fouet, elle grandit. Bien qu'on fût en plein jour, on distinguait nettement, au milieu d'une épaisse fumée, le dessin de sa forme claire.

Roulant ses vagues successives, la fumée monta, puis, par petits paquets, dériva vers les falaises ; il y eut même un instant où la flamme dansa toute seule, gracieusement, parmi l'averse.

Tout à coup, un bruit horrible se fit entendre, celui de quelque chose qui éclate : le couvercle du cercueil avait sauté en l'air.

Je regardai ma mère, debout à mon côté ; elle tenait son chapelet dans ses deux mains, Ses traits étaient terriblement durcis, et ce visage pétrifié paraissait si menu qu'il eût tenu, semblait-il, dans le creux de la main.

Selon les dernières volontés de père, je partis pour Kyôto où j'entrai comme novice au temple du Pavillon d'Or. C'est à cette époque-là que je fus ordonné bonze par le Prieur. Il payait mes frais d'études ; en échange, je faisais son ménage et m'affairais autour de sa personne. Ma situation était la même que celle d'un « étudiant-servant », comme disent les laïques.

A peine entré au temple, je remarquai une chose : c'est qu'après le départ aux armées de notre préfet de pension, si tracassier, il ne resta plus que des vieillards et des garçons extrêmement jeunes. Ce fut pour moi, à bien des égards, un grand soulagement que de me trouver là. On ne me persécutait plus, comme au collège, parce que j'étais fils de bonze : car telle était ici la condition de tous. Je ne différais des

autres que par mon bégaiement, et parce que j'étais un tantinet plus laid.

Mes études au collège de Maizuru avaient été interrompues ; mais grâce aux bons offices du Père Tayama Dôsen, toutes dispositions furent prises pour que je pusse les reprendre au collège de l'Institut Rinzai. La rentrée aurait lieu dans moins d'un mois, je prendrais alors le chemin de ma nouvelle école. Je savais néanmoins que, très peu de temps après la reprise des cours, je serais astreint au travail obligatoire dans quelque usine. Pour l'instant, il me restait plusieurs semaines de vacances d'été à passer dans un milieu tout nouveau pour moi ; vacances de mon temps de deuil, vacances de fin de guerre sur lesquelles planait un étrange silence (nous étions en 1944)... Je menais l'existence régulière des novices, et, quand j'y repense, je crois bien que ce furent mes dernières vraies vacances. J'entends encore, comme si j'y étais, le chant des cigales...

Le Pavillon d'Or, que je revoyais après plusieurs mois, reposait sereinement dans la lumière de l'été finissant.

J'avais le crâne tout frais rasé de mon entrée en sacerdoce et j'éprouvais la sensation que l'air collait étroitement à ma tête — la périlleuse sensation que toutes les idées nichées dans ma cervelle

entraient en contact avec les phénomènes extérieurs par cette seule et mince épaisseur de peau, hypersensible et si vulnérable!

Quand je levais la tête vers le Pavillon d'Or, ce n'est pas seulement par les yeux qu'il pénétrait en moi, mais aussi, semblait-il, par le crâne. De la même façon qu'en plein soleil ce crâne devenait brûlant, ou était instantanément rafraîchi par la brise du soir.

« Pavillon d'Or! Je suis enfin venu vivre près de toi! murmurais-je en moi-même, m'interrompant de balayer l'allée. Je ne dis pas tout de suite, mais un jour, fais-moi un signe d'amitié, je t'en prie ; révèle-moi ton secret. Ta beauté, il ne tient qu'à tin fil qu'elle ne m'apparaisse, je le sens, et pourtant elle m'échappe encore. Plus que celui dont je garde en moi l'image, c'est le vrai Pavillon d'Or que je te prie de me laisser découvrir dans toute sa beauté. S'il est vrai que sur terre rien ne peut t'être comparé, dis-moi pourquoi tu es si beau, pourquoi tu ne peux faire autrement que de l'être. »

Cet été-là, le Pavillon d'Or, trouvant pâture, en quelque sorte, dans les mauvaises nouvelles de la guerre qui chaque jour nous parvenaient, vécut d'un éclat plus éblouissant que jamais. En juin, les Américains avaient débarqué à Saipan et les armées alliées se ruaient à travers la campagne normande. Le nombre des visiteurs tomba en flèche ; le Pavillon d'Or parut se réjouir de cette solitude, de ce profond silence.

Rien de plus naturel que guerres et alarmes, monceaux de cadavres et fleuves de sang fussent, pour la beauté du Temple d'Or, source de richesse neuve. Son architecture n'était-elle pas fille des alarmes ? N'avait-il pas été conçu, édifié par une foule de possédants à l'âme assombrie, groupés autour d'un généralissime? Ses trois étages disparates, où l'historien de l'art ne voit que mélange éclectique de styles, étaient sans nul doute, et tout naturellement, issus de la recherche d'une forme cristallisant ces alarmes. Construit dans un style déterminé, il y a beau temps que le Pavillon d'Or, impuissant à les incarner, eût disparu dans un immanquable effondrement.

... Quoi qu'il en soit, chaque fois que, m'arrêtant de balayer, je levais les yeux vers lui, je ne pouvais m'empêcher de trouver merveilleux qu'il existât là, devant moi. Celui où, naguère, j'étais passé un soir en compagnie de père, n'avait pas, lui, produit du tout sur moi la même impression ; à présent, j'avais peine à croire que désormais, tout au long des mois et des années, le Pavillon d'Or serait là, toujours, devant mes yeux.

Quand je pensais à lui, à Maizuru, je l'imaginais occupant en permanence un coin de Kyôto ; maintenant que je vivais là, il ne

m'apparais- sait plus que quand, effectivement, je l'avais sous les yeux. Dormais-je dans le bâtiment principal ? C'était comme s'il avait cessé d'exister. Voilà pourquoi, dans la journée, j'allais à chaque instant le contempler, ce qui amusait mes camarades. Mais je pouvais le regarder cent fois : le fait qu'il fût là m'accablait d'émerveillement; et, revenant au grand hall, il me semblait que si, soudain, je me retournais pour le voir encore, sa silhouette, comme celle d'Eurydice, instantanément, s'effacerait.

Quand j'eus fini de balayer autour du Pavillon d'Or, je gagnai, pour fuir le soleil matinal qui tombait de plus en plus dur, la colline derrière le temple ; là, je grimpai le long du sentier menant au kiosque Sekikatei. C'était avant l'heure où les portes s'ouvrent au public ; aussi n'apercevait-on âme qui vive. Une formation d'avions de chasse, de la base de Maizuru probablement, rasèrent le toit du Pavillon d'Or et disparurent en laissant derrière eux l'opprimant sillage de leurs vrombissements.

Il y avait là derrière, dans les collines, un marais solitaire couvert de plantes d'eau, qu'on appelait l'étang de Yasutami. Sur le minuscule îlot du milieu se dressait une petite pagode de pierre à cinq étages, dite Shirahebizuka. Autour, le matin était rempli du ramage tapageur des oiseaux; sans qu'on pût apercevoir une aile, le bois tout entier gazouillait.

Devant l'étang croissait en touffes denses l'herbe d'été ; une clôture basse la séparait du sentier. A côté, un jeune garçon en chemise blanche était allongé ; un râteau de bambou était appuyé contre un érable nain.

Le garçon se mit debout, d'un mouvement énergique qui parut le faire entrer comme un foret dans l'air calme et flottant de ce matin d'été ; mais, m'apercevant ; « Tiens ! C'est toi ? », dit-il.

Nous n'avions fait connaissance que la veille au soir, ce garçon nommé Tsurukawa et moi. Ses parents administraient un temple fort riche des environs immédiats de Tôkyô ; aussi recevait-il à profusion de quoi couvrir ses frais d'étude, argent de poche et provisions. On l'avait confié au temple, dont on connaissait le Prieur, pour lui faire tâter un peu des exercices du noviciat. Il était retourné chez lui pour les vacances ; la veille, il était revenu, un peu plus tôt que prévu. Il parlait à la perfection la langue de Tôkyô, devait entrer à l'automne au collège de l'Institut Rinzai, dans la même classe que moi et, déjà la veille au soir, sa façon de parler, rapide, joyeuse, m'avait fort intimidé,

H venait de dire : « Tiens! C'est toi ? » et voici que ma langue ne trouvait plus ses mots. Il parut interpréter mon silence comme une

sorte de réprobation.

« Ça va comme ça. Pas la peine de nettoyer à fond. De toute façon, les visiteurs vont tout resalir. D'ailleurs, il n'en vient guère. »

J'émis un rire bref. C'est ce rire-là, involontaire, sans signification, qui, chez certaines personnes, semblait faire naître une sorte de sympathie à mon égard. Ainsi n'étais-je pas toujours responsable, du moins dans toutes ses nuances, de l'impression que je produisais sur les autres.

J'enjambai la clôture et m'assis auprès de Tsurukawa. De nouveau étendu, il entourait sa tête de son bras, extérieurement aussi bronzé qu'on peut l'être, si blanc, en dessous, qu'on voyait les veines par transparence. De soleil du matin filtrait à travers les branches et semait l'herbe de taches vert pâle. D'instinct, je compris qu'il n'aimerait sans doute pas le Pavillon d'Or autant que je l'aimais, moi. Car cette obsession du Pavillon d'Or, c'est à ma laideur, qu'à mon insu, je finissais par l'attribuer toute,

« On dit que ton père est mort ?

— Oui. »

Tsurukawa détourna vivement les yeux et, sans dissimuler la passion juvénile qu'il apportait à ses déductions, dit : « Si tu aimes tant le Pavillon d'Or, dis-moi, ce n'est pas parce qu'il te rappelle ton père ? Parce que, par exemple, il l'aimait passionnément ? » Qu'étais assez satisfait de constater que son raisonnement, à demi exact, n'avait en rien altéré l'impassibilité de mon visage. Comme un jeune garçon qui se plaît à classer des insectes, Tsurukawa devait répartir avec précision les sentiments humains dans les tiroirs propres de sa chambre, et il aimait certainement les en tirer de temps à autre pour se livrer à quelque expérience.

« La mort de ton père a dû t'affecter beaucoup, hein ? C'est pour ça que tu es tout mélancolique. Je l'ai pensé tout de suite, hier soir, en te voyant. » Loin de réagir aux paroles de mon interlocuteur, le fait qu'il me trouvât l'air triste eut l'heureux résultat de m'apporter une espèce de sécurité, une certaine liberté d'esprit ; et les mots passèrent mes lèvres sans difficulté ; « Ça n'est pas tellement pénible, tu sais. »

Tsurukawa leva ses longs cils — si longs qu'ils semblaient le gêner — et me regarda.

« Quoi ? Alors, tu détestais ton père ? Ou du moins, tu ne l'aimais pas

— Je n'avais rien contre lui... ni ne le détestais.

— Alors, pourquoi n'es-tu pas triste?

— Quand tu diras!.,.

— Ça me dépasse ! »

Tsurukawa, aux prises avec ce difficile problème, s'assit à la turque.

« Dans ce cas, tu dois avoir eu un autre coup dur...

— Je n'en sais vraiment rien! » répondis-je ; ce disant, je me demandais quelles raisons je pouvais bien avoir d'éprouver tant de satisfaction à semer le doute dans l'esprit des gens. Pour moi, en tout cas, il n'y avait pas l'ombre d'un doute ; le cas était des plus clairs : mes sentiments aussi avaient leur bégaiement! Il y avait toujours un décalage entre le fait et eux. Il y avait conséquemment d'un côté la mort de père, de l'autre, ma tristesse, nettement séparées, isolées, sans le moindre lien entre elles, la moindre interférence. De plus petit écart, le plus léger retard et, inmanquablement, le fait et ma réaction affective se trouvaient disjoints, ce qui, chez moi, est probablement un état fondamental. Da peine que j'éprouve, quand peine il y a, me tombe dessus sans crier : « Gare ! » et sans raison ; elle est totalement indépendante d'un événement ou d'une cause quelconques.

Une fois de plus, je me trouvais, en fin de compte, incapable d'expliquer tout cela à mon nouvel ami assis en face de moi ; et Tsurukawa se mit à rire : « Vrai! Quel drôle de type tu fais! »

Le rire qui le soulevait plissait, sur son ventre, la chemise blanche. Le soleil s'infiltrait à travers le balancement des branches, me pénétrant de bonheur. Comme la chemise du drôle, ma vie aussi faisait des plis. Mais toute plissée qu'elle fût, cette chemise, quel éclat elle avait dans le soleil!... Et moi? Aussi, peut-être?...

A l'écart du monde, le temple vivait de la vie habituelle aux temples Zen. Lever, au plus tard, tous les matins, à cinq heures (c'était l'été). On l'appelle « ouverture de la règle ». Après le lever, récitation des sutras, occupation matinale : on les récite trois fois, d'où le nom de « triple service ». Après, ménage du temple avec un coup de toile à laver au parquet. Puis, petit déjeuner, dit « session du grua de riz », pendant lequel est lu le sutra spécialement consacré à cette occupation. Après le petit déjeuner, désherbage, nettoyage du jardin, corvée de petit bois, etc., ce qu'on appelle les « tâches ». Après quoi, en période scolaire, venait l'heure d'aller en classe. Tôt après notre retour, c'était la « médication » ou repas du soir. Puis, quelquefois, il arrivait au Prieur de nous lire livres sacrés. A neuf heures, « ouverture de oreiller », c'est-à-dire : coucher. Telle était la routine quotidienne. La clochette agitée chaque matin, tout au long des corridors, par le bonze chargé de la nourriture, donnait le signal du réveil. Il devait y

avoir à l'origine une douzaine personnes attachées au temple. Mais le nombre des mobilisés et des requis pour le travail obligatoire avait ramené ce chiffre — si l'on excepte le portier-guide, qui avait dans les soixante-dix ans, et la cuisinière, qui en avait près de soixante — à cinq personnes : l'intendant, le sous-intendant et trois novices. Les vieux, déjà couverts de mousse, avaient un pied dans la tombe ; nous autres jeunes n'étions en somme que des enfants. L'intendant portait à pleins bras sa comptabilité qui avait nom : « charges auxiliaires ».

Quelques jours après mon arrivée, je reçus comme attribution de porter le journal au bureau du Prieur (qu'on appelait « Vénéré Doyen »). Il arrivait après nos travaux du matin, nettoyage y compris. Étant donné notre petit nombre et le peu de temps qui nous était accordé pour balayer chacune des galeries des trente salles — pour le moins — du temple, il n'était pas question de faire les choses à fond. J'allais alors dans le vestibule prendre le journal, traversais le corridor devant le Salon des Ambassadeurs et contournais par-derrière la Salle des Hôtes ; une galerie se présentait que j'empruntais pour gagner la grande bibliothèque où m'attendait le Vénéré Doyen. Comme on avait feint de croire que les galeries, nettoyées à coups de seaux d'eau, étaient sèches, partout où les planches étaient affaissées, il y avait des flaques où flamboyait le soleil du matin et où je me trempais les pieds jusqu'aux chevilles. C'était agréable : on était en été. Devant la porte à glissière du bureau du Père, je m'agenouillais en disant : « Puis-je entrer, s'il vous plaît ? »

Un grognement me répondait. Avant d'entrer, j'essuyais prestement mes pieds mouillés avec le pan de ma robe de clerc, un truc dont mes camarades m'avaient communiqué le secret. Tout en me hâtant le long des galeries, je jetais à la dérobée des coups d'œil sur les gros titres du journal dont l'encre odorante était chargée des puissants effluves du monde profane. Ainsi pouvais-je lire : « La capitale est-elle condamnée à subir les raids aériens ? » La chose peut paraître étrange, mais, jusque-là, je n'avais jamais réuni dans ma pensée le Pavillon d'Or et les raids d'avions. Depuis la chute de Saipan, les attaques aériennes sur le Hondo étaient devenues inévitables ; à Kyoto même, on hâtait l'évacuation d'une partie de la ville. Pourtant, au fond de moi-même, je n'établissais pas la moindre relation entre cette semi-éternelle existence qui avait nom Pavillon d'Or et les ravages des raids aériens, j'étais enclin à croire que l'inaltérable, l'indestructible temple et les flammes nées de la science connaissaient parfaitement l'hétérogénéité de leurs natures et que, s'ils venaient à se rencontrer, ils se fuiraient vivement l'un l'autre... N'empêche que le Pavillon d'Or ne tarderait pas, peut-être, à être réduit en cendres par les bombes incendiaires.

Au train où allaient les choses, le Pavillon d'Or ne serait bientôt plus

que cendres : cela était assuré.

A partir du moment où cette idée s'installa en moi, ce qu'il y avait de tragique dans la beauté du temple s'accrut encore.

C'était un des derniers après-midi d'été, la veille de la rentrée des classes. Le Prieur, appelé pour un service funèbre, était sorti, accompagné du sous-intendant. Tsurukawa me proposa d'aller au cinéma. Mais comme je manifestais peu d'enthousiasme, lui-même perdit le sien à l'instant. Tel était en effet Tsurukawa.

Nous avions devant nous plusieurs heures de liberté. Nous sortîmes du bâtiment principal, avec nos pantalons kaki pris dans des bandes molletières et, sur nos têtes, la casquette des collégiens de Rinzai. C'était l'heure où la chaleur est la plus forte ; il n'y avait pas un visiteur.

« Où allons-nous ? »

Je répondis qu'avant d'aller où que ce fût, je voulais remplir mes yeux du Pavillon d'Or « parce qu'à partir du lendemain, nous ne pourrions plus le voir à cette heure-ci et, qu'au surplus, quand nous serions en usine, il pourrait fort bien, en notre absence, être réduit en cendres par les avions ». J'expliquai cela tant bien que mal et en bégayant beaucoup, cependant que Tsurukawa m'écoutait avec une expression de stupeur et d'agacement.

Ces quelques mots avaient suffi pour que la sueur ruisselât sur ma figure, comme si j'avais proféré quelque infamie. Tsurukawa était la seule personne à qui j'eusse fait part de mon étrange passion pour le Pavillon d'Or. Pourtant, tandis qu'il m'écoutait, je ne lisais sur sa mine que l'énervement que j'en rencontrais toujours chez quiconque faisait d'héroïques efforts pour comprendre quelque chose à mon bafouillage.

Voilà le genre de visages auxquels je me heurte. Que je confie un secret important, que je prenne à témoin du frisson bouleversant que le Beau fait passer en moi, que j'étaie mes entrailles au grand jour, je me heurte toujours à pareils visages. Et ce n'est pas cette tête-là que les gens font ordinairement. Avec une confondante fidélité, ils copient exactement mon comique agacement et deviennent en somme, pour moi, de terrifiants miroirs. Dans ces moments-là, le plus beau visage devient aussi laid que moi ; à peine l'ai-je remarqué que l'importante chose que je voulais exprimer perd toute espèce de prix, sans plus de valeur à présent qu'une vieille tuile...

Entre Tsurukawa et moi tombaient droits les rais d'un soleil de plomb. Le visage jeune, huileux, tout luisant, chaque cil jetant, sous le soleil, une menue flamme d'or, les narines dilatées par la chaleur humide, Tsurukawa attendait que j'eusse fini de parler.

peine eus-je achevé que j'entrai dans une violente colère. Car depuis que nous nous connaissions, pas une seule fois il n'avait entrepris de me plaisanter sur mon bégaiement. Je le harcelai de « Pourquoi? » à ce sujet. Aux marques de sympathie en effet — ainsi que je l'ai si souvent expliqué —, c'est de loin la moquerie et l'insulte que je préférais.

Un sourire d'ineffable gentillesse passa sur le visage de Tsurukawa. « Moi, je suis de ceux qui ne prêtent aucune attention à ce genre de choses », fit-il.

J'en demeurai stupide. Élevé dans l'âpre milieu paysan, je ne connaissais pas cette forme de gentillesse. Celle de Tsurukawa me faisait faire cette découverte que, retranché mon bégaiement, je n'en pouvais pas moins rester moi. Je savourai pleinement alors le bonheur, en quelque sorte, d'avoir été mis tout nu. Les yeux de Tsurukawa, avec leur ourlet de longs cils, filtraient, expulsaient mon bégaiement pour n'accueillir que mon moi pur. Jusque-là, j'avais bizarrement cru que le mépris attaché à mon bégaiement entraînait, de soi seul, l'effacement de cette existence appelée Moi.

... Je me sentis apaisé et heureux. Ce n'est pas merveille si je n'ai jamais pu oublier le Pavillon d'Or tel qu'il m'apparut alors. Passant devant le vieux portier qui faisait un somme, nous suivîmes rapidement le sentier, alors désert, qui longe le mur et le découvrîmes de face.

Je revois la scène comme si j'y étais. Nous restions là tous deux, au bord de l'étang, épaule contre épaule, avec nos chemises blanches et nos bandes molletières ; et devant nous, séparé de nous par rien, se dressait le Pavillon d'Or.

Dernier été... Dernières vacances d'été... Dernier jour de vacances...

Notre jeunesse se tenait debout à l'extrémité de ce bord vertigineux. Et le Pavillon d'Or aussi, debout sur la même arête, nous regardait, nous parlait : tant l'attente des bombes nous avait rapprochés de lui, et lui, de nous. Dans un silence profond, le soleil de cette fin d'été plaquait des feuilles d'or sur la toiture, tandis que la lumière, verticalement déversée, laissait plein de nuit l'intérieur du bâtiment. Jusqu'alors, la certitude qu'il était impérissable m'écrasait, dressait un obstacle entre lui et moi ; mais il était voué à être incendié par les bombes et cela rapprochait singulièrement son destin du nôtre. Peut-être serait-il anéanti le premier... Aussi me semblait-il vivre d'une vie pareille à la nôtre.

Autour de lui, les collines couvertes de pins rouges étaient submergées par la voix des cigales — comme si une multitude de

bonzes invisibles récitaient la formule pour l'Extinction des Calamités :
« Gyâ Gyâ. Gyâki Gyâki. Un nun. Shifurâ Shifurâ. Harashifurâ Harashifurâ... »

Donc cette belle chose avant longtemps ne serait plus que cendres... A forcé de penser cela, et comme le calque recouvre exactement l'image, j'aboutis à ce que, petit à petit, le Pavillon d'Or de mes rêves vînt recouvrir, jusque dans le détail, celui de la réalité : mon toit sur le vrai, mon pavillon de pêche au-dessus de l'étang, mon premier étage à rampe courbe, mon second étage à baies ouvragées — sur les vrais. Le Pavillon d'Or cessa d'être une construction immobile ; il se métamorphosa, pour ainsi dire, en symbole de l'évanescence du monde phénoménal. Par ce processus, le Pavillon d'Or de la réalité devint un objet dont la beauté ne le cédait en rien à celle de mon rêve... Demain, peut-être, le feu s'abattrait sur lui des hauteurs du ciel, réduirait en cendres ces sveltes colonnes, ces toits aux courbures élégantes, que nos yeux ne reverraient jamais plus. Mais pour l'instant il était là, fine silhouette, devant nous, parfaitement serein au milieu des flammes de l'été.

De l'arête des collines s'élançaient vertigineusement de solennels nuages d'été, tout pareils à ceux que j'avais entrevus du coin de la paupière, à l'enterrement de père, pendant qu'on lisait la prière des morts. Saturés de lumière accumulée, ils contemplaient de leur haut ces structures gracieuses. De soleil puissant de cette fin d'été effaçait les détails de l'ensemble ; et tel que nous l'apercevions, enveloppant l'obscurité fraîche du dedans, le Pavillon d'Or, de ses seuls contours chargés de mystère, paraissait rejeter l'étréscillant univers d'alentour. Seul le phénix, comme pour ne pas chanceler d'insolation, se cramponnait à son socle de toute la force de ses ergots effilés.

Tsurukawa, qui en avait assez de mon interminable contemplation, ramassa un caillou et, avec l'aisance souveraine du lanceur au baseball, l'envoya dans l'étang, juste au milieu du reflet. Des vagues propagèrent leurs ondes au travers des plantes d'eau et, à l'instant, le bel et délicat ensemble croula et disparut...

De ce jour-là à la fin de la guerre s'écoula une année au cours de laquelle mon intimité avec le Pavillon d'Or fût, la plus étroite, où je vécus anxieux de sa sécurité et totalement abîmé dans sa magnificence. Ce fut une période où, présumant l'avoir ramené à mon niveau, j'eus le loisir, à l'abri de ce postulat, de le chérir sans la moindre apparence d'effroi. Je ne subissais pas encore son influence maligne ni l'effet de ses poisons.

Le fait qu'en ce monde nous fussions, lui et moi, pareillement exposés aux mêmes périls m'était un encouragement. J'avais trouvé là

le chaînon intermédiaire entre sa beauté et moi ; j'avais le sentiment qu'entre moi et l'objet qui semblait me refuser, me tenir à l'écart, un pont venait d'être jeté.

L'idée que la flamme qui m'anéantirait anéantirait aussi le Pavillon d'Or me donnait presque de l'ivresse. Avec les mêmes désastres, les mêmes flammes de malheur suspendus au-dessus de nos têtes, nous habitions des univers de même dimension. Comme ma vilaine et fragile carcasse, celle du Pavillon d'Or, toute dure qu'elle fût, n'était que carbone combustible. Cela m'entraînait parfois à juger possible de fuir loin d'ici en l'emportant dissimulé dans mes chairs, dans mes tissus, comme un voleur se sauve après avoir avalé un joyau de prix.

Notez bien que cette année-là, je n'appris pas un seul sutra ni ne lus un seul livre ; que jour après jour et du matin au soir, je fus accaparé par l'éducation morale, l'école du soldat, la préparation militaire, le travail obligatoire en usine, les exercices d'évacuation, etc. Cela ne fit que favoriser mon naturel rêveur : la guerre accrut l'écart qui me séparait de la vie. La guerre, pour nous, adolescents, c'était une expérience pleine de confusion et vide de réalité, un rêve, une sorte de lazaret où nous étions coupés de la vie et du sens qu'elle peut avoir.

Lors des premiers bombardements de Tôkyô par les B.-29, en novembre 1944, un raid sur Kyôto était attendu à tout moment. Cela devint mon rêve secret que la cité entière fût la proie des flammes. L'ancienne capitale se souciait trop de garder intactes ses vieilles choses ; sanctuaires et temples avaient trop perdu le souvenir des cendres incandescentes dont ils étaient nés. Quand je me représentais l'étendue des ravages apportés par les graves troubles d'Ôjin, je me disais que Kyôto, trop longtemps oublieuse des incendies de la guerre et de leurs alarmes, avait, du même coup, perdu une partie de sa beauté.

Oui, c'était sûrement demain que le Pavillon d'Or brûlerait ; que sa forme qui emplissait l'espace s'évanouirait... Alors le phénix du toit, comme l'immortel et légendaire oiseau, revivrait et prendrait un nouvel essor. Et la merveille, naguère prisonnière de sa forme, deviendrait la légèreté même, romprait ses amarres, en tous lieux manifesterait sa présence, sur l'eau des lacs, sur le flot sombre des mers, semant des gouttes de clarté douce au hasard de ses dérives...

J'attendais, j'attendais, et Kyôto ne recevait point la visite des avions. Le 9 mars de l'année suivante, on apprit que tout le centre commercial de Tôkyô était en flammes. Mais le désastre était loin et, sur les hauteurs de Kyôto, il n'y avait que le ciel limpide d'un printemps précoce. Au bord du désespoir, j'essayais de me convaincre que ce ciel de printemps, comme une vitre incendiée de soleil qui ne

laisse pas voir ce qui se trouve derrière, dissimulait dans ses profondeurs les feux de la dévastation. J'ai dit plus haut à quel point je manquais de sollicitude humaine. Ni la mort de père ni la gêne de ma mère n'avaient sérieusement ma vie intérieure. Je rêvais d'une formidable presse, porteuse de désastres, d'effroyables cataclysmes, de tragédies sans rapport avec l'échelle humaine, et qui, des hauteurs du ciel, nivellerait dans un écrasement universel objets et créatures, sans souci de leur beauté ou de leur laideur. Parfois, l'éclat insolite du ciel printanier m'évoquait le reflet froid d'un énorme fer de hache capable de recouvrir la terre. J'attendais qu'il s'abattît — dans un éclair si prompt qu'on n'aurait même pas le temps de penser.

Une chose, encore à présent, me paraît curieuse. Jamais auparavant je n'avais été poursuivi par des idées noires. Ma seule source d'intérêt, mon seul problème, c'était la Beauté. Je ne crois cependant pas que la guerre ait agi sur moi en me donnant de telles idées. Quand on concentre son esprit sur la Beauté, on est, sans s'en rendre compte, aux prises avec ce qu'il y a de plus noir au monde en fait d'idées noires. Je suppose que les hommes sont ainsi faits.

Je me rappelle un événement qui se produisit à Kyôto vers la fin de la guerre. Il est presque incroyable ; pourtant, je n'en fus pas le seul témoin : Tsurukawa était avec moi.

Un « jour - sans - électricité », nous allâmes ensemble au Nanzenji ; nous nous y rendions pour la première fois. Traversant l'allée carrossable, nous prîmes la passerelle de bois qui enjambe la rampe du toboggan.

C'était par un clair jour de mai. De toboggan ne fonctionnait plus et la rouille couvrait les rails par lesquels les barques remontaient la pente et qui disparaissaient presque sous les herbes. Des fleurs blanches notamment, en forme de petites croix, frissonnaient sous la brise. Une eau sale et stagnante arrivait jusqu'au pied du plan incliné ; les alignements de cerisiers y plongeaient leur ombre.

De notre passerelle, nous laissions nos regards errer distraitement sur la face des eaux. Entre tous mes souvenirs du temps de guerre, ce sont de telles brèves minutes d'abandon qui m'ont laissé l'impression la plus vive. Je les retrouve dans leur éparpillement, ces brèves minutes de paresseuse distraction, comme des trouées de ciel bleu dans les nuages... Mais ces instants-là, je m'étonne de les revivre avec autant de netteté, comme des souvenirs de poignante volupté.

« Bien, hein ? » dis-je en souriant, sans trop penser à ce que je disais. Tsurukawa acquiesça d'un grognement et me regarda, lui aussi, eu souriant. Nous éprouvions l'un et l'autre le sentiment très vif que ces

quelques heures nous appartenaient

En bordure de la large allée semée de gravier courait une rigole d'eau vive où de magnifiques algues se pliaient aux caprices du courant. Bientôt, la fameuse « Porte Monumentale » nous barra la route et la vue.

Il n'y avait pas âme qui vive dans l'enceinte du temple. Sur la verdure nouvelle tranchait l'éclat des tuiles de la pagode, pareilles à de gigantesques livres inclinés montrant seulement leur dos couleur de vieil argent. Quel sens pouvait bien avoir la guerre en un pareil instant? En certains lieux, à de certaines heures, la guerre m'apparaissait comme un bizarre phénomène psychique sans existence ailleurs que dans conscience humaine. C'était peut-être du haut de cette porte que, jadis, Ishikawa Goémon le voleur avait, un pied sur le parapet, admiré sous lui les fleurs de cerisier s'étendant à perte de vue. Nous nous sentions l'âme enfantine et, bien qu'en cette saison les cerisiers n'eussent plus que des feuilles, nous eûmes l'idée d'aller contempler le paysage comme Goémon l'avait contemplé. Nous acquittâmes le droit d'entrée — modique — et montâmes le raide escalier de bois aux degrés tout noircis. Sur la dernière plate-forme, Tsurukawa se cogna la tête au plafond qui était fort bas, j'éclatai de rire, mais bientôt me cognai aussi. Nous fîmes encore une fois le tour, reprîmes notre ascension et débouchâmes enfin tout en haut.

De nous sentir tout à coup au grand air, devant ce panorama immense, au sortir de l'escalier aussi étroit qu'un terrier, nous communiqua une sorte de tension fort agréable. Nous restâmes un moment à contempler les feuillages des cerisiers et des pins, le parc du temple Heian tortueusement déployé dans le lointain, derrière les rangées de maisons, et, au-delà de l'agglomération, le cirque des collines baignées de brume, Arashiyama, et, plus au nord, Kibune, Minoura, Kōmpira... Après avoir rassasié nos yeux de ce paysage, nous retirâmes nos chaussures avant de pénétrer, remplis de respect, comme de vrais novices, dans le bâtiment. C'était une salle obscure dont vingt-quatre nattes de paille formaient le sol. Au centre, une statue de Shākya-Mouni ; les prunelles d'or de seize disciples du Maître brillaient dans l'ombre épaisse. Nous étions dans la « Tour des Cinq Phénix ».

De Nanzenji appartenait à la même secte Rinzai que le temple du Pavillon d'Or ; toutefois, ce dernier était affilié à l'école Sōkokuji tandis que l'autre était la maison mère de l'école Nanzenji. En d'autres termes, nous étions dans un temple de la même secte que nous, mais d'une école différente. Cependant, comme deux collégiens ordinaires, notre vade-mecum à la main, nous promenâmes nos regards sur les

peintures du plafond dont les coloris saisissants sont attribués au pinceau de Tan'yû Morinobu^{ix}, de l'école de Kano, et à Hôgen

Tokuetsu^x, de l'école de Tosa. On voyait d'un côté un vol d'anges musiciens jouant du biwa et de la flûte. Ailleurs, un Kalavinka battait des ailes en présentant avec son bec une pivoine blanche : c'est le mélodieux oiseau qu'on dit vivre dans l'Inde sur la « Montagne des Neiges » et qui a un buste de femme bien en chair. Et puis, juste au milieu du plafond, un phénix, frère de l'auguste oiseau d'or perché au sommet de notre temple et pourtant fort différent en ce qu'il ressemblait à un somptueux arc-en-ciel.

Devant la statue de Shâkya-Mouni, nous nous mîmes à genoux en joignant dévotement les mains. Il nous parut dur de quitter le belvédère. Nous nous appuyâmes, du côté du sud, à la rampe de l'escalier par lequel nous étions montés. J'avais l'impression d'apercevoir quelque part une splendide et délicate spirale colorée, prolongement sans doute des éclatants coloris que je venais de voir aux peintures du plafond. Cette accumulation de riches couleurs, c'était comme si l'oiseau Kalavinka se cachait quelque part dans les branches des pins ou parmi les feuilles nouvelles, et laissait fugitivement entrevoir un coin de ses somptueuses ailes.

Mais ce n'était pas cela. Au-dessous de nous, de l'autre côté du chemin, il y avait l'ermitage de Tenju. Un sentier fait de dalles carrées dont seuls les angles se touchaient sinuait à travers un jardin planté, le plus simplement du monde, d'arbres bas et paisibles, et menait à une vaste pièce dont les portes coulissantes étaient grandes ouvertes. On voyait tout l'intérieur, l'alcôve, les étagères à plans décalés. On y devait souvent offrir le thé à des hôtes de marque ou le louer pour la cérémonie du thé ; un éclatant tapis rouge couvrait le sol. Une jeune femme était assise. Et ce qu'en fait mes yeux avaient aperçu, c'était elle.

Pendant la guerre, jamais il n'arrivait de rencontrer une femme en kimono à longues manches, aussi éclatant que celui-là. Sortir ainsi vêtu eût été courir le risque de se faire durement censurer et d'avoir à faire demi-tour. Tant cette robe était splendide ! Je ne pouvais apercevoir le détail, mais sur un fond bleu pâle étaient peintes et brodées des fleurs variées, tandis que scintillaient les fils d'or de la ceinture : on eût presque pu dire, en forçant un peu, que cette robe répandait autour d'elle de la lumière. A la voir si impeccablement assise, avec son blanc profil sculpté en relief, on était dans le doute si cette belle jeune femme était vraiment vivante. Je dis en bégayant abominablement :

« Est-elle vivante — ou non ? »

— Je me le demande aussi. On dirait une poupée! » répondit Tsurukawa qui, plaqué contre la balustrade, ne la quittait pas des yeux.

A ce moment surgit du fond de la pièce un jeune officier en uniforme. Après les salutations conformes à l'étiquette, il prit place vis-à-vis d'elle, à quelque distance. Tous deux restèrent un moment assis face à face très paisiblement.

La femme se leva et disparut sans bruit dans l'ombre du corridor. Quelques instants plus tard, elle revint, portant cérémonieusement une tasse de thé. Une légère brise balançait ses longues et larges manches. Agenouillée en face de l'homme, elle lui présenta le thé. La chose faite dans les règles, elle retourna s'asseoir à sa place. L'homme dit quelque chose, mais ne toucha pas encore au thé. Ces minutes me parurent étrangement longues, étrangement tendues. La femme inclinait très bas un front plein de déférence.

C'est alors que l'incroyable se produisit. Sans rien changer à sa pose parfaitement protocole, la femme, tout à coup, ouvrit le col de son kimono. Mon oreille percevait presque le crissement de la soie frottée par l'envers raide de la ceinture. Deux seins de neige apparurent. Je tins mon souffle. Elle prit dans ses mains l'une des blanches et opulentes mamelles et je crus voir qu'elle se mettait à la pétrir, l'officier, toujours agenouillé devant sa compagne, tendit la tasse d'un noir profond. Sans prétendre l'avoir, à la lettre, vu, j'eus du moins la sensation nette, comme si cela se fût déroulé sous mes yeux, du lait blanc et tiède giclant dans le thé dont l'écume verdâtre emplissait la tasse sombre — s'y apaisant bientôt en ne laissant plus traîner à la surface que de petites taches —, de la face tranquille du breuvage troublé par la mousse laiteuse.

L'homme éleva la tasse et but jusqu'à la dernière goutte cet étrange thé. La femme replaça ses seins dans le kimono.

Le dos raidi, nous regardions, fascinés. Plus tard, à repenser méthodiquement la chose, il nous parut qu'il devait s'agir de la cérémonie d'adieux d'un officier sur le point de partir au front et de la femme qui lui avait donné un enfant. Mais sur le moment, nous étions trop bouleversés pour trouver une explication quelconque. Si tendus étaient nos regards, nous n'eûmes pas le loisir de remarquer que le couple avait disparu de la pièce où ne restait plus que le grand tapis rouge.

Le blanc relief de ce profil... Cette incomparable et blanche poitrine... La femme disparue, une idée m'obséda tout le reste du jour, et le jour suivant, et le lendemain encore : l'idée que cette femme était

Uiko ressuscitée et personne d'autre.

CHAPITRE III

L'anniversaire de la mort de père arriva, ma mère avait eu une drôle d'idée : comme le travail obligatoire m'empêchait de retourner au pays, elle avait imaginé de « monter » à Kyôto et de demander au Père Dôsen de réciter, ne fût-ce que quelques prières, devant la tablette funéraire de son vieil ami. Sans argent, naturellement, elle avait écrit au prêtre qu'elle s'en remettait à son esprit de charité. Il avait acquiescé sa demande et m'avait informé de la chose. Cette nouvelle ne me plut pas. Si, jusqu'ici, j'ai évité de parler de ma mère, il y a à cela une raison : c'est que je ne me sens guère le goût de parler d'elle.

Il était une affaire au sujet de laquelle je ne lui avais jamais adressé un seul mot de reproche, à laquelle je n'avais jamais fait la moindre allusion. Il est probable même qu'elle ne s'était jamais aperçue que je fusse au courant. Mais, dans mon cœur, je ne lui pardonnais pas.

Cela était arrivé pendant les premières vacances d'été qui suivirent mon entrée au collège de Maizuru et mon installation chez mon oncle. C'était la première fois que je retournais à la maison. Un parent de ma mère, nommé Kurai, dans les affaires à Osaka et en faillite, était revenu à Nariu : sa femme, riche héritière, ne voulait plus de lui à la maison, ce qui l'avait contraint à demander asile à père en attendant que les choses s'arrangent.

Nous n'avions, au temple, qu'un très petit nombre de moustiquaires. C'est miracle que père ne nous ait pas contaminés, ma mère et moi, car nous dormions tous les trois sous la même. Avec Kurai, cela fit

quatre. Un soir — la nuit d'été était fort avancée—, je me souviens qu'une cigale, voletant dans les arbres du jardin, jeta plusieurs fois sa note stridente. Peut-être est-ce elle qui me réveilla. On entendait la voix puissante du flux. La brise de mer agitait, près des nattes, la bordure vert pâle de la moustiquaire. Mais il y avait quelque chose d'insolite dans l'espèce de roulis dont la moustiquaire était secouée.

D'abord gonflée par le vent, elle le laissait filtrer à travers ses mailles, puis s'agitait avec une sorte de répugnance. Si bien que, loin d'en épouser les souffles, elle le mettait au rebut, réduisant à rien sa force. On percevait, pareil au bruissement des bambous nains, un frottement sur la paille des nattes : les pans de la moustiquaire ; mais aussi, un mouvement qui, sans être dû au vent, se communiquait à elle ; un mouvement plus subtil que celui de la brise ; un mouvement qui, par petites vagues, se propageait à toute la toile et, secouant de spasmes le tissu grossier, faisait apparaître intérieur de la moustiquaire comme la surface d'un lac en colère. Était-ce la crête, arrivant sur nous, d'une vague soulevée au loin, sur le lac, par un navire ? ou, à l'horizon, un dernier reflet, dans le sillage d'un navire déjà effacé ?...

Avec appréhension, je tournai les yeux vers la source de cette agitation. Alors, ce fut comme si un tire-point transperçait mes prunelles grandes ouvertes dans la nuit.

Sous la moustiquaire trop petite pour quatre, j'étais couché à côté de père ; mais, sans m'en rendre compte, j'avais dû, en me retournant sur ma couche, le refouler dans un angle. Il y avait donc, entre moi et la chose que je voyais, un grand intervalle labouré de plis blancs ; et le souffle de père, roulé en boule derrière moi, me frappait la nuque de plein fouet.

Ce qui me donna à penser que lui aussi était éveillé, c'est le rythme saccadé, irrégulier qu'imprimaient à sa respiration ses efforts pour ne pas tousser. Tout à coup, devant mes yeux de treize ans, un rideau tomba, large et tiède, qui m'aveugla ; je compris tout de suite : c'étaient les deux mains de père ; de derrière, il avait étendu les bras pour m'empêcher de voir.

Aujourd'hui encore je sens le contact de ces paumes. Des paumes indiciblement larges. Des paumes qui, venues de derrière mon dos, avaient contourné mes épaules et masqué en une seconde la vision d'enfer que j'avais sous les yeux. Des mains d'un autre monde. Des mains qui, soit tendresse, soit pitié, soit honte — je ne sais pas au juste —, m'avaient à l'instant coupé de ce monde de cauchemar en face duquel je me trouvais et l'avaient enseveli dans la nuit.

Je hochai légèrement la tête. Instantanément, père devina que je l'avais compris, que j'étais d'accord : il retira ses mains. Et moi, obéissant à leur injonction, même après qu'elles se furent retirées, sans pouvoir dormir jusqu'au matin où. la clarté du jour força ma paupière, je gardai obstinément les yeux fermés.

Rappelez-vous, je vous prie, que des années plus tard, à la mort de père, lors de la levée du corps, je ne versai pas une seule larme, tant j'étais avide de contempler les traits du cadavre. Rappelez-vous encore que, cette mort faisant tomber les entraves que les mains de père m'avaient mises, je m'assurais du même coup, par une ardente contemplation de la face morte, de ma propre existence. Ainsi, je n'oubliais pas d'exercer de justes repréailles à l'égard de ces mains qui, pour moi, représentaient ce que les gens appellent la tendresse ; mais — si ce n'est que je ne lui pardonnais pas la scène dont le souvenir me poursuivait — de ma mère, jamais il ne me vint à l'esprit de tirer vengeance.

„ Il était convenu qu'elle arriverait au temple la veille du service funèbre et pourrait y passer la nuit. Le Prieur avait d'autre part écrit au collègue pour qu'on me permît d'être absent ce jour-là.

le travail obligatoire nous valait de partir à l'usine le matin et de rentrer le soir. La veille du service anniversaire, l'idée de regagner le temple me parut accablante.

Tsurukawa, dont l'âme était limpide et candide, se réjouissait pour moi de ce qu'après si longtemps j'allais revoir ma mère ; mes autres camarades étaient remplis de curiosité. Moi, j'étais ulcéré d'avoir une mère si pauvre et si râpée. Comment faire comprendre à ce bon cœur de Tsurukawa que je n'avais aucune envie de la revoir? Mon impuissance me mettait au supplice. Pour comble, sitôt terminé le travail d'usine, il me prit le bras et me dit : « Vite! Dépêchons-nous de rentrer! »

Qu'il n'y eût pas trace en moi du désir de revoir ma mère, il serait excessif de le prétendre. Non que je fusse à son endroit dépourvu de toute espèce de sentiment. Simplement, je crois qu'il me déplaisait de me trouver brutalement en présence d'une tendresse maternelle indiscrètement étalée et que je cherchais tout bonnement à justifier de diverses façons ce sentiment de déplaisir. Ici apparaît ce qu'il y a de mauvais dans mon caractère. Car s'il n'est rien de plus légitime que de justifier diversement un sentiment honnête, il arrive aussi que les mille raisons élaborées par ma cervelle contraignent à éprouver des sentiments dont je suis moi-même le premier à être tout surpris ; et ces sentiments-là ne sont point originellement miens.

Dans ma seule aversion il y a quelque authenticité. Parce que ma personne même inspire de l'aversion.

« Pas la peine de courir, fis-je, ça esquinte. Rentrons tout doucement!

— Je vois, tu veux faire l'enfant gâté et apitoyer ta mère par ton air éreinté! »

Et voilà comment toujours Tsurukawa interprétait ma pensée : en faisant d'énormes contresens. Mais il m'agaçait si peu qu'il m'était devenu indispensable. Car c'était un interprète vraiment animé des meilleures intentions, un ami irremplaçable qui me rendait le service de traduire mon langage à moi en langage de ce bas monde.

Oui, Tsurukawa me faisait parfois songer à un alchimiste capable de transformer le plomb en or. J'étais le négatif de l'image ; lui le positif. Que de fois n'avais-je pas constaté avec stupéfaction à quel point mes pensées les plus fangeuses, une fois passées au filtre de son âme, reparaissaient toutes transparentes et rayonnantes de clarté! Conscient de mon bégaiement, j'étais là, hésitant ; et Tsurukawa se saisissait de mes pensées, de mes impressions, les retournait et les transmettait au monde extérieur. Si grande que fût ma surprise, elle m'enseignait du moins qu'en matière de sentiments, rien ici- bas ne sépare les meilleurs des pires ; que les effets en sont identiques, qu'il n'existe aucune différence visible entre une intention criminelle et un mouvement de compassion. J'aurais eu beau y employer tout mon vocabulaire, c'est une chose que Tsurukawa n'aurait jamais pu croire. Il n'empêche que, pour moi, c'était une redoutable découverte. Et si j'en étais au point de ne pas craindre de faire l'hypocrite avec Tsurukawa, c'est que, pour moi, l'hypocrisie n'impliquait plus qu'une très relative culpabilité.

A Kyôto, je n'avais essuyé aucun bombardement aérien, mais un jour qu'on m'avait envoyé à l'usine mère d'Osaka commander des pièces détachées pour avions, je fus témoin d'un raid et vis transporter sur une civière un ouvrier dont les entrailles étaient à l'air.

Qu'y a-t-il de si affreux dans des entrailles exposées à l'air? Pourquoi le spectacle du dedans d'un être humain fait-il reculer d'horreur et boucher les yeux ? Pourquoi la vue du sang qui coule donne-t-elle un choc? Pourquoi les viscères seraient-ils laids?... N'y a-t-il pas identité de nature entre eux et une peau jeune, belle, vermeille? Quelle tête aurait fait Tsurukawa si je lui avais dit que c'était à lui que je devais cette façon de penser, une façon de penser qui me permettait de ramener ma laideur à zéro ? Qu'y a-t-il d'inhumain à considérer l'homme avec sa moëlle et son écorce, sans faire de distinction entre le dedans et le dehors — comme on le fait pour les roses ? Ah! Si

seulement on pouvait montrer l'envers de l'esprit et de la chair, les retourner délicatement comme font les pétales de la rose, les exposer au grand soleil et à la brise printanière!..

... Ma mère était déjà là, causant avec le Prieur, dans le bureau du Vénéré Doyen. Tsurukawa et moi, à genoux sur le bord de la véranda éclairée par le couchant, annonçâmes que nous étions de retour.

Je fus seul invité à entrer, et quand je fus devant ma mère : « Voilà un garçon qui fait bien son travail ! » dit le Prieur. Sans regarder, ou presque, du côté de ma mère, je restai le front baissé. Je voyais ses doigts sales posés l'un à côté de l'autre sur les genoux de son pantalon bouffant au bleu pâli par les lessives.

Le Prieur nous invita à nous retirer dans nos chambres, et nous quittâmes la pièce après les multiples politesses d'usage. Ma chambre était, sur le côté sud de la petite bibliothèque, un réduit de cinq nattes donnant sur une cour. A peine y étions-nous seuls que ma mère se mit à pleurer. Je m'y attendais ; aussi ses larmes me laissèrent-elles parfaitement froid.

«C'est maintenant le Rokuonji qui m'a pris en charge, lui dis-je ; c'est pourquoi je souhaite que tu ne reviennes pas me voir avant la fin de mon noviciat.

— Je comprends, je comprends », fit-elle.

D'avoir trouvé des mots si durs pour l'accueillir me remplissait d'aise. Mais son absence totale de réaction, de résistance, comme chez la femme qu'elle avait été, me mettait hors de moi. En même temps, le seul fait d'imaginer la simple possibilité qu'elle pût forcer le seuil de ma vie intérieure et pénétrer dans ma pensée m'épouvantait.

Elle avait un visage cuit par le soleil, avec de petits yeux enfoncés et pleins de ruse ; des lèvres d'un rouge vermillon qui, seules, semblaient vivre d'une vie propre ; deux rangs de larges dents dures et solides comme celles des gens de la campagne. Elle était d'un âge où, femme de la ville, elle eût pu sans ridicule se mettre une épaisse couche de fards ; mais il était impossible de s'enlaidir plus qu'elle ne l'avait fait ; parmi tout cela, je flairais, sagace, la présence quelque part d'un relent charnel, comme un dépôt de sédiment : et cela, je l'avais en horreur.

Nous n'étions plus devant le Prieur, ma mère avait fait sa petite crise de larmes, elle était soulagée : maintenant, elle dénudait son torse brun et, avec une serviette du rationnement, en fibranne, se mettait en devoir de l'essuyer. Le tissu luisait comme un pelage ; la sueur, en l'imprégnant, le rendit plus luisant encore,

Elle tira de son sac à dos du riz : « C'est pour le Vénéré Doyen », fit-

elle. Je ne répondis rien. Ensuite, elle sortit la tablette funéraire de père, enveloppée avec le plus grand soin dans un vieux morceau de filoselle grise, et la déposa sur mon étagère à livres. « Vrai! Je suis bien contente, dit-elle, et ton père aussi sera si heureux de voir que le Prieur dit une messe pour lui! — Après la cérémonie, est-ce que tu retourneras à Nariu ? » Elle me répondit qu'elle avait déjà cédé nos droits sur le temple, liquidé le lopin de terre, réglé toutes les dettes de médecin et de pharmacien, et, seule désormais, avait pris ses dispositions pour venir habiter Kasagun, dans la banlieue de Kyôto, chez un oncle. Je n'en revenais pas! Ainsi, c'en était fini du temple où je m'attendais de retourner! Fini, de tout ce qui devait m'accueillir au village du promontoire déserti Comment ma mère interpréta-t-elle l'impression de soulagement qui dut alors se lire sur ma figure ? Je l'ignore. Mais se penchant vers mon oreille, elle me dit :

« Et voilà! Plus de temple! Tu n'as plus qu'une chose à faire, devenir Prieur du Pavillon d'Or! Fais-toi aimer du Père, de façon à lui succéder plus tard! Hein? Je ne vivrai plus maintenant que pour cette joie-là! »

Estomaqué, je tournai la tête vers ma mère ; j e mais mon effroi était trop grand pour que je pusse la regarder en face.

Il faisait déjà noir dans le réduit. Comme j e pour me parler à l'oreille ma « tendre mère » s'était penchée vers moi, l'odeur de sa sueur flottait dans l'air, alentour. Je me souviens de l'avoir vue rire alors.

Lointaines réminiscences du temps où j'étais au sein, vision retrouvée des tétons bruns..., toutes sortes d'images tournoyaient — combien déplaisantes! — dans ma tête. L'abjecte suggestion de ma mère, comme la flamme vilaine des feux d'herbes, avait une sorte de violence physique dont il me semble que j'étais effrayé... Comme les mèches crêpées de ma mère touchaient ma joue, j'aperçus dans la cour assombrie une libellule posée sur le bord moussu du bassin. Le ciel du soir tombait dans la petite vasque ronde. Partout c'était le silence ; le Rokuonji, à cette heure, semblait un temple abandonné.

Enfin, je regardai ma mère en face. Au coin de ses lèvres douces et lisses, elle avait un sourire qui découvrait ses dents en or. Je lui répondis en bégayant affreusement :

« Sans doute ; mais tout ce que je sais, c'est que je vais être mobilisé et que j'ai des chances d'y rester !

— Voyons, fit-elle, si on se met à prendre les gens qui bégaient autant que toi, c'est que le Japon n'en a plus pour longtemps! »

Je restai immobile, le dos crispé, haïssant ma mère. Les mots qui surnagèrent de mon bégaiement ne furent que de pure déroba de :

« Un raid d'avions et le Pavillon d'Or peut brûler 1

— A voir comme vont les choses, il n'y a pas la moindre chance que Kyôto soit bombardée : les Américains n'y toucheront pas! »

Je ne répondis rien. La cour où l'ombre grandissait prenait la couleur du fond de la mer. Les blocs de pierre semblaient s'y engloutir en de furieux corps à corps.

Sans prendre garde le moins du monde à mon silence, ma mère se leva et se mit à considérer sans façon la porte de la petite chambre : « Il n'est pas encore l'heure du dîner ! », dit-elle.

Quand, plus tard, je repensai à cette entrevue, je constatai qu'elle avait agi considérablement sur moi. Car si je m'étais ce jour-là rendu compte que ma mère vivait dans un univers totalement différent du mien, c'est de ce jour aussi que date l'action puissante exercée sur moi par sa façon de voir.

Ma mère faisait partie des gens à qui la beauté du Pavillon d'Or restait foncièrement étrangère ; elle possédait par contre ce que je n'avais pas : le sens des réalités. Pour elle, un raid sur Kyôto n'était pas à craindre ; et, malgré tout ce que mon imagination avait pu broder sur ce thème, c'est elle qui était probablement dans le vrai. Mais si le risque que le Pavillon d'Or fût bombardé n'existait pas, je perdais du même coup ma raison de vivre et l'univers dans lequel je vivais croulait.

D'un autre côté, l'idée machiavélique de ma mère — à quoi j'étais bien loin de m'attendre —, si répugnante qu'elle me parût, me tenait dans ses rets. Père ne m'avait jamais dit un mot là-dessus, mais si c'était la même ambition qui l'avait poussé à m'envoyer au temple?... Le prieur Tayama Dôsen était célibataire. S'il avait lui-même hérité le Rokuonji d'un prédécesseur ayant fait fond sur lui, ne pouvais-je pas, moi, refaire ce qu'il avait fait? Et alors, le Pavillon d'Or serait à moi!

La plus grande confusion régnait dans mes idées : quand ma nouvelle ambition devenait trop lourde à porter, je retournais à mon rêve primitif — le bombardement du Pavillon d'Or ; et quand ce rêve était mis en pièces par le réalisme impitoyable de ma mère, je revenais à mon ambitieux dessein. Le résultat de ces oscillations épuisantes fut qu'il me vint au cou un énorme clou rouge.

Je le laissai mûrir tout seul. Bien enraciné, il se mit, puissamment, pesamment, à tirer sur ma nuque enfiévrée. Quand je pouvais fermer l'œil, je rêvais qu'un nimbe d'or pur me sortait du cou et, lentement mais vigoureusement, se dilatait si bien qu'il finissait par m'entourer la tête d'une gloire ovale. Réveillé, ce n'était plus que la douleur émanant de cette enflure maligne.

A la fin, une poussée de fièvre me mit au lit. Le Prieur m'envoya chez un chirurgien. Celui-ci, qui portait l'uniforme civil national et des bandes molletières, diagnostiqua ce qu'il appela simplement un « furoncle », et me donna un coup de bistouri, d'un bistouri passé à la flamme pour économiser l'alcool. Je poussai un gémissement. Il me sembla que ce monde brûlant, accablant, éclatait derrière ma tête, se perdait, pulvérisé, dans l'abîme...

Vint la fin des hostilités. Tandis qu'à l'usine, lecture à haute voix était faite de la proclamation impériale, je ne pensais qu'à une chose, à l'exclusion de toute autre : au Pavillon d'Or.

Vous ne serez donc pas surpris d'apprendre qu'à peine de retour au temple, je me précipitai pour le voir. On était au cœur de l'été ; le long des allées qu'empruntent tous les visiteurs, le gravier, brûlant, restait collé aux semelles en mauvais caoutchouc de mes chaussons de gymnastique.

Je présume qu'à Tôkyô, beaucoup de gens, après avoir écouté la proclamation impériale annonçant la fin de la guerre, se rendirent sur l'esplanade qui s'étend devant le palais. A Kyôto, une foule nombreuse alla verser des larmes devant le palais où il n'y avait pourtant personne. Kyôto est pleine de temples, bouddhiques ou shintoïstes, où l'on peut aller pleurer, dans des circonstances de ce genre. Le clergé fit à coup sûr ce jour-là des affaires d'or. Par contre, et malgré son renom, il ne vint personne au Pavillon d'Or.

Voilà pourquoi mon ombre seule se promenait le long des allées écrasées de soleil. Il me faut préciser que le Temple d'Or et moi étions face à face, lui là-bas, moi ici ; et qu'à peine, ce jour-là, l'eus-je parcouru du regard que j'eus le sentiment que « nos » rapports étaient, d'ores et déjà, changés. Le choc de la défaite, le désespoir d'un peuple, le Pavillon d'Or était bien au-dessus de tout cela ; du moins affectait-il de l'être. Mais, hier encore, il n'était point ainsi. C'était comme si le fait d'avoir été, en fin de compte, épargné par les bombes, et de se trouver désormais à l'abri de toute menace, lui eût redonné cet air qu'il avait autrefois de dire : « Depuis toujours je suis ici et j'y serai toujours. »

Il restait là, plongé dans une étonnante quiétude ; avec ses intérieurs tapissés d'un vieil or que le soleil d'été, au-dehors étalé sur les murs, protégeait comme une laque, il avait l'air d'un meuble magnifique et inutile. Ces immenses et vides étagères à bibelots posées là devant la verdure enflammée des bois... Pour être à leur mesure, il eût fallu quelque brûle-parfum aux dimensions fabuleuses, ou alors un vide colossal... Le Pavillon d'Or avait perdu tout cela, balayé d'un seul coup, pour ainsi dire, sa substance, et ne dressait plus qu'une forme

étrangement creuse. Plus singulier encore : Pavillon d'Or qui tant de fois m'avait ébloui de sa beauté, il me parut, ce jour-là, plus éblouissant que jamais. Jamais il n'avait déployé plus forte beauté, planant à mille lieues au-dessus de l'image que je nourrissais de lui, au-dessus du monde des réalités, sans nul lien avec ce qui passe. Jamais sa beauté n'avait été plus fulgurante, ne s'était refusée davantage à toute espèce de signification.

Je le dis en pesant mes mots : tandis que je le regardais, mes jambes tremblaient et une sueur froide ruisselait de mon front. Naguère, à mon retour au pays après avoir vu le Temple d'Or, chacun de ses éléments et l'ensemble de sa structure, par le jeu d'une espèce de musicale correspondance, éveillaient toutes sortes de résonances ; mais, aujourd'hui, ce que je percevais, c'était un absolu silence, un manque absolu d'écho. Rien, ici, ne passait ; rien, ici, ne changeait. Le Temple d'Or existait devant moi, s'élançait vers la nue, comme un silence lourd de retentissements, comme, dans une symphonie, une terrifiante pause.

« Le lien qui m'unissait au Pavillon d'Or est coupé, pensais-je. Je croyais que lui et moi vivions dans le même univers : beau rêve qui vient de s'écrouler ! Je vais me retrouver dans ma situation d'avant, plus désespérée encore : le Beau d'un côté, moi de l'autre ! Et comme ça jusqu'à la fin du monde !... »

ça défaite ne fut pour moi qu'une occasion d'expérimenter ce désespoir ; rien d'autre. Je vois encore le flamboiement de ce 15 août. Chacun allait répétant que toutes les valeurs étaient par terre ; pour moi, au contraire, c'était le réveil de l'éternité, sa résurrection ; et elle réaffirmait ses droits. Elle me disait que le Temple d'Or serait toujours là à travers les siècles ; elle nous pleuvait du ciel, se collait à nos joues, à nos mains, à nos ventres, et pour finir, nous ensevelissait... Une malédiction !... Oui, en ce jour de fin de guerre, je l'entendais planer au-dessus de ma tête, cette éternité maléfique, mêlée à la voix des cigales dans les collines d'alentour : elle me faisait disparaître sous une couche d'enduit doré.

Avant l'oraison du soir, de longues prières furent spécialement dites pour la paix de Sa Majesté Impériale et la consolation des âmes de ceux qui étaient morts à la guerre. Depuis le début des hostilités, on avait, dans chaque secte, pris l'habitude de n'utiliser que les vêtements sacerdotaux les plus simples ; mais, ce soir-là, le Prieur remit la robe écarlate si longtemps restée dans son coffre. Son visage grassouillet, si net que les rides en paraissaient lavées à grande eau, son teint d'homme en parfaite santé, débordaient, comme toujours, de satisfaction. Dans la nuit chaude, on entendait le bruit frais et clair

que faisaient les plis de sa robe.

Après la prière, tous les gens du temple furent convoqués chez le Prieur pour entendre une homélie. Il avait choisi comme thème de réflexion le quatorzième cas du « Mumonkan » : NANSEN TUE UN CHAT. (On le trouve aussi dans le HEKIGANROKU, comme soixante-troisième cas, sous le titre : « Nansen tue un chaton », et comme soixante-quatrième cas, sous le titre : « Chôshu met ses sandales sur sa tête. ») Ce cas a toujours été considéré comme un des plus difficiles du catéchisme Zen.

A l'époque des Tang vivait sur le mont Nan Chuan un prêtre fameux : Pu Yuan, qu'on surnomma Nan Chuan (en japonais Nansen), du nom de la montagne.

Un jour que tous les moines étaient partis faucher dans la montagne, un petit chat fit son apparition dans le temple désert et tranquille. Ce fut un événement! Tous de courir après la bête! On l'attrapa. Mais une dispute s'ensuivit entre les moines des bâtiments Est et Ouest : c'était à qui garderait le chaton pour le dorloter. Ce que voyant, le Père Nansen l'attrapa par la peau du cou et dit en lui appuyant sur la gorge sa faucille : « Si l'un de vous peut dire le mot, le chat est sauvé ; sinon, il est mort. » Aucun ne put répondre et le Père Nansen tua net la bête.

Dans la soirée revint Chôshu, le premier des disciples. Le maître lui conta l'affaire et lui demanda ce qu'il en pensait. Chôshu, à l'instant, retira ses sandales, les plaça sur sa tête et sortit.

Le Père Nansen se répandit en lamentations : « Ah! Si seulement tu avais été là aujourd'hui! Le chaton était sauvé!... »

Telle était l'histoire, dans ses grandes lignes. L'endroit où Chôshu met ses sandales sur sa tête passait pour particulièrement délicat. Mais à en croire le Prieur, le problème n'était pas tellement difficile. En tuant le chat, le Père Nansen avait tranché les illusions du Moi, coupé à la racine toutes pensées mauvaises et dangereuses chimères. Par la pratique de l'impassibilité, il avait tranché la tête du chat, supprimant du même coup toute contradiction, toute opposition, tout désaccord entre le Moi et l'Autre. Si cela était appelé la « Lame-qui- Tue », l'acte de Chôshu, en revanche, était l' « Épée-qui-donne-Vie » ; car en acceptant de poser sur sa tête, avec une magnanimité infinie, des objets aussi méprisés et souillés que des sandales, il avait mis en pratique la sainteté bouddhique.

Après cette explication, le Prieur termina sa causerie sans toucher un seul mot de la défaite du Japon. Nous étions comme envoûtés par les sortilèges d'un renard^{xi} Pourquoi avait-il choisi de développer ce thème précisément le jour de notre défaite ? Nous n'en avons pas la

moindre idée. En revenant à nos chambres le long des corridors, je fis part à Tsurukawa de mes incertitudes. Il hocha la tête d'un air perplexe. « Comprends pas, fit-il. A moins d'avoir été bonze toute sa vie, impossible de comprendre. Mais je crois que la secrète signification de sa causerie, c'était, le jour de notre défaite militaire, de n'y pas faire la moindre allusion et de parler d'un chat égorgé. » Personnellement, la défaite ne m'affectait ; le moins du monde ; toutefois, l'air de bonheur répandu sur le visage du Prieur me gênait.

Dans un monastère, c'est d'ordinaire le respect que l'on a pour le Supérieur qui assure le bon ordre. Or, depuis un an que le temple m'avait pris en charge, aucun sentiment profond de respect ou d'affection pour le Prieur n'avait jailli du fond de mon âme. Cela, en soi, était égal ; mais dès l'instant où ma mère alluma en moi le tison de l'ambition, je me pris à considérer le Prieur avec tout le sens critique d'un garçon de dix-sept ans.

Il était d'une équité parfaite et désintéressée ; mais je m'imaginais sans peine me comportant de la même façon, si un jour j'occupais sa place. Il manquait totalement de ce sens de l'humour qui caractérise un prêtre Zen ; d'ordinaire, pourtant, les gens de son espèce, un peu replets, possèdent ce sens de l'humour.

On m'avait dit qu'il avait tiré des femmes tout le plaisir qu'on en peut tirer. Quand je me représentais le Prieur s'adonnant à ce genre de distractions, cela me faisait sourire et en même temps me mettait mal à l'aise. Que pouvait bien éprouver une femme dans les bras de ce douillon rose ? Quelque chose sans doute comme l'impression d'être enfouie dans un tombeau de chair, dont les molles attaches roses s'étendraient jusqu'aux extrémités du monde...

Qu'un prêtre Zen aussi fût de chair ne manquait pas de m'étonner. Si le Prieur avait tant couru les femmes, ce pouvait être assurément par mépris de la chair, et pour s'en débarrasser. Malgré tout, il me paraissait étrange que cette chair tant méprisée se fût si bien repue de nourriture et eût tissé, autour de l'âme du Prieur, une enveloppe d'un si beau lustre... Ah ! cette chair ! Humble, docile comme une bête bien domestiquée... La concubine en vérité de l'âme du Prieur.

Je dois dire ce que la défaite fut pour moi. Ce ne fut pas une délivrance ; non, décidément, ce ne le fut pas. Nous ne fîmes que retrouver l'immuable, l'éternelle routine dont la règle bouddhique pénètre la vie quotidienne. Dès le lendemain de l'armistice, elle reprit comme devant, avec ses besognes et ses heures fixes : « ouverture de la règle », « tâches matinales », « session du gruau de riz », « devoir d'accomplissement », « session d'abstinence », « médication » (ou repas du soir), « ouverture des ablutions », « ouverture de l'oreiller »... Par

ailleurs, le Prieur avait formellement interdit d'acheter du riz au marché noir. Aussi ne voyait-on, perdu au fond de nos bols, qu'un maigre gruau, dû à la générosité des paroissiens ou acheté — en quelle infinie quantité! — au marché noir, par l'adjoint du Prieur, qui le faisait figurer au chapitre des dons : « Parce que, disait-il, nous étions au plus fort de notre croissance. » Matin, midi et soir, c'était toujours gruau et patates douces ; aussi étions-nous toujours affamés.

Tsurukawa lançait des appels à sa famille et, de temps à autre, recevait de Tôkyô quelques friandises. Tard dans la nuit, il les apportait dans ma chambre et nous les grignotions ensemble. Parfois un éclair traversait le noir profond du ciel.

Je lui demandai pourquoi, étant donné la belle aisance de sa famille, et la tendresse si attentive de ses parents, il ne retournait pas chez lui.

« Je ne suis ici, dit-il, que pour m'initier aux pratiques d'austérité. Puisque aussi bien j'hériterai un jour du temple de mon père! »

Rien ne paraissait au monde lui coûter ; il entraînait dans sa vie comme des baguettes à manger le riz dans leur étui. Poussant plus loin, je lui dis qu'une ère nouvelle, tout à fait impossible à imaginer, s'ouvrait peut-être. Je lui rappelai l'histoire que, trois jours après la capitulation, j'avais, sur le chemin du collège, entendue dans la bouche de tout le monde ; un officier, chargé de la direction d'une usine, avait emporté chez lui un plein camion de vivres, déclarant ouvertement « qu'il allait maintenant faire du marché noir ».

Je le voyais, cet officier casse-cou, cruel, à l'œil perçant, se précipiter sur la voie du mal. Ce chemin ouvert devant lui et où, demi-bottes aux pieds, il allait s'engager, était l'image même de la mort sur les champs de bataille : il y régnait toute la confusion des aurores. Plié en deux sous le poids des marchandises volées, il se mettait en route, écharpe de soie blanche battant au creux de l'estomac, joues offertes au vent aigre de l'aube, puis s'effaçait, aspiré par sa propre vitesse... Des échos lointains cependant parvenaient du beffroi étincelant où, plus légère que l'homme effacé, tintait la cloche des désordres...

De telles choses, j'étais, moi, bien éloigné; je n'avais ni argent, ni liberté, ni espoir d'émancipation. Mais une chose était sûre aux yeux de mes dix-sept ans : quand je parlais d' « ère nouvelle », cela impliquait la ferme détermination de faire quelque chose, même si rien n'avait encore pris forme.

« Si les gens d'ici-bas, me disais-je, tâtent du mal par leurs vies et par leurs actes, j'irai, moi, plus profond qu'eux, le plus profond possible, au cœur même du mal. »

Mais le mal que j'envisageais présentement n'allait pas au-delà de

capter astucieusement la faveur du Prieur et de me rendre peu à peu maître du Pavillon d'Or ; tout au plus, de rêver que j'empoisonnais le Père Dôsen et mettais la main sur sa succession — des niaiseries ! Ce plan, du moins — une fois que je me fus assuré que Tsurukawa 11e nourrissait pas la même ambition —, me mit la conscience à l'aise.

« N'as-tu ni soucis ni désirs touchant l'avenir ? » demandai-je.

— Non. Aucun ! A quoi ça me servirait-il ? » H n'y avait pas trace de réticence dans sa réponse ; il n'avait pas non plus répondu n'importe quoi. Juste à ce moment, un éclair illumina ses sourcils, minces et doucement arqués, seule partie de son visage qui eût quelque finesse. Il avait apparemment laissé le coiffeur lui raser de la sorte. Si bien que ses sourcils, déjà minces, se trouvaient encore artificiellement amincis, et que, sur les bords, le passage du rasoir avait laissé une légère ombre bleue.

A la seule vue de cette ombre bleue, je me sentis soudain mal à l'aise. Cet adolescent, à ma différence, brûlait à l'extrême et plus pure pointe de la vie. Pour combien de temps ? C'était le secret du futur. La mèche de sa vie à venir trempait dans une huile fraîche et limpide. A quoi bon connaître à l'avance sa part de pureté et d'innocence ? savoir même si l'avenir vous réserve une part d'innocence et de pureté ?

... Cette nuit-là, après le départ de Tsurukawa, je ne pus fermer l'œil, tant la fin de l'été était étouffante. Mais il y eut en plus, pour me dérober le sommeil, ma volonté de résister à mes habitudes de masturbation. Il m'arrivait parfois, en rêvant, de salir ma couche ; mais cela n'était point positivement lié à des représentations sexuelles. Par exemple, un chien noir courait le long d'une rue sombre ; on le voyait haleter et son souffle était enflammé ; à son cou tintait obstinément un grelot ; plus ce grelot tintait, plus grandissait mon excitation ; et quand le tintement atteignait au paroxysme de l'acuité, l'éjaculation se produisait.

Quand la chose était volontaire, j'avais la tête pleine de visions démoniaques. Les seins d'Uiko se découvraient à moi, ses cuisses. J'étais devenu un minuscule et affreux pygmée.

... Je sautai de mon lit et me coulai par la porte de derrière de la petite bibliothèque.

Derrière le Rokuonji et à l'est du Sekikatei, se dresse la colline dite Fudosan ; elle est couverte de pins roux ; entre les troncs pousse un inextricable réseau de bambous nains, parsemés de dentzies, azalées et autres arbustes. Je la connaissais si bien que je pouvais, même de nuit, y grimper sans trébucher. Du sommet, on pouvait voir le Haut-Kyôto, le centre de la ville, et deviner dans le lointain les monts Eizan et

Daimonjiyama.

Je grimpai. Je grimpai au milieu des battements d'ailes d'oiseaux apeurés, sans jeter un regard de côté, évitant les souches, la tête vide de toute pensée. Je me sentis tout de suite apaisé. En haut, un vent frais m'accueillit, qui enveloppa mon corps trempé de sueur.

Je doutai un moment du panorama que j'avais sous les yeux. Le black-out, qui avait duré si longtemps, était maintenant supprimé et Kyôto étalait immensément ses lumières. Depuis la fin de la guerre, je n'étais jamais remonté ici la nuit et ce que je voyais me faisait presque l'effet d'un miracle.

Ces lumières composaient une sorte de masse. Éparpillées sur une aire vaste, on ne savait trop si elles étaient proches ou lointaines : on eût dit, campée au milieu de la nuit, une gigantesque construction transparente, uniquement faite de points lumineux, une sorte de tour à ailerons poussant des cornes compliquées. Oui, c'était bien ce qu'on appelle une grande cité.

Le parc seul du palais impérial faisait une tache sans lumières, pareille à une grande cave ténébreuse. Au loin, du côté du mont Eizan, un éclair, de temps à autre, sillonnait le ciel nocturne.

« Voilà le monde des hommes, me disais-je. La guerre est finie et, sous toutes ces lampes, les gens s'abandonnent aux pensées perverses, Des couples sans nombre, sous ces lampes, se dévorent des yeux, respirent l'odeur de L'ACTE-PAREIL-A-LA-MORT dont ils sont déjà harcelés. La pensée que toutes ces lumières sans exception sont vouées au vice me met du baume au cœur. Ah! que la perversité tapie au fond de moi prolifère, se multiplie à l'infini! Qu'elle tisse mille fils jusqu'à ces milliers de feux qui scintillent devant moi ! Que les ténèbres où mon cœur est pris égalent en profondeur celles de la nuit, où sont prises ces lumières sans nombre!...»

Les visiteurs revinrent de plus en plus nombreux au Pavillon d'Or. Pour compenser l'inflation, le Prieur demanda — avec succès — à la municipalité l'autorisation de relever le tarif des entrées. Les rares visiteurs que j'avais vus jusque-là étaient tout ce qu'il y a de plus modeste : gens en uniforme, en tenue de travail, en pantalons bouffants du temps de guerre. Mais on vit bientôt arriver les troupes d'occupation, et les indécentes pratiques du monde des hommes se mirent à proliférer autour du Pavillon d'Or. D'un autre côté, l'habitude d'offrir des « parties de thé » reprit et les femmes, pour monter au temple, remirent les toilettes vives et gaies que longtemps elles avaient tenues cachées. Nos soutanes à présent formaient avec elles un contraste éclatant, et nous devions avoir l'air de bonzes d'opérette.

Nous étions comme des gens qui s'évertuent à préserver d'antiques et curieuses traditions locales à seule fin d'en donner le spectacle aux touristes spécialement venus pour ça... Les soldats américains se faisaient particulièrement remarquer par leur sans-gêne à tiret nos manches et à nous éclater de rire au nez. Ou bien ils nous proposaient un prix pour que nous leur prêtions nos robes de prêtres et les laissions prendre d'eux-mêmes, ainsi accoutrés, des photos-souvenirs. Car les guides habituels étant incapables de proférer ou de comprendre un seul mot d'anglais, on en avait cherché d'autres : ainsi nous avait-on dénichés, Tsurukawa et moi, qui baragouinions cette langue.

Vint le premier hiver d'après-guerre. Un vendredi soir, la neige se mit à tomber et tomba sans interruption pendant toute la journée du samedi. Dès avant la fin des classes de la matinée, je me faisais une fête de revenir au temple pour voir le Pavillon d'Or sous la neige.

L'après-midi, la neige tombait toujours. Tel que j'étais, avec mes bottes de caoutchouc et mon sac d'écolier aux épaules, je m'écartai de l'allée des touristes pour gagner le bord de la pièce d'eau. La neige tombait d'une chute rapide et régulière. Je fis ce qu'enfant j'aimais faire alors : tourner vers le ciel une bouche large ouverte. Le choc imperceptible des flocons sur mes dents produisait le même léger bruit qu'eussent fait des feuilles d'étain extrêmement minces. Je sentais la neige m'entrer dans la bouche, ici, là, partout, fondre au contact du rose épiderme et s'y engloutir. Je songeai au phénix du toit ; imaginai le bec ouvert du mystérieux oiseau d'or... Un bec lisse et chaud...

La neige donne à tous une humeur juvénile. Et puisque j'allais, moi, sur mes dix-huit ans, pourquoi serait-il inexact d'affirmer que je ressentis alors en moi une sorte d'exceptionnelle et juvénile exaltation?

Sous sa housse- de neige, le Pavillon d'Or était d'une incomparable beauté. Avec ses baies grandes ouvertes qui laissaient entrer les bourrasques, ses fins piliers alignés côte à côte, il avait, dans sa nudité même, quelque chose de tonique et de purifiant,

« Pourquoi la neige ne bégaya-t-elle pas? » me demandai-je. Quand les feuilles des fatsies l'accrochaient au passage, elle tombait au sol d'une chute, en quelque sorte, bégayante. Mais quand rien ne l'interceptait, quand elle me submergeait de son flot ininterrompu, alors, j'oubliais les méandres de mon âme et, comme inondé de musique, mon esprit retrouvait une cadence douce.

En vérité, grâce à la neige, le Pavillon d'Or n'existait plus sous ses trois dimensions ; il ne lançait plus aucun défi au reste du monde ; il

n'était plus qu'un plan, qu'une image centrale. De chaque côté de l'étang, sur les collines rousses, les branches séchées des érables pouvaient à peine supporter un peu de neige et la forêt, plus que jamais, avait l'air nue. De-ci delà, les pins étaient splendides sous leur charge de flocons. Une épaisse couche recouvrait aussi la glace de l'étang ; mais il y avait de surprenantes places vierges, en sorte que les lourdes taches blanches dessinaient hardiment des nuages de peinture décorative. Toutefois, la neige touchait, sans solution de continuité, au Roc-des-Neuf-Monts-et-des-Huit-Mers et à l'île Awaji : aussi les pins nains qui y croissaient, vivaces, semblaient-ils avoir poussé par hasard au milieu d'une plaine de neige et de glace.

Seuls, du Pavillon d'Or inhabité, trois éléments frappaient par leur blancheur : les deux toits du Kukyôchô et du Chôondô, auxquels s'ajoutait celui, plus petit, du Sôsei ; le reste de la complexe structure était sombre et le contraste avec la neige redonnait plutôt du lustre au noir des bois. De même que, devant une peinture de l'École méridionale où quelque donjon émerge des collines, nous approchons instinctivement notre visage de la toile pour voir si rien ne vit derrière ces murs, ainsi l'admirable patine de ces vieux bois noirs faisait naître en moi le désir d'examiner si, derrière, n'habitait vraiment personne. Mais eussé-je tenté d'approcher mon visage, je me fusse heurté à la soie froide de la neige, au-delà de laquelle je n'eusse pu aller.

Aujourd'hui encore les portes du Kukyôchô, au second étage, étaient ouvertes toutes grandes au ciel de neige. Le nez levé, je voyais en esprit — et de la façon la plus précise — les flocons s'y engouffrer, tourbillonner dans l'étroite salle vide, se poser sur les murs aux vieilles feuilles d'or terni où elles se volatilisaient bientôt en laissant de minuscules gouttelettes d'une rosée d'or.

... Le lendemain matin, dimanche, le vieux guide vint m'appeler. Un soldat étranger voulait visiter, bien que ce ne fût pas encore l'heure. Le vieux guide, par signes, lui avait demandé d'attendre et était venu me chercher, « puisque je savais l'anglais ». Chose étrange, je le parlais mieux que Tsurukawa, et sans bafouiller!

Devant l'entrée stationnait une jeep. Un soldat américain, ivre, s'appuyait à l'un des montants du porche. En m'apercevant, il partit d'un rire insultant.

La neige avait cessé et le jardin était éblouissant. Sur ce fond éclatant se dessinait la trogne suante du jeune soldat. Il me soufflait au visage une vapeur blanche chargée de relents de whisky.

Comme toujours, j'éprouvai quelque malaise à imaginer ce qui pouvait bien se passer dans un être d'une taille si différente de la

miennne.

Décidé à éviter tout conflit, je lui dis qu'exceptionnellement, car ce n'était pas encore l'heure de l'ouverture, je lui ferais visiter le temple, et lui demandai le prix de l'entrée et de la visite. Le colosse aviné, à ma grande surprise, paya le plus gentiment du monde. Puis, jetant un coup d'œil dans la jeep, il proféra quelque chose comme : « Amène-toi ! »

La réverbération m'avait jusque-là empêché de voir à l'intérieur de la voiture. J'aperçus, à travers le carré de mica de la capote, quelque chose de blanc qui remuait et qui me parut être un lapin.

Puis, sur le marchepied, se posa un pied chaussé d'une chaussure fine à haut talon. Je m'étonnai que, malgré le froid, la jambe fût nue. Un simple coup d'œil suffit pour me faire reconnaître une de ces prostituées qui courent la soldatesque étrangère : manteau rouge vif, ongles rouge vif, aux pieds comme aux mains. Quand le bas de son manteau s'entrouvrit, je vis un douteux vêtement de nuit en cotonnade vulgaire. La fille aussi était affreusement ivre ; elle avait le regard fixe. Mais l'homme était sanglé dans son uniforme, tandis qu'elle, selon toute apparence, sortait du lit et n'avait fait que jeter sur elle un manteau et une écharpe.

Sous la lumière réfléchie par la neige, la fille était livide. Son teint exsangue faisait crier l'enduit rouge de ses lèvres. A peine descendue, elle éternua. De fines rides partaient de la fine arête de son nez ; son œil ivre et fatigué regarda Un instant au loin, puis de nouveau sombra dans des profondeurs vagues. Alors, appelant l'homme par son nom, elle gémit (je inscrivis comme elle prononçait) : « Djaack! Djaack ! Tsû cól (u) do! Tsû cól (u) do! » (Too cold!)

Il y avait quelque chose de pathétique dans cette voix qui glissait sur la neige. Mais l'homme ne répondit pas. C'était la première « professionnelle » que je trouvais vraiment belle. Non qu'elle ressemblât à Uiko! On eût dit au contraire qu'on avait composé ce visage en prenant grand soin d'éviter, jusque dans chaque détail, toute ressemblance avec Uiko. Porteuse en cela d'une beauté neuve, agressive, elle était, pour ainsi dire, la contre-image de l'Uiko dont je conservais le souvenir. Il y avait là une espèce de provocation à l'adresse de cette résistance que j'opposais aux mouvements de ma sensualité depuis ma toute première expérience de la Beauté.

Cette fille n'avait que ceci de commun avec Uiko : elle ne gratifia pas du moindre regard le personnage en bottes de caoutchouc et chandail crasseux qui avait dépouillé son froc de bonze. Depuis le matin de bonne heure, tout le monde, au temple, était dehors pour

balayer la neige, mais l'allée des visiteurs était à peine dégagée. L'arrivée de tout un groupe aurait même créé des difficultés, encore qu'un petit nombre marchant en file indienne eût trouvé un moyen de passer. Je m'engageai dans l'allée, précédant l'Américain et la fille.

Arrivé près de l'étang, devant ce qui s'offrait à sa vue, il étendit les bras en hurlant sa joie dans des termes que je ne pus saisir, puis se mit à secouer la fille comme un forcené. Elle ne sut que froncer les sourcils en répétant : « Oh! Djaack ! Tsû cól (u) do! »

Il me posa, au sujet des baies d'aucuba, rouges et luisantes, qui se montraient sous les feuilles surchargées de neige, une question à laquelle je ne sus que répondre : « Aucuba. »

Peut-être un poète lyrique se cachait-il dans ce corps de géant, mais je sentais de la cruauté dans son œil bleu et clair. Les Occidentaux, dans leur chanson enfantine Mother Goose, disent qu'œil noir recèle malice et cruauté ; en fait, le réflexe ordinaire de qui se trouve confronté avec des particularités étrangères n'est-il pas d'y déceler de la cruauté?

Je leur fis faire, du Pavillon d'Or, la visite type. Fin saoul et titubant, l'Américain s'était déchaussé en faisant voler ses chaussures de côté et d'autre. Les doigts gourds, je tirai de ma poche la notice explicative en anglais que j'avais l'habitude de lire en pareil cas. Mais il me l'arracha des mains et se mit à lire d'une façon bouffonne : mon rôle de guide avait pris fin.

Je m'appuyai à la balustrade du Hôsui-in et contemplai l'éblouissante surface de l'étang : c'était féérique. Jamais l'intérieur du Pavillon d'Or n'avait été éclairé d'une aussi vive lumière : on en était incommodé.

Je ne repris garde au couple que quand, déjà, il se dirigeait vers le Sôsei. Ils se disputaient. Peu à peu, la querelle s'envenima, mais je n'en pus capter un seul mot. La fille répliquait vertement, mais était-ce en anglais? en japonais? Impossible de m'en rendre compte. Toujours querellant, totalement oublieux de ma présence, ils revinrent au Hôsui-in,

L'Américain se penchait vers la fille et l'insultait ; elle lui appliqua alors sur la joue une gifle magistrale. Puis, faisant demi-tour, elle se sauva, sur ses hauts talons, vers le porche

d'entrée.

Sans me rendre très bien compte de ce qui arrivait, je descendis et me mis aussi à courir le long de l'étang. Mais quand je rattrapai la fille, l'Américain, avec ses longues jambes, était déjà là et l'avait empoignée par les revers de son manteau rouge.

Il jeta un coup d'œil de mon côté. Les mains qui agrippaient le manteau relâchèrent leur étreinte. Quelle force peu commune devait-il y avoir dans cette poigne! Car, lorsqu'il lâcha tout, la fille tomba à la renverse sur la neige. Le bas de son manteau s'ouvrit, découvrant la blanche nudité des cuisses.

Elle n'essaya même pas de se relever, Farouche, elle plantait ses yeux dans ceux du mâle gigantesque qui la tenait sous son regard. Il m'était difficile de ne pas m'agenouiller pour l'aider à se remettre sur ses pieds,

« Hé! » fit l'Américain. Je me retournai. J'avais devant les yeux l'écartement formidable de ses longues jambes. Du doigt, il me fit un signe. D'une voix complètement changée, chaude et un peu voilée, il me dit en anglais : « Marche-lui dessus! Allons! Marche-lui dessus! » Je ne savais trop que faire. Mais dans ses yeux bleus qui me dominaient de si haut, il y avait un ordre. Derrière ses vastes épaules carrées, le Pavillon d'Or étincelait sous la neige ; lavé, le ciel d'hiver était d'un bleu légèrement voilé. Dans les yeux bleus de l'homme, il n'y avait plus trace de cruauté : pourquoi, à cet instant, me parurent-ils chargés de lyrisme?

L'énorme poigne descendit vers moi, me saisit par le col et me mit debout. Toutefois, l'impérieuse voix restait chaude et pleine de gentillesse. « Monte! disait-elle. Marche-lui dessus! »

Comment résister? Je levai ma botte de caoutchouc. Il me donna une tape sur l'épaule : mon pied retomba sur un corps aussi flasque que la boue de printemps, c'était le ventre de la fille. Elle ferma les yeux en gémissant. « Encore! Continue! Encore! » Mon pied, de nouveau, tomba. L'impression grinçante que j'avais éprouvée au premier pas fit place, au second, à une joie débordante. « C'est un ventre de femme! me disais-je. Et voici ses seins! » Jamais je n'avais imaginé qu'une chair étrangère pût répondre si fidèlement, avec la parfaite élasticité d'une balle.

« Ça suffit! » dit, d'une voix nette, l'Américain. Il releva la fille avec la plus extrême courtoisie, essuya la boue et la neige qui la salissaient; puis, sans m'adresser un regard, la précéda vers la sortie. Elle non plus ne tourna pas une seule fois les yeux de mon côté. Il la fit monter la première dans la jeep et, avec un visage grave d'où toute trace d'ivresse avait disparu : « Thank you », me dit-il. Je refusai l'argent qu'il me voulait donner ; mais prenant sur son siège deux paquets de cigarettes américaines, il me les mit de force dans les mains.

Les joues en feu, je restai debout devant l'entrée, dans la lumière réverbérée par la neige. La jeep s'éloigna rondement, en cahotant,

dans un brouillard de neige soulevée, puis disparut. Tout mon être était dans un état de grande excitation.

... Mon excitation tombée, je combinai une hypocrite opération dont j'attendais bien du plaisir. Le Prieur aimait fumer : serait-il heureux si je lui offrais mes cigarettes! EN LE LAISSANT IGNORER TOUT LE RESTE!

Rien ne m'obligeait à tout raconter, je n'avais agi que contraint et forcé. Si j'avais résisté à l'Américain, qui sait ce qu'il en fût résulté pour moi ?

Je me rendis à la grande bibliothèque. Le Prieur était dans son bureau où son adjoint, qui excellait dans ces sortes de choses, était en train de lui raser le crâne. J'attendis au bord de la véranda inondée de soleil matinal. Dans le jardin, la neige, accumulée sur le pin en forme de navire, brillait de mille feux; on eût cru voir se déployer une voile flambant neuve.

Le Prieur, sous le rasoir, gardait les yeux clos, recueillant dans un papier les cheveux qui tombaient. A mesure que passait le rasoir, les contours crus, avec quelque chose d'animal, de son crâne, se dessinaient de plus en plus nettement, L'opération terminée, une serviette chaude lui fut enroulée autour de la tête, puis retirée au bout de quelques minutes : et l'on vit apparaître une tête toute neuve, cramoisie, qu'on eût dit sortir d'une étuve.

Enfin, je pus lui dire quelques mots et lui tendre, en me prosternant, les deux paquets de Chesterfield,

« Ohl ohl grand merci! » fit-il en me gratifiant d'un vague sourire à fleur de peau. Et ce fut tout. D'un geste de brasseur d'affaires, il jeta sans façon les deux paquets de cigarettes sur son bureau chargé de lettres et de paperasses, Le massage d'épaules commençait : le Prieur, de nouveau, ferma les yeux ; je n'avais plus qu'à me retirer. J'étais si mécontent que j'en étais tout fiévreux. L'incompréhensible vilaine action que je venais de commettre, ce tabac qui m'avait été donné en remerciement de quel service! l'acceptation du Prieur ignorant tout de ce qui s'était passé... Belle série en vérité! Mais il y avait quelque chose de plus dramatique, de plus amer encore : qu'un homme comme le Prieur eût avalé la chose sans se douter de rien fut pour moi une nouvelle raison — et de quel poids! — de le mépriser. J'allais sortir quand il me rappela ; il voulait justement me faire une faveur. « Dis-moi! fit-il, je songe, à ta sortie du collège, à t'envoyer à l'Université Ôtani. Mais il faut travailler dur, et avoir de bons résultats : ton défunt père se faisait bien du souci à ce sujet. »

Le prieur adjoint répandit instantanément la nouvelle par tout le

temple. Quand un prieur parlait de faire entrer un novice à l'université, c'était la preuve qu'il fondait sur lui les plus grands espoirs. Souvent, dans le passé, on avait vu des novices aller des nuits de suite faire des massages d'épaules au Prieur, dans l'espoir de se faire envoyer à l'université ; et cela avait plus d'une fois réussi. Tsurukawa, que sa famille devait faire aussi entrer à l'Université ôtani, me manifesta sa joie par des claques sur l'épaule; mais l'autre camarade, à qui le Prieur n'avait, pas accordé la même faveur qu'à moi, de ce jour, ne m'adressa plus la parole.

CHAPITRE IV

Au printemps de 1947 vînt pour moi le moment d'entrer en année préparatoire, à l'Université Otani. Mais, malgré l'inébranlable affection du Prieur et la jalousie de mes condisciples, je vécus l'événement sans la moindre ivresse. Les autres, probablement, jugeaient que c'était pour moi un grand jour : en fait, plana sur lui l'ombre de certaines circonstances dont la seule évocation m'était odieuse.

Une semaine après le fameux matin de neige où le Prieur m'avait autorisé à poursuivre mes études à l'université, je rencontrai, à mon retour du collège, ce camarade qui n'avait pas bénéficié de la même faveur que moi et qui, depuis lors, ne m'avait plus adressé la parole. Or, il me considéra avec une expression d'extraordinaire contentement. Changement d'attitude également chez le sacristain et l'adjoint du Prieur, malgré leurs efforts évidents pour me présenter même visage qu'à l'ordinaire.

Le soir, j'allai trouver Tsurukawa dans sa chambre et me plaignis de l'étrange attitude des gens du temple à mon égard. Il fegniti d'abord l'ignorance; mais incapable de dissimuler davantage ses sentiments, il me regarda bien en face d'un air penaud.

« Je tiens ça de l'autre — et il nommait le troisième novice —, mais il était aussi à l'école ; alors, il n'était pas très sûr... En tout cas, pendant que tu n'étais pas là, il est arrivé une drôle de chose... »

Rempli d'appréhension, je le pressai de questions. Après m'avoir fait promettre de garder le secret, il se mit à parler en osant à peine me

regarder en face.

Dans l'après-midi, on avait vu arriver au temple une fille de joie en manteau écarlate, qui avait demandé à être reçue par le Prieur, L'adjoint, venu dans le hall d'entrée, s'était fait couvrir d'injures. « C'était le Prieur lui-même qu'elle voulait voir, et personne d'autre. » Bien malencontreusement, le Prieur, venant à passer par le corridor, l'avait aperçue et s'était avancé jusqu'à la porte. Et la fille lui avait conté qu'environ une semaine plus tôt, dans la matinée qui avait suivi la chute de neige, alors qu'elle visitait le Pavillon d'Or en compagnie d'un soldat étranger, un élève bonze lui avait piétiné le ventre, pour complaire à l'étranger qui l'avait jetée par terre. Le soir même, elle avait fait une fausse couche. C'est pourquoi elle voulait être indemnisée ; faute de quoi, elle dénoncerait publiquement le scandale dont le Rokuonji avait été le théâtre et demanderait réparation en justice.

Le Prieur, sans un mot, lui avait donné de l'argent et l'avait renvoyée. Tout le monde savait que, ce jour-là, c'était moi qui avais fait fonction de guide ; mais puisque ma mauvaise action n'avait pu être constatée par aucun témoin, il avait décidé qu'il ne me serait jamais demandé d'explications : il passait l'éponge. Mais au su de l'affaire, personne, au temple, n'avait douté de ma culpabilité.

Tsurukawa, au bord des larmes, me prit la main. Je reçus le choc de ses prunelles sans ombre, de sa voix jeune et directe : ,

« Dis-moi la vérité ; as-tu fait une chose comme ça ? »

Il fallait regarder en face mes ténèbres intérieures : la question de Tsurukawa m'y acculait.

Mais pourquoi me la posait-il, cette question ? Était-ce en ami ? Se rendait-il compte qu'en me la posant, il s'écarterait de son vrai rôle ? Comprenait-il que cette question m'atteignait, comme une trahison, au plus profond de moi-même ?

J'ai dû le dire déjà et le redire : Tsurukawa était, de moi-même, l'épreuve positive... S'il s'en était tenu fidèlement à son rôle, loin de me presser de questions, loin de me demander quoi que ce fût, il n'avait qu'à prendre, telles quelles, les ténèbres de mon âme et à en faire de la lumière : le mensonge alors devenait vérité et la vérité mensonge. S'il s'en était tenu à son secret de transmuter toujours l'ombre en lumière, la nuit en jour, le clair de lune en midi éclatant, l'humidité nocturne des mousses et le bruissement de jeunes feuilles sous le grand soleil, alors je lui aurais peut-être bafouillé ma confession ; mais c'est ce que, précisément, il ne fit pas cette fois-là. Et ce qu'il y avait en moi de ténébreux crût en force... J'éclatai d'un rire

ambigu.

Minuit dans le temple sans feu. Genoux glacés. Antiques piliers dressant leurs fûts sans nombre autour de nos chuchotements...

Je frissonnai ; c'était peut-être à cause du froid : je n'avais que mon vêtement de nuit. Mais la volupté de mentir pour la première fois, et effrontément, à mon ami, suffisait largement à expliquer le tremblement de mes genoux.

« Je n'ai rien fait de pareil, dis-je.

— Vraiment? Alors, cette fille a raconté des histoires! La saleté! Et tout le monde l'a crue, même le prieur adjoint! »

Et blessé dans son sens de l'équité, s'échauffant peu à peu jusqu'à éclater d'indignation, il me déclara que, dès le lendemain, il irait trouver le Prieur et lui expliquerait tout. Je vis alors, d'un seul coup, surgir devant mes yeux l'image du Prieur tondu de frais et pareil à un légume bouilli, ses joues roses et flasques. Je ne sais pourquoi, cette image déclencha en moi un mouvement soudain d'intolérable répulsion.

Il était urgent d'étouffer la vertueuse indignation de Tsurakawa avant qu'elle se manifestât publiquement.

— Mais, dis-moi, fis-je, à ton avis, le Prieur me croit-il coupable ?

Ça!... réfléchit Tsurukawa, perplexe.

Les autres peuvent bien dire de moi par- derrière tout le mal qu'ils voudront! Si le silence du Prieur couvre sa clairvoyance, cela me suffit ; le reste m'est égal. Voilà comment, moi, je vois les choses. »

Je persuadai Tsurukawa que ses efforts en ma faveur ne réussiraient qu'à accroître les soupçons de tous à mon égard. « C'est précisément parce que le Prieur est convaincu de mon innocence, lui dis-je, qu'il a classé l'affaire. » A mesure que je parlais, je sentais poindre et grandir en mon cœur une joie qui, bientôt, y tint par de robustes racines ; et elle me disait, cette joie : « Il n'y a pas de témoins; personne n'a rien vu... »

J'étais bien éloigné de croire que le Prieur — et lui seul — admît mon innocence. C'était plutôt le contraire. Le fait qu'il eût choisi de fermer les yeux confirmait cette présomption. Peut-être m'avait-il deviné dès l'instant où il avait reçu de ma main les paquets de Chesterfield. Peut-être savait-il et, de loin, attendait-il tranquillement que je vienne, de mon propre mouvement, lui faire des aveux. Mieux encore, la promesse de m'envoyer à l'université n'était peut-être qu'un appât pour m'extorquer ces aveux : sans aveux, pas d'université pour

punir ma dépravation ; dans le cas contraire, et en présence d'indiscutables marques de repentir, on pourrait, par faveur spéciale, maintenir la proposition d'envoi à l'université.

Le piège numéro un résidait dans l'ordre donné au prieur adjoint de ne me faire aucune allusion à la chose. Réellement innocent, je pouvais continuer à vivre chaque jour comme si de rien n'était. Coupable, au contraire, il fallait faire montre d'un peu d'astuce, être capable d'imiter à la perfection le train-train quotidien, la vie calme et pure de l'innocence, ou, en d'autres termes, de quelqu'un qui n'a rien à avouer. Oui, il fallait faire « comme si » : c'était le meilleur moyen, c'était même le seul qui pût faire croire à mon innocence. Telle était l'arrière-pensée du Prieur ! Voilà le piège qu'il me tendait ! Cette seule pensée me plongeait dans une rage folle.

Je n'étais d'ailleurs pas sans excuses : refuser de piétiner la fille, c'était m'exposer à voir l'Américain sortir son revolver et menacer de me tuer ; qui pouvait tenir tête aux forces d'occupation ? Tout ce que j'avais fait, je l'avais fait sous la contrainte.

Pourtant, la sensation de ce ventre de femme sous ma semelle, cette élasticité complice, cette plainte, cette impression de voir s'ouvrir une fleur de chair écrasée, ce tohu-bohu des sens, cet éclair mystérieux jailli du sein de cette femme et me traversant, tout cela, étais-je forcé d'en tirer jouissance ? Ce furent là des secondes délicieuses, que je n'ai pas encore oubliées...

Et le Prieur savait ce que je ressentais, ce qui me faisait jouir : il m'avait pénétré jusqu'à

l'os !

L'année qui suivit, je fus comme un oiseau en cage. J'avais constamment les barreaux devant les yeux. Résolu à ne rien avouer, je ne connus plus, dans ma vie quotidienne, la moindre détente. Fait étrange : cet acte qui, sur le moment, n'avait pas éveillé en moi le moindre sentiment de culpabilité, cet acte de piétiner une femme, se mit, dans mon souvenir, à briller d'un éclat de plus en plus vif. Non pas seulement parce que je savais qu'il en était résulté, pour la fille, une fausse couche, mais mon acte avait laissé comme un dépôt de poussière d'or au fond de ma mémoire ; il lançait maintenant des traits de feu qui, à tout instant, m'éblouissaient... Oui, l'éclat du Mal.., Se fût-il agi d'une simple bagatelle, maintenant c'était fait : j'avais très clairement conscience d'avoir commis le mal, et cela était accroché au-dedans de ma poitrine, comme une décoration.

Pratiquement, en attendant l'examen d'entrée à ôtani, je n'avais plus qu'à me perdre en conjectures sur les intentions réelles du Prieur. Pas

une seule fois, il ne fit allusion à une possible annulation de sa promesse. Pas une seule fois non plus il ne me dit d'activer ma préparation à l'examen. Dieu sait pourtant si j'attendais un mot de lui, quel qu'il fût! Mais non, il restait muré dans un silence méchant et me soumettait à une longue, une interminable torture. De mon côté, par crainte, ou par bravade, je n'osais lui demander de préciser à nouveau ses intentions. Auparavant, tout en lui marquant, comme chacun, un certain respect, je le considérais d'un œil critique ; mais insensiblement, il avait pris des proportions monstrueuses, au point qu'il ne semblait plus que quelque chose d'humain dût encore exister en lui. J'avais beau, sans cesse, chasser cette image, elle restait là, plantée devant mes yeux, comme un fantastique château fort.

Cela arriva vers la fin de l'automne. Mandé pour les funérailles d'un vieux paroissien, à deux heures de train de là, le Prieur nous annonça le soir qu'il quitterait le temple le lendemain matin à cinq heures et demie. l'adjoint devait l'accompagner. Si nous voulions être prêts pour leur départ, il fallait nous lever à quatre heures, faire le ménage, préparer le petit déjeuner.

A peine debout, tandis que l'adjoint aidait le Prieur à se préparer, nous commençâmes les « tâches matinales » par la récitation des sutras. Dans la cour obscure et froide grinçait, sans arrêt, le seau du puits. En toute hâte, on se débarbouillait. Le coq de la basse-cour, de son appel perçant, déchira l'aube d'automne. Rajustant les manches de nos robes, nous courûmes au hall des visiteurs nous réunir devant l'autel. Dans le petit matin frissonnant, la paille des nattes de la grande salle où nul jamais, ne s'étendait pour dormir, réagissait au toucher par une sorte de rebuffade. La flamme des cierges tremblotait. Nous fîmes la « triple révérence » : d'abord debout, puis assis, au coup de gong — le tout trois fois.

J'étais toujours, lors de la prière du matin, frappé par l'énergie franche de ce chœur de voix mâles. C'était, cette grande voix, ce que, de tout le jour, l'oreille percevait de plus fort : cela répandait comme un nuage les mauvaises pensées de la nuit, comme si nos cordes vocales eussent vaporisé quelque noire liqueur. Et moi, dans tout cela ? Je ne sais, mais de penser que ma voix aussi, avec celle des autres, exhalait nos mêmes souillures d'hommes me mettait au cœur un étrange courage.

Avant que prît fin la « session du gruau de riz », le moment du départ arriva. Comme le voulait la règle, nous nous alignâmes devant l'entrée pour voir le Prieur partir. H faisait encore nuit. Le ciel était plein d'étoiles. Le chemin dallé qui va jusqu'au Grand Portail s'allongeait vaguement sous la clarté faible des étoiles, totalement

envahi par les ombres géantes et continues des chênes, des pruniers et des pins. Mon pull-over avait des trous, et le froid de l'aube me mordait aux coudes et me pénétrait.

Tout se fit sans bruit. Nous saluâmes en silence le Prieur qui répondit à peine. Et les socques de bois cessèrent peu à peu de retentir sur les dalles. La courtoisie l'exige, dans la secte Zen : on doit attendre que les personnes qu'on reconduit aient complètement disparu.

En s'éloignant, les deux silhouettes cessèrent de nous être entièrement visibles. On n'apercevait que la bordure blanche des robes et les chaussettes blanches. A un certain moment, on les crut définitivement disparues ; mais elles n'étaient que fondues dans l'ombre des arbres. Bientôt réapparut le blanc des robes et des chaussettes; l'écho des pas sembla même retentir plus fort. Nos regards suivaient inlassablement les deux ombres. Des siècles parurent s'écouler jusqu'au moment où, l'enceinte franchie, elles s'effacèrent enfin.

C'est à cet instant que quelque chose de singulier se déclencha en moi. Cela me causa une brûlure dans le fond de la gorge, exactement comme quand des mots importants voulaient jaillir et restaient englués dans mon bégaiement. C'était un violent désir de libération. Rien alors ne subsista plus de mes ambitions : ni celle de poursuivre mes études à l'université ni, à plus forte raison, celle de succéder au Prieur, comme ma mère l'avait suggéré. Ce que je voulais, c'était échapper à l'emprise de cette force qui pesait sur moi et me contrôlait.

Je ne peux pas dire que je manquai alors de courage. Quel courage y a-t-il à faire des aveux? De quel prix pouvait être une confession pour moi qui, depuis près de vingt ans que j'étais au monde, n'avais pour ainsi dire pas ouvert la bouche? Vous croyez que j'exagère? Mais, tenir tête au Prieur, refuser d'avouer, qu'était-ce sinon sonder la question : «Le Mal est-il possible ?» Si je tenais bon jusqu'au bout dans mon refus d'avouer, c'est que le mal, ne fût-ce qu'un atome de mal, était possible.

Mais en voyant, dans le crépuscule du matin, le Prieur paraître et disparaître sous l'ombre des arbres avec sa robe à bord blanc et ses chaussettes blanches, je sentis au fond de ma gorge cette violente brûlure ; bientôt, n'y tenant plus, je fus à deux doigts de tout raconter. L'envie me prit de courir après le Prieur, de l'agripper par sa manche et de lui narrer en détail et à voix haute ce qui s'était passé le matin de la neige. Et ce n'était pas un sentiment de respect qui me poussait : absolument pas! Mais cet homme agissait puissamment sur moi, comme une force de la nature.

La pensée que l'aveu pulvériserait la première et infime

manifestation du mal dans ma vie me retint ; quelque chose me tirait impérieusement en arrière. Là-dessus, le Prieur franchit le portail extérieur et disparut sous le ciel encore sombre.

Libérés, les autres s'engouffrèrent à grand tapage dans le vestibule. Comme je restais sur place, l'air absent, Tsurukawa me donna une tape sur l'épaule... Mon épaule s'éveilla, ma maigre et minable épaule retrouva de la fierté.

Tout cela, j'ai dû le dire, ne m'empêcha pas en fin de compte d'entrer à l'université. Je n'eus pas besoin de rien avouer. Simplement, quelques jours plus tard, le Prieur nous fit appeler, Tsurukawa et moi, et nous dit en peu de mots que le moment était venu de nous préparer à l'examen, que nous étions exemptés des « tâches » pour pouvoir nous consacrer à l'étude.

J'entrai ainsi à ôtani, sans pour autant avoir mis un terme à toutes mes incertitudes. Rien, dans l'attitude du Prieur, ne put m'éclairer ni sur ce qu'il pensait ni encore moins sur la manière dont il envisageait sa succession.

ôtani marqua un tournant dans ma vie. C'est là que je commençai à me familiariser avec les idées, surtout celles que j'avais spécialement élues.

Les origines de cette université sont lointaines. Il faut remonter à près de trois cents ans, en 1663, quand les dortoirs du temple Tsukushi Kanzeon furent transférés à la résidence de Kikoku, à Kyôto. Depuis lors, elle n'avait cessé d'être le séminaire des jeunes adeptes de la secte ôtani du temple Hongan. Au temps du quinzième patriarche du Houganji, grâce à la pieuse donation d'un fidèle de Naniwa appelé Soken Takagi, on avait édifié l'université sur son emplacement actuel, à Karasumarugashira, au nord de la ville. Le terrain représentait à peine plus de quatre hectares, ce qui, pour une université, est peu de chose. C'est pourtant là que nombre de jeunes gens, adeptes non seulement de la secte ôtani, mais de toutes les autres sectes ou écoles, furent initiés aux connaissances fondamentales de la philosophie bouddhique.

Une vieille porte de briques séparait les terrains de l'université de la rue et des tramways ; elle regardait vers le mont Hiei qui se dessinait, à l'ouest, sur le ciel. De l'entrée, une allée carrossable, semée de gravier, conduisait à la porte cochère du bâtiment principal — une antique, déprimante construction de briques rouges à un étage. Au-dessus du porche d'entrée, tout au haut du toit, pointait vers le ciel une tour métallique qui, ne portant ni cloche ni cadran, n'était ni clocher ni tour d'horloge ; au pied d'un filiforme paratonnerre, une

ouverture béante découpait un carré de ciel bleu.

Il y avait, près du porche, un tilleul chargé d'ans dont l'épaisse et majestueuse frondaison avait, au soleil, des reflets de cuivre rouge. Les bâtiments formaient un ensemble décousu de constructions ajoutées au hasard d'agrandissements successifs. La plupart étaient sans étage, antiques et vermoulus, et il était interdit d'y pénétrer sans s'être déchaussé. Ils étaient reliés entre eux par d'interminables galeries en lattes de bambou à la limite de se rompre et qu'on avait réparées seulement par places. Aussi, d'un pavillon à l'autre, tous les tons de bois, du plus frais au plus terni, se rencontraient-ils : on marchait sur une sorte de mosaïque.

Comme il arrive toujours quand on est nouveau dans une école, je me sentais chaque matin l'âme neuve, non sans éprouver toutefois un certain désarroi. Ne connaissant que Tsurukawa, j'avais beau faire : c'était toujours avec lui que je venais bavarder. Mais il me parut que c'était priver de tout sens le mal que je m'étais donné pour déboucher dans ce nouvel univers. Tsurukawa dut éprouver la même chose, car, au bout de quelques jours, nous fîmes exprès de passer les récréations chacun de son côté et de tenter de nouer, séparément, de nouvelles amitiés. Mais, découragé par mon infirmité, je vis croître le nombre des amis de Tsurukawa et augmenter d'autant ma propre solitude.

Le programme de l'année préparatoire comportait dix matières : morale, japonais, littérature, chinoise, chinois moderne, anglais, histoire, écritures bouddhiques, logique, mathématiques et éducation physique.

Dès le début, les cours de logique me laissèrent désespéré. Un jour, lors de la pause de midi qui suivait un tel cours, je décidai de poser deux ou trois questions à un étudiant sur qui, depuis quelque temps, j'avais jeté mon dévolu. Il avait l'habitude de manger son repas froid, à l'écart, près d'un massif de fleurs, dans le jardin de derrière. Comme c'était une espèce de rite, et que sa façon de manger était chargée de dégoût et de misanthropie, personne ne s'approchait de lui. De son côté, il n'adressait la parole à personne et paraissait se refuser à toute amitié.

Je savais que son nom était Kashiwagi. Il avait pour marque particulière deux pieds aussi bots que pieds peuvent l'être et une démarche extrêmement étudiée. Il avait toujours l'air de marcher dans la boue : lorsqu'une jambe parvenait, non sans peine, à s'extraire, l'autre au contraire paraissait s'engluier. En même temps, tout son corps s'agitait avec véhémence ; sa démarche était une espèce de danse extraordinaire, aussi peu banale que possible.

Si, dès le premier jour, j'avais remarqué Kashiwagi, la chose s'explique aisément : son infirmité m'était un soulagement. D'emblée elle signifiait : acceptation des conditions dans lesquelles je me trouvais moi-même.

Dans un carré de trèfle du jardin, il avait déballé son repas. Un bâtiment délabré dont presque toutes les vitres étaient cassées et qui servait de salle de karaté et de ping-pong donnait sur ce jardin planté de cinq ou six maigres pins ; quelques minables châssis ne protégeaient rien : la peinture bleue s'écaillait, roulée, racornie, comme font en séchant les fleurs artificielles. A côté, quelques planches superposées avec des arbres nains en pot, un tas de débris de tuiles et de cailloux, un massif de primevères et de jacinthes.

S'asseoir dans le trèfle était très agréable. Les feuilles luisantes et douces buvaient la lumière, il y avait un pullulement d'ombres fines, le carré tout entier paraissait flotter légèrement au-dessus du sol.

Kashiwagi ne différait des autres que lorsqu'il marchait : assis, il n'y paraissait pas ; il y avait même, dans son visage pâle, une sorte de beauté sévère ; une beauté intrépide, comme celle des jolies femmes, et que n'offusquait point son infirmité corporelle. Les infirmes, comme les jolies femmes, sont las d'être regardés ; ils ont la nausée de vivre continuellement cernés par le regard des autres, et c'est de leur existence même qu'ils chargent le regard qu'ils renvoient aux autres : le vainqueur est celui qui impose son regard à l'autre.

En mangeant, Kashiwagi gardait les yeux baissés, mais on sentait que rien ne lui échappait de tout ce qui se passait autour de lui. Assis dans la lumière, il respirait la plénitude de soi : j'en fus vivement frappé. A la seule vue de sa silhouette, je me rendais compte que la timidité et la secrète honte dont m'affligeait la présence des fleurs et du soleil printanier lui étaient totalement inconnues. Il était une ombre s'affirmant elle-même, ou plutôt, l'ombre existante en soi — impénétrable assurément, sous sa dure écorce, à la clarté solaire.

Le repas qu'il mangeait, si absorbé et cependant d'un air de si extrême répugnance, était médiocre sans doute, à peine plus toutefois que le mien, que je confectionnais moi-même le matin à la cuisine. En 1947, à moins de s'adresser au marché noir, il était impossible de se nourrir convenablement. Je m'arrêtai auprès de Kashiwagi, mes victuailles et mon cahier de notes à la main. Mon ombre tomba sur ce qu'il mangeait ; il leva la tête, me jeta un coup d'œil, puis, baissant de nouveau son visage, il reprit son égale et monotone mastication de ver à soie grignotant une feuille de mûrier.

« Vous seriez très aimable, dis-je plus bégayant que jamais, de

m'expliquer deux ou trois choses que je n'ai pas comprises dans le cours de tout à l'heure... » Je m'exprimais dans la langue de Tôkyô, car, depuis mon entrée à l'université, j'avais décidé de ne plus utiliser le dialecte de Kyôto.

— Je ne comprends rien, répliqua Kashiwagi, à tout ce bafouillage... » Je piquai un fard, cependant qu'il enchaînait, tout en léchant ses baguettes : « Je vois fort bien pourquoi tu viens me parler, tu sais! Tu t'appelles, je crois, Mizoguchi? Eh bien, Mizoguchi, si tu veux que nous soyons amis parce que nous sommes tous les deux mal foutus, je n'y vois pas d'inconvénient ;

mais compare nos deux disgrâces et conviens que pour toi, ça n'est pas très grave ! Tu accordes trop d'importance à ta personne ; partant, tu en accordes aussi trop à ton bégaiement! »

Quand, par la suite, j'appris qu'il appartenait à une famille Zen de la secte Rinzaï, comme moi, je me rendis compte que pendant cette amorce de dialogue, il avait plus ou moins pris les airs d'un prêtre Zen ; mais comment nier la puissante impression qu'il produisit alors sur moi?

« Bégaille! disait-il. Et après? » H avait l'air de s'amuser, et moi, j'en restais bouche bée, incapable d'ajouter un mot. « Tu as tout de même fini par dénicher quelqu'un avec qui tu pourras bafouiller sans te gêner, hein ? Tout le monde fait pareil et cherche un compagnon de misère. Et maintenant, es-tu encore vierge? »

Sans l'ombre même d'un sourire, j'acquiesçai d'un signe de tête. H m'avait posé la question comme un médecin qui, tout de suite, vous fait comprendre que votre intérêt n'est pas de raconter des mensonges.

« C'est bien ce que je pensais. Tu es vierge. Mais tu ne fais pas un joli puceau, ça non! Tu n'as aucun succès auprès des femmes, ni assez de courage pour t'offrir des professionnelles. Voilà toute l'affaire! Mais, mon cher, si tu as cherché à t'acointer avec un autre puceau, tu t'es mis le doigt dans l'œil! Si maintenant tu veux savoir comment j'ai perdu mon pucelage, je vais te le dire!...»

Et sans attendre ma réponse, il commença.

« Mon père est un prêtre Zen des environs de Sannomiya^{xii} dit-il, et je suis né avec des pieds bots... En me voyant me lancer, comme ça, dans une pareille confession, tu as dû me prendre pour un pauvre type, pour quelque malade toujours prêt à déverser son âme dans le giron du premier venu. Il n'en est rien, je n'ai pas l'habitude de me livrer à n'importe qui. J'éprouve quelque gêne à te le dire, mais moi aussi je t'avais, dès les premiers jours, choisi pour recevoir cette confidence. Vois-tu, il m'a paru que, plus que tout autre, tu en tirerais

profit, et que si tu faisais ce que j'ai fait, ce serait sans doute pour toi une chose excellente. Tu ne l'ignores pas : c'est comme ça que les gens d'Eglise flairent les âmes pieuses, comme ça que les partisans du régime sec subodorent les adeptes de l'antialcoolisme.

« Eh bien ! J'avais honte des conditions d'existence qui m'étaient faites. Je pensais que me réconcilier, que vivre en bons termes avec elles, aurait été une défaite. Les motifs de rancune, certes, ne me manquaient pas ! Mes parents auraient dû, quand j'étais tout petit » me faire opérer ; maintenant, c'est trop tard. Je n'avais pour eux que de l'indifférence : il m'en coûterait trop, à présent, de leur en garder rancune.

« J'étais convaincu que les femmes ne pourraient jamais m'aimer. C'est là, bien au-delà de ce que les gens imaginent, une croyance confortable et pleine de tranquillité, toi-même t'en es peut-être aperçu. Entre mon refus absolu de me réconcilier avec mes conditions d'existence et cette conviction, il n'y a pas nécessairement contradiction. Parce que si j'avais cru pouvoir, tel que j'étais, être aimé des femmes, j'aurais été amené à me réconcilier d'autant avec mes conditions d'existence. Le courage de juger impitoyablement la réalité et le courage de combattre ce jugement, je m'en rendais compte, s'entendent comme larrons en foire. Sans bouger le petit doigt, je pouvais fort bien passer à des dispositions combatives.

« Dans ces conditions, je dois le dire, je ne me souciais guère de perdre ma virginité en faisant appel, comme nombre de mes camarades, à des prostituées. Et c'est bien compréhensible, car ces femmes couchent sans amour ; tout leur est bon : vieux décrépits, mendigots, borgnes, adonis, lépreux — pour autant qu'elles ne le sachent pas ! Cette égalité de traitement met ordinairement les jeunes gens à leur aise et ils achètent la première femme qu'ils rencontrent ; mais moi, cela ne me disait rien. Je ne pouvais admettre d'être traité de la même façon qu'un homme parfaitement normal : je me serais senti abominablement dégradé. Car, vois-tu, j'étais en proie à une peur analogue à celle qui est actuellement la tienne : celle de cesser, en un sens, d'exister, pour peu qu'on ne remarque pas mes pieds bots ou qu'on fasse comme s'ils n'existaient pas. Pour que fût pleinement admise et reconnue ma condition particulière, il était essentiel d'organiser pour moi les choses cent fois plus somptueusement que pour le commun des mortels. H faut à tout prix, me disais-je, que ma vie se fasse de cette manière-là !

« L'effroyable sentiment d'incomplétude qui naît d'un antagonisme entre nous et le monde pourrait sans doute disparaître, à condition que change l'un des deux : ou le monde, ou nous ; chimères de songe-

creux, que j'avais en exécution. Néanmoins, parvenu, après une longue investigation, à cette conviction que si le monde changeait, je cesserais d'exister et réciproquement, j'aperçus là, de façon assez paradoxale, une manière de réconciliation, de compromis. En ce sens que la coexistence était possible entre le monde d'une part, et, d'autre part, la pensée qu'on ne pouvait m'aimer tel que j'étais. Le piège où l'infirme finit toujours par tomber, ce n'est pas de résoudre l'antagonisme qui l'oppose au monde, mais d'assumer intégralement cet antagonisme. Et c'est pourquoi l'infirme est incurable...

« C'est à cette époque, dans la fleur de mon adolescence — et j'emploie ces mots dans leur acception la plus rigoureuse — qu'il m'arriva une chose incroyable. Nous avions, dans notre paroisse, une famille fort riche dont la fille, diplômée du collège féminin de Kôbe, était réputée pour son joli visage. Un jour, elle me déclara inopinément qu'elle m'aimait! Je restai un moment sans pouvoir en croire mes oreilles.

Du fait de ma disgrâce, j'excellais à pénétrer les ressorts secrets de l'âme des gens. Je n'étais pas homme à m'offusquer de devoir mettre cet amour sur le compte de la sympathie pure et simple. Jamais la seule sympathie ne conduirait une femme à m'aimer, je le savais pertinemment. Non, cet amour avait sa source dans une exceptionnelle fierté. Parce que cette fille avait parfaitement conscience de sa beauté, parfaitement conscience de son prix en tant que femme, elle ne pouvait tolérer des prétendants trop sûrs d'eux-mêmes; elle ne pouvait placer dans la balance sa propre fierté en regard de la suffisance d'un jeune blanc-bec. Les " beaux partis " ne suscitaient en elle que de la haine, et d'autant plus qu'ils étaient plus flatteurs. A la fin, lasse de se dérober, avec un dégoût presque maniaque, à toute union soucieuse d'établir une parité (en quoi elle était d'une absolue probité), elle avait arrêté ses regards sur moi.

« Ma réponse était, d'avance, toute prête. Tu vas peut-être rire; mais je lui dis droit en face : " Je ne vous aime pas. " Que répondre d'autre? C'était une réponse honnête, sans la moindre trace de fanfaronnade. Si, au Heu de cela, il m'avait pris fantaisie de profiter de l'aubaine et de répondre : " Moi aussi, je vous aime alors, je cessais d'être drôle pour devenir presque tragique. Les hommes dont l'aspect prête à rire ont la sagesse d'éviter l'erreur d'apparaître tragiques. Si je tombais dans cette erreur, je m'en rendais compte, les gens cesseraient, en ma présence, de se sentir à l'aise. Je

devais, plus que tout, éviter de me montrer aux autres sous un jour pitoyable ; il était essentiel de ne point heurter leur esprit. C'est pourquoi je coupai court à toute complication de ce genre en

répondant carrément : " Je ne vous aime pas. "

« La fille ne céda pas pour autant ; elle dit que je mentais. Ce fut alors un spectacle bien curieux que de la voir s'évertuer à me convaincre, tout en prenant mille précautions pour ne pas blesser mon ombrageuse fierté. Qu'un homme pût ne pas s'éprendre d'elle, voilà ce qu'elle était incapable de concevoir ; et s'il s'en trouvait un, c'est qu'il se mentait à lui-même. Et elle se lança dans une analyse minutieuse de moi-même, d'où elle conclut péremptoirement qu'en réalité j'étais, depuis longtemps, amoureux d'elle. Elle montrait pourtant de la sagacité : partant de ce postulat qu'elle éprouvait pour moi un amour véritable, et du fait que j'étais une conquête difficile, elle ne me dit pas qu'elle m'aimait pour ma beauté — ce qui m'aurait mis en colère — ni pour mes belles jambes — ce qui m'aurait mis encore plus en colère — ni pour ce qu'il y avait en moi et non pour mon aspect extérieur — ce qui m'aurait mis en rage. Non, tenant globalement compte de toutes ces données, elle se contenta de me répéter : " Je vous aime. " Et, bien entendu, son analyse lui fit découvrir, en moi aussi, une tendresse répondant à la sienne. Je ne pouvais admettre pareille sorte de sophisme.

« Là-dessus, le désir m'envahit, comme une vague de plus en plus puissante ; mais il ne me semblait pas qu'il pût nous mener à l'étreinte. Car si effectivement elle m'aimait, moi, et pas un autre, c'est, de toute évidence, qu'elle trouvait en moi quelque chose de particulier, d'unique, qui me distinguait des autres ; et ce ne pouvait être que mon infirmité. Ce qui revenait à dire, bien qu'elle ne formulât rien de semblable, que ce qu'elle aimait en moi c'était mon infirmité. C'est-à-dire que pour moi, cet amour-là était proprement impossible. Alors que le contraire aurait pu se produire si ce qui faisait mon originalité avait été autre chose que mes pieds tordus. Mais, pour moi, reconnaître cette originalité, ou plutôt cette justification de mon existence, ailleurs que dans mes pieds infirmes, c'était être amené à admettre, à côté de l'essentiel, quelque chose d'accessoire ; partant, à admettre aussi, et de la même manière, la justification de l'existence des autres ; ce qui me conduisait à admettre la dissolution de mon individualité dans le reste du monde. En sorte que, d'amour, il n'était pas question. Ce que cette fille elle-même prenait pour de l'amour n'était qu'une illusion; de mon côté, l'aimer n'était pas possible. Aussi ne fis-je que lui répéter : " Je ne vous aime pas. "

« Chose bizarre, plus je lui répétais que je ne l'aimais pas, plus profondément elle s'enfonçait dans l'illusion qu'elle m'aimait. Tant et si bien qu'un soir elle m'abandonna son corps. Et quel corps! Éblouissant! De toute beauté!...

« Une défaillance malencontreuse m'empêcha de faire face à la situation. », ».

« Ce catastrophique échec régla très simplement l'affaire. La fille dut y voir une irréfutable preuve que je ne l'aimais pas, car elle me laissa tomber.

« J'étais humilié ; mais comparée à celle qui me venait de mon infirmité, aucune humiliation ne comptait pour moi. Ce qui me consternait, c'était quelque chose d'autre. Je connaissais fort bien la raison de ma défaillance : c'était la pensée de mes pieds infirmes touchant ses jolis pieds à elle. Et la paix que me donnait la certitude de n'être jamais aimé, cette découverte l'attaquait par le dedans pour n'en plus rien laisser que des décombres.

« J'avais, sur le moment, éprouvé une joie bien trompeuse à me dire que mon désir, que la satisfaction de mon désir, administrerait la preuve évidente de mon impossibilité d'éprouver de l'amour. Mais la chair m'avait trahi : ce que mon esprit voulait faire, mon corps l'avait accompli à sa place. Je me trouvais ainsi nez à nez avec une nouvelle contradiction. Pour m'exprimer d'une façon un peu vulgaire, je dirai que, certain de n'être jamais aimé, je n'avais fait que rêver sur l'amour ; que, pour finir, j'avais, à l'amour, substitué le désir, ce qui m'avait apporté la paix. Mais je découvrais tout à coup que le désir lui-même exigeait de moi l'oubli de mes conditions d'existence, la mise au rancart de ce qui constituait la seule et unique barrière entre moi et l'amour : la certitude de n'être jamais aimé. J'avais cru le désir une chose beaucoup plus claire qu'elle ne l'est, je n'avais pas le moins du monde soupçonné qu'il contraignait à se voir soi-même, si peu que ce soit, dans un éclairage de rêve.

« Dès lors, je me mis subitement à m'intéresser à mon corps plus qu'à mon esprit. Non que je sois devenu une incarnation du désir pur ; je me contentais d'y rêver. En face du désir, je me fis pareil au vent : invisible mais voyant tout, allant au but par approches délicates, le couvrant d'une égale caresse, s'insinuant pour finir dans son plus intime secret... Si je dis que ma chair prit conscience d'elle-même, tu vas sans doute imaginer quelque chose ayant trait à un objet massif, opaque, solide. Ce n'était pas du tout cela. Pour moi, me réaliser en tant que corps singulier, en tant que désir singulier, cela signifiait devenir transparent, invisible — bref, pareil au vent.

« Mais à l'instant surgissait l'obstacle de mes pieds infirmes : eux seuls se refuseraient toujours à toute transparence. Plutôt que des pieds, ils formaient une paire d'esprits obstinés ; ils existaient là, comme des objets plus solides, plus durables que ma chair même.

« Les gens doivent penser que, sans miroir, ils ne peuvent pas se voir ; mais un infirme, lui, a en permanence un miroir sous le nez. Dans ce miroir, vingt-quatre heures sur vingt-quatre se reflétait ma personne. Pas question de l'oublier! Aussi, pour moi, ce que les gens appellent inquiétude ou malaise n'était que de l'enfantillage. Moi, ce n'était pas cela ; j'existais avec ce corps ainsi fait, et c'était aussi

sûr et définitif que l'existence d'un soleil, d'une terre, de jolis oiseaux ou d'affreux crocodiles, monde était comme une pierre tombale mobile.

« Sans inquiétude, sans prise non plus, voilà qui faisait la singularité de mon mode de le. " Pourquoi est-ce que je vis ?" se demandent les gens, et les voilà à se sentir mal à l'aise, voire même à se suicider. Mais pour moi, pas de problème! J'avais les deux pieds déformés : c'était . la condition qui m'était faite, la justification mon existence, mon but, mon idéal — la vie Ile-même. Le seul fait d'exister, c'était déjà lus que suffisant pour me combler! Ce malaise d'exister, est-ce qu'il ne vient pas avant tout de qu'on se paie le luxe d'être insatisfait, de trouver qu'on ne vit pas à suffisance ?

« Mon attention se porta sur une vieille veuve qui vivait toute seule dans notre village. On lui donnait soixante ans ou même davantage. Le jour anniversaire de la mort de son mari, ce fut moi qui, remplaçant mon père, me rendis liez elle pour dire les prières d'usage. Aucun | parent n'étant venu, il n'y eut, devant l'autel filial, que la vieille et moi. Les prières dites, I elle me servit du thé dans une pièce à côté ; et comme c'était l'été, je lui demandai de bien vouloir me permettre de prendre un bain. Je me mis tout nu et elle me versa de l'eau sur le dos. Comme elle fixait sur mes pieds un regard plein de compassion, une idée, aussitôt, me vint.

« Retournant dans la pièce où j'avais pris le |thé, je me mis, tout en m'essuyant, à lui raconter le plus sérieusement du monde qu'à ma naissance, le Bouddha s'était manifesté à ma mère pendant son sommeil et lui avait annoncé que la femme qui, avec ferveur, adorerait les pieds de son enfant quand il serait adulte, revivrait dans le paradis. La vieille, pétrie de religion, m'écoutait en égrenant son chapelet et me dévorant des yeux. Allongé sur le dos, comme un cadavre, tout nu, mains jointes sur la poitrine, chapelet au doigts, je murmurais des prières de mon invention. J'avais fermé les yeux. Mes lèvres, inlassablement, marmottaient leurs patenôtres.

« Tu vois d'ici comme je me retenais de rire! Car, intérieurement, je pouffais! Je t'assure que j'étais bien loin de rêvasser à ma personne! J'avais parfaitement conscience que la vieille, en récitant des prières, était plongée, devant mes pieds, dans la plus ardente des adorations.

Je ne songeais qu'à cette adoration de mes pieds, et le ridicule de la situation me faisait suffoquer. Je ne pensais qu'à mes pieds bots, je ne voyais que mes pieds bots. A ces formes monstrueuses. A cette condition qui m'était faite : le nec plus ultra de la laideur. La barbare bouffonnerie! Et pour porter le burlesque vraiment à son comble, les mèches folles de la vieille, qui n'arrêtait pas de se prosterner, me chatouillaient la plante des pieds!

« Il m'apparut que depuis le jour où je m'étais trouvé impuissant au contact des jolis pieds de la fille, je m'étais complètement trompé sur ce qu'était mon désir. Car au beau milieu de cet ignoble service, je m'aperçus que j'étais excité! Sans la moindre complaisance de mon imagination! Alors que je me trouvais dans les plus décourageantes conditions!

« Je me redressai et, brusquement, culbutai la vieille. Je n'eus même pas le temps de m'étonner qu'elle ne manifestât pas la plus légère surprise. Telle que je l'avais culbutée, les yeux étroitement clos, elle récitait, sans la moindre interruption, sa prière. Je me souviens clairement, c'est bizarre! que c'était un passage de l'incantation de la Grande Ame Compatissante : " Iki ikî. Shino shinô, Orasan. Furas- harî. Haza hazâ fura shayâ, "

« Comme tu sais, d'après le commentaire, ça veut dire : " De Toi nous implorons, de Toi nous implorons la pure substance d'intégrale pureté pou» l'anéantissement des Trois Poisons de l'âme : la Concupiscence, la Colère et la Sottise. "

« J'avais devant moi, pour m'accueillir, une vieille aux yeux clos, d'au moins soixante ans, à la figure tannée et sans fard. Mon excitation n'en tomba pas le moins du monde pour autant : c'est ici que la farce culmine, mais j'étais, inconsciemment, attiré... " Inconsciemment " n'est d'ailleurs pas le mot, car je voyais tout ; ce qui caractérise l'enfer, c'est qu'on y distingue tout, jusqu'à la moindre chose, avec la dernière netteté, et ce, au milieu d'une nuit d'encre.

« Il n'y avait, sur le visage couvert de rides de la vieille, nulle trace de beauté, ni de sainteté. Néanmoins, son âge et sa laideur ne semblaient-ils pas, une fois de plus, me confirmer dans mes structures mentales qui ne laissaient aucune place au rêve ? Si beau que soit un visage de femme, qui pourrait assurer que, sous un regard dénué de la plus infinie charge de rêve, il ne se changerait pas en cette tête de vieille femme ? C'était bien cela : il y avait cette tête, il y avait mes pieds bots. En somme, voir les choses dans leur vérité nue " fixait " mon état d'excitation physique. Pour la première fois, je pouvais croire en mon propre désir, avec une nuance d'amitié. Toute la question, je le voyais, ce n'était pas de réduire la distance entre moi et l'objet, mais

au contraire de maintenir cette distance, en sorte que l'objet, si objet il y avait, demeurât bien tel.

« Rien de mieux que de voir les choses à distance. Vois-tu, dans ces moments-là, à partir de ma logique d'infirme selon laquelle le désir atteint son couronnement dans le temps même où l'on s'immobilise — ce qui exclut tout soupçon de malaise et d'inquiétude —, dans ces moments-là, donc, je découvrais la logique de mon érotisme. Et de même je découvrais une fiction à mon usage, une espèce de succédané semblable à ce que les gens appellent d'ordinaire l'ivresse du désir. Car pour moi, l'entente fondée sur le seul désir — un désir pareil au vent, pareil au manteau magique qui rend invisible — ne saurait être que rêve illusoire ; dans le temps même où je regarde, il faut que je sois, moi aussi, regardé, et sous toutes les coutures. Pieds bots, maîtresses se trouvent alors expulsés

163 hors de ma sphère ; ils restent à la même distance de moi : là se trouve la réalité nue et mon désir n'est qu'une sorte d'" apparence ". Tout en fixant cette réalité, je dégringole à la renverse, dans une chute sans fin, au sein de cette apparence et c'est alors que l'éjaculation se fait en direction de la réalité que je fixe. Femmes, pieds difformes, sans se toucher jamais, sans se rejoindre jamais, sont ensemble expulsés de mon univers... et mon désir s'exacerbe à l'infini. Parce que jamais, absolument jamais — et c'est tant mieux! — ces jolies jambes et mes vilains pieds n'entreront en contact.

« As-tu du mal à saisir ce que je veux dire ? Faut-il m'expliquer davantage? Tu dois du moins comprendre pourquoi, à dater de ce jour- là, j'ai pu sans contrariété me faire à l'idée que l'amour était pour moi impossible. Débarrassé de toute inquiétude! Débarrassé de l'amour! Le monde se trouvait pour toujours immobilisé, et en même temps avait atteint le terme voulu. Est-il bien nécessaire d'insister, de préciser en disant : " Le monde des hommes " ? Je puis alors, d'une seule phrase, définir l'illusion qui, dans ce monde-là, est inséparable de l'amour : c'est l'effort, voué à l'échec, pour accoler au réel ce que j'ai appelé L' "apparence" Dès lors, cette mienne conviction que je ne serais jamais aimé, j'avais été conduit à me rendre compte qu'elle était fondamentalement attachée à la condition humaine. Voilà tout ce que je peux te dire sur la perte de ma virginité! »

Kashiwagi se tut. Je l'avais écouté en retenant mon souffle : je me détendis enfin d'un soupir. Ses propos m'avaient bouleversé ; j'eus du mal à me dégager de la sensation douloureuse issue de cette rencontre avec une façon de voir les choses dont, jusqu'à ce jour, je n'avais pas eu la moindre idée.

Kashiwagi avait à peine fini de parler que le soleil printanier

reparut, m'entourant de ses rayons, et que, dans la lumière, le trèfle étincela. Venant du terrain de basket, derrière le bâtiment, de nouveau des cris se firent entendre. C'était toujours le même plein midi de printemps et pourtant il semblait que tout eût totalement changé de signification. Incapable de garder le silence, je voulus dire mon mot aussi, exprimer mon accord. Je bégayai gauchement : « Tu dois te sentir seul, depuis? ». .. ,

Méchamment, Kashiwagi fit encore une fois semblant de ne rien comprendre à mes paroles et me les fit répéter. Pourtant, dans sa réponse, il y avait déjà un peu d'amitié : « Seul, dis-tu ? Et pourquoi devrais-je l'être? Ce que je suis devenu depuis, ça, tu l'apprendras petit à petit, au fin: et à mesure que nous nous connaissons mieux. » | La cloche annonça la reprise des cours. Je me levais, quand Kashiwagi, toujours assis, me tira brutalement par la manche. Je portais l'uniforme que j'avais déjà au collège Zen ; on l'avait seulement ravaudé et on y avait mis des boutons neufs ; le drap était tout râpé et en fort mauvais état. Trop juste, de surcroît, pour mon corps déjà maigre, il me faisait paraître plus petit encore.

« C'est le cours de littérature chinoise, hein? Tu ne le trouves pas un peu rasant? Allons plutôt faire un tour par là! » Sur quoi il se mit sur ses jambes au prix d'un effort extraordinaire : il semblait d'abord se disloquer, puis remettre tous les morceaux en place, et me faisait songer aux chameaux que j'avais vus au cinéma.

Je n'avais encore jamais « séché » aucun cours, mais je ne voulus pas laisser échapper la chance d'en apprendre plus sur Kashiwagi. Nous nous dirigeâmes vers la porte principale.

Dehors, la façon de marcher vraiment très particulière de Kashiwagi, s'imposant tout à coup à mon attention, déclencha en moi un sentiment voisin de la gêne. Moi, partager ainsi les réactions de la foule ! Moi, rougir de marcher en compagnie de Kashiwagi! C'était bien inattendu!

Kashiwagi me permettait de clairement apercevoir où gîtait ma honte ; en même temps, il me poussait vers la vie. Toutes les hontes de mon âme, tous les démons de mon cœur, remodelés par ses paroles, devenaient choses pleines de fraîcheur. Est-ce pour cette raison que, franchie la grande porte de briques rouges, tandis que nos pas foulaient le gravier, le mont Hiei, surgi juste en face de nous, m'apparut, sous son léger voile de brume printanière, comme si je le voyais pour la première fois? Comme le faisaient aussi, autour de moi, nombre de choses endormies, il semblait retrouver une vie, en même temps qu'une signification, neuves. Sa crête pointait dans le ciel, mais, au pied, les collines s'étendaient à l'infini, comme un thème musical

dont on perçoit indéfiniment les dernières vibrations. Par-delà les alignements bas des toits, tandis que les pentes, couleur des ombres printanières, restaient ensevelies dans un bleu noir profond, les replis du mont se détachaient seuls en clair relief et paraissaient tout proches.

Peu de gens, peu de voitures aussi passaient devant l'université. On n'entendait de temps à autre que le cahotement d'un tram de la ligne Gare centrale-Dépôt de Karasumaru. De l'autre côté de la rue, les montants vermoulus de la porte d'accès au terrain de sports faisaient face à la grande porte que nous venions de franchir, continués vers la gauche par un rang de gingkos bilobés couverts de feuilles nouvelles.

« Flânons un peu dans le terrain de jeu! » fit Kashiwagi.

Il traversa la rue le premier. Avec l'impétuosité d'une roue de moulin, il franchit, devant moi, d'une embardée, la rue presque déserte, en agitant furieusement toute la masse de son corps. Sur le vaste terrain s'entraînaient des étudiants qui n'avaient pas cours ou s'étaient dispensés d'y aller : au fond, plusieurs groupes faisaient du catch ; plus près, cinq ou six garçons s'entraînaient au marathon. Il n'y avait pas deux ans que la guerre avait pris fin et déjà la jeunesse cherchait des moyens de dépenser son énergie. Je songeai aux maigres repas que nous faisions au temple. Nous nous assîmes sur une balançoire à moitié pourrie, regardant sans les voir nos camarades que l'ellipse de leur marathon rapprochait, puis éloignait de nous. D'avoir fait sauter un cours, c'était, pour moi, comme le contact de la peau et d'une chemise qu'on étrenne ; le soleil qui nous enveloppait, le frémissement imperceptible de la brise m'imposaient cette sensation. Un peloton de coureurs haletants s'approcha peu à peu de nous ; à mesure que croissait leur fatigue, le bruit des pas se faisait de plus en plus désordonné ; laissant derrière eux un nuage de poussière, ils s'éloignèrent.

« Des imbéciles! » fit Kashiwagi ; il n'y avait, dans ses paroles, aucune trace d'envie refoulée ou d'hypocrite rancœur. « A quoi sert au juste tout ce théâtre ? Ils diront que c'est pour leur santé! Mais alors, à quoi bon faire étalage de sa santé ? On multiplie partout les manifestations sportives, hein? Vraiment, quel signe de décadence! De genre de spectacle qu'il faudrait montrer aux gens, on ne le leur fait jamais voir ; ce qu'il faudrait leur montrer, ce sont les exécutions capitales. Pourquoi ne sont-elles pas publiques? »

Après avoir rêvé un moment, Kashiwagi enchaîna : « Comment crois-tu qu'on ait fait, pendant la guerre, pour maintenir l'ordre, sinon en donnant en spectacle des morts violentes? Et pourquoi a-t-on décidé que les exécutions n'auraient plus lieu en public? On dit : " Pour ne

pas donner aux gens le goût du sang " C'est idiot! Pendant les bombardements, les gens qui déblayaient les cadavres, quelle tête faisaient-ils, hein? Tout ce qu'il y a de plus paisible et content! Voir des êtres humains, maculés de sang, se tordre dans les souffrances de l'agonie, entendre les plaintes des mourants, voilà qui rend les gens tout humbles, qui remplit leur âme de délicatesse, de clarté, de paix! Ce n'est jamais dans ces moments-là que nous devenons cruels et sanguinaires ; c'est, par exemple, par un bel après-midi de printemps comme celui-ci, en regardant distraitemment un rayon de soleil jouer à cache-cache avec les feuilles au-dessus d'un gazon frais tondu... Oui, c'est dans ces minutes-là qu'on le devient...

« Tous les cauchemars du monde, tous les cauchemars de l'histoire ont pris naissance de cette façon-là. C'est par un clair soleil que les agonisants barbouillés de sang prennent des contours nets de cauchemar, que le cauchemar se charge de matérialité ; il n'est plus fait alors de l'image de notre souffrance à nous, mais de celle de l'affreuse torture des autres. Et la souffrance des autres, on peut très bien y demeurer insensible. Ah! comme ça vous délivre! »

Si fascinant que fût le dogmatisme sanguinaire de mon compagnon — et certes, il l'était —, ce que, pour le moment, je désirais apprendre de lui avant toute chose, c'était le chemin qu'il avait parcouru depuis la perte de sa virginité. Car, je l'ai déjà indiqué, j'attendais ardemment qu'il m'apprît la « vie ». Je plaçai quelques mots de nature à suggérer la question que je souhaitais poser ;

« Tu veux dire les femmes? Eh bien! Je suis maintenant arrivé à repérer exactement, d'intuition, celles qui ont du goût pour les hommes à pieds bots. Il y a un type de femmes comme ça. Ce secret, il se peut qu'elles le cachent toute leur vie, qu'elles l'emportent même dans la tombe. Ce peut être leur seule et unique concession au mauvais goût, la seule et unique chose à quoi elles consentent de rêver...

« Oui, on peut les reconnaître au premier coup d'œil. A quoi? Ce sont, en général, des beautés de premier choix, avec un nez effilé et frais, une bouche, en revanche, un peu molle... »

Juste à ce moment, une fille parut, qui se dirigeait de notre côté.

CHAPITRE V

Elle ne traversait pas le terrain de jeux, mais suivait, en dehors, une rue légèrement plus basse, en bordure d'un quartier résidentiel. Nous l'avions vue sortir d'une somptueuse propriété de style espagnol. Avec ses deux cheminées, ses fenêtres vitrées à treillage oblique, la vaste verrière de sa serre, cette demeure n'en donnait pas moins une impression d'extrême fragilité, et nul doute que ce fût sur réclamation du propriétaire qu'on avait installé un très haut écran de grillage entre le terrain de jeux et la rue.

Nous étions, Kashiwagi et moi, assis sur la balançoire, à la limite du grillage. Je dévisageai la fille et restai frappé de stupeur : cette noble physionomie était, trait pour trait, celle que Kashiwagi venait de prêter aux femmes « ayant du goût pour les pieds bots ». Repensant après coup à ma stupeur du moment, je me trouvai un peu ridicule : Kashiwagi pouvait très bien connaître ce visage depuis longtemps et en avoir fait le sujet habituel de ses songes...

Nous attendions. Sous le plein soleil de printemps, le mont Hiei dressait en face de nous sa crête d'un bleu dense, ha jeune fille, peu à peu, se rapprochait. Les propos que Kashiwagi venait de me tenir — sur ses pieds bots et ses maîtresses qu'il comparait à deux points perdus dans le monde des réalités, voués, comme des étoiles au ciel, à ne se jamais rencontrer — sur son désir charnel ne trouvant son accomplissement que quand lui-même restait enfoui au sein d'un univers fantasmatique, le choc que m'avaient donné ces étranges propos, je n'en étais pas encore remis. Juste à ce moment, un nuage

passa devant le soleil : Kashiwagi et moi nous trouvâmes enveloppés dans une ombre légère et l'univers où nous étions prit à l'instant un aspect fantomatique. Tout se fondit dans un gris de cendre, devint flou ; mon existence même devint floue. Seuls semblaient étinceler au firmament des réalités vraies, seuls semblaient authentiquement exister la pointe violette du mont Hiei au loin et, près de nous, la silhouette distinguée qui se rapprochait lentement. Effectivement, elle arrivait. Mais l'écoulement des minutes était une vraie souffrance qui, l'instant en instant, devenait plus aiguë ; car mesure que la jeune fille approchait, elle renaît insensiblement un autre visage, sans rapport avec son vrai visage. Kashiwagi se dressa. Étouffant sa voix, il me murmura gravement à l'oreille : « Fais ce que je dirai ! Viens ! »

Je ne pouvais faire autrement que de le suivre.

Nous longeâmes le muret de pierre qui dominait la rue, marchant dans la même direction que la jeune fille et parallèlement à elle.

« Sautel ! »

Je sentis dans mon dos les doigts pointus de Kashiwagi qui me poussaient : enjambant le muret, je sautai dans la rue. Un saut de moins d'un mètre n'était rien pour moi, mais quand l'infirme Kashiwagi m'eut imité, il se retrouva, au milieu d'un bruit affreux, écroulé par terre à mes côtés : comme il fallait s'y attendre, il avait manqué son saut et était tombé.

Ce que je vis alors à mes pieds, c'était le dos d'un uniforme noir faisant d'énormes plis, une forme à plat ventre qui n'avait rien d'humain ; un instant, je crus voir une de ces grandes salissures noires dont on ne sait trop ce qu'elles sont, une de ces flaques d'eau boueuse qui parsèment les chemins après la pluie.

Kashiwagi s'était écrasé juste aux pieds de la jeune fille qui arrivait. Elle resta pétrifiée ! m'agenouillant pour aider mon ami à se relever, je vis ce nez à l'arête haute et fraîche, cette bouche aux commissures un peu molles, ce regard voilé, et alors, le temps d'un éclair, m'apparut le visage de Uiko dans le clair de lune.

Mais l'image s'effaça aussitôt : je ne vis plus qu'une fille, qui n'avait pas vingt ans, fixait sur moi un regard méprisant et se disposait à poursuivre son chemin.

Kashiwagi, dont la sensibilité était encore plus déliée que la mienne, devinait, sans voir, tout ce qui se passait. Il se mit à hurler, et ses cris terrifiants emplissaient l'avenue que midi avait rendue déserte.

— Cœur de pierre ! Allez-vous me laisser là ? C'est votre faute si je suis dans cet état !

ha fille se retourna, elle tremblait. Du bout de ses doigts minces et secs, elle frottait ses joues devenues exsangues. Enfin, elle me demanda : « Qu'est-ce que je peux faire? »

Déjà Kashiwagi avait levé la tête ; la fixant droit dans les yeux, il lui dit en détachant chaque mot : « Voulez-vous dire que, chez vous, il n'y a pas d'armoire à pharmacie ? »

Elle resta quelques instants sans répondre ; puis, faisant demi-tour, reprit le chemin par où elle était venue. J'aidai Kashiwagi à se remettre sur ses jambes. Jusqu'à ce qu'il le fût, il me parut effroyablement lourd et haletait douloureusement. Mais quand, appuyé sur mon épaule, il se mit à marcher, je fus tout surpris de l'aisance avec laquelle se mouvait son grand corps...

Je courus jusqu'à l'arrêt de tram, en face du dépôt de Karasumaru, et sautai dans une voiture. Mais jusqu'au moment du départ en direction du Pavillon d'Or, je me sentis oppressé. Mes mains étaient pleines de sueur.

A peine avais-je aidé Kashiwagi à franchir, sur les pas de la jeune fille, le seuil de la grande demeure espagnole que, pris de panique, je l'avais planté là et m'étais enfui sans regarder derrière moi. N'ayant plus le cœur de retourner à l'université, je m'étais précipité le long de l'avenue déserte, passant en trombe devant les boutiques, disposées en rang d'oignons, du pharmacien, du pâtissier, de l'électricien. Je perçus vaguement, du coin de l'œil, quelque chose de violet et d'écarlate qui s'agitait ; ce devait être devant l'église Tenri, de Kôto : probablement les lanternes de papier, marquées de la fleur de prunier, suspendues le long de la clôture noire et, sur la grande porte, les tentures violettes portant même le blason. Où courais-je? Moi-même n'en savais rien. Ce n'est que quand le tram, à force de se traîner, approcha de Mura-sakino que je me rendis compte à quel point mon cœur était impatient de retrouver le Pavillon d'Or.

La saison touristique battait son plein «a bien que ce fût un jour de semaine, une foule inimaginable circulait dans les jardins du temple. Le vieux guide, me voyant fendre la foule pour arriver plus vite au Pavillon d'Or, me jeta un regard soupçonneux.

Je me retrouvai devant ce Pavillon d'Or que le printemps cernait de poussière dansante et d'affreux attroupements. Cependant que retentissait la voix puissante du guide, le Temple d'Or paraissait dissimuler à demi sa beauté et ne se point vouloir départir d'une indifférence feinte. Son image seule dans les eaux de l'étang était toute pureté. A regarder pourtant sous un certain angle, le nuage de poussière ressemblait au nuage doré qui, dans le tableau bien connu,

enveloppe les bodhisattvas escortant le Bouddha lors de sa descente sur la terre ; de la même manière, le Pavillon d'Or, derrière son voile dépoussiéré, faisait songer à d'antiques couleurs toutes passées, à un dessin presque effacé. Et l'on ne trouvait rien d'étrange à ce que confusion et tapage d'alentour dussent pénétrer les délicates colonnes et s'aller perdre, comme aspirés, dans le ciel blanc où le frêle Kikyôchô, avec son phénix en cimier, montait, s'amenuisant — jusqu'à le toucher.

L'édifice, de par sa seule présence, exerçait je ne sais quel pouvoir de régulation et de discipline. Plus grandissait, autour de lui, le vacarme, et plus le Pavillon d'Or — avec son Sôsei du côté de l'ouest, son second étage dont le toit s'effile soudain, son architecture asymétrique et délicate — opérait comme un filtre qui d'une eau trouble fait une eau limpide. Loin d'être refoulés par le Temple d'Or, les joyeux bavardages se coulaient à l'intérieur par les intervalles des gracieuses colonnes, s'y décantaient pour devenir, en fin de compte, partie intégrante de l'air diaphane et du silence : exacte et presque indiscernable réplique, sur le sol ferme, de ce qu'accomplissait dans l'étang sans ride l'image qui s'y reflétait.

Le calme revint en moi, dissipant, peu à peu, mon effroi. Tel devait être, pour moi, le Beau : capable de me couper de la vie, de me protéger contre la vie. Je pensai, et c'était presque une prière au Temple : Si ma vie doit être pareille à celle de Kashiwagi, protège-moi ! Parce que je crois bien que je ne pourrais pas la supporter. »

Le seul enseignement que je pouvais tirer et des propos de Kashiwagi et de l'improvisation à laquelle il venait de se livrer sous mes yeux, c'était que vivre et détruire sont synonymes. A semblable existence manquait toute spontanéité, manquait aussi la beauté d'un édifice comme le Pavillon d'Or : ce n'était rien de plus, en quelque sorte, qu'une suite de pitoyables convulsions. Je dois à la vérité de dire que cette vie-là m'attirait, que j'y décelais ma propre pente. Mais s'il fallait commencer par se faire saigner les doigts aux épines et aux éclats de l'existence, c'était effarant ! Kashiwagi avait pour l'instinct et pour l'intellect un mépris égal. Comme une balle de forme bizarre, son existence allait toute seule, roulant, boulant, trébuchant, tâchant de démolir le mur du réel. Mais, dans tout cela, il n'y avait pas un seul acte véritable. En un mot, la vie telle qu'il la suggérait n'était qu'une farce périlleuse destinée à abattre cette réalité travestie, inconnaissable, dont nous étions les dupes, et à si bien débayer l'univers qu'il ne recèle plus rien d'inconnu.

De cela j'eus la preuve plus tard en voyant dans sa chambre une certaine affiche. C'était une belle lithographie d'agence touristique

montrant un coin des Alpes japonaises. On avait imprimé en travers des cimes blanches se détachant sur un ciel bleu : « Invitation pour un monde inconnu... » Kashiwagi, d'une plume venimeuse, avait barré ces mots et les montagnes d'une croix à l'encre rouge, et griffonné à côté, de cette écriture cahotante qui rappelait sa démarche de pied-bot : « Toute vie inconnue est pour moi intolérable. »

Le lendemain, je me rendis aux cours, fort soucieux à son sujet. Non que j'eusse regret de m'être sauvé, la veille, en le laissant se débrouiller tout seul : j'avais même plutôt l'impression de m'être comporté en ami dévoué ; mais, si je ne me sentais pas, à la lettre, coupable, la seule appréhension de ne pas apercevoir sa silhouette dans la classe me mettait mal à l'aise. Inquiétude vaine, car, juste comme le cours allait commencer, je le vis entrer, absolument inchangé, haussant l'épaule avec défi, dans un attitude forcée.

A la récréation, je fus prompt à le rejoindre et le pris par le bras : ce geste d'élan joyeux est, venant de moi, rarissime. Kashiwagi, avec un sourire du coin des lèvres, sortit avec moi dans la galerie.

« Ta blessure, ça va ? dis-je.

— Quelle blessure ? » Il jeta sur moi un regard de pitié. « Quand est-ce que je me suis blessé ? Hein ? Où diable as-tu pris que j'étais blessé ? »

Je restai interloqué. Après s'être ainsi joué de mon agacement, Kashiwagi me livra le mot de l'énigme : « C'était de la comédie ! Je m'étais entraîné cent fois à me laisser tomber dans la rue ; j'avais mis au point un truc pour réussir une chute sensationnelle et faire croire à une fracture quelconque ! J'avoue que mon plan ne prévoyait pas que la fille ferait mine de passer son chemin avec une fausse indifférence, tu penses ! Mais si tu avais vu ça ! Car la voilà maintenant avec le coup de foudre ! Non, je me trompe : la voilà plutôt avec le coup de foudre pour mes pieds bots ! De ses propres mains — m'entends-tu ? — elle m'a badigeonné les jambes avec de la teinture d'iode ! »

En retroussant son pantalon, il me fit voir ses mollets teints en jaune clair. J'eus alors le sentiment de percer à jour la fraude : qu'il eût fait exprès de s'écraser dans la rue pour attirer l'attention de la fille, rien de plus plausible ; mais n'avait-il pas, sous couleur de s'être blessé, tenté de dissimuler son infirmité ? Ce soupçon, toutefois, loin de me le faire mépriser, fut plutôt le point de départ d'une intimité accrue. Sans compter — et c'était bien là une réaction toute juvénile — que plus sa philosophie recelait de truquages, plus elle prouvait, à mes yeux, sa sincérité à l'égard de la vie.

Tsurukawa ne vit pas d'un bon œil mes relations avec Kashiwagi ; il

me fit à ce sujet quelques amicales observations, débordantes d'amitié. Je les accueillis avec agacement; j'ergotai, allant jusqu'à dire qu'un garçon comme lui pouvait sans doute nouer des amitiés de bon aloi, mais qu'aux gens comme moi, les Kashiwagi convenaient à merveille. Ce que je vis passer alors dans les yeux de Tsurukawa, ce nuage d'indicible tristesse) avec quel poignant remords, par la suite, je me le rappelai!

C'était le mois de mai et Kashiwagi mit au point un projet d'excursion à Arashiyama. Toutefois, pour éviter la grande foule des dimanches, il décida que nous nous dispenserions, un jour de semaine, d'assister aux cours ; ajoutant — c'était bien là son style — que la sortie n'aurait pas lieu si le temps était beau, mais seulement s'il était couvert, sombre et triste. H avait combiné d'emmener avec nous la demoiselle de la maison espagnole, ainsi qu'à mon intention une fille de sa pension de famille. On devait se retrouver à la station « Kitano », du réseau Keifuku, qu'on appelle communément « Randen ».

Ce jour-là, par chance — car, en mai, le fait est rare —, le ciel fut assombri de déprimantes nuées.

Tsurukawa, que des histoires de famille appelaient à Tôkyô, avait pris quelques jours de congé pour monter à la capitale. Sans doute était-ce un garçon totalement incapable de mouchardage, mais son absence m'épargnait le désagrément d'avoir à lui cacher, le matin, sur le chemin de l'université, où je comptais aller.

Cette sortie ne m'a laissé que des souvenirs amers. Oui. Nous étions tous les quatre très jeunes, et pourtant, ce que la jeunesse traîne souvent avec soi : mélancolie, irritabilité, inquiétude. nihilisme, tout cela, semble-t-il, colora chaque instant de cette journée. Il est probable que Kashiwagi l'avait pressenti ; mais il est sûr qu'il avait fait exprès de choisir un pareil jour, avec un pareil ciel, sombre et lugubre.

Le vent soufflait du sud-ouest et l'on s'attendait qu'il dût croître en violence quand, au contraire, il tombait, ne faisant plus bruire qu'un souffle d'une douceur inquiétante.

Le ciel s'assombrit encore. Non que le soleil fût totalement invisible, mais, comme une gorge blanche entrevue dans l'échancrure d'une toilette aux épaisseurs superposées, un coin de nuages prenait parfois un éclat blanc ; et, dans les profondeurs combien imprécises de cette lumière blanche se devinait la présence du soleil qui, de nouveau, se diluait à l'instant dans la grisaille monotone du ciel couvert.

Kashiwagi ne m'avait pas menti : je le vis effectivement passer au contrôle, flanqué des deux jeunes filles. L'une était bien celle de l'autre jour : nez à l'arête haute et fraîche, bouche aux commissures un peu

molles, robe en tissu d'importation, c'était vraiment une belle fille. Une gourde pendait à son épaule. Devant elle, l'autre fille, grassouillette, ne lui arrivait à la cheville ni pour l'allure ni pour la toilette : elle n'avait de féminin que son menton petit et ses lèvres étroitement closes.

Dès l'aller, l'atmosphère du voyage, qui eût dû être joyeuse, se gâta. Sans qu'on pût saisir clairement de quoi il s'agissait, Kashiwagi et son amie ne cessèrent de se disputer, et la jeune fille se mordait parfois les lèvres pour s'empêcher de pleurer. Ma compagne, elle, restait d'une inaltérable indifférence et fredonnait un air à la mode. Tout à coup, elle se tourna vers moi ; « Dans mon quartier, dit-elle, il y a un professeur d'arrangement de fleurs, une femme très jolie. L'autre jour, elle m'a raconté son histoire, une histoire bien triste. Pendant la guerre, elle avait un ami, un officier. Quand il dut partir au front, ils n'eurent que quelques instants pour se dire adieu au temple de Nanzen. Ses parents, à lui, n'approuvaient pas cette liaison : bien en vain, car peu avant la séparation — quelle pitié ! — elle avait mis au monde un enfant mort-né. L'officier, très éprouvé, lui dit, au moment des adieux, que, puisque leur enfant était mort, il voulait du moins boire un peu du lait de sa poitrine. Le temps leur étant mesuré, c'est sur place qu'elle avait, de son sein, fait jaillir un peu de lait dans une tasse du thé préparé pour lui. Un mois plus tard, il était tué ; et elle, depuis ce temps-là, vit seule, absolument fidèle à la mémoire du mort. C'est une femme encore jeune et bien jolie... »

J'en croyais à peine mes oreilles : l'incroyable scène à laquelle, dans les derniers jours de la guerre, j'avais assisté, en compagnie de Tsurukawa, du haut de la Porte Monumentale, au Nanzenji, revivait devant moi. Je me gardai pourtant d'en toucher mot à la fille ; je sentais en effet que, si je parlais, l'émotion que venait de me faire éprouver son récit trahirait le mystère où baignait mon émotion de l'autre fois ; tandis que, par mon silence, le récit que je venais d'entendre, loin de l'éclaircir, épaissirait encore ce mystère, lui donnerait une profondeur plus grande encore.

Le train passa près du grand bois de bambous qui se trouve aux abords de Narutaki. Comme toujours en mai, les feuilles jaunissaient. Le vent faisait bruire les rameaux dont les feuilles séchées tombaient, s'accumulant au sol, entre les troncs ;

mais, comme si tout cela ne les eût en rien concernés, les fûts restaient placides, prolongeant jusqu'aux plus lointaines profondeurs du bois le fouillis de leurs puissantes nodosités. Quand le train les frôlait à toute allure, et seulement alors, mais jusqu'à l'excès, les tiges se ployaient, entraient en transes. Une d'entre elles me frappa : une

jeune tige, d'un beau vert lustré ; elle se courbait douloureusement, d'un mouvement étrange, comme envoûtant... Elle s'éloigna, et disparut

Arrivés à Arashiyama, nous nous avançâmes vers le pont Togetsu pour aller voir la tombe — qu'aucun de nous ne connaissait — de la dame Kogô. Cette dame Kogô, par crainte de déplaire à Taira-no-Kiyomori, s'était cachée, jadis, à Sagano. Parti à sa recherche sur l'ordre de l'Empereur, Minamoto-no-Nakakuni avait découvert sa retraite guidé par les accents lointains de sa harpe, certaine nuit du plein automne où la lune était claire ; et quelle mélodie chantait-elle ? « A mon époux je songe avec amour. » Dans le Nô qui porte son nom, on lit : « Assoiffée de lune, elle a dû, pensa-t-il, sortir dans la nuit... Il dirigea ses pas vers le temple de Hôrin. Alors, il perçut les accents de la harpe, comme l'orage sur les cimes ou le vent dans les pins. " Qu'est-ce ? dit-il. L'air de la dame qui, à son époux, songe avec amour. " Et il en fut tout réjoui. » La dame Kogô avait vécu le reste de ses jours retirée à Sagano et priant pour le salut de l'empereur Takakura.

Sa tombe était, tout au bout d'un étroit sentier, une simple stèle prise entre un érable gigantesque et un vieux prunier croulant. Kashiwagi et moi dûmes avec componction une courte prière. Il y avait dans la diction exagérément solennelle de Kashiwagi comme un goût de profanation dont je fus moi-même infecté, et je me mis à dire la prière comme les écoliers nasillent leurs ritournelles : impiété grâce à laquelle je me sentis merveilleusement libéré et plein d'allant.

« Vous ne trouvez pas qu'il y a quelque chose de pitoyable dans ces nobles tombes ? fit Kashiwagi. Ce qui fut puissant par la politique, ou par l'argent, laisse de somptueuses sépultures, vraiment impressionnantes ! Ces gens-là, de leur vivant, n'ayant pas une once d'imagination, ils ont, comme de juste, élevé des tombeaux où rien, absolument rien, ne peut servir de tremplin à l'imagination. Les gens bien, eux, parce qu'ils vivent seulement d'imagination, la leur et celle des autres, laissent des tombes comme celle-ci, qui immanquablement donnent le branle à la rêverie ; le plus triste, à mes yeux, c'est que, même morts, il leur faille continuer de demander aux gens, comme des mendigots, de bien vouloir se servir de leur imagination !

— Veux-tu dire qu'il n'y a de noblesse que par l'imagination ? fis-je à mon tour gaiement. Toi qui as toujours le mot « réalité » à la bouche, la réalité de la noblesse, qu'est-ce que c'est ?

— Ça ! » Et Kashiwagi fit claquer sa paume sur l'extrémité moussue de la stèle. « Pierre, ossements..., bref, l'inerte relique de ce qui fut l'homme.

—Damné bouddhiste, va!

— Que chantes-tu là avec ton bouddhisme? La noblesse, la culture, tout ce que les gens considèrent comme esthétique n'est en réalité que désert et chaos inorganique. Ce que tu vois, c'est comme le temple de Ryûan^{xiii} : rien d'autre que des pierres. Pierres aussi, la philosophie, pierres, l'art. Des pierres, un point, c'est tout. La seule chose dont les hommes se préoccupent d'une façon, en quelque sorte, organique — n'est-ce pas lamentable? — c'est la politique. L'homme est, à peu de chose près, une créature qui se renie elle-même.

— Et le désir charnel? Qu'en fais-tu?

— Le désir charnel? Eh bien, il est juste entre deux, à mi-chemin de l'homme et de la pierre, qui se poursuivent autour de lui, pendant qu'il tourne en rond au milieu comme aux quatre coins celui qui colle. »

Je voulais poursuivre, en contrant résolument sa conception du Beau, mais les deux filles, lassées par cette discussion, avaient rebroussé chemin : nous reprîmes le sentier pour les rejoindre. De là, on dominait la rivière Hozu ; nous étions juste au niveau du pont Togetsu, vers la levée nord. Les pentes d'en face, mangées de verdure sombre, étaient mornes, mais à leur pied s'élevait une ligne d'eaux vives et blanches dont le grondement emplissait tout le voisinage.

Il y avait, sur la rivière, un grand nombre de barques. Nous la longeâmes jusqu'au parc de Kameyama que nous trouvâmes jonché de vieux papiers et à peu près vide de visiteurs. Au moment d'en franchir la porte, nous nous retournâmes pour jeter encore un coup d'œil sur la rivière Hozu et les feuilles nouvelles d'Arashiyama, Sur l'autre rive se précipitait une petite cascade.

« Joli coin, que l'enfer, hein? » fit Kashiwagi.

Je devinais bien, quand il parlait de la sorte, qu'il disait n'importe quoi; j'essayai pourtant de voir les choses avec ses yeux et d'y reconnaître un coin de l'enfer. J'y réussis admirablement : je vis en effet miroiter l'enfer sur ce paisible paysage environné de feuilles nouvelles et qui semblait si innocent. On pouvait donc, au gré de la volonté ou du simple désir, de nuit, de jour, partout, faire surgir l'enfer. Il suffisait, semblait-il, d'une simple fantaisie, d'un simple appel : à l'instant, il apparaissait.

Déjà les cerisiers qu'on dit avoir été, au ^{XIX}e siècle, transplantés du mont Yoshino en Arashiyama, déflouris, se couvraient de feuilles. Passé le temps de la floraison, comment, ici, ne pas donner aux corolles éteintes les noms qu'on donne aux jeunes beautés mortes?

Au parc de Kameyama, on trouvait surtout des pins ; aussi les

saisons ne changeaient-elles pas les teintes. C'était un parc immense et accidenté. Les pins y étaient gigantesques et dépourvus de branches jusqu'à une assez grande hauteur, en sorte que la profondeur du parc n'offrait à l'œil qu'un enchevêtrement désordonné de fûts sans nombre d'où naissait une impression de malaise. Tout autour courait une large et sinueuse allée qui, lorsqu'on s'attendait de gravir une pente, inmanquablement redescendait. De-ci de-là s'apercevait une souche, un arbrisseau, un jeune pin. Là où affleuraient d'énormes rochers blancs aux trois quarts enfouis s'épanouissait à profusion l'azalée pourpre, dont la teinte, sous le ciel gris, paraissait chargée de maléfice... Nous gravîmes un tertre où nous nous assîmes sous un kiosque en forme de parasol ; en bas, sur une balançoire installée là, un jeune couple était juché. Nous pouvions apercevoir vers l'est la presque totalité du parc ; à l'ouest, nos regards plongeaient à travers les arbres jusqu'à la rivière Hozu. Le grincement de la balançoire montait jusqu'à nous, pareil à un grincement de dents ininterrompu...

Kashiwagi n'avait pas menti en me disant que nous n'aurions nul besoin d'emporter de quoi manger ; son amie défit en effet un paquet qui contenait des sandwiches pour quatre, divers biscuits d'importation fort difficiles à se procurer, et, pour finir, du whisky Suntory, introuvable sauf au marché noir, étant réservé à l'armée d'occupation. Kyôto passait alors, dans le secteur Kyôto-Osaka-Kôbe, pour le centre du marché noir.

Je supportais mal l'alcool ; je pris pourtant avec respect le verre qu'on me présentait, comme on l'avait fait pour Kashiwagi. Les jeunes filles, elles, burent le thé noir que contenait la gourde.

Comment si grande intimité avait-elle pu naître entre Kashiwagi et son amie? Je me posais la question sans y pouvoir répondre. Comment cette fille, difficile semblait-il, avait-elle pu s'amouracher d'un Kashiwagi, d'un étudiant sans le sou et, de surcroît, pied-bot ? Je n'y comprenais rien. Comme pour répondre à mes interrogations, Kashiwagi, le whisky aidant, me dit : «Tu te rappelles notre dispute, tout à l'heure, dans le wagon ? C'était parce que sa famille la harcèle pour lui faire épouser un homme dont elle ne veut pas. Et elle avait tout l'air de vouloir flancher ! De vouloir se laisser faire ! Alors, moi, tantôt consolant, tantôt menaçant, je lui disais que je mettrais des bâtons dans les roues ! »

Ce n'étaient guère là choses à dire devant l'intéressée, mais Kashiwagi parlait avec le plus grand flegme du monde, comme si elle n'avait pas été là : rien cependant ne changea dans l'expression de la jeune fille. Un collier à boules de porcelaine bleue entourait son cou gracile. De fond de ciel gris accusait le relief de ses traits que

tempérait toutefois le dessin de sa lourde chevelure. Ses yeux, comme voilés d'une brume humide, donnaient seuls une impression de voluptueuse nudité. Comme toujours, elle entrouvrait sa bouche aux commissures molles, laissant apercevoir, dans le mince intervalle des lèvres, un rang de fines dents blanches et tranchantes, d'un émail sec et éclatant — des dents de jeune rongeur.

« Oh! Que j'ai mal! » se mit tout à coup à gémir Kashiwagi, cassé en deux et serrant furieusement ses jambes dans ses mains. Affolé; je me penchai vers lui pour lui donner des soins, mais, de la main, il me repoussa tout en m'adressant un étrange clin d'œil ricaneur. Je me retirai.

« Oh! Que j'ai mal! Que j'ai mal! » Ses gémissements recommençaient, incontestablement pathétiques. Le hasard voulut qu'à ce moment mon regard se portât sur la jeune fille debout à côté de moi : elle était transformée. De ses yeux, toute trace de sang-froid avait disparu, La bouche était secouée de frissons. Le nez seul, avec son arête haute et fraîche, ne semblait pas touché par l'événement, contrastant violemment avec le reste du visage dont l'harmonie, dont l'équilibre étaient maintenant dévastés.

« Pardon! Oh! Pardon! Je vais vous faire du bien! Tout de suite! Oui, tout de suite! »

Ainsi cria-t-elle, sans vergogne, d'une voix suraiguë que j'entendais pour la première fois. Puis, haussant son long cou mince, elle jeta un regard autour d'elle, s'agenouilla enfin sur une pierre et jeta ses bras autour des mollets de Kashiwagi. Elle les caressa longuement de ses joues avant de les couvrir enfin de baisers.

Pour la seconde fois, je fus glacé d'horreur. Je me tournai vers l'autre fille : elle regardait ailleurs en fredonnant un air... Je crus voir, à ce moment, le soleil filtrer à travers les nuages : simple illusion, peut-être, de ma part ; toujours est-il que la belle ordonnance du grand parc paisible se trouva bouleversée. J'eus l'impression que se craquelait en un instant toute la surface, tout le vernis de ce tableau où nous étions nous-mêmes intégrés, au même titre que la forêt de pins, l'éclat de la rivière, les collines lointaines, le dos blanc des roches et le semis de fleurs d'azalées...

En tout cas, le miracle attendu eut tout l'air de se produire, puisque Kashiwagi cessa peu à peu de geindre. Il releva la tête, non sans me jeter encore au passage un clin d'œil ricaneur.

« Ah! Ça va mieux! C'est curieux, hein? Quand ça se met à me faire mal, il suffit que tu me fasses ça pour qu'aussitôt la douleur s'arrête...

»

H prit entre ses mains les cheveux de la jeune fille ; docile, elle leva vers lui des yeux de chien fidèle et sourit. Un rai de lumière pâle, à cet instant, fit ressembler le beau visage à celui de la sexagénaire que Kashiwagi m'avait, l'autre fois, décrite. Lui, fier de son miracle, rayonnait, déliait presque. Riant haut, il assit la fille sur ses genoux et se mit à l'embrasser. Son rire, de branche en branche, se répercutait jusqu'au bas de la pente.

Comme je ne disais rien : « Pourquoi ne t'occupes-tu pas d'elle? fit-il en me désignant l'autre fille. Je l'ai pourtant amenée exprès pour toi. As-tu peur qu'elle ne se moque de toi, parce que tu bégayes? Bégaie, bon Dieu! Bégaie! Elle en pince peut-être pour les bègues!

— Ah! Vous êtes bègue? fit-elle, comme si elle s'en avisait seulement à l'instant. Il ne manque donc que l'Aveugle pour avoir les Trois Estropiés! »

Atteint au vif, je me sentis incapable de rester davantage à la même place. Je haïssais cette fille. Mais, dans une sorte de vertige, ma haine se mua étrangement en un brusque désir.

t Séparons-nous en deux et allons chacun de notre côté! Rendez-vous ici dans deux heures! » dit Kashiwagi tout en regardant, à nos pieds, le couple qui n'était pas encore rassasié de balançoire.

Laisant les deux autres, je descendis, avec ma partenaire, au pied du mamelon, du côté du nord. Puis, obliquant vers l'est, nous gravîmes une pente douce.

« Il a réussi à lui faire croire qu'elle est une " sainte Son coup habituel! dit la fille.

— Comment le savez-vous? demandai-je en bégayant affreusement.

— Kashiwagi et moi, on a été bien ensemble, tiens!

— Et maintenant, c'est fini ! Et ça vous laisse froide, hein ?

— Froide, bien sûr... Avec ces bancroches-là, il n'y a rien à faire... »

Ses paroles, cette fois, me remplirent de courage et ma question franchit mes lèvres sans encombre.

« Toi aussi, tu étais amoureuse de ses jambes?

— Assez ! Laissons là ses pattes de grenouille.. Mais je lui trouve de beaux yeux... »

A cette remarque, toute mon assurance s'évanouit. Quoi que Kashiwagi pût penser, il y avait au moins en lui une qualité, qui lui échappait à lui-même, mais lui valait d'être aimé. Moi par contre, à force de considérer qu'il n'était pas un trait de ma personnalité dont je

n'eusse conscience, j'étais si rempli d'orgueil que je ne refusais qu'à moi seul la possession de semblables qualités...

Au haut de la pente, nous débouchâmes sur une plaine en miniature où régnait une paix profonde. A travers les pins et les cryptomères se devinait, parmi d'autres collines, le profil incertain de Daimonjiyama et de Nyoi-ga-take. Les bambous tapissaient la pente qui, de la hauteur où nous étions, descendait jusqu'à la ville. En bordure des bambous, un cerisier à floraison tardive gardait encore ses fleurs. Pourquoi si tardives ? me demandais-je. Avaient-elles donc tant balbutié, bégayé leur éclosion?...

Je me sentais oppressé et j'avais un poids sur l'estomac. Pas à cause du whisky. Mais à mesure qu'approchait l'instant crucial, mon désir se faisait plus lourd, prenait ses distances à l'égard de mon corps, s'en abstrayait en quelque sorte, pour peser de tout son poids sur mes épaules — aussi noir et pesant qu'une bielle d'acier.

J'ai déjà dit combien j'appréciais — bienveillance ou malice — les efforts de Kashiwagi pour me lancer hardiment vers la vie. Mais, étant celui qui, au collège, avait rayé exprès le fourreau de dague de notre ancien, rien ne me désignait pour aborder la vie par sa surface claire : je l'avais, depuis longtemps, nettement discerné. Kashiwagi, lui, m'avait le premier enseigné la voie détournée et ténébreuse par où prendre la vie à revers. A première vue, cela paraissait mener droit à la destruction ; en réalité, cela foisonnait d'inattendus stratagèmes, métamorphosait la couardise en courage : c'était une sorte d'alchimie par qui ce que nous appelons vice se retrouvait ce qu'originellement il est : de l'énergie à l'état pur. Ce n'en était pas moins vivre selon un certain mode — vie de marche, de conquête, de changement et qui se pouvait perdre ; vie qu'on eût difficilement prétendue typique ; ayant néanmoins de la vie les caractères et les fonctions. A supposer qu'en un lieu qui échappe à nos regards, nous nous trouvions face à cette prémisse que toute vie est dénuée de sens, force nous est d'accorder au type de vie dont je parle autant de valeur qu'aux existences banales. Je me disais cependant que, dans le cas de Kashiwagi, il devait y avoir une sorte d'intoxication. Je m'en étais très tôt rendu compte : quelque aspect que revête notre connaissance, et si déprimante soit-elle, se tapit toujours au fond l'ivresse de connaître. Et ce qui sert à enivrer les gens n'est-il pas toujours alcool, après tout?...

... Nous nous étions assis près de touffes d'azalées aux teintes passées où s'étaient mis les vers. Quelle fantaisie avait poussé cette fille à me tenir compagnie? Je l'ignorais. A quel mouvement avait-elle obéi — j'emploie à dessein l'expression brutale — pour se vouloir ainsi salir ? Je l'ignorais aussi. Il doit sans doute exister ici-bas une forme

de passivité pleine de timidité et de gentillesse : il n'en fut rien ; elle me laissa seulement poser mes mains sur ses petites mains dodues, comme un essaim de mouches sur qui fait un somme. Un interminable baiser, la peau douce de son menton fouettèrent mon désir... Était-ce là ce dont j'avais si longtemps rêvé? La sensation elle-même me parut mince, bien peu de chose... Mon désir cependant galopait dans un manège à part... Le ciel nuageux et blanchâtre, le bruissement des bambous, les pathétiques efforts d'une bête à bon Dieu escaladant une feuille d'azalée, toutes ces choses continuaient d'exister comme devant, l'une ici, l'autre là, sans ordre ni harmonie.

J'essayai, pour sortir de l'impasse, de ne plus penser à cette fille, là, devant moi, comme à un objet de désir ; il faut penser plutôt qu'elle est la vie, me disais-je ; qu'elle est la barrière à franchir pour aller de l'avant et continuer de conquérir ; je ne dois pas laisser passer cette chance, car la vie ne viendra pas éternellement me faire des offres... Ces idées se pressaient dans ma tête, en même temps que le souvenir des humiliations sans nombre que mon bégaiement m'avait values chaque fois qu'incapables de franchir mes lèvres, les mots restaient bloqués dans ma bouche. J'aurais dû, dans ces moments-là, ouvrir résolument la bouche, proférer quelque chose pour m'emparer de la Vie, même en bégayant. L'exhortation brutale de Kashiwagi : « Bégaie! Bon Dieu! Bégaie! », cette clameur débraillée retentissait à mon oreille pour me stimuler... Ma main glissa vers le bas de la jupe.

Alors m'apparut le Pavillon d'Or.

Dans sa pleine majesté. Dans sa grâce mélancolique. Carcasse des fastueuses structures dont subsistaient les dorures écaillées. Toujours net, à cet incompréhensible point de l'espace qui le faisait tout à coup lointain à qui le croyait proche, amical et distant à la fois... Tel il m'apparut.

Maintenant, il obstruait le passage entre moi et la vie vers laquelle je tendais. Pareil d'abord à une miniature, il grandit à vue d'œil jusqu'à recouvrir entièrement le monde qui m'entourait, ; sans en omettre un détail ni un pouce, comme j'avais vu autrefois, dans la fine maquette du Pavillon d'Or, un Pavillon d'Or gigantesque englobant presque tout l'univers. Il emplissait le monde d'une puissante musique qui finit par receler en elle la signification de l'univers entier. Le Temple d'Or dont, parfois, l'élan vers la nue m'avait si fort ignoré, voici qu'il s'ouvrait à moi, m'octroyait place au sein de sa structure...

Ma compagne s'éloigna soudain d'un glissement si léger qu'elle fut bientôt aussi imperceptible qu'un grain de poussière : le Pavillon d'Or la rejetait ; mais du même coup aussi, la vie que je tentais d'appréhender. Cerné de partout par la Beauté, quel moyen de tendre

les bras vers la vie? La Beauté n'avait-elle pas aussi le droit d'exiger qu'on tint compte d'elle, qu'on renonçât au reste? Toucher d'une main l'éternité, de l'autre la vie, est une impossibilité. Si ce qui donne un sens à notre comportement à l'égard de la vie est la fidélité à un certain instant et notre effort pour éterniser cet instant, peut-être le Pavillon d'Or en était-il averti et avait-il voulu, pour quelques brèves secondes, se départir de son indifférence à mon égard? C'était comme s'il avait pris le visage d'un instant, était venu à moi pour me montrer le néant de ma soif de vivre. Dans la vie, l'instant qui prend couleur d'éternité, nous enivre ; mais le Pavillon d'Or savait bien que cela est sans valeur au prix de l'éternité revêtant l'aspect d'un instant, comme lui-même faisait précisément à cette minute. Et c'est bien dans ces moments-là que l'inaltérable Beauté est capable de paralyser nos vies, de distiller ses poisons dans nos existences. De Beau momentané que vie nous laisse entrevoir est impuissant contre pareils poisons : ils le mettent aussitôt en pièces, anéantissent et finissent par installer la vie "e-même dans une lumière sale d'anéantisseaient...

Le temps où la vision m'avait tenu totalement us son pouvoir avait été très court. Quand je revins à moi, le Temple d'Or avait disparu : n'était plus, très loin, vers le nord-est, à Kinugasa, qu'une construction, invisible d'où j'étais.

L'instant d'illusion où je m'étais senti accepté, étreint par lui, était passé : je me retrouvais étendu en haut d'une colline du parc de Kameyama, sans rien d'autre alentour que l'herbe, les fleurs, le vol monotone des insectes et une fille vautreée dans une pose lascive.

Devant ma soudaine timidité, elle s'assit, me jetant un regard blanc. Je remarquai le mouvement de torsion de ses hanches, tandis qu'elle me tournait le dos. Elle sortit une glace de son sac, ne dit pas un mot, mais son mépris me transperça par toute la peau, s'y fixant comme aux habits les « teignes », en automne.

Le ciel pendait bas. De fines gouttes de pluie tombèrent avec un petit brait sec sur les herbes, les feuilles d'azalées. Nous relevant promptement nous reprîmes en courant le sentier du retour.

Si cette partie de campagne m'a laissé un si fort goût de cendre, ce n'est pas seulement parce qu'elle s'acheva de la façon lamentable que j'ai dite. Ce soir-là, avant le coucher, le Prieur reçut de Tôkyô un télégramme dont il révéla aussitôt la teneur à tous ceux du temple.

Tsurakawa était mort. D'un accident, disait seulement le texte de la dépêche. Nous eûmes plus tard des détails : la veille au soir, il avait rendu visite à son oncle d'Asakusa et bu un peu de saké, ce dont il n'avait pas l'habitude. En rentrant chez lui, à deux pas de la gare, il

avait été heurté et renversé par un camion surgi d'une rue transversale. Fracture

du crâne : il était mort sur le coup. Sa famille,

désespérée, ne s'était avisée que tardivement qu'il lui fallait prévenir le Rokuonji, ce qu'elle avait fait le lendemain dans l'après-midi.

Je n'avais pas pleuré la mort de mon père, je pleurai celle de Tsurukawa. Car plus encore que la mort de père, elle avait pour moi d'étroites attaches avec les problèmes qui m'obsédaient. Depuis que je connaissais Kashiwagi, j'avais quelque peu négligé Tsurukawa ; mais à présent qu'il était mort, se trouvait à jamais tranché le seul fil qui me reliât au monde de la pleine lumière et du grand jour. Ce que je pleurais, c'était le grand jour perdu, la clarté perdue, l'été perdu...

J'aurais voulu voler jusqu'à Tôkyô pour présenter mes condoléances à sa famille : je n'avais pas d'argent. De Prieur, comme argent de poche, ne me donnait chaque mois que cinq cents yens. Quant à ma mère, elle était, on le sait, sans ressources, et tout ce qu'elle pouvait faire était de m'envoyer deux ou trois fois par an deux ou trois cents yens ; si même elle était allée vivre chez l'oncle, dans le district de Kasa, après avoir réglé ses affaires, c'est qu'elle ne pouvait vivre avec les cinq cents yens — à peine — d'offrandes mensuelles des paroissiens, ni l'infime subside versé par la préfecture.

J'avais bien du mal à me persuader que Tsurukawa fût mort, n'ayant pas vu son corps ni assisté à ses obsèques. Je revoyais ce jour où le soleil filtrait à travers les feuillages et où sa chemise blanche formait des vagues sur ventre... Était-il possible que ce corps ne fût plus que cendres? Comment l'imaginer dans tombe, ce corps, et cette âme, qui ne semblaient faits que pour la lumière, à qui la seule lumi s'accordait? Rien, en lui, absolument rien n pouvait faire prévoir une fin prématurée. Il n'avait pas trace en lui de quoi que ce fût r semblant de près ou de loin à la mort, tant il semblait naturellement à l'abri de l'angoisse et de la douleur... Mais je me demandais si ce n'était pas là précisément ce qui expliquait sa fin brutale. Peut-être n'y avait-il aucun moyen de l'en préserver? Car, tout en lui étant d'un métal pur, il avait, des bêtes de race, la fragilité. Quant à moi, qui en tout étais son contraire, n'était-ce pas une existence interminable et maudite qui m'était promise?

Il habitait un univers aux transparentes structures, qui avait toujours été pour moi un- impénétrable énigme ; mais sa mort rend l'énigme encore plus terrifiante. Ce transparent univers, un camion tout à coup surgi l'avait broyé, comme il eût fait d'une feuille de verre rendue

invisible par sa transparence même, Que Tsurukawa ne fût pas mort de maladie, ah ! comme cela cadrerait bien avec cette image! D'un côté, une vie d'un tissu incomparablement pur ; de l'autre, la mort sous sa plus pure forme — l'accident : merveilleuse convenance! Une collision d'une seconde, et sa vie s'était combinée à la mort! Comme par une foudroyante réaction chimique! Il fallait cette voie brutale que l'adolescent étrange et sans ombre rejoindre son ombre et sa mort...

L'univers habité par Tsurukawa foisonnait sentiments clairs et d'intentions généreuses ; mais je l'affirme catégoriquement, cela ne reposait ni sur une permanente méprise ni sur un excès d'indulgence dans sa manière de juger. Cette âme remplie de lumière, et qui n'était de ce monde, était sous-tendue par une vigueur physique, une souplesse puissante qui servaient de régulateur aux actes. Il y avait je ne sais quelle incomparable justesse dans la façon qu'il avait de traduire en autant de sentiments clairs chacune de mes ténèbres intérieures. Parfois même, devant l'exactitude minutieuse des correspondances, devant la perfection du contraste, un soupçon m'avait effleuré : Tsurukawa n'avait-il pas fait en lui-même, dans son propre cœur, des expériences pareilles aux miennes?... Il n'en était. Son univers, dont la pure lumière n'éclairait qu'une face des choses, composait un système d'une fine texture, avec, semblait-il, une précision dans le détail ténu approchant presque celle du mal. Sans la jeune, infatigable force de son corps, sans le jeu incessant de ses muscles pour le retenir, ce bel univers transparent se fût — qui sait ? — effondré sur l'heure... Tsurukawa avait couru, couru ; le camion l'avait renversé. Cet air de contentement, ce corps parfaitement décontracté qui valaient à Tsurukawa la sympathie de tous, maintenant qu'ils avaient disparu, m'entraînèrent en d'insondables réflexions touchant ce que nous voyons des créatures humaines. Je trouvais étrange qu'un être, de par sa seule existence, sa seule présence devant nos yeux, pût exercer sur nous un aussi éclatant pouvoir. Je songeais à tout ce que l'esprit doit apprendre du corps pour parvenir à un si spontané sentiment de son existence. Le Zen fait, dit-on, de l'effacement des apparences la réalité absolue ; et le pouvoir d'authentique vision résiderait, en somme, dans la connaissance que notre cœur n'a forme ni apparence. Mais pour être en mesure de saisir l'absence même de ces apparences, ne faut-il pas diriger vers la fascination des formes un regard particulièrement aigu? Et qui serait impuissant à percevoir objectivement formes et apparences, comment pourrait-il distinctement percevoir, distinctement reconnaître leur absence? C'est ainsi que la claire et distincte forme de Tsurukawa — être qui, du seul fait qu'il existât, produisait de la clarté, que l'on pouvait atteindre par la vue ou par le toucher, qui était en quelque sorte la vie même —, maintenant qu'il avait disparu, semblait avoir

été la plus nette représentation de l'obscur absence de formes ; comme le sens qu'il avait de sa propre existence, le plus réel modèle du néant sans forme : tout se passant en somme comme s'il était simplement devenu une équivalence et un symbole du non-être. Si l'on pouvait par exemple associer, avec une parfaite convenance, Tsurukawa et les fleurs de mai, c'est précisément que ces

fleurs convenaient à merveille à sa soudaine mort en mai, et qu'elles s'harmonisaient avec celles dont on avait rempli son cercueil.

Ma vie, à moi, à la différence de celle de Tsurukawa, n'offrait aucune sérieuse possibilité de symbole ; et c'est pourquoi il m'était si indispensable. Ce que, par-dessus tout, je lui enviais, c'était d'avoir conduit sa vie à son terme sans qu'il eût le moins du monde conscience de porter, comme moi, sur ses épaules, une individualité ou une mission particulières. Or, c'était précisément cela, ce sentiment d'être une individualité particulière, qui dépouillait ma vie de toute charge de symbole, bref de toute possibilité de devenir, comme celle, de Tsurukawa, une base de comparaison avec autre chose ; qui me dénudait en conséquence du sens de l'expansion et de la solidarité de ce qui vit ; qui se trouvait donc à l'origine de cette solitude qui me poursuivait partout et sans fin. Oui, c'est étrange : je ne me sentais même pas de solidarité avec le néant.

Et ce fut de nouveau pour moi la solitude.

Je ne revis plus la fille de Kameyama ; mes relations avec Kashiwagi devinrent beaucoup plus distantes. Certes, la manière dont il vivait continuait d'exercer sur moi un fort pouvoir de fascination, mais pour peu que je voulusse y résister et, même à contrecœur, m'en écarter, c'est à la mémoire de Tsurukawa que je me sentais porté à rendre hommage.

J'écrivis à ma mère pour lui dire sans ambages de ne plus me venir voir jusqu'à mon ordination, Je le lui avais déjà dit verbalement, mais il me fallait le lui redire, et sur le ton le plus énergique, pour ma propre tranquillité d'esprit. Dans sa réponse, elle me décrivit gauchement le dur travail qu'elle fournissait à la ferme de l'oncle. Suivait un chapelet de recommandations un peu simplettes. Et, pour finir, cette phrase : « Je ne veux pas mourir avant de t'avoir vu à la tête du Rokuonji. » Ces mots me remplirent de dégoût et, pendant plusieurs jours, de malaise.

Même au cours de l'été, je n'allai pas voir ma mère. Un été que la médiocrité de la nourriture me rendit fort pénible. Vers la mi-septembre, on annonça le passage probable d'un violent typhon. Il fallait quelqu'un, pour veiller la nuit, au Pavillon d'Or. Je me proposai

et obtins d'être désigné.

Je crois que c'est vers ce temps-là qu'un changement subtil commença de se dessiner dans mes sentiments à l'égard du Pavillon d'Or. Non que je pusse parler d'aversion, mais je pressentais qu'un jour viendrait inmanquablement où ce qui germaît peu à peu en moi se révélerait absolument incompatible avec son existence. Cela était devenu clair après l'histoire du parc de Kameyama, mais je redoutais de mettre un nom sur ce que j'éprouvais. Néanmoins, j'étais heureux que le Pavillon d'Or me fût confié toute une nuit et je ne dissimulai pas ma joie.

On me remit la clé du Kukyôchô, objet d'une vénération toute particulière, parce que, à quelque quinze mètres du sol, était noblement accrochée aux linteaux une plaque de bois portant un texte autographe de l'empereur Gokomatsu.

La radio annonça que le typhon serait sur nous d'un moment à l'autre, mais rien ne se faisait sentir encore. Si l'après-midi avait été coupé d'averses, à présent la pleine lune montait, éclatante, dans le ciel nocturne. Les gens du temple étaient sortis dans le jardin, scrutant le ciel et faisant des commentaires. « C'est le calme avant la tempête », dit quelqu'un.

L'apaisement du sommeil se fit sur le temple. J'étais seul dans le Pavillon d'Or. Aux endroits que n'atteignait pas le clair de lune, je me sentais enveloppé par la pesante, somptueuse ténèbre du Temple d'Or, et j'en étais extasié. Cette très véridique sensation, lentement, profondément me pénétra jusqu'à devenir une sorte d'hallucination. Je m'en aperçus et compris que je me trouvais à présent dans la vision qui, au parc de Kameyama, m'avait coupé de la vie. J'étais seul, enveloppé dans l'absolu du Pavillon d'Or. Était-ce moi qui le possédais ? Ou étais-je possédé par lui ? .N'allions-nous pas plutôt atteindre un point d'équilibre rare où je serais autant le Pavillon d'Or que le Pavillon d'Or serait moi ?

Vers onze heures et demie, le vent prit de la violence. J'allumai ma lampe de poche, grimpai les étages, introduisis la clé dans la serrure du Kukyôchô,

Je m'appuyai à la balustrade. Le vent arrivait du sud-est. Pourtant, le ciel était resté le même. Entre les algues de l'étang, l'eau reflétait l'image de la lune. La nuit n'était que rumeurs d'insectes et coassements de grenouilles. Quand je reçus la première gifle de vent, un frisson presque voluptueux me courut sur la peau. Le vent n'allait-il pas, soufflant de plus en plus fort, prendre des allures de tempête, et dévastant tout, nous anéantir ensemble, le Pavillon d'Or et moi ? Mon

âme était en deux places à la fois : au sein du Pavillon d'Or et sur l'aile des vents. Le temple, sur qui se modelaient docilement les structures de mon univers, sans nulles draperies à abandonner aux souffles, gardait son flegme sous l'averse des rayons de lune. Mais le vent, mes vœux scélérats, finiraient bien par le secouer, le réveiller et, à la minute de l'écroulement, lui voler le sens de son arrogante existence. Oui, j'étais pris dans les plis de la Beauté ; incontestablement, je me trouvais au sein du Beau ; mais eussé-je pu, cette sensation, l'éprouver avec une telle plénitude, si je n'eusse attisé le vent, dont la volonté sauvage ne cessait de se faire de plus en plus impérieuse ? De même que Kashiwagi m'avait hurlé : « Bégaie! Bon Dieu! Bégaie! », j'essayais d'éperonner le vent, en criant les mots dont on excite un cheval lancé au galop : « Plus fort! Plus vite! Allons! Encore un effort! » ' .Isc`B La forêt se mit à bruire. Aux abords de l'étang, les branches agitées se heurtèrent. Dans le ciel de nuit, le bel indigo paisible avait fait place à un gris roux épais et trouble. Par-delà le bavardage nullement atténué des insectes, arrivait, encore amorti, du bout de l'horizon, et comme duvetant le paysage, le sifflement chargé de mystère.

Je regardais les nuages passer en foule devant la lune. D'un après l'autre, ils surgissaient, comme des bataillons, de derrière les collines d'en face, montant du sud à l'assaut du nord. Il y en avait de compacts ; il y en avait de légers. Il y en avait d'immenses ; il y avait, sans nombre, des avortons de nuages. Tous glissaient devant la lune, survolaient le toit du Pavillon d'Or, puis, toujours galopant, disparaissaient vers le nord où semblait les appeler quelque importante affaire. Je croyais entendre le cri, au-dessus de ma tête, du phénix d'or.

Le vent, tout à coup, tombait, puis reprenait de plus belle. A ces sautes, la forêt réagissait avec une extrême sensibilité, tantôt silencieuse et tantôt en révolution. Le reflet, aussi, de la lune dans l'étang fluctuait, s'éteignant et se rallumant tour à tour ; parfois, il rassemblait ses clartés éparses pour nettoyer d'un seul coup la surface des eaux.

Les paquets de nuées lovés en face sur les collines se déroulaient par tout le ciel comme une gigantesque main. C'était fantastique de les voir se tordre et se bousculer tandis qu'ils approchaient. Une trouée claire se dessinait- elle? A l'instant elle était recouverte. Mais quand passait un nuage léger, je pouvais, à travers, deviner la lune cernée d'une indécise auréole.

Toute la nuit le ciel connut cette agitation ; mais sans nulle crue de violence qui pût donner de l'inquiétude. Je dormis au pied de la balustrade. Au matin, le ciel était déblayé. Le vieux sacristain vint me

réveiller : « C'est une chance que le typhon se soit écarté de Kyôtol », dit-il.

CHAPITRE VI

La mort de Tsurukawa m'emplit l'âme de deuil pendant près d'une année. Je me refis sans peine à la solitude. Je me rendis compte, une fois de plus, que pour moi la vie la moins pénible était celle où l'on n'adresse la parole à personne. Même mon impatience de vivre me quitta. Chaque jour mort avait son charme.

La bibliothèque de l'université était ma seule et unique distraction. Qu'y lisais-je? Non pas des livres sur le Zen, mais, à mesure qu'elles me tombaient sous la main, des traductions de romans et d'ouvrages philosophiques. Je n'ose ici donner le nom de ces écrivains et philosophes. Certes, je subis leur influence, et ils sont plus ou moins responsables de l'acte que je commis par la suite ; je tiens pourtant à croire que cet acte m'appartient en propre, et je m'irriterais notamment qu'on l'imputât à l'influence directe de quelque philosophie existante.

Je l'ai dit : ma seule fierté, depuis l'enfance, e venait de ne pouvoir me faire comprendre, et je ne me sentais nullement porté à vouloir m'exprimer de façon à être compris. Me forçais-je à clarifier ma pensée? C'était sans nulle préoccupation d'aucune sorte. Était-ce même pour me comprendre moi-même ? Je reste dans le doute ; car pareille exigence monte du fond de l'être et finit toujours par jeter un pont entre soi et les autres. Quand agissait sur moi la vénéneuse beauté du Pavillon d'Or, tout un pan de moi-même devenait opaque ; et comme cette forme d'intoxication était exclusive de toute autre, je ne pouvais lui résister que par une spéciale tension de ma volonté afin

de préserver ce qui, de moi, restait clair. J'ignore ce qu'il en est pour les autres ; mais pour moi, c'est cette clarté même qui est moi, sans que je puisse néanmoins prétendre en fin de compte être possesseur d'un moi parfaitement clair...

J'entrai en seconde année d'université : c'était en 1948. Pendant les vacances de printemps, il arriva que le Prieur s'absenta un soir. Seul, sans amis, je n'avais qu'un moyen de profiter de cette liberté qui me tombait du ciel : faire une promenade solitaire. Je sortis donc et franchis le portail de l'enceinte extérieure. Près du fossé qui la bordait était planté un écriteau. Je l'avais vu cent fois, ce vieil écriteau, mais voici qu'aujourd'hui je me tournai vers lui et me mis sans hâte à déchiffrer les caractères éclairés par la lune.

avis

Il est formellement interdit ;

1. De toucher à quoi que ce soit sans autorisation ;
2. De porter atteinte, sous quelque forme que ce soit, à la préservation de ce domaine.

Toute infraction sera punie conformément à la loi.

Arrêté ministériel du 31 mars 1928.

De Ministre de l'Intérieur.

L'avis concernait de toute évidence le Pavillon d'Or. Et pourtant, qui l'eût pu déduire de ces termes abstraits? Et quelle conclusion était-on en droit d'en tirer, sinon que le lieu qui portait un pareil écriteau, et le lieu où se dressait l'inaltérable, l'indestructible Temple d'Or, n'avaient certainement rien de commun ? D'écriteau lui-même déterminait, en quelque sorte, à l'avance, un acte proprement impensable, impossible. D'auteur de l'arrêté était à coup sûr tombé sur la tête, de désigner en termes si généraux un acte que seul un fou pouvait concevoir; comment espérait-il effrayer un fou par la menace du châtiment? Il y eût fallu sans doute une écriture spéciale, intelligible aux seuls fous.

Tout en m'abandonnant à ces billevesées, j'aperçus une silhouette qui venait de mon côté, le long du grand chemin. De flot des visiteurs, à cette heure, s'était depuis longtemps écoulé. Da nuit appartenait aux effets de clair de lune sur les pins, aux faisceaux des phares, là-bas, dans l'avenue où passaient les autos.

Soudain, je le reconnus ; à sa démarche ; c'était Kashiwagi. Effaçant alors la distance que j'avais exprès maintenue entre nous pendant toute une année, je ne me souvins plus que de ce qu'il avait fait pour moi et du gré que je lui en savais. Car il m'avait bel et bien guéri. Du

jour où je l'avais rencontré, ses stupéfiants pieds bots, son langage abrupt, blessant, ses confidences cyniques avaient soulagé mon âme percluse. Je devais alors entrevoir pour la première fois ce qu'est le bonheur de converser avec quelqu'un sur un pied d'égalité. Je devais goûter — aussi vive que celle du péché — la joie des plongées au plus profond de la conscience de soi : je m'y connaissais prêtre et bègue à la fois, et me carrais dans cette connaissance ; tandis que l'influence de Tsurukawa, elle, balayait tout cela.

J'accueillis Kashiwagi avec le sourire. Il avait son uniforme d'étudiant et, à la main, un paquet long et mince.

« Sortais-tu? demanda-t-il.

— Non.

— Content de te voir. Parce que... » ajouta-t-il en s'asseyant sur une marche. Il défit son paquet : deux flûtes noires et luisantes apparurent... « un de mes oncles vient de mourir, au pays ; il m'a laissé cette flûte-là comme souvenir. Mais j'ai encore celle qu'il m'avait donnée autrefois, quand il m'apprenait à jouer. Celle-ci paraît plus belle, mais je préfère

l'autre, j'y suis fait. Et comme il serait stupide d'en garder deux, je suis venu avec l'idée de te donner l'autre. »

Personne ne m'avait jamais fait de cadeau ; c'était pour moi une grande joie que d'en recevoir un, quel qu'il fût. Je pris la flûte et l'examinai. Elle avait cinq trous, quatre dessus, un dessous.

Kashiwagi continua :

« J'ai appris dans le style Kinko... Comme la lune, ce soir, était exceptionnellement belle, je suis venu ici avec l'espoir de pouvoir jouer au Pavillon d'Or; de te donner une leçon peut-être aussi...

— Tu es bien tombé, le Prieur est sorti ; alors le vieux factotum ne s'en fait pas. H n'a pas encore fini ses balayages. On ne ferme qu'après.
»

Cette brusquerie dans la façon dont il avait surgi, dans sa demande de jouer de la flûte au Pavillon d'Or sous prétexte que la lune était belle, contrariait l'image que je me faisais de Kashiwagi. Mais dans ma monotone existence, toute surprise était, de soi seule, une joie. Ma flûte à la main, je conduisis Kashiwagi au Pavillon d'Or.

De quoi parlâmes-nous cette nuit-là? Je ne 'en souviens plus très bien. Je ne crois pas que nos propos aient été très substantiels, toujours est-il que Kashiwagi renonça totalement à ses excentricités philosophiques et au ' de ses paradoxes. Peut-être n'était-il

venu que pour me dévoiler une face insoupçonnée de lui-même ?... De fait, cette mauvaise langue, qui ne semblait s'intéresser à la Beauté que pour la profaner, se révéla une nature pleine de raffinement. Il avait de la Beauté une conception infiniment plus déliée que la mienne, dont il m'entretint, non avec des phrases, mais par ses gestes, son regard, les airs qu'il tirait de sa flûte, ou ce front qui saillait dans le clair de lune...

Nous nous appuyâmes au garde-fou du Chôondô, au premier étage. La galerie où nous étions courait sous l'avancée de l'auvent à molle cambrure, soutenue par huit consoles, fort élégantes, de style indien ; elle paraissait surgir de l'étang où la lune s'était logée. Kashiwagi commença par une courte mélodie : Le Chariot du palais. Sa virtuosité me stupéfia. Comme lui, j'appliquai mes lèvres à l'embouchure, mais aucun son ne sortit. Alors, avec patience, il m'enseigna l'art de tenir la flûte 'en maintenant la main gauche au-dessus, la manière de placer les doigts juste où il faut, comment coller les lèvres à l'embouchure et projeter l'air en l'étalant sur toute la largeur de l'anche. J'essayai encore, plusieurs fois, sans plus de succès. Les joues, les yeux congestionnés, je voyais, bien qu'il n'y eût pas un souffle, la lune dans l'étang se briser en mille éclats.

Complètement épuisé, je me demandai un instant si Kashiwagi ne m'imposait pas cette torture exprès, pour se divertir de mon bégaiement. Peu à peu cependant, l'effort physique que je déployais pour faire jaillir un son qui né voulait pas sortir me parut, en quelque sorte, purifier l'effort cérébral auquel j'étais habituellement astreint quand, plein d'appréhension, je tentais de proférer sans accroc la première parole. Il me semblait que ces sons qui ne voulaient pas sortir, ils devaient exister, j'en étais sûr, quelque part dans ce calme univers éclairé par la lune. Heureux si je pouvais, pour prix de mes efforts, les atteindre au moins, et les éveiller !

Mais comment l'atteindre, comment ? ce son divin que Kashiwagi tirait de sa flûte ? C'était affaire de technique, rien de plus ; la Beauté était affaire de technique. Je me dis que son affreuse infirmité n'empêchait pas Kashiwagi de se hausser jusqu'à la plus belle, la plus pure musique, et qu'en travaillant, je le pourrais, moi aussi. Cette pensée me remplit de courage. Mais je compris aussi autre chose : que si les notes du Chariot du palais avaient si pure résonance, c'était, sans doute, à cause de la belle nuit, de ce décor chargé de poésie, mais aussi des hideux pieds bots de Kashiwagi.

Quand je le connus mieux, j'appris qu'il avait en horreur la Beauté qui dure. H n'aimait que ce qui s'évapore à l'instant : la musique, les arrangements de fleurs flétris en quelques jours ; il détestait

l'architecture, la littérature. Pour qu'il vînt au Pavillon d'Or, il avait fallu ce clair de lune sur le temple...

Quelle étrange chose, pourtant, que la musique! Cette Beauté si brève à qui le flûtiste donne l'être change un instant fini en pure durée ; jamais on ne la reverra ; comme ces êtres qui ne font que passer, comme les éphémères, elle est émanation pure, abstraction parfaite de la vie même. Rien ne ressemble à la vie, comme la musique ; pourtant, bien que la beauté du Pavillon d'Or fût de la même essence, il n'était rien qui, autant qu'elle, parût loin de la vie, rempli de dédain pour elle... A la seconde même où Kashiwagi acheva Le Chariot du palais, la musique, cette immatérielle existence, expira ; et il ne resta plus, intactes, inentamées, que la forme hideuse de Kashiwagi et sa ténébreuse pensée.

Ce qu'il attendait de la Beauté, ce n'était assurément pas des consolations! Je n'avais pas besoin qu'il me le dît pour le savoir. Ce qu'il aimait, c'était le moment où, après avoir, pour quelques minutes, de son souffle emplissant la flûte, créé une beauté soluble dans l'air, il retrouvait, plus nets, plus neufs que devant, ses pieds de bancroche, ses pensées pleines d'ombre. L'inutilité du Beau, le fait que la Beauté, une fois sortie de son corps, ne laissât aucune trace, qu'elle ne changeât rien à rien, voilà ce qu'il aimait; rien d'autre. Ah! s'il en eût pu être de même pour moi, comme la vie me fût devenue légère!

Inlassablement, sans me dégoûter, je recommençai mes essais en suivant les conseils de Kashiwagi. J'avais la face congestionnée, je haletais... Et brusquement, comme si je fusse devenu oiseau et que mon gosier eût laissé passer un petit cri, ma flûte rendit un son unique» combien rustre et barbare!

« Ça y est! » cria en riant Kashiwagi. Certes, pour un joli son, ce n'était pas un joli son! Mais enfin il sortait, se succédant à lui-même! A cette voix mystérieuse, qui ne me paraissait pas du tout émaner de moi, je rêvai d'une autre, celle du phénix en cuivre doré, au-dessus de nos têtes.

A force de travailler, chaque soir, selon les directives d'un manuel que Kashiwagi m'avait prêté, je fis des progrès. Je fus bientôt capable de jouer des airs comme Soleil levant rouge sur fond blanc, et retrouvai toute mon amitié d'autrefois pour Kashiwagi.

En mai, il me parut que je devais lui faire un cadeau de remerciement. Mais, sans argent, je me résignai à lui en parler. « Je ne veux rien qui s'achète », me répondit-il. Puis, en tordant sa bouche d'étrange façon, il ajouta : « Dis-moi, puisque tu as eu la gentillesse de parler de ça, il y a une chose qui me ferait plaisir. Ces temps derniers,

j'aurais bien aimé faire un arrangement de fleurs, mais elles sont trop chères... En ce moment, au Pavillon d'Or, les iris et les glaïeuls donnent à plein. Tu ne pourrais pas m'en apporter une demi-douzaine : en boutons, entrouverts et en pleine fleur? Avec quelques quenouilles de roseaux?... Ce soir, tiens, ce serait parfait, Que dirais-tu de venir chez moi ce soir ? »

C'est seulement après avoir — bien légèrement! — accepté que je m'avisai qu'il me demandait bel et bien de commettre un vol. J'étais condamné, sous peine de perdre la face, à me faire voleur de fleurs.

Ce soir-là, le repas fut sans riz : seulement des légumes bouillis, avec du pain noir, lourd comme du plomb. Par chance, c'était samedi et dès l'après-midi — on avait quartier libre — ceux qui voulaient sortir étaient déjà partis. Le samedi soir, on est libre de se coucher tôt ou de ne rentrer qu'à onze heures, et l'on peut, le lendemain, faire la grasse matinée — « l'oubli dans le sommeil », comme on l'appelle. Le Prieur aussi était déjà sorti,

A partir de six heures et demie, il fit noir. Le vent se leva. J'attendis la première cloche de la nuit. A huit heures, retentirent, hautes et claires, annonçant la première veille, les dix- huit notes de la mélodie Ojikichô, à gauche de la porte centrale ; les vibrations traînèrent longuement dans l'air.

Près du Pavillon d'Or se trouvait une sorte de bassin à lotus dont l'eau, retenue par un barrage en demi-cercle, se déversait en cascadelles dans la grande pièce d'eau. Là, croissait à plaisir l'iris des prés. Us étaient, ces jours-ci, exceptionnellement beaux ; m'approchant, je les entendis bruire dans le vent de la nuit. Haut déployés, les pétales violets, parmi le murmure paisible de l'eau, frissonnaient. Il faisait très sombre dans ce coin du jardin ; le violet des corolles, comme le vert foncé des feuilles, paraissait noir. Je voulus casser quelques tiges, mais le vent complice les faisait glisser, sifflantes entre mes doigts ; le tranchant d'une feuille me coupa.

Quand j'arrivai chez Kashiwagi avec une pleine brassée de quenouilles et d'iris, je le trouvai allongé par terre en train de lire. J'avais craint — elle habitait la même pension — de rencontrer la fille de l'autre fois, mais elle devait être sortie.

Ce larcin me rendait tout joyeux. Le premier contact avec Kashiwagi se traduisait toujours pour moi par de menues immoralités, de menus sacrilèges, de menues manifestations de l'esprit du mal, toutes choses qui me remplissaient de contentement. Je me demandais toutefois si, à un accroissement régulier de la « charge » de mal, correspondrait indéfiniment un accroissement parallèle de mon plaisir.

Mon cadeau rendit Kashiwagi follement heureux. Il alla emprunter à sa propriétaire ce dont il avait besoin ; récipient plat, seau, etc. (La maison était sans étage et la chambre de Kashiwagi, une minuscule pièce à l'écart.)

Je pris sa flûte, appuyée contre le mur de l'alcôve, et me mis à jouer une brève étude, fort bien d'ailleurs puisqu'en rentrant, il resta tout étonné. Mais le Kashiwagi de ce soir n'était plus le même que celui qui était venu au Pavillon d'Or.

« Avec la flûte, tu ne bégaies pas du tout, fit-il. J'étais pourtant curieux d'entendre bégayer un air. C'est d'ailleurs pour ça que je t'avais appris. »

Ce simple trait nous replaçait dans la même situation qu'au départ. Il regagnait ses positions ; cela me mettait à l'aise pour lui reparler de la jeune fille de la maison espagnole.

« Ah! Cette fille-là? Voilà un bail qu'elle est mariée, dit-il simplement. J'ai quand même remué ciel et terre pour lui apprendre à cacher qu'elle n'était plus vierge. Son mari est un brave type sans malice. Alors, ça m'a tout l'air de bien aller

Tout en parlant, il sortait brin par brin les iris du seau où ils trempaient, les examinait avec un très grand soin, ne coupait les tiges que sous l'eau. L'ombre de la fleur qu'il tenait entre ses doigts se mouvait, immense, sur la paille des nattes. Soudain, il dit : « Tu connais, dans le chapitre de l'Eclaircissement populaire, du Rinzaïroku, la phrase fameuse : " Si tu croises le Bouddha, tue le Bouddha ; si tu croises ton ancêtre, tue ton ancêtre?... "

— Si tu croises un disciple du Bouddha, enchainai-je, tue le disciple du Bouddha ; si tu croises tes père et mère, tue tes père et mère ; si tu croises ton parent, tue ton parent. Alors seulement tu trouveras la délivrance,

— Oui. Eh bien, il s'agissait de ça, Cette fille était disciple du Bouddha.

— Et alors, tu as trouvé la délivrance? »

Kashiwagi grogna quelque chose en considérant la disposition de ses iris, puis :

« Pour ça, il faudrait tuer mieux. »

Une eau limpide emplissait le vase dont l'intérieur était couleur d'argent. Une des pointes du hérisson fixe-tiges était un peu tordue avec un soin méticuleux, Kashiwagi la redressa. Mal à l'aise, je dis pour combler le silence :

Tu dois connaître le problème du " sage Nansen tuant un chat " ? A la fin de la guerre, le Prieur, au temple, en a fait le thème d'une homélie...

Tu veux parler de " sage Nansen tue un chat " » ? Ce disant, Kashiwagi cherchait, d'après la forme du vase, l'adéquate longueur d'une tige de quenouille. « C'est un problème que, dans une vie d'homme, on rencontre plus d'une fois, mais chaque fois sous un aspect différent. Et c'est un sale problème ! A chaque tournant de l'existence, il est là, toujours le même, et pourtant sous un aspect, avec un sens différents. Ce chat — admetts-le — n'était pas ordinaire : beau, certes ! comme pas un, n'est-ce pas ? Des yeux d'or... Un pelage lustré... Toute la beauté, toute la jouissance du monde, comme un ressort prêt à se détendre rassemblées, cachées dans ce petit corps élastique... Un bloc de beauté : voilà ce que la plupart des exégètes n'ont pas su remarquer. Sauf moi. Or, notre chat bondit d'un hallier, tout à coup ; sa prune est douce et remplie d'une lueur rusée ; il se fait prendre — exactement comme s'il l'avait fait exprès. Et c'est cela qui provoque la querelle entre les deux groupes de moines. Parce que si la Beauté peut se livrer à n'importe qui, elle n'est la chose de personne. La Beauté — comment dire ? — oui, c'est confine une dent cariée, qui vous râpe la langue, qui accroche, qui fait mal, qui monte en épingle son existence.

A la fin, ou n'en peut plus de douleur et le dentiste vous l'arrache. Alors, en voyant dans le creux de la main cette petite chose brune, sale, sanguinolente, on se dit à peu près : " C'est ça ? Est-ce bien là cette chose qui me faisait si mal, qui ne cessait si désagréablement de me rappeler son existence, qui poussait en moi des racines si tenaces ? Ce n'est plus que matière morte ! Mais cette chose, et celle de tout à l'heure sont-elles bien une seule et même chose ? Si celle-ci, au départ, faisait partie de mon enveloppe extérieure, comment, par quelle connexion se liant à mon moi interne, a-t-elle pu devenir pour moi source de douleur ? Sur quelle base repose-t-elle ? Cette base, existait-elle en moi ? Ou bien dans cet objet ? Quoi qu'il en soit, ce qu'on m'a arraché de la gencive, et ce qui gît dans le creux de ma main, sont deux choses totalement différentes. Positivement, ceci n'est plus cela. "

« Eh bien, vois-tu, pour la Beauté, c'est la même chose. Tuer le chat, c'était arracher la dent qui fait mal, extirper la Beauté à la gouge. Etait-ce bien résoudre le problème ? Je ne sais pas. Les racines du Beau n'en étaient point, pour autant, tranchées ; morte la bête, sa beauté ne l'était peut-être pas. Et c'est pour se moquer de cette solution trop commode que Chôshu met ses sandales sur sa tête. Il savait, pour ainsi dire, qu'il n'est pas d'autre solution que d'endurer le mal de dents. »

L'interprétation de Kashiwagi était tout à fait originale, mais j'avais l'impression qu'en réalité elle me visait et que Kashiwagi, qui me pénétrait à fond, ironisait sur mon impuissance à résoudre mes problèmes. Pour la première fois, il me fit vraiment peur. Effrayé de mon silence même, je lui demandai : « Toi, alors, qui es-tu : Nansen ou Chôshu ? »

— Qui je suis ? Pour l'instant je suis Nansen, et toi Chôshu ; mais un jour, ce sera peut-être l'inverse... Parce que ce problème est, à la lettre, aussi changeant qu'une prune de chat... »

Tout en devisant, Kashiwagi jouait des mains avec délicatesse, disposait le petit hérisson fixe-tiges, en fer rouillé, au milieu de la vasque, y empalait une quenouille figurant le ciel, ajustait les iris préalablement formés en un ensemble trifolié : peu à peu, un arrangement de fleurs de l'école Kansui prenait tournure. Un tas de menus cailloux ronds, blancs ou bruns, lavés, nets, impeccables, attendaient, à côté de la vasque, l'instant de la dernière main.

Il n'est pas d'autre mot que « prodigieuse » pour rendre compte de la dextérité de Kashiwagi. C'était une succession de petites décisions catégoriques ; effets de contraste et de symétrie convergeaient avec une infaillible sûreté. En sorte que, soumises aux contraintes fixes d'une mélodie, on voyait ces plantes de la nature introduites avec un éclat magnifique au sein d'un ordre artificiel. Fleurs et feuilles, qui existaient comme elles étaient, se métamorphosant instantanément en fleurs et feuilles telles qu'elles devaient être. Ce n'étaient plus quenouilles et iris venus d'une touffe, d'un pied quelconques, anonymes ; c'était bien plutôt, dans une absolue netteté de contours, dans un absolu dépouillement, l'essence même des iris, l'essence même des quenouilles.

Il y avait toutefois de la cruauté dans les gestes de Kashiwagi. Ses mains se comportaient, à l'égard des plantes, comme si elles eussent bénéficié de je ne sais quel obscur et déplaisant privilège. Voilà pourquoi, peut-être, chaque fois que, dans un claquement, le sécateur cisailait une tige, j'avais l'impression de voir perler du sang...

Kashiwagi avait terminé. Sur la droite du vase, à l'élan rectiligne de la quenouille, se mariaient les courbes pures des feuilles d'iris ; une fleur était épanouie ; les deux autres, des boutons en train de s'ouvrir. L'ensemble emplissait presque l'espace de la minuscule alcôve. Sur l'eau de la vasque, les jeux de l'ombre et de la lumière s'immobilisèrent. Le gravier qui masquait le hérisson de métal suggérait tout un bord de rivière à l'onde extraordinairement limpide.

« Un vrai chef-d'œuvre ! fis-je. Où as-tu appris ? »

— Avec une femme du quartier qui donne des leçons. Elle devrait arriver d'un moment à l'autre. Nous sommes devenus amis et elle m'a donné des leçons. Mais maintenant que je peux, comme tu vois, me débrouiller tout seul, elle commence à m'assommer. Elle est encore jeune et belle. Je crois bien que pendant la guerre,

elle avait un militaire ; elle aurait fait une fausse couche et lui aurait été tué sur le front. Depuis, elle ne fait que courir après les hommes. Elle a un peu d'argent et les leçons qu'elle donne, c'est pour satisfaire sa marotte. Quoi qu'il en soit, tu peux, ce soir, l'emmener où tu voudras : où que ce soit, elle ira. » ... Je me sentis submergé par une vague d'impressions désordonnées. Quand j'avais vu cette femme, du haut de la Porte Monumentale, u Nanzenji, Tsurukawa était à mes côtés, aujourd'hui, trois ans plus tard, je l'allais voir paraître devant moi, mais la verrais avec les yeux de Kashiwagi. Son drame, dont ma claire prunelle avait avec respect contemplé le mystère, je n'y jetterais plus à la dérobée qu'un regard honteux, de l'œil enténébré de qui ne voit à rien. Il fallait bien l'admettre : ce sein loin entrevu comme, en plein midi, la lune pâlie, les mains de Kashiwagi l'avaient, maintenant, touché ! Ces jambes que drapait la robe pie et splendide, les pieds bots de Kashiwagi les avaient, maintenant, touchées ! Oui, fallait l'admettre ; Kashiwagi avait sali cette femme, Kashiwagi, c'est-à-dire l'homme ' voit les choses comme elles sont. Cette pensée pénible, torturante, me mit au point de ne me plus supporter où j'étais. Mais curiosité aussi me retint. Et je me consumais d'impatience en attendant de voir paraître cette femme en qui j'avais vu la réincarnation d'Uiko et qui n'était plus que la maîtresse abandonnée d'un étudiant estropié. Complice à présent de Kashiwagi, je me laissais gagner par la joie insensée de salir, de mes propres mains, mes propres souvenirs...

Elle entra, et son apparition ne suscita, en moi, aucun remous. Je revois tout, comme si j'y étais : l'incroyable distinction du port, du langage, la voix un peu rauque et, avec tout cela, des éclairs sauvages dans le regard, des récriminations que ne réprimait point la gêne de ma présence... Je compris enfin pourquoi Kashiwagi m'avait prié de venir ce soir-là : pour lui servir de bouclier.

Entre cette femme et celle de ma vision, il n'y avait pas le moindre rapport. Celle-ci me faisait l'effet d'être une tout autre personne. Elle avait beau surveiller son élocution, le désarroi la gagnait, et elle ne faisait pas plus attention à moi que si je n'eusse pas existé.

A la fin, sa détresse devenant insupportable, elle parut renoncer un moment à vouloir changer les dispositions de Kashiwagi. Feignant tout à coup le plus grand calme, elle promena ses regards autour de l'étroit garni. L'arrangement de fleurs trônait dans l'alcôve : bien qu'elle fût là

depuis une demi-heure, elle parut le remarquer seulement alors.

« Oh! la merveilleuse réussite! Vous voilà, sans mentir, passé maître! », dit-elle. Kashiwagi n'attendait que ces paroles pour enfoncer le coin de la rupture.

« Bien, hein? Vous voyez que je n'ai plus besoin de leçons. Plus besoin de vous. Du tout!

Il parlait avec une lenteur sentencieuse ; la femme changea de couleur. Je détournai les yeux. Elle eut comme un léger rire, mais s'approcha de l'alcôve en glissant sur ses genoux, sans le moindre manquement à l'élégance. Et j'entendis sa voix qui disait : t Oh! ces fleurs!... Sales fleurs!... » Et d'éparpiller l'eau, de jeter par terre la quenouille, de mettre en pièces les iris! Toutes les fleurs de mon larcin jonchant les nattes en désordre : un gâchis ! Inconsciemment, je m'étais levé et, ne sachant que faire, m'adossai à la porte vitrée. Je vis Kashiwagi saisir la femme par ses fins poignets, l'empoigner par les cheveux, la gifler. Il n'y avait pas ombre de différence entre cette succession de gestes sauvages et la cruauté placide qu'il avait manifestée tout à l'heure en sectionnant feuilles et tiges d'un claquement de sécateur : ceci n'était en somme que le prolongement de cela.

De ses deux mains, la femme se couvrit le visage et se précipita dehors. Je restais pétrifié. Kashiwagi leva les yeux vers moi ; il avait un étrange sourire d'enfant. Il me dit : « Allons 1 Cours après! Va la consoler! Vas-y! File! »

Est-ce l'autorité de Kashiwagi qui m'y poussa? Est-ce un mouvement de compassion parti du fond de mon cœur ? Cela reste dans l'ombre ; toujours est-il que mes jambes se mirent aussitôt en mouvement et que je me lançai à la poursuite de la femme. Je la rattrapai quelques maisons plus loin, à un coin de rue d'Itakuramachi, derrière le dépôt de trams de Karasu-maru. De bruit de ferraille d'un tram qui rentrait emplissait le ciel opaque de la nuit où prenait plus de relief la flamme bleutée des étincelles...

Elle quitta Itakuramachi, prit vers l'est,; enfila la pente d'une ruelle de derrière. Elle pleurait. Sans un mot, je me mis à marcher à côté d'elle. Assez vite elle s'en aperçut et se rapprocha de moi. Puis, d'une voix dont ses larmes accentuaient l'enrouement sans que, pour autant, fût altérée sa façon trop châtiée de s'exprimer, elle dévida la litanie de ses griefs contre Kashiwagi.

... Combien de temps déambulâmes-nous ainsi... Méfaits, bassesses de Kashiwagi — détaillés depuis A jusqu'à Z... De tout ce brouhaha dont elle m'assourdissait, mon oreille élaborait en tout et pour tout ces

mots : « la vie! » Le sadisme de Kashiwagi, ses voies toujours obliques, ses trahisons, son insensibilité de glace, ses mille moyens d'extorquer de l'argent aux femmes ne faisaient au fond qu'illustrer l'indicible fascination du personnage... Si moi, après tout, je pouvais le croire sincère dans la manière dont il prenait son infirmité, eh bien, c'était parfait!

Tsurukawa brutalement disparu, j'étais resté longtemps sans contacts avec ce qui est proprement la vie ; et voici que, de nouveau, je venais d'être poussé vers le jeu atroce d'une vie totalement différente, plus ténébreuse, moins désespérée, mais qui condamnait en revanche à blesser sans cesse autrui, aussi longtemps qu'elle durerait. Les mots laconiques de Kashiwagi : « Il faudrait tuer mieux! » retentirent à nouveau dans mon oreille ; et je me rappelai prière fervente qu'à la fin de la guerre, sur haut du Fudô, derrière le temple, face à yôto constellée de lumières, j'avais faite : Puissent les ténèbres de mon âme, disait-elle peu près, devenir aussi noires que la nuit qui rite ces lumières sans nombre! » ... La femme ne se dirigeait pas vers sa maison, 'e marchait au hasard, ne- prenant que des elles où ne passait presque personne, pour pouvoir parler. Quand enfin nous nous trouâmes devant la demeure où elle vivait seule, j'aurais été bien incapable de dire dans quel quartier nous étions.

Il était déjà dix heures et demie. Je voulais la quitter et rentrer au temple ; mais elle me força rester, et je la suivis. Elle fit de la lumière, e demanda à brûle-pourpoint : « Vous, avez-vous déjà jeté un sort à quelqu'un? Souhaité mort ? L'avez-vous fait ?

- Oui! », répondis-je sans hésiter. Est-ce bizarre! Je n'y avais, jusque-là, pas du tout songé ; mais il était clair que je nourrissais en moi, tenace comme une glu, le vœu de voir la mort frapper la fille qui, au parc de Kameyama, avait été le témoin de ma honte.

« C'est une chose terrible! Moi aussi je l'ai fait », dit-elle, se laissant tomber sur les nattes et s'accoudant en porte à faux. Une lampe d'au moins cent watts donnait une clarté inhabituelle par ces temps de restriction, et trois fois plus forte que chez Kashiwagi. Pour la première fois, ma compagne m'apparut tout entière dans un plein éclairage : sa ceinture de Nagoj d'une blancheur merveilleuse, faisait ressortir le violet vaporeux des glycines de son kimono

Au Nanzenji, une distance, infranchissable à moins d'être oiseau, séparait le haut de Porte Monumentale du salon du Tenjua Mais j'avais l'impression que les quelques année écoulées avaient peu à peu réduit cette distance et que cette fois je touchais enfin au but. force, depuis ce jour-là, de hacher le temps menues durées, j'allais sûrement avoir la clé de la mystérieuse scène du Tenjuan. Cela devait! être, me disais-]

e. De même que l'aspect du globe s'est déjà modifié quand parvient la lumière d'une lointaine étoile, il était fatal que des altérations se fussent produites en cette femme. Si, le jour où je l'avais aperçue du haut de la porte du temple, elle et moi, par une préfiguration de ce qui avait Heu aujourd'hui, nous étions trouvés réunis, il eût suffi de quelques retouches légères pour effacer ces altérations, lui redonner, à elle, son aspect d'autrefois; et celui que j'avais été et celle qu'elle avait été pouvaient alors se retrouver face à face aujourd'hui, ,

Je lui contai l'aventure du Nanzenji — en haletant, en bégayant plus que jamais. Les feuilles nouvelles d'alors retrouvèrent leur fraîcheur ; le phénix et les anges du plafond de la Tour des Cinq Phénix retrouvèrent leur éclat. Les couleurs de la vie revinrent aux pommettes de la femme et, au lieu d'éclairs farouches, il eut plus, au fond de ses prunelles, qu'une vague et égarée. « C'est vrai? fit-elle, c'est vrai? Quel curieux enchaînement de circonstances! La destinée est vraiment étrange... »

Ses yeux étaient pleins de larmes de joie et exaltation. Elle oubliait qu'elle venait d'être humiliée ; elle se replongeait dans ses souvenirs, basculant d'un état de surexcitation dans un autre, elle sombra dans une sorte de demi-démence. Le plus grand désordre bouleversa les de son kimono aux vaporeuses glycines,

« Je n'ai plus de lait..., dit-elle. Oh! mon pauvre petit bébé!... Je n'ai plus de lait... mais je ferai pour vous les gestes d'autrefois. parce que vous n'avez pas cessé de m'aimer, vous êtes pour moi comme l'homme qui était alors avec moi ; et si je pense cela, de quoi aurais-je honte? Mais oui, je ferai comme l'autre fois. »

Elle parlait comme quelqu'un qui fait part d'une importante décision. Après quoi, elle parut agir sous l'effet d'un excès de joie, à moins que ce ne fût un excès de désespoir. Sans doute était-elle persuadée d'agir sous l'empire de la joie ; mais la véritable force qui lui dicta son geste forcené, ce fut, je crois le désespoir que Kashiwagi lui avait mis au cœur, ou le tenace arrière-goût de ce désespoir,

Ainsi, devant moi, défit-elle l'armature de son nœud de ceinture, défit-elle ses multiples cordons ; et, dans un crissement de soie, je vis tomber la ceinture elle-même. L'échancrure du

kimono s'ouvrit, où la blanche poitrine se de nait à peine ; elle en tira son sein gauche qu'elle me présentait.

Si je disais que je n'éprouvai pas une sorte de vertige, ce serait mensonge. Je regardai Avidement. Et pourtant mon regard resta celui d'un témoin. Ce point blanc mystérieux que, du haut de la Porte Monumentale, j'avais aperçu au loin, n'avait rien de commun avec ce

globe de chair d'une masse déterminée ; l'empreinte avait été trop forte, trop longue 1 fermentation de mon esprit pour que ce sein que j'avais sous les yeux pût être autre chose que de la chair, autre chose qu'un objet matériel. Cela n'avait aucun pouvoir d'éveil, non plus que d'invite. Complètement coupé de la vie, simple objet offert à ma vue, ce n'était qu'un témoignage du désert de l'existence.

Non, je ne veux pas mentir, et je suis certain d'avoir été pris de vertige. Mais la cause en était ailleurs, dans l'excessive tension de mon regard qui, à force d'impitoyable inquisition, avait fini par aller au-delà du point de vision juste, par déposséder ce sein de femme de sa qualité de sein de femme, par l'isoler et n'en plus faire qu'un débris dépourvu de signification.

C'est alors qu'eut lieu le prodige. Une détente suivit ces minutes pénibles et le sein, lentement, recouvra sa splendeur. Stérile comme la Beauté même, impassible comme elle, et tout offert qu'il fût à ma vue, il se retranchait peu à peu dans son secret essentiel : ainsi fait la rose, claquemurée dans sa plus secrète existence de Il faut du temps pour que la Beauté se révèle à moi. Je suis toujours en retard sur les es. Eux découvrent dans le même instant beauté et le désir ; moi, cela vient beaucoup s tard. Ainsi, en un instant, le sein renoua- ses attaches avec l'ensemble, transcenda-t-il chair, mué en substance insensible sans doutes imputrescible — relié à l'éternel. Je voudrais que vous compreniez bien ce que je veux

Et voici, que, pour la seconde fois, surgit le Temple d'Or. Je devrais dire plutôt que le sein e je contemplais prit la forme du Temple 'Or.

Je me rappelai la nuit du typhon, au début de automne, et ma veille au Pavillon d'Or. Malgré le clair de lune sur lui, une ténèbre lourde, somptueuse stagnait dans ses salles, derrière contrevents, le bois des portes, sous les plafonds où la feuille d'or s'écaillait. Et c'était bien naturel, car qu'était-il, en soi, ce Pavillon d'Or, sinon structures minutieusement élaborées, édifiées sur du non-être? De même ce sein : extérieurement, il n'était que chair lumineuse, éblouissante : mais au-dedans, comme l'autre, il était bourré de nuit : sa substance, à l'autre identique, était de lourde, de somptueuse ténèbre.

Ne dites pas que ce fût là dérèglement d'une intelligence trop lucide, il n'en est rien. Bien plutôt était-elle moquée, mon intelligence, et piétinée, et — il va sans dire! —l'appétit de vivre et le désir avec! Plongé dans une profonde, une durable extase, je demeurai longtemps assis, comme paralysé, vis-à-vis de la poitrine dénudée...

C'est ainsi que, pour la seconde fois, mon regard croisa un regard de femme glacial et chargé de mépris. Elle remit son sein dans le kimono.

Je demandai la permission de me retirer. Elle me reconduisit jusqu'à la porte qui claqua violemment derrière moi.

Jusqu'aux abords du temple, je restai plongé dans l'extase. Le Pavillon d'Or, le sein de la femme, tour à tour passaient devant mon esprit. Une sensation d'impuissante allégresse m'emplissait l'âme.

Mais quand, à travers les fûts noirs du bois de pins que le vent faisait bruire, se dessina la porte extérieure du Rokuonji, mon exaltation, par degrés, tomba; un sentiment d'impuissance s'installa en moi, l'ivresse se mua en aversion et je sentis monter une haine dont je n'eusse pas su préciser l'objet. « Ainsi, cette fois encore, j'ai été écarté de la vie! dis-je en moi-même. Une fois de plus! Mais pourquoi le Pavillon d'Or veut-il me protéger ? Pourquoi, quand je ne lui demande rien, veut-il m'écarter de la vie? Sans doute est-ce pour me sauver de l'enfer! Mais, ce faisant, il me rend pire que ceux qui y tombent; il fait de moi l'homme qui, sur l'enfer, en sait plus que quiconque. »

... La grande porte noire dormait. Le lumignon de la porte basse, qui restait allumé jusqu'à la cloche du matin, éclairait faiblement. Je poussai la porte basse. Dans un grincement de la vieille chaîne rouillée faisant monter le poids, elle s'ouvrit. De portier était déjà allé se coucher. Un avis rappelait que, selon le règlement, la dernière personne rentrée après dix heures devait assurer la fermeture des portes. Au tableau, deux petites plaques porte-nom présentaient encore leur envers : le Prieur et le vieux jardinier n'étaient pas rentrés.

En cheminant vers les bâtiments du temple, j'aperçus sur un chantier, à droite, plusieurs pièces de bois de cinq à six mètres de long. Malgré l'obscurité, on en discernait la teinte claire. Plus près, je distinguai comme un semis de fleurs de sciure, fines et jaunes ; l'envoûtante odeur du bois flottait dans la nuit.

Arrivé près du puits à poulie, au bout du chantier, je revins sur mes pas, pour prendre par les cuisines. Avant de me coucher, il me fallut aller voir le Pavillon d'Or. Je passai devant le Grand Hall endormi, devant la porte Karamon, cherchant mon chemin dans l'ombre.

Je le vis. Enclos de bruissants ombrages, il trônait au sein de la nuit, dans une immobilité absolue, bien éveillé pourtant. Comme s'il eût veillé sur la nuit même... C'est vrai, je ne l'avais jamais vu endormi, comme dormait le reste du temple. Ses structures inhabitées pouvaient oublier de dormir. Sa nuit échappait totalement aux lois qui valent pour les hommes.

Pour la première fois de ma vie, je lui parlai avec violence ; sur un ton proche de la malédiction, je lui jetai à la face : « Un jour, tu subiras ma loi! Oui, pour que tu ne te mettes plus en travers de ma

route, un jour, coûte que coûte, je serai ton maître! »

Les eaux noires de l'étang répercutèrent ma voix jusqu'au fond de la nuit creuse.

CHAPITRE VII

Tout se passait comme si mon expérience personnelle fit jouer de secrètes connivences. Comme en un couloir de glaces où chaque objet reflété se répète indéfiniment, les choses vues dans le passé se réfléchissaient dans les choses nouvellement rencontrées, et j'avais le sentiment d'être conduit à mon insu, d'image en image, jusque dans les lointaines profondeurs du couloir, dans une insondable retraite. Ce n'est pas une collision soudaine qui nous met en contact avec notre destin. Quand un homme est marqué pour l'échafaud, se forme en lui, à chaque instant — d'un poteau électrique, d'un passage à niveau rencontrés tous les jours sur sa route — l'image du lieu de son supplice, et cette image lui devient familière.

En ce qui me concerne, toutefois, on ne pouvait parler d'« accumulation ». Rien qui rappelât en effet les couches géologiques dont la superposition constitue une montagne. Le Pavillon d'Or excepté, je n'avais d'intimité avec rien au monde ; je n'en avais même aucune particulière avec mes propres expériences ¹ Mais je savais que — des éléments puisés à ces expériences et non engloutis dans les sombres abîmes du temps, non tombés dans l'insignifiance des choses ressassées —, de l'assemblage de ces menus éléments, allait prenant tournure une toile odieuse et sinistre.

Quels étaient-ils, alors, ces éléments? J'y réfléchissais parfois. Mais ces morceaux épars et miroitants, plus que des tessons de bouteille qui brillent au bord d'un chemin, étaient dépourvus de signification, dépourvus de toute vertu d'ordre, et il m'était impossible d'admettre

que ce fussent là les débris de ce qui avait été naguère construit comme une forme parfaitement belle. Car, au sein même de leur insignifiance, de leur absolu manque d'ordre, dans leur total délaissement de formes laides, ils semblaient tous rêver à l'avenir ! Tout débris qu'ils fussent, ils étaient là merveilleusement à l'aise, décontractés, sereins — rêvant à l'avenir ! Un avenir sans l'ombre d'une cicatrice ou d'une restauration, sans traces de mains — véritablement sans précédent.

L'e vague de ces réflexions sur moi-même me communiquait une sorte d'excitation lyrique qui, trouvais-je, ne m'allait pas du tout. Si la chance voulait qu'il fût alors clair de lune, je prenais ma flûte et allais en jouer dans le voisinage du Pavillon d'Or. J'étais maintenant capable d'exécuter sans partition le morceau que naguère m'avait joué Kashiwagi : Le Chariot du palais.

La musique ressemble au rêve, et en même temps, à ce qui s'y oppose diamétralement : un état d'éveil particulièrement lucide. « Lequel des deux est musique ? » me demandais-je, la musique, en tout cas, possédait parfois le pouvoir de faire osciller de l'un à l'autre de ces deux pôles) Et il m'arrivait, jouant Le Chariot du patois, de m'identifier très facilement à la mélodie. Mon esprit connaissait les délices de se fondre dans la musique : à la différence de Kashiwagi, celle-ci était très réellement pour moi une consolation.

... Quand j'avais fini de jouer, je ne manquais jamais de me dire : « Pourquoi le Pavillon d'Or ne blâme-t-il pas cet engloutissement dans la musique ? Pourquoi n'y fait-il pas obstacle ? Pourquoi ferme-t-il les yeux ? En revanche, chaque fois que j'ai voulu me perdre dans le bonheur ou les voluptés de l'existence, a-t-il une seule fois feint de ne rien voir ? Instantanément, il s'est mis en travers, m'a fait rentrer en moi-même : voilà son style ! Pourquoi ne me concède-t-il l'ivresse et l'oubli de moi que dans le cas exclusif de la musique ? »

A la pensée que telle était la seule permission que m'accordât le Pavillon d'Or, tout le charme de la musique s'étiolait. Parce qu'une fois donné ce consentement tacite, si ressemblante à la vie que fût la musique, elle n'en était cependant qu'une contrefaçon vide et, eussé-je le désir de m'y incorporer, ce ne pouvait être que pour un instant...

N'allez pas croire que mon double échec avec la vie et les femmes m'ait fait renoncer et abandonner la partie ! Jusqu'à la fin de 1948, je ne manquai ni d'occasions ni des conseils de Kashiwagi. J'affrontais l'épreuve sans faiblir. Cela finissait toujours de la même façon : toujours le Pavillon d'Or surgissait entre la fille et moi, entre la Vie et moi. Ce que j'allais saisir devenait cendre dans ma main et, devant mes yeux, il n'y avait plus, à perte de vue, qu'un désert.

Un jour, la « tâche » que j'accomplissais me laissant quelque répit, je m'amusai, dans un champ, derrière les cuisines, à observer le manège d'une abeille autour de la petite roue jaune d'un chrysanthème d'été. Traversant l'océan de clarté dans un vrombissement de ses ailes d'or, elle fit choix, entre mille, d'une fleur devant laquelle elle s'agita un moment, perplexe. J'essayai de voir les choses comme elle devait les voir. Le chrysanthème déployait ses pétales jaunes, classiques, sans défaut. D'un Pavillon d'Or en miniature, il avait la beauté, la perfection ; mais il ne se changeait pas en Pavillon d'Or ! Il restait, lui, une simple fleur de chrysanthème ! Oui, un chrysanthème pris dans son galbe définitif, une fleur et rien de plus, une forme vide de toute suggestion métaphysique. Ainsi respectant les lois de l'existence, il débordait de séduction, mué en la forme même que le désir de l'abeille appelait. Le troublant mystère, que de le voir ainsi palpiter, tapi dans sa forme d'objet offert à ce désir amorphe, ailé, fluide, toujours en mouvement ! Par degrés, il perdit de sa densité, parut au bord de l'écroulement, fut agité de frissons et de tremblements. Et cela se comprend : car le chrysanthème a été modelé en sorte de s'accorder étroitement au désir de l'abeille et sa beauté s'est épanouie en prévision de ce désir. Mais voici pour sa forme l'instant de se mêler à la vie et de livrer au grand jour le secret de sa raison d'être. Car elle est en vérité le moule où se coule la vie fuyante et sans forme, en même temps que la fuite ailée de la vie sans forme est le moule où se coulent toutes les formes de ce monde... Ainsi l'abeille se jeta-t-elle au plus profond du cœur de la fleur, s'y barbouillant de pollen, s'y noyant dans l'ivresse ; et la fleur qui, en son sein, avait accueilli l'insecte, se fit elle-même jaune abeille à la somptueuse armure, dont j'observai les soubresauts frénétiques comme si elle eût cherché à s'envoler loin de sa tige.

La lumière, et ce qui s'accomplissait sous la lumière, me donnèrent presque le vertige. Puis, juste au moment où, cessant de voir avec les yeux de l'abeille, je recouvrais mon propre regard, je conçus que j'avais contemplé la scène exactement comme je l'avais fait, en d'autres circonstances, avec les yeux du Pavillon d'Or. Oui, exactement. De la même façon que pouvait changer ma vision, passant de celle de l'abeille à la mienne propre, dans les moments où la vie venait à moi, je cessais de voir par mes propres yeux pour prendre ceux du Pavillon d'Or. Et c'est précisément alors que le temple surgissait entre la vie et moi.

Donc, retrouvée ma vision normale, il ne resta plus, dans l'immense univers des choses, que l'abeille et le chrysanthème remis, pour ainsi dire, « en place ». Entre le vol de l'insecte, les secousses de la fleur et le frémissement de la brise, il n'y eut plus la moindre différence. Dans

l'univers immobile et glacé, toutes choses se retrouvèrent à égalité, et la forme don naguère émanait un si puissant charme s'évanouit. Ce n'est plus d'elle que la fleur tenait désormais sa beauté, mais du nom indécis de « chrysanthème » que nous lui donnons, c'est-à-dire d'une simple convention. N'étant abeille ni chrysanthème, je ne me sentais ni attiré par la fleur ni désiré par l'insecte. L'amitié que j'avais ressentie pour toutes les formes que révèle le flux incessant de la vie s'était éteinte. Le monde était rejeté dans la relativité, le temps seul se mouvait encore.

Sans m'étendre longuement, je dirai simplement ceci : quand le Pavillon d'Or surgissait dans l'absolu de son éternité, et que je ne voyais plus les choses qu'à travers lui, le monde se métamorphosait de la façon que j'ai dite et, dans ce monde ainsi métamorphosé, seul le Pavillon d'Or gardait sa forme, détenait la Beauté, tout le reste retournant en poussière. Depuis que, dans le jardin du temple, j'avais piétiné le ventre de la prostituée, depuis la mort de Tsurukawa, je ne faisais que me poser sans cesse la question : « Le Mal est-il, malgré tout, possible ? »

Un samedi de janvier 1949, pour profiter ma liberté, j'étais allé dans un cinéma de troisième catégorie où les places étaient bon marché. Après le film, je déambulais seul à travers le quartier de Shinkyogoku, où je n'avais pas remis les pieds depuis une éternité. Parmi le grouillement de la rue, je découvris tout à coup un visage qui m'était connu ; mais avant d'avoir pu l'identifier, je l'avais déjà perdu de vue : le flot, derrière moi, l'avait repris dans ses tourbillons. L'homme portait un chapeau mou, un cache-nez et un manteau de la meilleure coupe. Une femme l'accompagnait, vêtue d'un manteau rouille : de toute évidence, une geisha. Cette face rose et joufflue, aussi nette que celle d'un bébé, si singulière parmi tous ces visages d'hommes mûrs, ce nez long... oui, c'étaient bien là les traits du Prieur, mais tués, en quelque sorte, par le feutre,

Je n'avais nul motif de me sentir honteux : mon réflexe, pourtant, fut de crainte — la crainte d'avoir été vu. Car, tout de suite, je sentis qu'il fallait éviter d'être celui qui a surpris les randonnées clandestines du Prieur, d'être un témoin, d'établir entre lui et moi un lien tacite de confiance et de défiance.

A ce moment, un chien noir perdu dans la foule nocturne passa. C'était un barbet, habitué, semblait-il, à circuler dans les endroits noirs de monde, car il se faufilait adroitement entre les jambes des passants, flot où se côtoyaient pêle-mêle uniformes militaires et manteaux de femmes aux couleurs vives. De temps à autre,

il s'arrêtait devant une boutique. Devant le magasin de souvenirs «

shôgoin yatsunashi», qui n'avait pas changé depuis les temps lointains, il flaira quelque chose. A la lumière de la boutique, je pus voir sa tête : il était borgne et, dans le coin de son œil crevé, humeur et sang coagulés formaient un dépôt de la couleur de l'agate. L'œil intact fixait droit le sol. Les poils du dos étaient tout rebroussés, formant une arête dure.

Qu'avait-il donc d'intéressant, ce chien, pour capter ainsi mon attention? Je ne sais. Peut-être était-ce parce qu'obstinément il transportait avec lui, au long de ses vagabondages, un monde totalement différent de cette rue animée et pleine de lumière ? L'univers à travers lequel il cheminait était le royaume obscur de l'odorat, qui doublait l'univers humain des rues, et où becs électriques, rengaines moulues par les haut-parleurs, éclats de rire, tout était menacé par d'obscur et tenaces odeurs. Car celles-ci s'organisaient selon un ordre plus rigoureux, et l'odeur d'urine collée aux pattes humides du chien s'alliait rigoureusement à la légère fétidité émanée des organes et viscères humains.

Il faisait très froid. Un groupe de jeunes gens qui — il suffisait de les voir — devaient vivre de marché noir, descendait la rue en « plumant » au passage les petits sapins de Nouvel An dont certains seuils n'étaient pas encore débarrassés. Ils jouaient à qui, dans sa main gantée de cuir neuf, récolterait le plus de choses : l'un n'avait que quelques aiguilles de pin, l'autre une branchette tout entière. Ils s'éloignèrent dans un éclat de rire. Je m'aperçus que je suivais le chien. Je crus un moment l'avoir perdu de vue, mais il réapparut. Il tourna dans une rue perpendiculaire à la Kawaramachi^{xiv} et c'est ainsi que je débouchai sur le trottoir de la grande artère. Il faisait ici légèrement plus sombre que dans Shinkyogoku. La silhouette du chien disparut. Je m'arrêtai, regardant de tous les côtés, m'avançai jusqu'à un coin de rue, toujours en quête de l'animal. A ce moment, une voiture de louage étincelante stoppa devant moi. Le chauffeur ouvrit la porte; une femme s'engouffra à l'intérieur. Inconsciemment, je la regardai. Un homme allait monter après elle quand soudain, m'ayant remarqué, il resta cloué sur place.

C'était le Prieur. Par quel hasard le retrouvais-je ici, après l'avoir croisé tout à l'heure, alors qu'il avait dû faire un détour avec la fille ? Je n'en sais rien. Mais toujours est-il que c'était bien lui, comme c'était bien aussi la femme de tout à l'heure avec son manteau rouille.

Cette fois, impossible de l'éviter. Médusé, je ne pouvais sortir un mot, une ébullition de sons bafouillants se produisant à l'intérieur de ma bouche avant que je pusse proférer le moindre. En fin de compte, je me comportai d'une façon — même pour moi ! - inattendue,

absolument sans rapport avec la situation : je me mis à sourire en regardant le Prieur.

Je ne puis expliquer ce sourire : il venait d'ailleurs et s'était, pour ainsi dire, collé tout à coup à mes lèvres. Mais en me voyant rire, le Prieur changea de visage : « Imbécile! Aurais-tu l'intention de me filer ? », me lança-t-il avec colère. Puis il grimpa dans l'auto en me tournant le dos avec dédain et claqua la porte. Quand la voiture se fut éloignée, il m'apparut, dans une soudaine illumination, que le Prieur m'avait déjà aperçu dans la rue de Shinkyogoku : la chose ne faisait plus de doute.

Le lendemain, je m'attendais à être vertement chapitré ; mais ce serait aussi, pensais-je, une excellente occasion de m'expliquer. Rien ne vint : comme au lendemain de l'affaire de la prostituée piétinée dans le jardin du temple, commença le supplice du silence.

Sur ces entrefaites, je reçus une autre lettre de ma mère. C'était, pour finir, toujours le même refrain : « Je ne vis que dans l'attente du jour où j'aurai la joie de te voir à la tête du Rokuonji... »

... « Imbécile! Aurais-tu l'intention de me filer?.. » Plus je ruminais l'exclamation du Prieur et plus je la trouvais déplacée. Si, en véritable prêtre Zen, il avait eu un peu plus de sens de l'humour et d'ouverture d'esprit, il n'aurait pas apostrophé un acolyte d'aussi vulgaire façon : il lui aurait décoché quelque trait acéré, vigoureux et efficace... Ce qui était dit restait dit. Mais je demeurais convaincu que cette attristante manifestation de colère avait échappé au Père Dôsen dans un moment de panique : se méprenant sur mes intentions, il avait conclu à ma volonté délibérée de le prendre en filature, et interprété mon ricanement comme l'expression de ma satisfaction de l'avoir pris sur le fait.

Quoi qu'il en soit, son silence m'emplit d'une inquiétude chaque jour plus pesante. La seule existence même du Père devint une force redoutable, pareille à l'ombre d'un phalène qui décrit des cercles devant vos yeux et vous exténue.

Quand le Prieur était mandé hors du temple pour quelque service religieux, la règle était qu'il fût accompagné d'un ou, à la rigueur, deux servants. Autrefois, c'était toujours son adjoint qui l'accompagnait ; mais depuis quelque temps, sous prétexte de démocratisation, on avait établi un roulement : l'adjoint, le diacre, moi, puis chacun des deux autres acolytes. Le « préfet de dortoir », dont la sévérité était proverbiale, avait été tué à la guerre : c'est le prieur adjoint — quarante-cinq ans — qui assurait son service. Quant aux acolytes, le vide creusé par la mort de Tsurukawa avait été

immédiatement comblé.

Le Prieur d'un temple appartenant comme nous à la secte Sokokuji, et donc de même passé, de même tradition que nous, venait de mourir. Le nôtre avait été prié à la cérémonie d'intronisation du nouveau Prieur, et c'était mon tour de l'accompagner. Comme il n'avait manifesté aucune opposition, je comptais sur le temps du trajet aller ou retour pour donner des explications. Mais, la veille au soir, j'appris que le nouveau venu nous serait adjoint et les espoirs que j'avais placés dans cette journée se trouvèrent, du même coup, presque anéantis.

Ceux à qui est familière la littérature Gozan^{xv} se rappellent sûrement l'allocution prononcée la première année de l'ère Kôan par Ishimuro Zenkyu, lors de son installation au temple Manju, à Kyôto. Nous avons conservé les admirables paroles qu'il prononça au moment de son arrivée au temple, puis devant le Grand Sanctuaire, le Hall de la Terre, celui des Ancêtres et enfin dans son appartement de Bonze- Prieur. Pointant l'index vers le Grand Portail, le cœur bondissant de la joie d'assumer ses nouvelles fonctions, il avait prononcé fièrement :

« Dans les profondeurs de l'Enceinte Céleste, face à la Porte Éternelle du Divin Palais, mains vides je tire les verrous, pieds nus je gravis le Konron sacré... »

Le brûlement d'encens commença par le « Shihôkô » en hommage à la mémoire du Maître Shihô. Jadis, quand le Zen n'était pas encore esclave de la routine, au temps où comptait plus que tout la perpétuation du réveil spirituel » de l'individu, ce n'était pas le maître qui choisissait son disciple, mais l'inverse. Le disciple ne recevait pas seulement l'« investiture » du maître à qui il était redevable de sa première formation, mais de nombreux autres. Et c'est pendant la cérémonie du Shihôko qu'il rendait public le nom du maître à la doctrine de qui il entendait, corps et âme, se vouer.

Tout en suivant des yeux l'imposant déroulement du rite de l'encens, je me demandais, perplexe, si, le moment venu pour moi de prendre la tête du Rokuonji et de procéder à la même cérémonie, je sacrifierais à la coutume et nommerais le Prieur, ou si, rompant une tradition sept fois séculaire, je ne donnerais pas un autre nom... Cet après-midi de printemps précoce, le froid de cet appartement de Prieur, cette odeur flottante des cinq parfums, les feux de ce diadème derrière les Trois Ustensiles, cette gloire éblouissante autour de la Grande Idole, ces étoiles vives des bonzes alignés... Et si un jour c'était mon tour de présider à cette cérémonie?... Ainsi me laissai-je aller à rêver... Je me voyais nouvel intronisé... Oui, ce jour-là, mis en train par le mordant du printemps précoce, je jouais, le plus gaillardement du monde, un

mauvais tour à la tradition : je la piétinais. Les bonzes, assis bien en ligne sur les nattes, muets et pâles de fureur, n'en revenaient pas. Non, je ne voulais pas prononcer le nom du Prieur, et c'est un autre qui me venait aux lèvres... Un autre? Mais à quel maître étais-je redevable de mon véritable éveil spirituel?

Lequel m'avait engagé dans sa voie ? Son nom restait bloqué dans ma bouche. Il n'arrivait pas à sortir, empêtré dans mon bégaiement. Car je bégayais ; et, malgré tout, un nom finissait par jaillir : « La Beauté » ; et puis : « Le Néant ». Alors, un immense éclat de rire emplissait la salle et je restais là, cloué au milieu des rires, comme une loque...

Brusquement, je m'éveillai de mon rêve. Le Prieur avait à accomplir quelque rite et il me revenait, naturellement, de l'assister. Pour un jeune acolyte, c'était un sujet d'orgueil que d'être admis à participer à une telle cérémonie ; j et, dans mon cas, il se trouvait, de surcroît, que, de toutes les personnalités présentes, la première en dignité fût le maître de Rokuonji.

Quand on a procédé au brûlement d'encens, il est de règle que l'hôte d'honneur frappe un coup avec le marteau dit « Blanc Marteau », attestant par là que le nouvel investi n'est point « Ganfuto », c'est-à-dire « prêtre d'imposture ». Le Prieur prononça la formule sacramentelle : « Vous ici assemblés, ô mes frères vénérables, verrez le Principe de la Vérité. Puis il frappa un coup, très fort, qui retenti dans toute la salle ; et j'éprouvai, une fois de plus, quel miracle d'autorité émanait de personne.

Vint un moment où je ne pus supporter davantage — car il m'était impossible d'en prévoir la fin — le silence du Prieur. Si j'étais moi-même capable de sentiments humains, il n'y avait aucune raison de n'en pas attendre, de sa part, d'équivalents. Qu'il s'agît d'affection ou de haine! Je pris la détestable habitude d'épier toute occasion son visage, sans parvenir d'ailleurs à y surprendre la moindre trace d'un sentiment particulier. Cette absence d'expression n'était même pas de la froideur. En admettant qu'on y vît du mépris, ce mépris ne s'adressait point à moi en particulier ; il avait caractère d'universalité, s'adressant, si l'on veut, au genre humain en général, ou à divers concepts et abstractions.

Dès lors, je me forçai à ne plus me représenter le Prieur qu'avec une trogne bestiale ou dans l'accomplissement des plus dégradantes fonctions du corps. Je l'imaginais, par exemple, entrain de faire ses besoins, ou de coucher avec fille au manteau rouille. Et je voyais se détendre ce visage fermé, flotter sur cette face qui se fondait de volupté quelque chose qui pouvait être aussi bien un sourire béat

qu'une expression de souffrance.

Image de ces deux chairs aussi tendres, aussi lisses l'une que l'autre et fondues en une seule masse indistincte... ; de ces deux ventres ronds se heurtant l'un l'autre... Pourtant — chose étrange —, si vigoureuse que fût mon imagination, la face inexpressive du Prieur passait instantanément à l'expression bestiale de la défécation ou de l'accouplement, sans que rien remplît l'intervalle. On passait sans transition d'un extrême à l'autre, sans cet arc-en-ciel de nuances que la vie quotidienne met sur les visages. A peine y avait-il, en tout et pour tout, dans ce vide, comme un imperceptible relais : la si vulgaire exclamation du Prieur, l'autre jour : « Imbécile! Aurais-tu l'intention de me filer?... »

Excédé de ruminer les mêmes choses, excédé d'attendre, je fus pris de l'envie effrénée, indéracinable, dont je fus vite le prisonnier, de saisir, ne fût-ce qu'une fois, une expression de haine sur les traits du Prieur. Je conçus donc un plan qui était une pure folie, qui était puéril, qui — cela crevait les yeux — se solderait pour moi par un désastre ; rien à faire : je ne me contrôlais déjà plus. J'allais jouer au Prieur un mauvais tour qui n'aurait d'autre résultat que de cristalliser, définitivement, le malentendu qui nous séparait ; mais à cela, je ne prêtais pas la moindre attention.

A l'université, je demandai à Kashiwagi de m'indiquer le nom et l'adresse d'une certaine boutique, ce qu'il fit sans me demander d'explications. J'y courus tout de suite, et passai en revue un fort grand nombre de cartes postales reproduisant la photo de geishas du quartier de Gion. Ces visages enduits de fard me parurent d'abord tous pareils ; puis le jeu subtil des ombres et lumières dessina peu à peu les individualités qui, sous le même masque de poudre et de rouge, se colorèrent diversement : ombre ou soleil, vivacité d'esprit ou merveilleuse sottise, mauvaise humeur ou inépuisable gaieté, infortune ou bonheur. Je finis par mettre la main sur la photo que je cherchais. Le papier glacé brillait sous l'éclairage trop vif de la boutique, en sorte que j'avais du mal à distinguer l'image ; mais, une fois qu'elle fut immobilisée dans ma main, je vis apparaître la tête de la femme au manteau rouille. « Je voudrais celle-ci », dis-je au marchand.

C'est peut-être un mystère que cette soudaine flambée d'audace : c'en est un autre aussi, et tout aussi grand, que l'entrain, l'inexplicable joie, l'allégresse qui, d'un seul coup, s'étaient emparés de moi, sitôt mon projet adopté. J'avais d'abord songé à guetter une absence du Prieur, pour qu'il ne pût deviner l'auteur du méfait ; mais maintenant, mon exaltation m'éperonnant, j'en étais arrivé à opter pour la voie

périlleuse : j'agirais à visage découvert.

J'étais toujours chargé de porter chaque matin les journaux dans le bureau du Père. Un matin de mars, où le fond de l'air était encore vif, je me rendis, comme d'habitude, dans le hall d'entrée, pour prendre les journaux. Mon cœur battait à grands coups quand, tirant de ma poche intérieure la photo de la geisha, je la glissai dans un journal.

Dans la cour, au milieu du massif que devaient contourner les voitures, le soleil levant inondait le palmier cerné d'une haie vive. Les âpres rugosités du tronc accrochaient la lumière au passage. A gauche était un jeune tilleul. Quelques bouvreuils attardés, perdus dans ses branches, faisaient entendre un gazouillis aussi confidentiel que le glissement des grains d'un rosaire. C'était inattendu que de trouver encore des bouvreuils à cette époque de l'année, mais ces toutes petites boules de duvet doré qui s'agitaient dans les rais de soleil ne pouvaient être que des bouvreuils. Le gravier blanc de la cour respirait la sérénité.

Je suivis, en prenant garde de me mouiller les jambes, la galerie mal épongée où le lavage du matin avait laissé des flaques d'eau. La porte du Prieur était tirée à fond. Il était si tôt que le papier blanc des panneaux coulissants paraissait encore flambant neuf.

Je m'agenouillai, comme d'habitude, sur le seuil, en disant : « Puis-je entrer, s'il vous plaît? » Sur la réponse affirmative du Prieur, j'ouvris la porte toute grande, entrai et posai sur un coin du bureau le journal légèrement replié. Le nez dans un livre, le Prieur ne vit pas mon regard. Je me retirai, fermant sur moi la porte, me forçant à rester calme et, par la même galerie, retournai dans ma chambre en prenant tout mon temps.

Je m'assis sur les nattes, attendant l'heure de partir pour l'université. Mon cœur se mit à battre de plus en plus fort : je ne fis rien pour en ralentir les pulsations. Jamais je n'avais si intensément attendu quelque chose. Je savais bien que mon acte me rendrait odieux au Prieur; mais seule occupait alors mes esprits la scène, riche de pathétique, où deux adversaires s'expliquent d'homme à homme.

... Le Prieur allait peut-être entrer tout à coup dans ma chambre, m'apportant le pardon. Pardonné, j'allais peut-être, pour la première fois de ma vie, atteindre à cette pureté sans défaut, à cette âme de lumière que Tsurukawa portait toujours avec lui. Peut-être allions-nous tomber, le Prieur et moi, dans les bras l'un de l'autre, et ne garder de tout cela que le regret de nous être compris si tard...

Comment ai-je pu, si peu que ce fût, descendre dans cet abîme de niaiserie? Je ne trouve pas d'explication. A considérer de sang-froid les

choses, il m'apparaît qu'au moment de m'exposer, pour une bêtise, au ressentiment du Prieur — de l'inciter à rayer mon nom de la liste de ses successeurs éventuels —, de mettre, en un mot, le doigt dans l'engrenage qui allait broyer tous mes espoirs d'être un jour à la tête du Rokuonji, j'avais complètement oublié mon attachement si ancien pour le Pavillon d'Or.

Je tendais l'oreille du côté de la grande bibliothèque. Aucun bruit n'en venait...

Alors je m'attendis à un déchaînement de fureur, à de tonitruantes vociférations. Mais coups de poing, coups de pied, plaies et sang ne parviendraient pas, j'en étais sûr, à me donner des remords. Cependant, du côté de la grande bibliothèque, c'était toujours le même profond silence...

Quand, donc, ce matin-là, je quittai le temple pour me rendre à l'université, j'étais, moralement, exténué, ravagé. Le cours n'arrivait pas à m'intéresser. Interrogé, je répondis de travers, et tout le monde éclata de rire. Seul Kashiwagi regardait par la fenêtre avec détachement. Mais j'étais sûr qu'il savait ce qui se passait en moi.

De retour au temple, je ne trouvai rien de changé. On y vivait dans une si perpétuelle grisaille, une si perpétuelle odeur de moisi, qu'entre demain et aujourd'hui il ne fallait pas s'attendre de trouver le plus petit écart, la plus légère différence.

Deux fois par mois, le Prieur faisait, sur un point de doctrine, un exposé qui tombait précisément ce soir-là. Pour l'entendre, on se réunissait, au grand complet, dans sa chambre. J'étais enclin à croire qu'il mettrait à profit son commentaire du Mumonkan pour me censurer devant tout le monde. Je le croyais pour la raison que voici. Nous allions ce soir nous trouver assis l'un en face de l'autre et je me sentais gonflé de ce qu'il faut bien appeler une sorte d'intrépidité virile, qui d'ailleurs ne s'accordait pas du tout à mon personnage. D'où je concluais que le Prieur voudrait se hausser à mon niveau, montrerait lui aussi une mâle vertu, mettrait en pièces son masque d'hypocrisie, confesserait publiquement sa propre faute avant de dénoncer l'abjection de ma conduite.

Dans la pièce mal éclairée, les gens du temple étaient rassemblés, le texte du Mumonkan en main. Malgré le froid, il n'y avait qu'un petit brasero, près du Prieur. On entendait renifler. Front incliné, jeunes et vieux offraient des visages sculptés d'ombre, tous incroyablement dénués de vitalité. Le nouveau, instituteur dans la journée, était myope et ses lunettes glissaient sans arrêt le long de l'arête mince de nez.

J'étais seul à sentir de la force en moi ; du moins me le semblait-il. Le Prieur ouvrit son livre, fit des yeux le tour de l'auditoire. Mon regard suivit le sien : je tenais à lui faire constater que je ne baissais pas les yeux. Mais son œil cerné de rides et de bouffissures ne parut rien remarquer et glissa vers mon voisin.

L'exposé commença. Je guettais le moment où il fournirait au Prieur un prétexte à parler soudain de mon affaire. Je dressais l'oreille. La voix de fausset se dévida, monotone. Mais du cœur, nul accent ne jaillit.

La nuit, je ne pus dormir. Le Prieur me dégoûtait ; je brûlais d'envie de le couvrir de ridicule, avec son hypocrisie. Puis le remords pointa, grandit et mon orgueil n'y résista point. Assez singulièrement, cet affaissement intérieur entraîna un affaissement correspondant de mon mépris ; et je finis par me convaincre que, mon adversaire ne méritant pas d'être, si peu que ce fût, pris en considération, toutes les excuses que je pourrais lui faire ne prendraient pas pour moi visage de défaite : arrivée au sommet, mon âme dévalait la pente.

« J'irai lui faire des excuses demain matin », me disais-je. Le lendemain, je me remettais au courant de la journée. Le visage du Prieur restait cependant inchangé.

Un jour de grand vent, à mon retour de l'université, ouvrant par hasard mon tiroir, j'aperçus un papier blanc qui contenait quelque chose. C'était la photo. Sans un mot d'écrit. Telle était donc la voie que, de toute évidence, le Prieur avait choisie pour mettre le point final à l'affaire : il ne fermait pas carrément les yeux, mais tenait à me bien faire voir la stérilité de mon acte. Cette façon bizarre de « retourner à l'envoyeur » ne laissa pourtant pas de faire lever en moi une nuée de suppositions.

« Cette fois, c'est clair ; il a du plomb dans l'aile, pensai-je. Par quelles incertitudes peu communes a-t-il dû passer avant de se résoudre à ce procédé ? Maintenant, c'est sûr, il me hait. Probablement pas à cause de la photo elle-même, mais parce qu'une simple photo l'a contraint à des gestes dégradants, à redouter dans son propre temple le regard des autres, à guetter le moment propice pour se glisser comme un voleur le long de la galerie, à se rendre dans une chambre d'acolyte où jamais il n'a mis les pieds, à ouvrir un tiroir comme un coupable ! » Oui, vraiment, le Prieur avait d'amples raisons, à présent, de me haïr...

A cette pensée, ce fut soudain, dans ma poitrine, une explosion d'indescriptible joie ; puis je me mis à un petit travail fort plaisant. Je pris mes ciseaux, découpai la photo en mille menus morceaux,

arrachai de mon cahier de notes une feuille de papier robuste que je pliai en deux, y glissai les fragments de la photo, fermai le tout solidement et, le tenant serré dans ma main, me dirigeai vers le Pavillon d'Or.

Il se dressait dans le ciel de nuit où brillait la lune, où grondait le vent — comble de cet équilibre mélancolique qui était immuablement le sien. Là où le clair de lune tombait sur la futaie de fins piliers, on eût cru voir parfois des cordes de harpe, et le temple lui-même semblait un étrange et gigantesque instrument de musique. Oui, c'est là ce que faisait apparaître ce soir la lune à ce point de sa hauteur. Mais le vent s'évertuait en vain à souffler dans les intervalles des cordes et la harpe ne rendait aucun son...

Je ramassai un caillou, le glissai dans le papier, froissai le tout en un bloc dur. Ainsi lestés, les débris du visage entrèrent dans les profondeurs de la pièce d'eau, dont les cercles, mollement propagés, vinrent bientôt mourir à mes pieds, contre la rive.

Si, en novembre de la même année, je me sauvai du temple, ce fut à cause de tous ces incidents accumulés. A y repenser après coup, cette fuite ne fut soudaine qu'en apparence : elle était en réalité l'aboutissement de longues tergiversations. J'aime cependant à me dire que mon acte fut déclenché par une impulsion subite. Comme je suis radicalement dénué d'impulsivité, je me contentais surtout de contrefaçons d'impulsivité. Quand un homme a projeté de se rendre sur la tombe de son père le lendemain, mais, une fois devant la gare, change tout à coup d'avis et va rendre visite à un ami de café, peut-on dire qu'on ait affaire à un individu authentiquement impulsif? Ne peut-on voir, dans ce soudain revirement, une revanche sur sa propre volonté, et quelque chose de plus conscient que tous ses plans et préparatifs de longue date ?

La cause directe de ma fuite fut que, la veille, le Prieur m'avait dit bien nettement et d'un ton sans réplique : « Il y a bien eu un temps où j'ai songé à faire de toi, plus tard, mon successeur ; mais je tiens à t'informer qu'à présent, j'ai totalement changé de dispositions. »

C'était bien la première fois qu'il me notifiait quelque chose de cette sorte, mais je devais m'y attendre et j'étais préparé : cela n'éclata donc pas comme une bombe et je n'en fus ni ébahi ni consterné. Il me plaîût malgré tout de penser que les paroles du Prieur jouèrent le rôle du détonateur qui déclencha l'impulsion et l'acte.

Désormais assuré — depuis le coup de la photo — de la haine du Prieur, je me mis ostensiblement à négliger mon travail scolaire. La première année, j'étais arrivé en tête pour le chinois et l'histoire, avec

un total de quatre-vingt-quatre points, me classant, pour l'ensemble, vingt-quatrième sur quatre-vingt-quatre, avec sept cent quarante-huit points. Sur quatre cent soixante-quatre heures de cours, je n'en avais manqué que quatorze. La seconde année, je n'avais totalisé que six cent quatre-vingt-treize points, rétrogradant à la trente-cinquième place sur soixante-dix-sept. Mais c'est la troisième année que je multipliai les absences aux cours, non que j'eusse de l'argent pour m'amuser, mais pour le seul plaisir de ne rien faire ; l'année scolaire avait d'ailleurs commencé tout de suite après l'incident de la photo.

A la fin de ce premier trimestre, l'université envoya une lettre d'avertissement et le Prieur me fit des reproches, que justifiaient mes mauvais résultats et mes multiples absences. Mais il était surtout ulcéré que je n'eusse pas assisté aux trois malheureuses « journées » du trimestre réservées à l'étude de la doctrine Zen. (On y consacrait les trois jours précédant les vacances d'été, d'hiver et de printemps, et des exercices se déroulaient selon les mêmes modalités que dans les divers monastères spécialisés.) Pour cette réprimande, le Prieur me convoqua dans son appartement personnel, ce qui était exceptionnel. Je demeurai le front baissé, sans rien dire. Dans mon for intérieur, je m'attendais de le voir aborder certain sujet, mais il ne fit allusion ni à la photo, ni — en remontant plus loin — au chantage de la prostituée. A dater de ce jour-là néanmoins, le Prieur changea d'attitude à mon égard, me marquant une froideur manifeste. C'était le dénouement auquel j'aspirais, l'évidence que je brûlais de constater — en somme, pour moi, une manière victoire, obtenue, qui plus est, sans avoir eu autre chose à faire que de me croiser les bras ! J'avais, ce premier trimestre, fait sauter soixante heures de cours, c'est-à-dire cinq fois plus que pendant toute ma première année ! Ces heures-là, je ne les passais ni à lire ni à gaspiller de l'argent. Parfois, rarement, je bavardais avec Kashiwagi ; mais surtout, je restais à ne rien faire. Oui, je me plongeais si totalement dans l'inaction et le silence que mes souvenirs d'Otani ne sont ni plus ni moins que des souvenirs d'oisiveté. C'était peut-être, après tout, ma façon, à-moi, de pratiquer le Zen, et je n'ai jamais connu, ce faisant, une seule minute d'ennui.

Il m'arrivait, assis dans l'herbe, d'observer des heures durant, le manège d'une fourmilière charriant des grains d'argile rouge : ces fourmis pourtant, ne m'intéressaient pas. D'autres fois, je restais des heures les yeux distraitement fixés sur le filet de fumée qui montait d'une cheminée d'usine, derrière l'université : cette fumée ne me captivait en aucune manière. Dans ces moments-là, j'avais le sentiment d'être immergé jusqu'au cou dans cette existence qui était moi-même. Le monde extérieur, par places refroidi, redevenait brûlant. Comment dire ? Il formait des taches et puis des raies. Un

mouvement d'échanges réciproques s'établissait en douceur et sans lois fixes entre mon être profond et le monde extérieur. Le paysage d'alentour et vidé de tout sens qui se réfléchissait dans mes yeux faisait irruption en moi ; les seuls éléments demeurés en dehors de l'opération poursuivaient au loin une danse d'éblouissants éclairs : ce pouvaient être le drapeau de l'usine, ou une tache insignifiante sur le mur de clôture, ou une vieille galoche jetée dans l'herbe, au rebut. De seconde en seconde, cela, en moi, surgissait à la vie pour disparaître bientôt sans laisser de trace ; mais n'étaient-ce pas plutôt des idées informes que des objets ? Les choses importantes donnaient la main aux plus futiles ; un lacs de fils se tendait entre les événements politiques d'Europe, lus dans le journal du matin, et la vieille galoche que j'avais sous les yeux.

Il m'arrivait aussi de méditer interminablement sur l'angle aigu que formait la pointe d'un brin d'herbe. A vrai dire, « méditer » ne convient pas à ces bulles de pensée, bizarres et sans suite, ni vivantes ni mortes, qui apparaissaient à fleur de perception avec l'obstination d'une rengaine. Pourquoi cet angle devait-il être si aigu ? Et s'il était obtus ? Ruinée, la classification dans la catégorie : herbe ? Démantelée, la nature, à cause de cette seule écharde ? Et suffit-il de retrancher une minuscule dent de l'engrenage naturel pour que tout culbute ?... Ainsi, mon esprit, en quête d'un moyen de faire basculer le monde, fluctuait-il deçà delà, sans aboutir à rien.

La nouvelle de la semonce que j'avais reçue ne tarda pas à transpirer, et l'attitude des gens du temple à mon égard se fit, de jour en jour, plus raide. Vous vous rappelez ce condisciple qui se séchait de jalousie depuis le jour où le Prieur avait décidé de me faire suivre les cours de l'université : eh bien, il ne manquait pas une occasion de me regarder avec un sourire de triomphe.

L'été passa, puis l'automne : je n'adressai, pour ainsi dire, pas la parole aux autres. La veille de ma fuite, dans la matinée, le Prieur me fit appeler chez lui par son adjoint. C'était le 9 novembre. J'allais partir aux cours : c'est donc en uniforme d'étudiant que je me présentai devant lui.

Il n'avait plus sa tête habituelle, béate et rose ; il y avait dans ses traits une drôle de crispation que lui valait le déplaisir d'avoir à me dire en face ce qu'il avait à me dire. Il me regardait comme si j'avais été lépreux ; et moi, je trouvais cela réjouissant. Je la tenais, enfin ! l'expression humaine que j'avais tant cherché à saisir sur son visage : son regard en était plein.

Il détourna tout de suite les yeux, me parla en frottant ses mains au-dessus du brasero. Le froissement doux des paumes l'une contre

l'autre, si discrètement qu'il fit son creux dans l'air de ce matin d'hiver, en détruisait désagréablement, comme une discordance, la limpidité. Cette chair de prêtre en contact avec cette chair de prêtre vous donnait l'impression d'une caresse étroite, intime, au-delà de la stricte nécessité.

« Quel chagrin aurait ton père, s'il vivait! dit-il. Regarde, c'est encore une lettre de l'université. Et rédigée dans les termes les plus énergiques! Tu devrais bien réfléchir à ce qui va arriver si tu continues comme ça... » Puis sans transition : « Il y a bien eu un temps où j'ai songé à faire de toi, plus tard, mon successeur ; mais je tiens à t'informer qu'à présent j'ai totalement changé de dispositions. »

Après un très long silence, je dis : « Cela veut- dire que vous me retirez votre appui? » Il ne répondit pas tout de suite. Enfin : « Crois-tu que ta conduite soit de nature à m'en enlever le désir ? »

Je laissai sa question sans réponse. Puis je m'entendis bégayer machinalement quelque chose de tout autre. « Vous me connaissez, mon père, sous toutes les coutures. Mais, moi aussi, je crois vous bien connaître.

— Et alors ? » Une flamme sombre emplît ses prunelles. « Cela n'a strictement aucune importance. N'est d'aucun intérêt. » Jamais comme alors je n'avais vu visage d'homme aussi totalement détaché des choses ce monde. Jamais, si souillées que fussent les mains par les choses de la vie, l'argent, les femmes, je n'avais lu sur un visage d'homme pareil mépris de ce monde.

J'eus un mouvement de répulsion, comme si j'avais touché un cadavre encore tiède et rose.

Alors jaillit en moi, furieuse comme un geyser, l'envie de fuir, même pour peu de temps, tout ce qui m'entourait. Je ne cessai de ruminer cela, quand je me fus retiré de chez le Prieur ; l'idée de départ se fit de plus en plus lancinante, despotique.

Je fis un paquet de ma flûte et de mon dictionnaire bouddhique, pris mon sac de classe et courus à l'université, n'ayant qu'une pensée en tête : partir.

Comme je franchissais le portail, la chance me sourit : Kashiwagi marchait devant moi. Le tirant par la manche, je l'entraînai vers le bas-côté et lui demandai de me prêter trois mille yens. « Prends mon dictionnaire et la flûte que tu m'as donnée, ajoutai-je à tout hasard, comme appoint. »

Ses traits ne laissèrent rien paraître de qu'on pourrait nommer

l'« entrain philosophique » qu'il avait toujours en débitant ces

paradoxes. Les yeux plissés, rétrécis, il fixa sur moi un regard comme voilé de brume.

« Te rappelles-tu, dit-il, le conseil que le vieux Laërte donne à son fils, dans Hamlet : " Ne sois ni emprunteur, ni prêteur d'argent. Prêter c'est perdre tout ensemble argent et ami " ?

- Moi, je n'ai plus mon père, répondis-je. D'ailleurs si tu ne peux pas, n'en parlons plus.

- Je n'ai pas dit que je ne pouvais pas. Voyons les choses sans nous emballer. Suis-je ou non en mesure, actuellement, en raclant les fonds de tiroir, de rassembler trois mille yens?... »

Malgré moi, je ne pus m'empêcher d'évoquer les propos du professeur d'arrangement floral : les trucs de Kashiwagi, ses astuces pour extorquer de l'argent aux femmes. Mais je me retins d'en rien dire...

« ... Considérons d'abord les dispositions à prendre concernant le dictionnaire et la flûte. »

Ce disant, il pivota sur ses talons et se dirigea vers le portail ; je le suivis, réglant mon pas sur le sien. Il me reparla de cet ancien étudiant devenu président d'une société de crédit, «La Clarté », et qui, soupçonné de tremper dans une affaire de trafic de devises, avait été arrêté. Relâché en septembre, on l'avait dit dans une situation difficile en raison du coup porté à son crédit. Depuis mars-avril, ce personnage avait fort excité l'intérêt de Kashiwagi et alimenté nombre de nos conversations. Convaincus tous les deux qu'il restait néanmoins de la race des «forts », nous ne pouvions nous attendre à son suicide, moins de quinze jours plus tard.

« Cet argent, c'est pour quoi faire ? me lança Kashiwagi à brûle-pourpoint — question, de sa part, bien surprenante.

- Pour partir quelque part, comme ça, sans but.

- Tu reviendras ?

- Sans doute...

- Qu'est-ce que tu veux fuir ?

- Tout ce qui m'entourne... Cette odeur d'impuissance qui monte par bouffées des choses qui m'entourent... De Prieur même empeste l'impuissance. Affreusement,.. Ça aussi, je l'ai compris...

— Tu veux fuir aussi le Pavillon d'Or?

— Oui. Aussi.

— Parce que, même lui, sue l'impuissance?

— Non, certes ! Au contraire, c'est lui qui secrète cette impuissance qui envahit tout.

C'est du moins ce que tu te plais à imaginer. »

Et Kashiwagi, de son pas exagérément dansant, se mit à suivre le trottoir, en faisant claquer sa langue d'un air d'extrême satisfaction.

Il me mena dans une petite boutique d'antiquaire de fort chétive apparence ; il y vendit la flûte, sans en tirer plus de quatre cents yens Puis ce fut un bouquiniste, à qui il fallut abandonner le dictionnaire pour cent yens. Pour les deux mille cinq cents yens qui manquaient, Kashiwagi me conduisit chez lui.

Là, il me proposa un marché singulier : la flûte n'était en somme qu'une restitution; quant au dictionnaire, on pouvait le considérer comme un cadeau. En conséquence, les deux objets faisant simplement retour à leur propriétaire, il allait de soi que les cinq cents yens représentant le montant de la vente appartenaient à Kashiwagi. Lesquels, ajoutés au prêt de deux mille cinq cents yens, portaient — rien n'était plus naturel — la dette à trois mille yens. Jusqu'au remboursement, il voulait touche dix pour cent d'intérêt mensuel, ce qui — comparé aux trente-quatre pour cent mensuel pratiqués par la société « La Clarté » — était un taux extrêmement bas, un taux de faveur... Il sortit une feuille de papier, son écritoire écrivit gravement les termes de l'accord, me pria d'imprimer sur le document l'empreinte de mon pouce. Comme penser à l'avenir ne m'inspirait que répugnance, je pressai mon doigt sur le tampon rouge, puis sur le papier.

Mon cœur bouillait d'impatience. Les trois mille yens en poche, je quittai Kashiwagi, sautai dans un tram, descendis devant le parc de Funaoka et grimpai quatre à quatre les degrés de pierre de l'escalier qui, par un détour, mène au temple shintoïste de Kenkun : je voulais tirer un baguette divinatoire, espérant obtenir une indication sur la direction que je devais prendre.

Au pied de l'escalier, sur la droite, on pouvait voir le sanctuaire de Yoshiteru Inari, d'un vermillon flamboyant, avec ses deux renards de pierre se faisant face et entourés de grillage ; chacun serrait dans sa gueule un document roulé et l'intérieur des oreilles pointées droit était peint aussi en vermillon.

Le soleil pâle parfois se cachait ; alors passait un petit vent sec. L'escalier de pierre était comme saupoudré de cendre fine — le ton même de ce jour gris qui filtrait à travers les arbres, si faible, si éteint qu'on eût dit de la cendre sale.

Je débouchai sur la vaste cour du temple Kenkun. J'avais grimpé d'une haleine et étais en nage. Devant moi, un autre escalier conduisait au sanctuaire même ; un chemin dallé allait jusqu'aux marches et, des deux côtés, des pins prosternaient très bas leurs branches tourmentées, sur un fond de ciel. Les vieux bâtiments de bois de la chancellerie du temple se trouvaient à droite ; un écriteau fixé à la porte d'entrée indiquait: « Institut de recherches sur la destinée humaine ». Entre la Chancellerie et l'escalier, il y avait une resserre en cave, crépée de blanc, et, au-delà, un boqueteau de cryptomères clairsemés. Dans le ciel régnait un tumulte de nuages froids, opalescents, chargés d'une lumière lugubre. La vue s'étendait jusqu'aux collines qui bordent Kyôto vers l'ouest.

Le sanctuaire de Kenkun est consacré au héros féodal Nobunaga et à son fils aîné Nobutada, réunis dans un même hommage. C'est un temple d'une simplicité nue, comportant une seule note de couleur : la balustrade vermillon qui en fait le tour.

Arrivé devant, je fis mes dévotions et pris sur une étagère, près du tronc aux offrandes, la vieille boîte de bois hexagonale. Je l'agitai, fis tomber par le trou une baguette de bambou finement taillée. Le chiffre « 14 » y était écrit à l'encre de Chine.

Je fis demi-tour. « Quatorze... Quatorze », murmurai-je en redescendant les marches. Le son de ces syllabes bloquées par ma langue au passage parut se charger peu à peu de signification.

Dans le vestibule de la Chancellerie, j'appelai quelqu'un. Une femme d'âge moyen, qui devait être occupée à quelque lavage, se montra, essuyant ses mains avec obstination au tablier qu'elle avait défait. Elle prit d'un air totalement inexpressif les dix yens réglementaires que je lui tendais.

« Quel nombre ?

— Quatorze.

— Attendez sous la véranda, s'il vous plaît. »

Je m'assis sur le bord. Tout en attendant, je mesurais à quel point il était insensé de remettre mon sort entre les mains mouillées, crevassées de cette femme ; mais peu importait puisque j'étais venu avec l'idée précisément de miser sur cette absurdité. Derrière la cloison tirée.

J'entendis tinter l'anneau d'un vieux tiroir qu'on avait un mal de chien à ouvrir ; puis le bruit d'un papier qu'on arrache. La cloison coulissante s'entrouvrit : « Tenez! » dit la femme en me tendant un morceau de papier pelure ; et la cloison se referma.

Le papier portait dans un coin la marque d'un doigt mouillé. Je lus. « Numéro 14. Néfaste. »

« Si tu restes créans, les Mille et Un Dieux t'anéantiront.

« Le prince Okuni, après avoir essuyé pierres de flamme, volées de flèches et autres calamités dut s'éloigner de cette province selon les enseignements des Dieux ses Ancêtres.

« Avertissement pour toi d'avoir à fuir en secret. »

Le commentaire qui suivait énumérait toutes les sortes d'avanies ou d'alarmes qu'on peut trouver sur sa route : je n'en fus nullement impressionné. Venait enfin une nuée de rubriques diverses dont l'une s'intitulait : « Voyage. » J'y jetai les yeux : « Voyage. Néfaste. Particulièrement vers le nord-ouest. »

Je décidai de mettre le cap sur le nord-ouest.

Le train de Tsuruga quittait Kyoto à sept heures moins cinq du matin. Au temple, le lever avait lieu à cinq heures et demie. Le matin du io, sitôt debout, je revêtis mon uniforme d'étudiant, sans éveiller pour autant le moindre soupçon : si bien prise était maintenant l'habitude de ne plus me regarder.

Aux premières heures du matin régnait toujours une certaine confusion. L'un ici, l'autre là, on s'affairait, qui armé d'un balai, qui d'une toile à laver. Le nettoyage durait jusqu'à six heures et demie.

Je me mis à balayer la cour d'entrée. Mon plan était de prendre le large sans emporter aucun bagage, de disparaître comme par enchantement : je jouerais du balai sur le gravier à peine blanchi par l'aube ; je le laisserais soudain tomber ; je me volatiliserai ; et quand il ferait grand jour, l'allée serait vide. Voilà comment j'imaginai que je devais partir.

Voilà pourquoi aussi je ne pris pas congé du Pavillon d'Or : il faisait partie du cadre qui m'entourait et dont je devais à tout prix m'arracher d'un seul coup. Pas à pas, tout en balayant, j'appuyai vers la porte de l'enceinte extérieure. On pouvait voir les étoiles du matin à travers les pins.

Mon cœur battait à grands coups sourds. « C'est l'heure : pars. » C'était comme si ces mots eussent voleté autour de mes oreilles. « Il faut fuir ce cadre, cette idée que je me fais de la Beauté, et qui me ligote, ce délaissement où je croupis, ce bégaiement, cette existence à laquelle tant de conditions sont mises. Il faut fuir tout cela. Quoi qu'il arrive. »

Comme se détache un fruit mûr, mon balai tomba tout seul de mes

maines dans la pénombre des buissons. Furtivement, en me cachant derrière les arbres, je gagnai le portail extérieur ; après quoi, je pris mes jambes à mon cou.

Le premier train arrivait, avec quelques voyageurs — des ouvriers probablement — au milieu desquels je m'assis, laissant la lumière électrique se déverser à plein sur moi. Il me semblait n'avoir jamais occupé une place si claire.

Je peux encore me rappeler, avec une absolue netteté, tous les détails de ce voyage. Je n'étais pas sans savoir où j'allais ; j'avais choisi un coin où, du temps que j'étais au collège, nous avions fait un jour une randonnée éducative. Pourtant, à mesure que nous approchions, la sensation d'évasion et de délivrance était si forte que je croyais avoir devant les yeux un paysage totalement inconnu. C'était la ligne qui menait à mon pays natal ; elle m'était donc familière. Et pourtant, ces vieux wagons noirs de suie, jamais ils ne m'avaient paru si extraordinaires ; jamais je ne leur avais trouvé tant d'éclat. Gares, coups de sifflet, voix éraillée des haut-parleurs sonores dans le petit matin éveillaient en moi la même émotion, l'amplifiaient, déployaient devant mes yeux des horizons vierges, éblouissants, lyriques. Le soleil levant découpait en zones des quais immenses. Les bruits de galopade, l'éclatement d'une socque de bois, l'imperturbable et monotone sonnerie, la couleur des mandarines que le marchand tire d'une corbeille... c'était autant d'allusions stimulantes, autant de présages, pour la grande aventure dans laquelle je m'étais lancé.

Le plus infime détail de gare concourait à me livrer tout entier à la seule sensation de rupture et d'éloignement. Ce quai qui s'en allait à reculons, de quel air royal, avec quelle exacte courtoisie il s'éloignait ! Je sentais cela. L'inexpressive surface de béton, quel éclat éblouissant ne recevait-elle pas de cette chose qui s'ébranlait, se détachait, partait !

Je m'en remettais aveuglément au train. Cette expression peut paraître bizarre, mais c'est la seule qui rende compte avec authenticité de l'état d'esprit où j'étais alors, quand chaque tour de roue m'éloignait davantage de la gare de Kyôto. Combien de fois, la nuit, au Rokuonji, avais-je entendu les coups de sifflet des trains de marchandises dépassant Hanazono ! Comment n'aurais-je pas été tout étonné de me voir présentement dans l'un de ces engins qui, nuit et jour, immanquablement, filaient à toute allure vers les lointains !

Nous remontions ces gorges du Hozu aux profondeurs d'outre-mer, que j'avais vues autrefois avec père malade. Sur le versant occidental de la chaîne Atago et d'Arashiyama, et jusqu'aux approches de Sonobé, le climat, par suite vraisemblablement de courants atmosphériques, est totalement différent de celui de Kyôto. D'octobre à décembre, entre

onze heures du soir et dix heures du matin, invariablement, le brouillard monte de la rivière envahit toute la région, déferlant presque sans discontinuer.

Les rizières se déployaient, noyées de vapeur — d'un vert de moisissure là où la récolte était faite. Sur les étroites levées délimitant les carrés, quelques rares arbres poussaient, petits ou grands, minces ou trapus, selon les lois de la plus entière fantaisie. Ébranchés jusqu'à bonne hauteur, les troncs maigres étaient cerclés de ces manchons de paille qu'on appelle dans le pays : « mannes à chaleur » ; et, à les voir émerger du brouillard l'un après l'autre, on les eût pris pour des arbres fantômes. Plusieurs fois, frôlant la vitre, se détacha, avec une extraordinaire netteté sur la grisaille des rizières étendues presque à perte de vue, un saule gigantesque dont les feuilles trempées ployaient sous le poids des gouttes ; il se balançait faiblement dans la brume.

Mes pensées, si alertes au départ de Kyôto, avaient maintenant pris un autre cours : je me remémorais ceux qui étaient morts. Et, d'évoquer Uiko, père, Tsurukawa, je sentis sourdre en moi une indicible tendresse qui me fit douter si je n'étais pas seulement capable d'aimer les morts... Tout de même, comme il est plus facile de les aimer que les vivants!

Il n'y avait pas grand monde dans mon compartiment de troisième. Les quelques spécimens assis là de cette humanité si difficile à aimer tiraient fébrilement des bouffées de leurs cigarettes ou pelaient des mandarines. Un vieil employé de quelque organisme officiel devisait voix haute avec son voisin de banquette. Tous deux portaient de vieux complets tout déformés; un lambeau de doublure à raies sortait d'une manche. J'admirai une fois de plus à quel point l'accumulation des années est impuissante contre la médiocrité. Ces fac de culs-terreux cuites par le soleil, labourées de rides, ces voix râpeuses ravagées par l'alcool illustraient bien ce qu'on peut appeler la fine fleur d'une certaine espèce de médiocrité.

Ils passaient en revue tous les gens qu'on pouvait taper pour grossir les fonds de l'organisation. Un autre bonhomme, placide et chauve se tenait à l'écart de la conversation, mais n'arrêtait pas de s'essuyer les mains avec un mouchoir blanc que la répétition des lessives, sans doute, avait jauni.

« Regardez-moi ces mains! Toutes noires ! A croire qu'elles se salissent toutes seules ! Comme c'est embêtant! »

Là-dessus, un autre personnage : « Dites-moi à propos de toute cette suie, vous avez bien envoyé une fois un article au journal ? — Non répondit le chauve ; mais, de toute façon, c'est bien embêtant! »

Sans écouter à proprement parler, j'entendais tout de même ce qui se disait. Le nom du Pavillon d'Or et celui du Pavillon d'Argent^{xvi} vinrent plusieurs fois sur le tapis. Il y avait, à leur sujet, complète identité de vues : on se devait de leur extorquer une contribution substantielle. Les revenus du Pavillon d'Argent étaient moi de ceux du Pavillon d'Or, ce qui ne les empêchait pas d'être énormes. Pour en donner une idée, il devait entrer chaque année au Pavillon d'Or plus de cinq millions de yens ; compte tenu du train ordinaire d'une communauté Zen, la dépense — eau et électricité comprises — n'excédait pas, toujours pour l'année, deux cents mille yens. Que faisait-on du reste? Les jeunes acolytes mangeaient du riz froid pendant que le Prieur filait à Gion tous les soirs! Et par-dessus le marché, pas un sou d'impôt ! Autant dire qu'il s'agissait d'un vrai privilège d'exterritorialité!... Et le dialogue d'aller son train.

Le chauve, tout en continuant à s'essuyer les mains, profita d'un silence pour glisser un : « Quel ennui, tout de même! » qui fut, pour tout monde, le mot de la fin. Briquées, polies, astiquées, ses mains ne portaient pas trace noir de fumée ; éclatantes au contraire, lustrées comme breloques d'ivoire ; vraiment prêtes à servir, sous leur apparence, moins de mains, que de gants neufs! La chose vous paraîtra étrange, mais c'était la première fois que j'entendais la voix de la censure publique. Nous appartenions au monde des prêtres, dont l'université elle-même faisait partie ; et jamais il ne nous arrivait de critiquer entre nous ce qui se faisait au temple.

La conversation des deux vieux ne m'apporta pourtant pas la plus légère surprise : ils ne proféraient que des évidences! Le riz froid, les visites à Gion, tout cela était indiscutable. Mais il me répugnait, au-delà de toute expression, d'être compris selon le mode d'appréhension de ces vieux ronds-de-cuir. Être compris « selon leur langage » m'était proprement intolérable. Leur langage et le mien n'avaient rien de commun. Veuillez bien noter, je vous prie, que j'avais pu voir le Prieur déambuler dans Gion avec sa geisha sans être submergé par une répulsion de nature morale.

Aussi la conversation de mes voisins s'envola-t-elle de mon esprit, n'y laissant flotter qu'un relent d'aversion et quelque chose comme une odeur de médiocrité. Je n'étais, pour ma part, aucunement disposé à solliciter des gens qu'ils voulussent bien approuver mes vues personnelles. Non plus qu'à leur ménager un système de repères qui leur permit d'y voir plus facilement clair en moi. Je le répète encore : l'impossibilité de me faire comprendre était ma véritable raison d'être.

... La porte du wagon s'ouvrit brusquement et un vendeur à la voix rauque apparut, une corbeille pendue au cou. Cela me rappela que

j'avais le ventre vide. J'achetai un repas en boîte : des pâtes verdies par les algues qui visiblement, tenaient lieu de riz. Le brouillard s'était levé, mais il n'y avait point de clarté au ciel. Au bas des pentes arides du mont Tamba, on commença d'entrevoir, au milieu des mûriers, quelques-unes de ces maisons l'on fabrique du papier.

... Baie de Maizuru! Tout comme autrefois ce nom seul me fit battre le cœur. Je ne saurais dire pourquoi. Mais depuis mes années d'enfance au village de Shiraku, c'était comme un terme global pour désigner la mer invisible — et qui avait fini par désigner l'imminence de la mer.

Cette invisible mer, on l'apercevait bien du haut du mont Aoba qui, par-derrière, surplombe le village. J'y étais monté deux fois. La seconde fois, j'avais vu des forces navales combinées au mouillage dans le port militaire. Qui sait si ces unités à l'ancre dans la baie brasillante n'étaient point là rassemblées selon les dispositions de quelque plan secret? Une buée de mystère flottait si bien alentour des navires qu'on se prenait presque à douter de leur existence. Cette escadre, à l'horizon, ressemblait à une bande d'oiseaux de mer, noirs et majestueux, dont on ne sait le nom, et qu'on a vus seulement sur des images : ignorant qu'un œil humain les regarde, ils goûtent à l'écart les délices du bain, sous la garde vigilante de quelque fier ancien...

La voix du contrôleur qui passait, annonçant la station suivante : Maizuru-Ouest, coupa court à ma rêverie. Des marins qui, jadis, avec une belle précipitation, chargeaient leur sac d'un coup d'épaule, il n'y avait plus un seul aujourd'hui. A part moi, ne se disposaient à descendre que plusieurs personnages aux allures de trafiquants du marché noir.

...Quel changement! On se serait cru dans un port étranger : à tous les coins de rue, des pancartes en anglais avaient poussé, quasi menaçantes ; des soldats américains allaient et venaient sans arrêt. Sous le ciel bas de l'hiver

commençant, une brise froide, chargée de sel, balayait la grande avenue tracée pour les besoins de l'armée. Elle portait moins les senteurs du large que l'odeur inorganique du fer rouillé. L'étroit bras de mer qui, tel un canal, pénétrait jusqu'au cœur de la cité, la surface morte de ses eaux, la vedette américaine amarrée au quai... tout cela assurément respirait la paix ; et pourtant, les excès d'une pointilleuse politique d'hygiène avaient dépouillé le port, autrefois si grouillant, de sa vitalité physique, en sorte que la ville entière avait un air d'hôpital.

Je n'escomptais pas de joyeuses retrouvailles avec la mer de ce pays ; une jeep pouvait survenir dans mon dos et, moitié par jeu, me

précipiter dans l'eau. Mais, à y repenser aujourd'hui, je m'aperçois que ce voyage, je ne l'avais entrepris que pour répondre à un appel de la mer. Non pas la mer, sans doute, d'un port artificiel, comme ici ; mais la mer sauvage et vierge, approchée dans mon enfance aux bords natals du cap Nariu : la mer au grain rude, impatiente, éternellement grosse de colères, qui borde le revers du Japon.

Je décidai de me rendre à Yura. C'est une plage envahie, l'été, par une foule joyeuse de baigneurs ; mais à cette saison, elle devait être déserte : seules la terre et la mer y devaient affronter leurs forces obscures. De Maizuru- Ouest à Yura, il y a une douzaine de kilomètres ; mes jambes avaient confusément gardé la mémoire du chemin à suivre.

A la sortie de la ville, la route partait vers l'ouest, longeait le fond de la baie, coupait à angle droit la ligne de Miyazu, franchissait bientôt le col de Takijiri et débouchait sur la rivière Yura. Passé le pont d'Ôkawa, elle remontait vers le nord le long de la rive ouest de la rivière, dont elle épousait le cours jusqu'à l'embouchure.

Je sortis de Maizuru et me mis en route... A la longue, la fatigue vint. Je m'interrogeai. • Que vais-je trouver à Yura? Vers quoi me précipité-je? Vers le choc de quelle évidence? N'y a-t-il pas, là-bas, que la mer du Japon et une plage sans âme qui vive ? »

Ma marche ne s'en ralentissait pas pour autant. Je voulais arriver quelque part. Où que ce fût : le nom ne signifiait rien ; et je me sentais le courage d'y aller tout droit — un courage presque immoral.

De temps à autre, un infime rai de soleil s'offrait la fantaisie de percer ; les grands ormes de Sibérie, le long de la route, m'invitaient à une pause sous leurs branches traversées de clartés pâles. Mais une force secrète me poussait en avant, m'interdisant tout retard.

Au lieu d'un site en pente douce, d'une descente insensible jusqu'au lit d'une vaste rivière, je vis tout à coup le torrent surgir d'une gorge. Malgré sa largeur et les tons vert- bleu de ses eaux, il coulait terne sous le ciel couvert, cheminant, semblait-il, pas à pas et à contrecœur vers la mer.

Sur la rive ouest, je ne vis plus ni autos ni piétons. Chemin faisant, je rencontrai plusieurs plantations de citronniers de Chine, mais pas l'ombre d'un être humain. Au hameau de Kazue un bruit d'herbes écartées me frappa : c'était un chien, dont ne parut que le museau noir.

Une tradition, d'ailleurs suspecte, veut que la résidence de Sansho Dayu, châtelain redouté de jadis, se trouve dans ces parages. Mais n'ayant pas la moindre envie de m'y arrêter, je passai devant sans

même m'en apercevoir : je n'avais d'yeux que pour la rivière.

Il y avait, eu son milieu, un grand îlot avec un bois de bambous. Bien que, sur la route où j'étais, aucun souffle ne fût perceptible, les bambous de l'île se prosternaient sous le vent. L comprenait aussi un ou deux hectares de rizières que l'on irriguait à l'eau de pluie. Mais pas l'ombre d'un paysan, seulement le dos d'un pêcheur à la ligne. Cela faisait un bon moment que je n'avais vu personne et je me sentis de l'amitié pour lui.

« Pêche-t-il le mulot ? Car si par hasard c'est le mulot qu'il pêche, on n'est pas loin de la mer... »

A cet instant, les bambous tout ployés buirent plus fort, jusqu'à couvrir le clapotis de l'eau. Un brouillard parut monter sur l'île : la pluie, qui détrempa les berges sèches, le temps de la remarquer, l'ondée était déjà sur moi. Mais sur l'île que, trempé jusqu'aux os, je continuais à observer, l'averse avait cessé. Le pêcheur était tel que tout à l'heure : il n'avait pas bougé d'un centimètre.

Le grain passa.

A chaque tournant de la route, touffes d'herbe : des pampas, plantes d'automne m'obstruaient la vue. Mais je ne tarderais guère à voir l'estuaire se déployer devant moi : une brise de mer atrocement fraîche me flagellait le visage. Il n'était plus très loin ; plusieurs îlots désolés apparurent. La mer proche lançait déjà ses eaux salines à l'assaut de la rivière. En surface pourtant un calme de plus en plus grand régnait, sans rien qui décelât les désordres sous-jacents - comme quand une personne tombe en syncope et meurt sans avoir repris connaissance.

L'embouchure surprenait par son étroitesse. La nappe d'eaux mêlées, heurtées, se confondaient à s'y méprendre avec le ciel sombre et ses amoncellements de nuées. Pour en connaître le contact, il fallait marcher encore quelque temps contre les souffles violents venus des plaines, des rizières, et qui ourlaient de blanc les sinuosités du littoral du Nord. Si, dans un étonnant gaspillage de forces, ils se déchaînaient ainsi sur ces étendues désertes, c'était à cause de la mer qui couvrait de vapeurs la province hivernale — cette mer indiscernable, impérieuse, dominatrice.

Au large, les vagues s'avançaient en replis successifs, révélant de proche en proche l'immensité couleur de cendre. Une île en forme de chapeau melon flottait dans l'axe de l'estuaire, à une trentaine de kilomètres : l'île de la Couronne, refuge préservé des derniers grands puffins cendrés.

Je pénétrai dans un champ. Du regard, j'en fis le tour : c'était un

désert. A cet instant, j'eus comme une illumination. Mais à peine avais-je entrevu son trait de flamme que déjà il était éteint, évanoui, et sa signification perdu. J'eus beau rester quelque temps immobile : le vent glacé qui m'assaillait me dérobaient toute pensée. Je repris ma marche face au vent. A ces maigres terres succédaient des terres stériles et pierreuses ; l'herbe y était à demi séchée ; seule verdure : des herbes folles pareilles à de la mousse, plaquant au sol leurs brins crêpés et tout froissés. La terre n'était déjà plus qu'un mélange de sable.

Je perçus un ronronnement sourd et tremblé. Des voix humaines aussi. Ce fut quand, inconsciemment, je tournai le dos au vent féroce pour contempler le pic Yura-ga-take.

Je cherchai d'où venaient les voix. Un sentier descendait vers la plage, longeant la falaise basse. Je savais que, contre l'érosion prodigieusement rapide, une digue, encore discontinue, était en cours de construction. Blancs comme des os de squelette, des pilotis de béton gisaient ça et là ; la couleur du ciment frais sur le sable avait quelque chose d'étrangement alerte. Le ronronnement venait de la bétonnière déversant le ciment dans les coffrages. Quelques ouvriers au nez rougi par le froid regardèrent avec suspicion mon uniforme d'étudiant. Je leur jetai un coup d'œil rapide. Là s'arrêtèrent les politesses des frères humains que nous étions.

La grève dévalait vers la mer où elle plongeait en entonnoir. Foulant le sable de granit, je m'avançai vers la ligne des vagues. C'est alors que, pour la seconde fois, je me sentis inondé d'allégresse, certain que chaque pas me rapprochait de la clé de mon illumination de tout à l'heure. Le vent dur, glacé, gelait mes doigts sans gants, mais je n'y prenais pas garde.

C'était donc la mer du Japon ! La source de tous mes malheurs, de mes pensées ténébreuses, de ma laideur et de ma force ! Qu'elle était houleuse ! Les vagues, sans repos, l'une suivant l'autre, roulaient vers la côte. Entre deux replis, on devinait la surface grise et lisse de l'abîme. Dans le ciel lugubre, au-dessus du large, les nuées entassées alliaient la délicatesse à la pesanteur ; car leur masse lourde, sans frontières nettes, avait comme une frange de duvet froid, d'une insurpassable légèreté, qui emprisonnait ce qu'on pouvait prendre pour un coin de ciel bleu pâle. Les collines violettes du promontoire défiaient les flots de plomb. Chaque chose était prise dans un mélange d'agitation et d'inertie, de forces sombres jamais en repos et de reflets immobilisés dans un figement minéral.

Tout à coup me revint en mémoire ce que Kashiwagi m'avait dit le jour de notre première rencontre : c'est par un paisible après-midi de

printemps, sur une pelouse tondue de frais, à l'instant où nous suivons d'un regard distrait les jeux d'un rayon de soleil à travers les branches, que la cruauté fait irruption dans nos âmes.

Je n'avais présentement affaire qu'aux vagues et au vent du nord ; il n'était pas question de printemps, ni d'après-midi serein. Non plus que de gazon frais tondu. Pourtant, cette nature désolée, plus qu'une pelouse d'après-midi commençant, souriait à mon cœur, s'accordait étroitement à mon existence. Ici, je me suffisais à moi-même ; ici, rien ne me menaçait.

Une idée me traversa soudain. Dirai-je : une idée cruelle, au sens que Kashiwagi donnait au mot ? Toujours est-il que, jaillie d'un seul coup au fond de moi, elle me livra le sens de mon illumination précédente, m'inondant d'une lumière vive. Sans vouloir l'approfondir encore, je me contentai d'en subir le choc, comme j'eusse fait pour une violente clarté. Mais cette idée qui, jamais, jusqu'à ce jour, ne m'avait effleuré, à peine eut-elle pointé en moi que ses forces, que ses dimensions incontinent décuplèrent, C'est elle, maintenant, qui m'enveloppait dans ses plis ; et elle disait :

« IL FAUX INCENDIER LE PAVILLON D'OR. »

CHAPITRE VIII

Je repris ma marche et arrivai devant la gare de Tango-Yura, sur la ligne de Miyazu. Déjà, quand j'étais venu en excursion avec le collègue de Maizuru, nous avions fait le même trajet, pris à la même station le train du retour. De rares silhouettes passaient dans la grande artère, témoignant que seule, la courte période d'été où les bains de mer attiraient la foule faisait vivre le pays.

Je me décidai à descendre dans une petite auberge qui faisait face à la gare, et dont l'enseigne disait : « Yura-Hôtel des Baigneurs ». J'ouvris la porte d'entrée aux vitres de verre dépoli, appelai quelqu'un sans obtenir de réponse. Il y avait une couche de poussière sur le plancher surélevé du vestibule. Les contrevents fermés plongeaient la maison dans l'obscurité. Il n'y avait personne.

Je passai derrière la maison. Des chrysanthèmes s'étiolaient dans un jardinet tout simple ; un seau était placé sur une planche, assez haut, muni d'un tuyau de douche : c'était pour l'été, quand les clients reviennent de la plage ; ils s'aspergent avec, pour laver le sable qui leur colle à la peau.

Un peu en retrait, une maisonnette : celle des propriétaires, apparemment. la porte vitrée, tirée à fond, était impuissante à contenir les braillements d'un poste de T. S. F. dont l'inutile intensité sonnait creux, à faire croire que personne ne se trouvait à l'intérieur. Devant l'entrée où plusieurs paires de sabots gisaient en désordre, j'attendis encore, mettant à profit les accalmies de la radio pour

signaler ma présence ; mais ce fut, comme prévu, sans succès.

Une ombre surgit derrière moi, que je remarquai seulement quand un pâle rayon tombé du ciel couvert fit briller les bois du placard à chaussures. Embonpoint noyant les formes, teint frais, yeux si minces qu'on pouvait se demander s'ils existaient, une femme m'observait. Je demandai une chambre. Sans même me prier de la suivre, elle fit demi-tour sans mot dire et se dirigea vers l'entrée de l'hôtel. Je me vis attribuer, au premier étage, une petite pièce d'angle donnant vers la mer. Longtemps elle avait dû rester close : le brasero que m'apporta la femme l'emplit de ses fumées, libérant une intolérable odeur de moisi. J'ouvris la fenêtre et m'offris au vent du nord. Vers la mer, les nuages poursuivaient leurs jeux de tout à l'heure, leurs déplacements solennels qui n'étaient destinés à aucun regard. Reflets, eu quelque sorte, d'impulsions sans but de la nature, ils laissaient fatalement entrevoir des fragments de ciel bleu, pareils à de menus cristaux de claire intelligence. La mer, elle, demeurerait invisible.

... Devant ma fenêtre, je me pris à ruminer l'idée qui m'était venue plus tôt. Pourquoi, me demandais-je, n'avais-je pas songé à assassiner le Prieur avant d'envisager l'incendie du Pavillon d'Or ? A vrai dire, l'idée du meurtre n'avait pas été absolument sans rôder dans ma tête ; mais son inefficacité m'était apparue sur l'heure. Car — je m'en rendais bien compte — même si le coup réussissait, d'autres, avec le même crâne tondu de prêtre, la même pitoyable impuissance, continueraient de surgir sans fin de l'horizon ténébreux. En général, ce qui vit ne possède pas, d'une manière absolue, donnée une fois pour toutes — comme le Pavillon d'Or —, sa qualité d'être qui vit. 1, l'homme reçoit une partie des divers attributs de la nature ; il ne fait que les propager et multiplier grâce à un jeu facile d'équivalences et de substitutions. Tuer pour anéantir la « qualité-d'être-une-fois-pour-toutes-donnée » de la victime, c'est commettre sur toute la ligne un faux calcul. Ainsi raisonnais-je, et mes réflexions me firent apparaître une indéniable et totale différence entre l'existence du Pavillon d'Or et celle de l'être humain. D'une part, un simulacre d'éternité émanait de la forme humaine si aisément destructible ; inversement, de l'indestructible beauté du Pavillon d'Or émanait une possibilité d'anéantissement. Pas plus que l'homme, les objets voués à la mort ne peuvent être détruits jusqu'à la racine ; mais ce qui, comme le Pavillon d'Or, est indestructible, peut être aboli. Comment personne n'avait-il pris conscience de cela ? Et comment douter de l'originalité de mes conclusions ? Mettant le feu au Pavillon d'Or, trésor national depuis les années 1890, je commettrais un acte de pure abolition, de définitif anéantissement, qui réduirait la somme de Beauté créée par la main de l'homme.

A mesure que se prolongeait ma méditation, je me sentais devenir d'humeur enjouée. « Si je brûle le Pavillon d'Or, me disais-je, ce sera un acte hautement éducatif. Grâce à lui, les gens apprendront qu'il est insensé de conclure par analogie à l'indestructibilité de quelque chose ; ils apprendront que le fait d'avoir simplement continué d'exister, d'être resté debout sur la berge du Miroir d'Eau pendant cinq cent cinquante ans, n'implique aucune garantie d'aucune sorte ; le postulat, " foudroyant d'évidence ", auquel nous amarrons désespérément notre tranquillité, ils apprendront à en être moins sûrs, avec l'inquiétude de penser qu'il peut être jeté à bas demain... »

Oui, vraiment, ce qui préserve nos chances de survie, c'est cette enveloppe, où nous sommes pris, de temps solidifié, celui d'une durée déterminée. Prenez l'exemple d'un simple tiroir fabriqué par un ébéniste pour l'usage domestique : à la longue, la durée submerge sa forme d'objet ; au bout de quelques décennies, ou siècles, c'est elle qui, à son tour, s'est solidifiée, prenant la forme de l'objet. Un petit espace donné, à l'origine occupé par l'objet, l'est maintenant, en quelque sorte, par de la durée solidifiée. Le voilà métamorphosé en une certaine espèce de substance spirituelle. Dans le recueil de contes médiévaux, intitulé « tsu-kumogami-ki », on lit, tout au début, les lignes que voici : « Il est dit dans les Mélanges touchant le yin et le yang^{xvii} , qu'après un laps de cent années, les objets du foyer, par métamorphose, devenant esprits, jettent le maléfice au cœur des hommes ; et c'est pourquoi cela est dénommé Tsukumogami, ou Esprit de Malheur. La coutume est que, chaque an, avant que le printemps ne s'installe, on procède à l'expulsion des objets domestiques, et qu'on les mette à la ruelle ; et cela s'appelle décrasser la maison. Et c'est pour prévenir les désastres des choses, avant que le siècle ne soit accompli, et qu'elles ne deviennent Tsukumogami... »

Ainsi, mon geste ouvrirait les yeux des hommes aux désastres du Tsukumogami, et les sauverait desdits désastres. Mon geste ferait chavirer le monde où le Pavillon d'Or existait dans un monde où le Pavillon d'Or n'existerait pas. Le monde changerait sûrement de signification.

Plus je méditais et plus l'allégresse emplissait mon âme. La fin, l'anéantissement de l'univers présentement étalé autour de moi et sous mes yeux étaient proches. Les rayons du couchant s'allongeaient partout sur le pays. Ils tombaient sur le Pavillon d'Or qui en était illuminé ; et le monde où il était embarqué — comme entre nos doigts glissent les grains du sable —, de seconde en seconde, j'en avais la certitude, s'acheminait vers l'abîme.

Mon séjour à l'hôtel de Yura prit fin brusquement au bout de trois

jours. Comme je n'avais pas mis les pieds dehors, mon hôtesse en avait conçu des soupçons et je la vis arriver avec un agent de police. A la vue de cet uniforme entrant dans ma chambre, j'eus peur que mon plan ne fût deviné ; mais, bien vite, je me rendis compte que je m'étais alarmé sans raison. Je répondis aux questions sans rien dissimuler de ma situation, disant que je m'étais sauvé par besoin d'échapper quelque temps à la vie du temple ; je montrai ma carte d'étudiant, tins à régler en présence de l'homme ma note d'auberge. Aussi prit-il à mon égard une attitude protectrice. Il téléphona au Rokuonji, vérifia l'exactitude de mes dires, m'informa qu'il me reconduirait lui-même au temple. Et pour ne pas compromettre mon « avenir », il prit la peine de dépouiller son uniforme et de revêtir des vêtements civils.

Pendant que nous attendions, une ondée s'abattit, qui trempa en un instant le quai sans auvent de la gare de Tango-Yura. Mon garde du corps entra dans le bureau, montrant par là avec satisfaction qu'il était l'ami du chef de gare aussi bien que des employés. Non content de s'en tenir là, il me présenta comme son neveu, venu de Kyoto lui rendre visite.

Je compris la psychologie des révolutionnaires. Tous ces fonctionnaires de province jaspinaient autour du brasero de fer où rougeoyaient des braises, sans soupçonner le moins du monde les transformations qui étaient à la veille de se produire sous leurs yeux aux quatre coins de la planète — sans pressentir l'imminente dislocation de cet « ordre du monde » qui était le leur.

« Si le Pavillon d'Or flambe... Oui, s'il flambe, quel changement dans l'univers de ces pauvres types! Sens dessus dessous, la règle d'or de leurs existences! Chamboulés, leurs horaires de trains! Inopérantes, leurs lois!... »

Je me délectais à la pensée que ces gens ne prêtaient pas la moindre attention au jeune garçon assis bien innocemment à côté d'eux, se chauffant les mains au brasero, et qui pourtant était un criminel en puissance. Un jeune employé épanoui, au verbe haut, parlait du film qu'il irait voir à son prochain jour de congé : un film historique sensationnel, qui vous tirait les larmes, et en même temps, plein de bagarres formidables!... Ainsi donc il irait au cinéma, ce jeune homme, tellement plus vigoureux que moi, si débordant de vie! A son prochain jour de repos, il irait au cinéma, lèverait une fille, et ça se terminerai au lit...

Il n'arrêtait pas d'agacer le chef de gare, de plaisanter, de se faire rembarrer, et cependant il ne tenait pas en place, remettait du charbon, écrivait des chiffres sur le tableau. De nouveau, je sentis le charme fascinant de la vie, tournai vers elle un regard d'envie : je fus à

deux doigts d'être pris... Je pouvais encore ne pas mettre le feu au Pavillon d'Or, m'enfuir du temple pour de bon, rentrer dans le siècle, m'ensevelir dans une existence pareille à celle de ce garçon.

Mais aussitôt, les forces de ténèbres resurgirent et m'entraînèrent loin de tout cela. Bien sûr, qu'il fallait brûler le Pavillon d'Or ! C'est après, seulement après, que commencerait pour moi une vie toute neuve, spécialement faite à ma mesure.

Le chef de gare répondit quelque chose au téléphone, s'approcha d'une glace, ajusta sur son crâne la casquette à galon d'or, toussa pour s'éclaircir la voix, bomba le torse et sortit sur le quai détrempé comme il fût entré dans un luxueux salon. Le train que nous devions prendre ne tarda guère à s'annoncer par le vacarme que produisait toujours le franchissement de la tranchée ouverte dans la falaise — vacarme auquel les parois détrempées communiquaient une fraîcheur mouillée.

J'arrivai à Kyoto à huit heures moins dix du soir, et le policier en civil m'accompagna jusqu'à la porte extérieure du Rokuonji. La soirée était fraîche. Quand, débouchant de l'orée noire du boqueteau de pins, j'approchai de la silhouette têtue de la porte, j'aperçus là devant, debout, ma mère.

Elle se tenait par hasard près de l'écriteau, où l'on pouvait lire : « Toute infraction sera punie conformément à la loi... » Ébouriffée sous la clarté de la lanterne, c'était comme si chacun de ses cheveux blancs était planté tout droit. Elle paraissait plus chenuë qu'elle ne l'était en réalité, à la lumière de la lanterne. Mais tous ces cheveux en désordre cernaient son visage rabougri où rien ne tressaillait. Elle était petite et paraissait pourtant dilatée, immense, blafarde. Derrière elle se voyait, par le vantail grand ouvert, l'ombre déployée sur la cour. Droite sur ce fond de nuit, grotesquement accoutrée de son unique vêtement de sortie — un kimono minable et qui n'en pouvait plus, serré dans une ceinture aux broderies d'or élimées —, on l'aurait prise pour une morte.

J'hésitais à l'aborder. Pourquoi était-elle là ? Je m'en étonnais et ne compris que plus tard : averti de ma fuite, le Prieur avait fait demander à ma mère si je n'étais pas chez elle ; bouleversée, elle était accourue au Rokuonji et y avait attendu mon retour.

Le policier me poussa légèrement dans le dos. Plus j'approchais, plus la silhouette de ma mère rapetissait. Mon visage dominait le sien, en sorte que, pour me regarder, elle devait faire de la tête un mouvement de torsion bien vilain.

Mon premier mouvement me trompait rarement. Ses petits yeux enfoncés et roublards, à cette heure encore me firent voir combien

était justifiée la haine que j'avais pour elle : d'abord, parce que j'étais exaspéré d'avoir été mis au monde par elle ; et puis, cette empreinte en moi qu'avait marquée son infamie ! C'est là, je l'ai dit, ce qui m'avait détaché net de ma mère, sans même laisser place à la mise au point de représailles. Néanmoins, quelques fils tenaient encore.

Mais cette fois, la voyant atteinte dans son attachement maternel, je me sentis soudain libéré. Pourquoi ? C'est difficile à dire ; mais je sentais que jamais plus elle ne pourrait, avec moi, user de la menace.

Il y eut un petit cri aigu, comme de quelqu'un qu'on étrangle. En même temps, bras étendu, elle se mit à me gifler d'une main fébrile.

« Fils ingrat! Monstre d'ingratitude! », fit-elle.

Mon policier assistait sans mot dire à la scène des soujets. Fébriles, les doigts cessèrent bientôt de s'accorder et toute force, peu à peu, déserta la main qui frappait : je ne sentis plus sur mes joues qu'une grêle de menus coups d'ongles. Je remarquai que, tout en frappant, ma mère conservait une expression suppliante : je détournai les yeux.

Au bout d'un instant, le ton changea :

« Pour aller si loin, dis-moi, où as-tu trouvé l'argent ?

— De l'argent ? J'en ai emprunté à un camarade.

C'est bien vrai ? Tu n'as rien volé ?

Non. Je n'ai rien volé. » Comme si c'eût été là son unique souci, ma mère laissa échapper un soupir de soulagement. « Ainsi, tu n'as rien fait de mal ?

— Non, rien.

— Ah! Tant mieux! Mais il faut aller faire des excuses au Prieur. Je lui ai présenté les miennes, mais maintenant c'est à toi de le faire, et du fond du cœur, et d'obtenir son pardon. C'est un homme à l'esprit large, et je pense qu'il aura la bonté de passer l'éponge. Mais cette fois, tâche de t'amender, sinon tu causeras la mort de ta mère. C'est la vérité. Ce sera la mort de ta pauvre mère, si tu ne te corriges pas. Tâche donc de devenir un prêtre qui soit quelqu'un... Mais le plus pressé, c'est d'aller t'excuser... »

Mon garde du corps et moi lui emboîtâmes le pas en silence. Ma mère, dans son trouble, avait oublié de lui adresser le plus élémentaire mot de politesse. Elle trottnait et, tout en considérant sa ceinture pleurarde, je me demandais ce qui pouvait bien la rendre si laide. Et c'était... l'espoir : un incurable espoir pareil à une gale tenace qui creuse la peau de niches sales, humides et rouges, provoque une perpétuelle démangeaison, et dont rien au monde ne pourrait venir à

bout.

L'hiver vint. Si ma détermination, de jour en jour, s'affermait, je dus remettre plusieurs fois l'exécution de mon projet, sans en être pour autant dégoûté par ces ajournements répétés.

Non, au cours de ces six mois, c'est d'ailleurs que me vinrent les motifs de contrariété. Chaque fin de mois, Kashiwagi me harcelait il voulait être remboursé, me notifiait le décompte de ma dette, intérêts inclus, me mettait au supplice par le torrent d'injures grossières qu'il déversait sur moi. Mais il était d'ores et déjà dans mes intentions de ne point le payer. Aussi longtemps que je ne mettrais pas les pieds à l'université, je ne courais aucun risque de le rencontrer.

On trouvera peut-être étrange que je ne dise mot des hésitations, des fluctuations qui, ma décision une fois acquise, restaient encore possibles. C'est que ces louvoiements ne se produisirent point en moi. Pendant ces six mois, mes yeux demeurèrent immuablement fixés sur un point de l'avenir. Le garçon que je fus alors, il se pourrait bien qu'il ait connu le bonheur...

D'abord, la vie au temple me devint plaisante : de me dire que, sous peu, le Pavillon d'Or serait la proie du feu, cela me rendit tolérables des choses que j'avais eu du mal à supporter. Comme qui pressent sa fin prochaine, je fus aimable avec les autres gens du temple. Je mis de la chaleur dans mon accueil, m'attachai à me réconcilier avec toute chose. Je me réconciliai même avec la nature. Chaque matin de cet hiver, quand les oiseaux venaient becqueter les dernières baies de houx, tout, en eux, et jusqu'au duvet de leur poitrail, m'inspirait de l'amitié.

J'avais même oublié ma haine pour le Prieur! De ma mère, de mes camarades, de tout, j'étais délivré. Mais ce confort tout nouveau de ma vie quotidienne, je n'étais pas assez fou pour m'imaginer le devoir à une transformation du monde qui se fût accomplie en dehors de moi et sans que j'eusse eu à remuer le petit doigt. N'importe quoi peut être excusé dès lors qu'on l'envisage sous l'angle du résultat. Et sur quoi précisément prenait appui ma liberté neuve ? Sur ce que je me plaçais moi-même du point de vue du résultat, sur le sentiment que la décision dont la conclusion dépendait, reposait toute entre mes mains.

L'idée d'incendier le Pavillon d'Or m'était venue de la manière la plus abrupte; elle m'allait pourtant à merveille, s'ajustait à ma personne aussi parfaitement qu'un vêtement sur mesure. C'était comme si je n'avais pensé qu'à elle depuis le jour de ma naissance. A tout le moins, depuis le jour de ma première rencontre avec le Pavillon d'Or, en compagnie de père, cette pensée s'était développée en moi, attendant

pour ainsi dire le moment de s'épanouir. Le seul fait que le Temple d'Or eût paru à l'adolescent que j'étais d'une beauté sans égale en ce monde recelait déjà les diverses raisons propres à faire de moi un incendiaire.

Le 17 mars 1950 prirent fin mes études préparatoires à l'Université ôtani. Le surlendemain — le 19 — était le jour de mes vingt et un ans. Le résultat de ces trois ans d'études était impressionnant! J'étais soixante-dix-neuvième sur soixante-dix-neuf ; mes plus basses notes étaient en japonais où je totalisais quarante-deux points ; le nombre de mes absences, sur six cent seize heures de cours, atteignait deux cent dix-huit ; plus d'un tiers! Néanmoins, comme, conformément à la doctrine bouddhique de l'Âme Compatissante, pratiquée dans cette université, ce qu'on appelle « échec » n'existe pas, je fus admis à poursuivre mes études. Ce à quoi le Prieur donna son approbation tacite,

Je continuai à ne rien faire et, de la fin du printemps au début de l'été, je passai toutes les belles journées à visiter temples bouddhiques et shintoïstes, dont l'entrée était gratuite. Je marchais aussi longtemps que mes jambes pouvaient me porter. Je me souviens d'une de ces journées.

Je suivais la grande rue qui passe devant le temple de Myôshin. Devant moi, je remarquai un étudiant qui marchait au même pas que moi, Il s'arrêta pour acheter des cigarettes dans une boutique au vieux toit en auvent. Je pus le voir alors de profil ; profil aigu, teint pâle, sourcils minces, casquette de l'Université de Kyoto. Il jeta de mon côté un coup d'œil en coin. La ligne de son regard paraissait un faisceau d'ombres épaisses. Ma réaction fut immédiate : « Voilà, j'en jurerais, un pyromane ! »

Il était trois heures de l'après-midi — une heure, donc, peu propice aux incendiaires. Un papillon venu soudain, et qui survolait capricieusement l'asphalte de la chaussée, vint s'embarrasser dans un camélia qui, sous l'auvent du marchand de tabac, se fanait dans un minuscule vase. Les bords flétris de la blanche corolle semblaient roussis au feu. L'autobus mettait un temps infini à venir. Le temps, au-dessus de la rue, s'était arrêté.

Sans pouvoir dire pourquoi, je sentais que mon étudiant s'acheminait pas à pas vers l'incendie criminel. Mais cette conviction s'imposait : il avait tout de l'incendiaire. Audacieusement, il avait choisi d'accomplir son acte au moment le plus difficile : en plein jour, et il portait doucement ses pas inébranlablement décidés vers l'acte prémédité. Il avait devant lui le feu et la destruction ; derrière lui, un monde dont il avait jeté l'ordre au rebut. C'est du moins ce que je croyais lire dans ce

dos en uniforme noir, qui avait quelque chose d'imposant. Mais c'est peut-être qu'au jeune incendiaire dont j'avais construit l'image en ma pensée, j'avais attribué une telle silhouette ; et cette serge noire sur qui le jour tombait criait la révolte et le malheur.

Je ralentis le pas, résolu à suivre l'étudiant. J'observai qu'il avait l'épaule gauche légèrement plus basse que l'autre et je crus voir ma propre silhouette. Il était infiniment plus beau que moi, mais il ne faisait aucun doute qu'il ne fût poussé au même acte que moi par le même sentiment de solitude, la même infortune, la même obsession de La Beauté. Tout en le suivant, j'avais l'impression de contempler à l'avance ce que moi-même j'allais faire... Ce sont là de ces choses sujettes à se produire par un après-midi de printemps finissant, où la lumière est belle et l'air chargé d'indolence : je m'étais somme toute dédoublé et mon double, accomplissant exactement à l'avance ce que je ferais moi-même, me dévoilait — avec quelle netteté! — le moi que je n'aurais pas le loisir de regarder à l'instant d'agir.

Le bus n'arrivait toujours pas. Dans la rue, personne. Nous approchions de l'immense porte sud du temple de Myôshin. Les vantaux en étaient grands ouverts et c'était comme si cette porte béante avait englouti une infinité de choses. De l'endroit où j'étais se combinaient, dans l'encadrement grandiose, le chevauchement de piliers de la Porte Centrale et de la Porte des Messagers Impériaux, le Hall du Bouddha avec ses tuiles grises, des pins innombrables et, sur tout cela, découpé à l'emporte-pièce, un pan de ciel bleu tout frais, avec quelques nuages à peine visibles. A mesure que j'approchais de la porte s'ajoutaient de nouveaux éléments : dallage des allées se croisant dans le vaste enclos du temple, murs des pagodes et une infinité d'autres. La porte franchie, on comprenait qu'elle enfermait mystérieusement la totalité du ciel bleu et chacun de ses nuages. Comme une cathédrale.

L'étudiant la franchit, contourna la Porte des Messagers Impériaux, s'arrêta sur la berge de l'étang aux lotus, face à la Porte Principale. Là, immobile sur le pont à la chinoise qui enjambait la pièce d'eau, il leva les yeux vers ladite porte, qui le dominait de toute sa hauteur. « C'est à elle qu'il va mettre le feu », me dis-je.

Pareille splendeur était faite pour être environnée de flammes. Par un clair après-midi comme celui-ci, on ne les distinguerait sans doute pas. Parmi des flots de fumée, les invisibles flammes iraient lécher le ciel, ce que révéleraient seules les convulsions dont sa face serait toute secouée.

Il s'approcha de la porte. Pour n'être pas vu, j'allai, par un détour, me poster de l'autre côté. C'était l'heure où les bonzes mendiants

rentraient au temple. J'en aperçus trois qui s'en venaient côte à côte, le long du chemin dallé, avec aux pieds leurs sandales de paille, à la main, leur chapeau d'osier tressé. Ils regagnaient leurs cellules, marchant, selon la règle, sans regarder à plus de quelques pas devant eux. Ils passèrent à ma hauteur sans échanger une parole et tournèrent à droite, toujours avec une extrême placidité.

L'autre, près de la grande porte, hésitait. A la fin, s'appuyant contre un pilier, il tira de sa poche le paquet de cigarettes qu'il venait d'acheter. Il jetait autour de lui des regards inquiets. « Il va sûrement mettre le feu en faisant semblant d'allumer une cigarette », pensai-je. Comme je l'avais prévu, il en mit une dans sa bouche, avança le menton et frotta une allumette.

La flamme, un court instant, brilla, menue et toute claire. On eût dit que le garçon lui-même ne la distinguait pas ; c'est que le soleil de l'après-midi éclairait alors trois côtés de la porte, ne laissant dans l'ombre que celui où je me trouvais. La flamme, tout contre le visage de l'étudiant penché vers le pilier de bois, jaillit, légère comme une bulle — une fraction de seconde. Puis vite il l'éteignit, agitant très fort la main.

Elle était éteinte, et pourtant il ne parut pas encore satisfait. Soigneusement, il écrasa sous sa chaussure le débris qui gisait sur les dalles du soubassement. Après quoi, épanoui et parfaitement insoucieux de mon désappointement, il franchit, cigarette au bec, le pont de pierre, gagna la Porte des Messagers Impériaux, prenant son temps, flânant, avant de disparaître finalement par la porte sud au fond de laquelle on voyait fuir la grande rue et sa double rangée de maisons.

Ce n'était pas un pyromane, seulement un étudiant en promenade ; pauvre apparemment, et qui s'ennuyait. Pour moi, chacun de ses gestes — je l'avais minutieusement observé — me déplaisait souverainement : sa couardise d'abord, qui lui avait fait jeter autour de lui des regards si inquiets et ce, parce qu'il allait, non pas allumer un incendie, mais fumer une cigarette ; son plaisir mesquin, si typiquement estudiantin, d'enfreindre les règlements ; le soin si méticuleux avec lequel il avait roulé sous sa semelle une allumette déjà éteinte ; par-dessus tout, son « éducation de civilisé » : c'était grâce à cette éducation bonne à jeter aux orties qu'il avait contrôlé en toute sécurité la petite flamme. Sans doute exultait-il de posséder ce pouvoir de contrôle sur son allumette, ce total et immédiat pouvoir de contrôle par quoi il préservait du feu la société !

Depuis la restauration de Meiji, rares avaient été les vieux temples qui, tant à Kyoto qu'à la périphérie, avaient brûlé : c'avait été un des «

bienfaits » de cette « éducation ». Et quand d'aventure cela arrivait, l'incendie était aussitôt circonscrit, divisé, maîtrisé. Il n'en était pas de même auparavant. Le Chion-in avait brûlé en 1431 et connu par la suite plusieurs fois le même désastre. Le corps principal du Nanzenji avait eu le même sort en 1393, où avaient été réduits en cendres la Salle du Bouddha, le Hall des Rites, la Salle de Diamant, l'Ermitage de la Grande Nuée, et plusieurs autres. Le Enryakuji avait été anéanti en 1571 ; le Kenninji, incendié pendant la guerre, en 1552 ; le Sanjûsangendo avait eu son tour en 1249 ; quant au Honnôji, la guerre l'avait ruiné, lui aussi, en 1582.

Dans ces temps lointains, une sorte d'amitié étroite unissait entre eux les incendies. Un incendie ne se réduisait pas comme aujourd'hui à un point isolé. On ne le traitait pas avec dédain. Les brasiers séparés pouvaient toujours se donner la main et réunir en un seul des feux sans nombre... Sans doute les gens aussi étaient-ils ainsi faits. Où que le feu éclatât, il pouvait faire signe à un autre feu et son appel était aussitôt entendu. Si les anciens documents ne font état, à propos de tous ces temples détruits, que de causes accidentelles — feux qui se propagent, guerres... — à l'exception de tout incendie criminel, c'est que, se fût-il alors trouvé quelqu'un de pareil à moi, il n'aurait eu qu'à retenir son haleine, se cacher, attendre. Tous les temples étaient infailliblement voués à la destruction par le feu, un jour ou l'autre. De la pâture à joyeux incendies, il y en avait à foison, à volonté. Il suffisait d'attendre : le feu guettait le moment propice et ne manquait jamais d'éclater ; un foyer rejoignait l'autre, et tous deux de concert accomplissaient ce qui devait être accompli. C'était miracle assurément que le Pavillon d'Or eût passé au travers ! Le feu éclatait tout seul ; destruction et négation étaient dans l'ordre naturel des choses ; les édifices des grands temples étaient voués inéluctablement aux flammes... Les principes et lois bouddhiques régissaient ainsi le monde avec la plus exacte rigueur. Même s'il s'était trouvé des incendiaires, parce qu'ils auraient fait appel, de la façon la plus naturelle, aux forces diverses du feu, aucun historien n'aurait été dans le cas de recourir à l'incendie criminel pour expliquer les choses.

En ce temps-là, l'insécurité régnait dans le monde ; aujourd'hui, en 1950, l'insécurité n'était pas moindre. Si l'on admettait que tous ces temples avaient brûlé en raison de l'insécurité de l'époque, quelle raison pouvait s'opposer à ce que le Pavillon d'Or brûlât à son tour aujourd'hui ?

Je séchais les cours, mais j'allais souvent à la bibliothèque. Un jour de mai, je me trouvai nez à nez avec celui que je mettais tant d'art à éviter . Kashiwagi. Je voulus lui échapper encore ; mais il me poursuivit d'un air amusé. Je songeai que je n'avais qu'à courir ; qu'il

ne pourrait pas, avec ses pieds bots, me rattraper. Mais c'est précisément cette pensée qui paralysa net ma fuite.

Il me saisit à l'épaule, haletant. Il devait être dans les cinq heures et demie du soir, et les cours avaient pris fin. Pour ne pas me heurter à Kashiwagi, en sortant de la bibliothèque, j'avais pris par-derrière, contourné le bâtiment, emprunté la venelle entre le grand mur de pierre et les baraquements qui servaient de salles de classe. Dans le terrain vague, les camomilles sauvages prospéraient comme du chiendent ; le sol était jonché de vieux papiers et de bouteilles vides. Quelques gamins s'étaient glissés là et s'entraînaient au base-bail. Leurs voix criardes faisaient ressortir le silence des classes désertes dont on apercevait, par les vitres cassées, les rangées de pupitres poussiéreux.

J'étais sorti du terrain vague, me retrouvant aux abords du bâtiment principal, devant la baraque qui portait écrit sur une planchette le mot : Atelier, et servait à la section d'art floral. C'est là que je m'étais arrêté. Un rang de camphriers poussait en bordure du mur et, par-delà le toit de la baraque, le soleil couchant divisé par les feuilles découpait des ombres délicates sur le bâtiment principal, dont les briques rouges, inondées de lumière, avaient un éclat splendide.

Essoufflé, Kashiwagi s'appuyait contre le mur ; le jeu des ombres colorait ses joues, toujours décharnées sans doute, mais qui en recevaient une animation, une vie singulières. A moins que ce ne fût le reflet rouge des briques qui lui donnât des couleurs si peu faites pour lui.

« Ça fait cinq mille cent yens, mon cher, fit-il. Cinq mille cent yens à la fin de ce mois. Il va te devenir de plus en plus difficile de me rembourser. »

De sa poche intérieure où il le portait, en permanence, il sortit le document plié et le déploya sous mes yeux. Puis, craignant sans doute que je ne m'en saisisse et ne le déchire, il le replia précipitamment et le fit disparaître dans son vêtement; et il ne me resta plus devant les yeux que l'image tenace de l'empreinte de mon pouce, rouge et mauvaise. Elle avait un air, cette marque de mon doigt, horriblement féroce.

« Tâche de me payer vite. Je te le dis dans ton intérêt. Est-ce que tu ne pourrais pas prendre ça sur tes droits d'inscription aux cours, ou ailleurs? »

Je laissai sa question sans réponse. Quelle obligation y avait-il de payer ses dettes quand on avait devant soi une catastrophe universelle? J'eus un instant la tentation de mettre Kashiwagi sur la

voie de mes secrètes pensées, mais je me retins.

« Si tu te tais, comment veux-tu que je comprenne? As-tu honte de bégayer? Tu dois pourtant y être habituel Tout le monde le sait, que tu bégailles! Même ça! » Et, du poing, il frappa le mur de briques éclairé par le couchant. Un peu de poudre ocre lui salit la main. « Oui, même ce mur! Il n'y a pas un seul être dans toute l'université qui ne le sache! »

Je continuais de l'observer en silence. A ce moment, la balle des enfants vint rouler entre Kashiwagi et moi. Il se pencha pour la ramasser et la leur redonner. Je fus pris alors d'une curiosité maligne : la balle se trouvait à moins de cinquante centimètres de lui et je voulais voir comment il s'y prendrait, avec son infirmité, pour l'attraper avec la main. Inconsciemment, mes yeux devaient se porter sur ses pieds ; il le devina avec une promptitude qui tenait proprement du prodige. Avant qu'on eût pu dire qu'il s'était vraiment penché, il se redressa et me fixa dans les yeux ; et, dans son regard, il y avait des fulgurations de haine qui s'accordaient mal avec son sang-froid habituel.

Un des gamins s'approcha, timide, ramassa la balle et se sauva. A la fin, Kashiwagi me dit : « Parfait! Si tu prends les choses comme ça, je sais aussi ce qui me reste à faire. Avant de partir chez moi, le mois prochain, j'aurai récupéré tout ce que je pourrai, tu peux me croire! Et te tenir prêt! »

A partir de juin, les cours importants se raréfièrent, et les étudiants commencèrent leurs préparatifs pour retourner chez eux, Le 10 fut un jour que je n'oublierai jamais.

Toute la matinée, il avait plu, sans interruption ; dans la soirée, la pluie tomba à verse Après dîner, je lisais dans ma chambre. Vers huit heures, j'entendis marcher dans la galerie qui menait du parloir à la grande bibliothèque. Les pas se rapprochèrent. Le Prieur n'était pas sorti, ce qui était rare. Ce devait être un visiteur. Mais ces pas faisaient un bruit bizarre, comme des rafales de pluie s'écrasant sur une porte en bois. Le novice qui montrait le chemin marchait à pas feutrés et réguliers ; le visiteur, lui, faisait effroyablement craquer les vieilles planches de la galerie, et son pas était extrêmement lent.

On entendait la pluie harceler les toits noirs du Rokuonji. L'eau se déversait sur l'antique et vaste monastère, et c'était comme si elle remplissait les innombrables salles vides où régnait une odeur de moisi. Dans la cuisine, les appartements du diacre, du sacristain, partout, un seul et même bruit : le crépitement de la pluie. Et je songeais à elle qui, à cette heure, régnait sur le Pavillon d'Or...

J'entrouvris la porte de ma chambre. Le cailloutis de la petite cour intérieure était inondé et l'eau glissait d'une pierre à l'autre, montrant son échine noire et lustrée.

Le novice revint de chez le Prieur, passa la tête à l'intérieur de ma chambre : « Un étudiant du nom de Kashiwagi est venu voir le Père, dit-il. N'est-ce pas un de vos amis ? »

Je me sentis très mal à l'aise. L'autre allait se retirer quand je l'arrêtai, l'invitant à entrer. J'imaginai les propos échangés dans la grande bibliothèque, et je ne pouvais supporter de rester seul.

Quelques minutes s'écoulèrent. La clochette d'appel du Prieur retentit. Son tintement déchira le bruit de la pluie, se propagea, impérieux, s'arrêta d'un seul coup. Le novice et moi, nous nous regardâmes. « C'est pour vous », dit-il. Je dus faire effort pour me mettre debout.

Sur le bureau du Prieur était déplié le document portant le sceau de mon ponce. Tandis que je restais agenouillé sur le seuil, dans le corridor, le Prieur prit le papier par un bout et le brandit, sans me donner l'autorisation d'entrer.

« Ceci, est-ce bien l'empreinte de ton ponce ?

— Oui, répondis-je.

— Eh bien! Voilà du joli travail! Si la chose se reproduit, je ne pourrai plus te garder dans ce temple. Réfléchis bien. D'ailleurs, ce n'est pas la première fois... »

Il s'interrompit soudain, à cause de la présence de Kashiwagi.

« Je vais régler cette affaire. Maintenant, tu peux te retirer. »

Je pus alors regarder Kashiwagi. Il était assis sur les nattes, dans une attitude très cérémonieuse. Il n'osait tout de même pas me regarder en face. Après chaque mauvaise action, son visage avait une expression très pure, comme si le fond de sa personnalité ressortait de lui-même, sans qu'il en eût conscience. Mais j'étais seul à le savoir.

Rentré dans ma chambre, je me sentis, en cette nuit de pluie forcenée, au milieu de ma solitude, soudain délivré. « Je ne pourrai plus te garder dans ce temple », avait-il dit. C'était la première fois que de tels mots passaient les lèvres du Prieur ; la première fois qu'il prenait pareil engagement. Et tout devenait clair. L'on envisageait maintenant mon renvoi : je devais me hâter d'agir.

Si Kashiwagi ne s'était pas conduit comme il l'avait fait ce soir, je n'aurais jamais eu l'occasion d'entendre le Prieur me parler ainsi, et la mise à exécution de mon plan aurait sans doute encore été remise à

plus tard. A la pensée que c'était à Kashiwagi que je devais la force de franchir le dernier pas, je me sentis inondé d'une étrange gratitude.

La pluie tombait toujours aussi fort. Il faisait frais pour une nuit de juin, et mon réduit de cinq nattes aux parois de planches avait, sous la lumière faible de l'ampoule, un air de désolation. C'était là mon gîte, d'où j'allais probablement être expulsé sous peu. Pas un ornement. La lisière noire bordant la paille jaunie des nattes était déchirée, roulée, dénudant par places la corde dure qui maintient les fibres. Quand j'entrais dans ma chambre pleine de nuit pour tourner le commutateur, souvent mes orteils accrochaient ces lisières déchirées ; quant à les réparer, je ne l'avais jamais fait : ma ferveur pour la vie n'avait rien à voir avec les nattes de paille ou choses de même sorte.

Avec l'approche de l'été, mon réduit gardait l'odeur acide de mon corps. C'était assez risible que, tout prêtre que je fusse, je sentisse le jeune mâle, comme n'importe qui. Cela avait pénétré même les antiques et lourds piliers aux reflets sombres qui occupaient les quatre angles, même le bois des vieilles cloisons. L'odeur désagréable de jeune animal suintait par les pores du bois patiné par les ans. Piliers, cloisons s'étaient mués à demi en choses vivantes, immobiles, fleurant la chair crue.

A ce moment, les pas étranges de tout à l'heure retentirent dans la galerie. Je me dressai et sortis. Kashiwagi était là, debout, contracté, comme un engin mécanique qui vient de s'arrêter net. Derrière lui, éclairé par la lumière des appartements du Prieur, le Pin-en-forme-de-Nef dressait haut dans le jardin son étrave vert-noir et mouillée.

Je souriais; et j'eus la satisfaction de voir pour la première fois paraître sur les traits de Kashiwagi une expression proche de la peur.

« N'entreras-tu pas une minute ?

— Ça val Pas la peine de jouer à l'épouvantail! Tu es un drôle de type! »

Il finit par entrer, s'assit de biais, doucement, sur le mince coussin que je lui tendais, comme on fait pour s'accroupir. Levant le nez, il parcourut ma chambre du regard. Dehors, la pluie tendait autour de nous un épais rideau. Parmi l'éclaboussement de l'eau frappant de plein fouet le parquet de la véranda, on percevait de temps à autre le bruit d'une goutte rebondissant, ça et là, sur la cloison coulissante.

« Il ne faut pas m'en vouloir. Après tout, si j'ai dû me rabattre sur ce procédé, c'est ta faute à toi. Et maintenant, autre chose. »

Il tira de sa poche une enveloppe qui portait imprimé le nom du Rokuonji, compta les billets qu'elle contenait. C'étaient des billets tout

frais sortis des presses, mis en circulation en janvier, flambant neufs : trois billets de mille yens.

« Ici, dis-je, les billets sont propres, hein? Le Prieur est si vétilleux sur le chapitre de la propreté que, tous les trois jours, son adjoint va à la banque changer les petites coupures pour des grosses.

— Tiens! Vise un peu! Trois mille, un point, c'est tout. Quel pingre! Il prétend qu'entre camarades de classe, il ne saurait y avoir de prêts à intérêt. Il a pourtant dû en faire à la pelle de cette manière-là, de l'argent, lui aussi! »

Ce désappointement inespéré de Kashiwagi me remplit d'aise. Je partis sans me gêner d'un celât de rire auquel d'ailleurs il s'associa. Mais cette réconciliation ne dura qu'un bref instant, car, cessant brusquement de rire, Kashiwagi, les yeux fixés sur mon front, ajouta, comme s'il faisait le geste de m'écarter violemment : « J'ai compris! Toi, ces jours-ci, tu mijotes de démolir quelque chose. »

J'eus un mal terrible à soutenir le poids de son regard. Mais, me rendant compte que, par « démolir », il entendait quelque chose de fort éloigné de ce que, moi, j'envisageais, je retrouvai mon sang-froid et répliquai sans ombre de bafouillage :

« Non. Rien.

— Ah? Quel drôle de type tu fais! Le plus étrange que j'aie jamais rencontré! »

Je savais que ces mots s'adressaient au sourire amical qui me flottait encore au coin des lèvres; mais, j'en avais l'entière certitude, il était à cent lieues d'imaginer le sens de ce sourire, ce qu'il exprimait de gratitude profonde. Et, tout naturellement, mon sourire s'en épanouit davantage.

« Vas-tu retourner chez tes parents ? demandai-je sur le ton ordinaire de l'amitié.

— Oui, je pars demain... Un été à Sannomiya. Pourtant, là-bas non plus, ça n'est pas très folichon...

— Alors, on sera un bout de temps sans se revoir à l'université.

— Quoi? On ne t'y voit jamais! »

Là-dessus, Kashiwagi déboutonna prestement sa vareuse, fouilla dans la poche intérieure.

« J'ai voulu t'apporter ça avant de partir, ajouta-t-il. J'ai pensé que ça te ferait plaisir... Tu le plaçais si absurdement haut! »

Il lança sur ma table de travail un mince paquet de lettres. Le nom

de l'expéditeur me médusa.

« Lis! fit Kashiwagi placidement. Ce sont des reliques de Tsurukawa.

— Vous étiez amis, Tsurukawa et toi?

— Oh!... A ma manière, oui... Mais lui, il détestait par-dessus tout qu'on le prenne pour mon ami. J'étais pourtant la seule personne à recevoir ses confidences. Voilà trois ans qu'il est mort ; c'est pourquoi je peux montrer ces lettres. Comme tu étais particulièrement lié avec lui, mon intention a toujours été de te les montrer un jour — à toi seul. »

Elles dataient toutes de la période qui avait immédiatement précédé sa mort. Toutes avaient été adressées de Tokyo, presque chaque jour, à Kashiwagi, dans le courant de mai 1947. Moi, il ne m'en avait pas envoyé une seule ; mais — force m'était de le constater —, tous les jours qui avaient suivi son retour à Tokyo, il avait écrit à Kashiwagi. Aucun doute n'était possible : elles étaient bien de la main de Tsurukawa ; c'était bien sa grosse écriture d'enfant. Je ressentis une pointe de jalousie. Ainsi, ce Tsurukawa qui m'avait paru ne me jamais cacher le fond de son âme transparente, qui m'avait parfois dit du mal de Kashiwagi, qui avait désapprouvé tout commerce entre Kashiwagi et moi, m'avait totalement dissimulé ses liens secrets avec lui!

Je me mis à lire, dans l'ordre chronologique ces lettres écrites serré sur du papier mince. Le style en était indiscutablement gauche ; la pensée partout s'embourbait, malaisée à pénétrer. Mais de ce style embarrassé montait comme une buée de souffrance ; et, peu à peu, la souffrance de Tsurukawa m'apparut dans une clarté aveuglante. A mesure que j'avançais dans ma lecture, les larmes me montaient aux yeux. Mais, en même temps, je restais confondu devant la banalité de cette souffrance.

Il s'agissait d'une infime histoire d'amour — rien de plus! De l'amour contrarié d'un garçon qui ne sait rien de la vie pour une fille dont ses parents ne veulent pas entendre parler. Toutefois, je fus abasourdi par la phrase suivante, où Tsurukawa — à son insu peut-être — avait exagéré l'expression de ses sentiments : « Quand j'y pense à présent, disait-il, je me demande si cet amour malheureux, je ne le dois pas à ma malheureuse nature. Je suis né d'humeur sombre. Je crois bien qu'à aucun moment je n'ai su ce que c'est qu'une âme parfaitement à l'aise et ensoleillée. » La dernière lettre brisait sur une note violente et alors, pour la première fois, je m'éveillai à un doute qui, jusque-là, ne m'avait jamais effleuré. « Est-ce possible?..

— Hé oui! interrompit Kashiwagi. Il s'est suicidé. On ne me l'enlèvera pas de l'idée. Et c'est pour sauver les apparences que la

famille a inventé l'histoire du camion... »

Bégayant d'indignation, je demandai, pressant, à Kashiwagi :

« Tu lui as répondu ?

— Oui. Mais ma lettre a dû arriver après sa mort.

— Qu'est-ce que tu lui disais ?

— De ne pas faire de bêtises. Rien de plus. »

Je me tus. Cette belle certitude que mon instinct ne m'avait jamais trompé, qu'en restait-il ? Kashiwagi lui donna le coup de grâce.

« Alors ? Cette lecture a modifié tes vues sur l'existence humaine ? Tous tes plans sont par terre, hein ? »

La raison était claire, pour laquelle il m'avait montré ces lettres après trois ans. Cependant, malgré le rude choc que je venais de recevoir, je ne pouvais chasser de mon esprit certaines images du passé : l'adolescent en chemise blanche couché dans l'herbe dense de l'été ; les taches claires éparpillées sur lui par les rayons du soleil levant qui trouait les frondaisons... Trois ans avaient passé, et voilà en quoi ils l'avaient changé ! Tout ce pour quoi j'avais cru en lui aurait dû, semblait-il, s'évanouir avec sa mort ; mais non : à cette minute, cela vivait à nouveau, avec une réalité différente. Plus qu'à leur signification, je finissais par croire à la matérialité de ces souvenirs. Et si je cessais d'y croire, c'était la vie même qui croulerait. Du moins pensais-je cela alors... Kashiwagi laissait tomber son regard sur moi, pleinement satisfait d'avoir si impitoyablement massacré mon cœur.

« Eh bien ? fit-il. Quelque chose vient de casser en toi, hein ? Je ne peux pas supporter de voir un ami vivre avec, au fond de lui, quelque chose de facile à casser. Et je fais tout pour le casser. C'est ma façon d'être bon, à moi !

— Et quand ça ne casse pas ?

— Finis-en avec ces bravades puériles ! ricana-t-il. Je voulais te faire voir seulement une chose : ce qui change le monde, c'est la connaissance. Est-ce que tu comprends ? Rien d'autre, rien ne peut transformer le monde. La connaissance seule peut le changer, tout en le laissant tel qu'il est, inchangé. Vu sous cet angle, le monde est éternellement immuable, mais aussi en perpétuel changement. Tu me diras que ça ne nous sert pas à grand-chose. N'empêche que pour rendre la vie supportable, on peut le dire, l'humanité dispose d'une arme, qui est la connaissance. Les bêtes n'ont pas besoin de ça. Parce que, pour elles, cela ne signifie rien : rendre la vie supportable. Mais l'homme, lui, connaît et se fait une arme de la difficulté même de

supporter l'existence, sans que pour autant cette difficulté s'en trouve le moins du monde ' adoucie. Voilà tout. y

— Tu ne crois pas qu'il est d'autres moyens de rendre la vie supportable ?

— Non, vois-tu. A part ça, il n'y a que la folie ou la mort.

— La connaissance est totalement incapable de changer le monde.. »

J'avais laissé échapper ces paroles, frôlant dangereusement la confession. « Le monde, continuai-je, c'est l'action qui le transforme, rien d'autre... » Comme je le prévoyais, Kashiwagi para le coup, avec ce sourire froid qui semblait collé à ses traits.

« Crois-tu ? Tu dis : l'action. Mais ces choses belles pour qui tu as de la tendresse, ne vois-tu pas qu'elles n'aspirent qu'au sommeil sous la garde de la connaissance? Un jour, nous avons parlé du chat de Nansen, ce chat d'une beauté incomparable. Si les deux clans de moines se sont disputés, c'est que les uns et les autres voulaient le protéger, le couvrir, le faire dormir douillettement — cela, au sein de la connaissance particulière de chacun. Le Père Nansen, lui, était un homme d'action : il ne fait ni une ni deux, trucidé la bête et l'affaire est réglée. Arrive Chôshu, qui met ses sandales sur sa tête. Cela veut dire quoi? Qu'il sait fort bien que la Beauté est chose qui doit rester endormie sous la protection de la connaissance, mais qu'il n'y a pas de connaissance individuel, de connaissance particulière à celui-ci ou à celui-là. Non! La connaissance est pour les hommes un océan, une vaste lande, et l'ordinaire condition de l'existence. Voilà, je crois, ce que signifiait son geste. A présent, tu veux jouer les Nansen, hein? Eh bien, cette beauté que tu aimes n'est que le fantôme de ce « reliquat », de ce « surplus » qui demeure de l'âme humaine, une fois faite la part — dévorante — de la connaissance. Ce n'est que le fantôme de cet « autre moyen », dont tu parlais, « de rendre la vie supportable ». On peut aller jusqu'à dire qu'une telle chose n'existe, en fait, pas. Mais ce qui donne tant de force à l'illusion, ce qui lui confère un tel caractère de réalité, c'est précisément la connaissance. Du point de vue de la connaissance, jamais la Beauté n'est consolation. Ce peut être une femme, ce peut être une épouse, ce n'est jamais une consolation. Cependant, du mariage de la connaissance et de cette Beauté qui n'est pas une consolation, quelque chose naît. Quelque chose d'éphémère, de pareil à une bulle, à quoi l'on ne peut absolument rien. Oui, quelque chose naît ; et c'est ce que les gens appellent L'art. — La Beauté... » commençai-je ; mais je me mis à bégayer furieusement. C'était une idée absurde, mais un soupçon venait de se glisser dans ma cervelle : est-ce que mon bégaiement n'avait pas sa source dans la conception que je me faisais de la Beauté?... « La Beauté... Les choses

belles... sont maintenant mes ennemies mortelles.

— La Beauté ? Ton ennemie mortelle ?» fit Kashiwagi, ouvrant des yeux ronds. Mais son habituel enjouement philosophique reparut vite sur son visage un instant décontenancé.

« Quel changement! T'entendre dire ça! A mon tour de remettre au point les lunettes de ma connaissance! »

Longtemps encore nous poursuivîmes notre discussion. Depuis combien de semaines avions-nous, avec autant d'intimité, échangé nos points de vue?... Il pleuvait toujours. Au moment de partir, Kashiwagi me parla de Sannomiya et du port de Kôbe, que je n'avais jamais vus, me contant les gros navires qui, l'été, s'éloignent des bassins... Tout cela prenait vie pour moi, au souvenir de Maizuru... Nous étions deux étudiants pauvres qui faisons les mêmes rêves et n'aurions échangé, ni pour la connaissance ni pour l'action, la joie de partir vers le large : pour la première fois, nous étions merveilleusement d'accord.

CHAPITRE IX

Ce n'est probablement pas pur hasard si le Prieur, au lieu de m'adresser la réprimande attendue dans une circonstance où elle paraissait aller de soi, me fit au contraire une faveur. Cinq jours après que Kashiwagi était venu réclamer son argent, il me fit appeler et me remit les trois mille quatre cents yens destinés à payer les cours du premier trimestre, plus trois cent cinquante yens pour mes frais de tramway et cinq cent cinquante pour mes dépenses de papeterie. Le règlement de l'université exigeait qu'on acquittât les droits avant les vacances d'été. Mais, après ce qui s'était passé, je n'aurais jamais imaginé que le Prieur me remettrait l'argent. En admettant même qu'il consente à payer mes cours, je pensais que, n'ayant plus confiance en moi, il enverrait l'argent directement par la poste.

Il avait beau me le mettre ainsi dans la main, il y avait de l'hypocrisie dans sa confiance. Mieux que lui, je m'en rendais compte. Cette faveur dispensée sans une parole était à l'image de sa chair rosé et lisse : opulente en mensonge ; marquant de la confiance à qui use de trahison, et de la trahison à qui use de confiance ; hors des atteintes de la putréfaction, et se reproduisant sans faire de bruit, dans sa tiédeur rosée.

Tout comme, en voyant l'agent de police entrer à l'auberge de Yura, j'avais redouté, le temps d'un éclair, que mes plans ne fussent découverts, cette fois encore la crainte me saisit, proche de l'hallucination, que le Prieur eût percé à jour mes intentions, et qu'il tentât peut-être, par ce moyen, de me faire manquer l'occasion

décisive de passer à l'exécution. Tant que je conserverais cet argent par-devers moi, je sentais que je n'aurais jamais le courage d'agir. Sans perdre une journée, je devais trouver un moyen de l'utiliser. Quand on est pauvre, on ne sait guère comment dépenser l'argent qu'on a. Je devais en tout cas employer cette somme de telle manière que, si le Prieur venait à l'apprendre, il ne pût pas ne pas entrer dans une rage folle ni me mettre sur l'heure à la porte du temple.

J'étais, ce jour-là, de service à la cuisine. Après le dîner, je lavais les plats quand par hasard je tournai les yeux vers le réfectoire désert. Il y avait à l'entrée un pilier tout noirci à la patine sombre, auquel une pancarte était fixée, à peine visible tant elle était salie par les fumées.

ATAKO SACRÉ SIGNE

ATTENTION AU FEU

En moi-même, je vis l'image pâlie du feu captif de ce signe talismanique. Quelque chose qui avait été si gai paraissait maintenant, derrière cet archaïque signe, chenu, débile, malade, dégénéré. Me croira-t-on si je dis que, ces jours-là, le mirage du feu excita ma sensualité ? Comment s'étonner — puisque ma volonté de vivre était tout entière suspendue au feu — que ma sensualité aussi fût tournée vers lui ? Mon désir façonnait les formes souples des flammes qui, conscientes d'être vues par moi à travers le pilier aux reflets sombres, semblaient avoir fait gentiment toilette. Doigts, bras, buste, tout en elles était fragilité.

Le soir du 18 juin, l'argent dans mon portefeuille, je quittai clandestinement le temple et gagnai Kita-Shinchi, qu'on appelle ordinairement Gobanchô. On m'avait dit que ce n'était pas un quartier cher et qu'on s'y montrait plein de bienveillance même pour les novices. C'était à environ trois quarts d'heure à pied du Rokuonji. La soirée était fort humide, le ciel légèrement couvert, la lune vague. J'étais en pantalon kaki, vareuse et socques de bois. J'avais toutes chances d'être exactement le même, à mon retour, dans quelques heures. Comment, m'étais-je mis dans l'idée que, sous les mêmes vêtements, je serais devenu un autre ? Nul doute que ce ne fût pour vivre que je voulais mettre le feu au Pavillon d'Or ; mais ce que j'étais en train de faire ressemblait plutôt à une préparation au mourir. Comme un homme vierge déterminé au suicide commence par faire un tour au quartier réservé, ainsi faisais-je. Mais qu'on ne s'y trompe pas : en agissant de la sorte, cet homme-là ne fait qu'apposer sa

signature au bas d'une formule toute faite et — eût-il perdu sa virginité — ne saurait en aucune façon être devenu un « autre ».

Cette fois, je n'avais plus à redouter l'échec tant de fois répété, cette intrusion du Pavillon d'Or entre la femme et moi. Parce qu'aucun rêve ne m'emplissait l'esprit ; parce que je ne songeais aucunement à participer à l'existence par le moyen de la femme. Ma vie était maintenant solidement arrimée au-delà de mon existence présente ; tous mes actes jusqu'à ce jour n'avaient été que cruelle et ténébreuse procédure.

Ainsi devisais-je avec moi-même, quand me revinrent eu mémoire les paroles de Kashiwagi : « Les prostituées couchent sans amour; tout

leur est bon : vieux décrépits, mendigots, borgnes, adonis, lépreux — pour autant qu'elles ne le sachent pas! Cette égalité de traitement met ordinairement les jeunes gens à leur aise, et ils achètent la première femme qu'ils rencontrent ; mais moi, cela ne me disait rien. Je ne pouvais admettre d'être traité de la même façon qu'un homme parfaitement normal : je me serais senti abominablement dégradé. »

J'éprouvai du déplaisir à me rappeler ces paroles aujourd'hui. Pourtant, bégaiement mis à part, tout, dans mon physique, était bien en place et, à la différence de Kashiwagi, je pouvais me croire laid sans doute, mais pas plus qu'un autre.

« Néanmoins, me disais-je, une femme, avec son intuition, ne déchiffrera-t-elle pas sur mon vilain front les signes du criminel-né ? »

Cette réflexion me remplit soudain d'un malaise absurde. Je ralentis le pas. Je finissais par avoir la nausée de ces cogitations. Je ne savais plus au juste si j'allais perdre ma virginité afin d'incendier le Pavillon d'Or, ou incendier la Pavillon d'Or afin de perdre ma virginité. Alors, sans raison particulière, me passa dans l'esprit la noble formule « tempo-kannan » — Voie du Destin semée d'obstacles rudes — et je poursuivis ma route, répétant en moi-même : « Tempo-Kannan... Tempo-Kannan... »

Là-dessus j'entrevis, à 'a limite d'un quartier rempli par l'animation colorée des salles de boîtes à sous et des bars, une zone d'ombre où s'alignaient à intervalles réguliers des éclairages fluorescents et des lanternes de papier à la clarté faible.

Depuis l'instant où j'avais quitté le temple, l'idée saugrenue s'était emparée de moi qu'Uiko vivait encore quelque part dans ce quartier, et qu'elle s'y cloîtrait. Cette pensée m'enhardit. Car depuis que j'avais pris la décision d'incendier le Pavillon d'Or, j'avais retrouvé la fraîcheur sans tache de ma prime adolescence ; aussi aurais-je trouvé tout naturel de rencontrer les gens et les choses du début de mon

existence.

Dorénavant j'allais vivre, et pourtant — chose singulière —, jour après jour, des pensées de mauvais augure grandissaient en moi. J'imaginai que demain, peut-être, je recevrais la visite de la mort, et je la priais de consentir seulement à attendre que j'aie mis le feu au Pavillon d'Or. Jamais malade dans le passé, je ne donnais pas davantage à présent des signes de maladie. Néanmoins, le contrôle des différents rouages qui me tenaient en vie, la responsabilité

de continuer à vivre, j'en sentais de jour en jour sur mes seules épaules le poids de plus en plus lourd.

La veille, en faisant mes nettoyages, je m'étais blessé l'index avec un brin de bambou de mon balai, et cette infime blessure avait suffi à faire naître en moi une inquiétude. Je me rappelais ce poète mort d'une piqûre de rosé au doigt. Le commun des mortels ne risquait guère de mourir de cette façon-là! Mais ma personne était devenue précieuse, et je ne pouvais savoir quelle sorte de mort le destin tenait en réserve pour moi. Fort heureusement, ma piqûre ne s'était point infectée et, ce jour même, en pressant dessus, je n'avais ressenti qu'une très faible douleur.

Il va sans dire qu'en prévision de ma visite à Gobanchô, je n'avais pas manqué de prendre certaines précautions. La veille, j'étais allé dans une pharmacie lointaine, où je ne risquais pas d'être reconnu, pour acheter des préservatifs. Leur membrane veloutée et sans couleur était à un degré incroyable, dénuée de vitalité et de force. Le soir, j'en avais essayé un. Parmi le bric-à-brac de ma chambre — portraits et scènes bouddhiques par jeu barbouillés de rouge, calendrier de la Société de Tourisme de Kyoto, Exercices Zen ouverts juste à la page de l'incantation Butchô-Sonshô, chaussettes sales, nattes aux pailles effilochées... —, il se tenait droit, pareil à un dieu de malheur, sans yeux ni nez, lisse et d'un gris cendré. Sa forme déplaisante me rappelait le rite sauvage du « Rasetu » — le Retranchement du membre génital —, dont on ne trouve plus trace aujourd'hui que dans certaines traditions orales.

Je m'engageai dans une ruelle bordée de lanternes. Il y avait là cent maisons et plus, toutes bâties sur le même modèle. Quiconque a la police à ses trousses obtient facilement, dit-on, droit d'asile du « caïd » qui régent le secteur. Lequel n'a qu'à presser sur un bouton : un signal retentit dans chaque maison, avertissant l'intéressé du danger.

Chaque maison avait, d'un côté de l'entrée, une fenêtre à treillis de bois, et comprenait un rez-de-chaussée et un étage. Les lourdes toitures de tuiles anciennes étaient toutes à même hauteur, fuyant à

perte de vue sous la lune mouillée. A chaque entrée pendait un rideau bleu avec, en blanc, les deux caractères de « Nishi-jin^{xviii} » ; derrière, épiant la rue, on apercevait, penchées, les femmes en tabliers blancs de ménagères.

Je n'avais pas la moindre idée de ce que peut être le plaisir. Comme rejeté hors de l'ordre normal des choses, comme exclu de tout rang, seul, j'avais l'impression de traîner mes pas fatigués au milieu d'un désert. Le désir, tapi, genoux serrés, au fond de moi, montrait son dos maussade.

« Coûte que coûte, tu te dois de dépenser ton argent ici, ne cessais-je de me répéter. Et si tout l'argent des cours y passe, tant mieux! Ce sera pour le Prieur un excellent prétexte de me flanquer à la porte. » Je ne remarquais pas l'étrange contradiction que recelait cette façon de voir. Pourtant, si tel était mon sentiment profond, cela n'impliquait-il pas de ma part une certaine affection pour le Prieur ?

Peut-être n'était-ce pas encore l'heure, mais les passants étaient fort rares. Mes semelles de bois sonnaient clair. La voix monotone des racoleuses paraissait se traîner dans l'air humide et bas de la saison pluvieuse. Mes orteils crispés serraient les lanières lâches. A quoi pensais-je? A la fin de la guerre, à cette nuit où, du haut de la colline Fudô, j'avais contemplé à mes pieds le semis des lumières ; il y avait sûrement parmi elles celles de cette rue-ci...

Je m'attendais de trouver Uiko là où me conduisaient mes pas. A un croisement, une maison d'angle indiquait comme nom : « Otaki ». Au petit bonheur, je me glissai sous le rideau. Je me trouvai brusquement dans une pièce carrelée au fond de laquelle trois femmes étaient assises, comme des femmes lasses d'attendre le train. L'une était en kimono, avec un pansement autour du cou. Une autre, vêtue à l'européenne, regardait vers le sol ; elle avait fait glisser son bas et se grattait âprement le mollet. Uiko n'était pas là : son absence m'enleva un poids.

Celle qui se grattait leva la tête, comme un chien qu'on appelle. Sa face ronde, un peu soufflée, avait, sous son maquillage blanc et rouge, l'éclat cru des dessins d'enfant. L'air dont elle me regarda, c'est bizarre à dire, était réellement empreint de bienveillance : exactement le regard qu'on peut avoir pour un frère humain inconnu qu'on heurte à un coin de la rue. Rien n'indiquait dans ce regard qu'elle eût le moins dû monde décelé le désir tapi au fond de moi.

Uiko étant absente, n'importe laquelle ferait l'affaire. (Choisir, anticiper, pensais-je superstitieusement, signifierait échec! De même que les filles n'ont pas la latitude de choisir leurs clients, je ne devais

pas non plus choisir ma partenaire. Il ne fallait pas que la terrifiante notion d'une Beauté qui énerve; vînt, si peu que ce fût, s'interposer.

« Laquelle de ces demoiselles désirez-vous ? » questionna la matrone. Je désignai celle qui se grattait la jambe. Ce léger prurit — dû probablement à la piqure de ce moustique qui rôdait au-dessus du carrelage — créait un lien entre la fille et moi. Grâce à lui, elle acquerrait le droit de témoigner, plus tard...

Elle se leva, s'approcha de moi, toucha la manche de ma vareuse, avec un sourire qui retroussait sa lèvre. En montant au premier par un vieil escalier sombre, j'évoquai encore Uiko. Je me disais qu'elle venait seulement de s'absenter, de s'absenter du monde tel qu'il existait à cette heure-ci ; et comme elle n'était plus ici-bas, j'aurais beau la chercher, je ne la trouverais pas. Mais c'était comme si elle était simplement sortie hors de ce monde, pour prendre un bain, par exemple, ou accomplir quelque autre geste ordinaire...

De son vivant, elle me paraissait ainsi posséder le pouvoir de passer librement d'un côté ou de l'autre d'un univers à deux faces. Même au moment du drame, après avoir semblé refuser ce monde, elle l'avait de nouveau accepté. La mort même n'avait peut-être été pour Uiko qu'un incident sans conséquence. Le sang qu'elle avait laissé dans la galerie du Kongo-in n'était peut-être rien de plus que cette poussière d'ailes abandonnée, au matin, sur le bord d'une fenêtre, par un papillon qui s'envole à l'instant où l'on ouvre...

Au premier étage courait une rampe vétusté et ajourée, autour d'un vide par où un appel d'air se faisait avec la cour. Une perche de bambou pour sécher le linge allait d'une poutre à l'autre ; un jupon rouge, des sous-vêtements, une chemise de nuit y pendaient. Il faisait sombre ; la chemise de nuit dessinait vaguement une forme humaine.

Une femme chantait, dans une chambre, une chanson qui se dévidait sans heurts. Une voix d'homme, qui détonnait, se joignait parfois à la sienne. Le chant s'arrêta brusquement et il y eut un bref silence ; puis la femme éclata de rire, comme si une corde avait cassé.

« C'est la Kinuko, dit à la matrone la fille qui m'accompagnait.

— Pardi! Ce sera toujours pareil! Toujours! » répondit l'autre ; et elle tourna, têtue, son dos carré à la porte d'où partaient les rires.

La pièce où l'on nie fit entrer était minuscule — trois nattes — et quelconque. La place de l'alcôve était occupée par une espèce de buffet sur lequel on avait placé, au petit bonheur, une statuette de Hotei, le bonze porte-chance, et une figurine de chat-agrippeur-de-clients, comme on en trouve à la devanture des marchands. Au mur, un règlement détaillé, et un calendrier pendant. Au plafond, une seule

et maigre ampoule. Par la fenêtre grande ouverte entraîna de temps à autre le bruit des pas, dans la rue, d'un homme en quête de plaisir.

La matrone me demanda si c'était pour peu de temps ou pour la nuit. Pour une brève visite, c'était quatre cents yens. Je commandai du saké (vin de riz) et des amuse-gueule, que la matrone descendit chercher. La fille cependant restait à distance. C'est seulement après le retour de l'autre, et exhortée par elle, qu'elle vint près de moi. Je remarquai alors que sa lèvre supérieure était légèrement rouge, pour avoir été frottée. Pour tuer le temps, elle ne devait pas seulement se gratter la jambe, mais un peu partout. A moins que cette rougeur ne fût un peu de fard dépassant la lèvre. Qu'on ne trouve pas bizarre que j'aie ainsi observé toutes choses en détail : c'était la première fois de ma vie que j'entrais dans une de ces maisons, et je m'évertuais à découvrir dans tout ce qui tombait sous mon regard des indices de volupté. Chaque détail était aussi net que dans une eau-forte, immobilisé à une distance fixe de mon œil.

« Je m'appelle Mariko. Je vous ai déjà rencontré, n'est-ce pas ?

— Non. C'est la première fois.

— Et c'est la première fois que vous entrez dans une maison comme ici ?

— Oui.

— Ça doit être vrai, votre main tremble. » Je constatai qu'en effet ma coupe à saké tremblait.

— Si c'est vrai, Mariko, fit la matrone, la chance est pour toi ce soir.

— Je ne vais pas tarder à le savoir ! » répondit l'autre négligemment. Il n'y avait pas trace de grivoiserie dans ses paroles. Je devinai que l'esprit de Mariko errait nonchalamment en un lieu sans relation aucune avec mon corps ou le sien, comme un enfant privé de ses compagnons de jeux. Corsage vert pâle, jupe jaune, elle n'avait de rouge à ongles qu'aux deux pouces — qu'elle avait mis peut-être par jeu, avec du vernis d'emprunt.

Nous passâmes dans la chambre où le lit était fait, à même les nattes. Mariko y posa un pied pour tirer le cordon de la lampe. La lumière donna un éclat vif aux couleurs de la courteline. L'alcôve avait de l'élégance ; une poupée française l'ornait.

Je me déshabillai gauchement. Mariko enfila un peignoir en tissu-éponge rosé pâle sous lequel elle retira prestement ses vêtements. Il y avait une carafe à la tête du lit : j'avalai un grand verre d'eau. Elle m'entendit boire.

« Ah! buveur d'eau! » lança-t-elle en riant.

Une fois au lit, visage contre visage, elle m'agaça la pointe du nez avec son doigt. « C'est vrai, que c'est la première fois? » questionna-t-elle ; et elle rit.

Malgré le médiocre éclairage, je n'oubliais pas d'observer. Parce que c'était une preuve que j'étais bien vivant. Peu importe, d'ailleurs. C'était la première fois en tout cas que je voyais d'autres yeux si près des miens. Les lois optiques qui régissaient mon univers en étaient mises en pièces. Une étrangère avait sans scrupules pénétré dans mon existence. Cette tiédeur étrangère, ces effluves de parfum bon marché prirent, par degrés, une ampleur accrue, jusqu'à m'inonder et, finalement, me submerger. C'était la première fois que je voyais de la sorte fondre et disparaître le monde des autres.

J'étais traité comme un simple atonie de l'unité universelle, comme je n'avais jamais imaginé pouvoir l'être. En même temps que de mes vêtements, c'est de choses sans nombre que je m'étais dépouillé : de mon bégaiement, de ma laideur, de ma pauvreté. Je parvins sans conteste à la satisfaction physique, sans pourtant arriver à croire que c'était moi qui la goûtais. La sensation, de laquelle j'étais exclu, jaillissait au loin et retombait aussitôt... A l'instant, je me détachai de la fille, ajustai l'oreiller sous mon menton. J'avais un côté de la tête engourdi et froid ; je me donnai de légères tapes. Puis j'eus la sensation pénible que, l'une après l'autre, les choses me laissaient en plan : ce n'était pas au point toutefois de me faire pleurer.

La chose terminée, ce furent les confidences sur l'oreiller. J'entendis comme à travers un brouillard la fille me conter entre autres comment, de Nagoya, elle était venue échouer là Mais le Pavillon d'Or occupait toute ma pensée. C'étaient, à la vérité, d'abstraites réflexions, bien différentes de mes pensées habituelles si pesamment engluées de sensualité.

« Vous reviendrez, n'est-ce pas ? » Au ton de Mariko, je crus déceler qu'elle était mon aînée d'un ou deux ans. Ses deux seins se trouvaient au niveau de mes yeux, moites de sueur — des seins de pure et simple chair, ceux-là, et qui ne risquaient pas de se muer en Pavillon d'Or! Timidement, je les effleurai du bout des doigts.

a C'est nouveau pour vous, hein, ces choses-là? »

Mariko se mit sur son séant, les enveloppa d'un regard intense et, comme on joue avec un jeune animal, les agita doucement. Cette légère houle me rappela le soleil du soir sur la baie de Mai-zuru. La fragilité de la chair rejoignait dans ma pensée celle de la lumière au crépuscule.

J'imaginai qu'à l'image du soleil enseveli sous plusieurs épaisseurs de nuages, cette chair reposerait bientôt au fond du caveau de la nuit. Et cela me réconfortait.

Je revins le lendemain : même maison, même fille. Pas seulement parce qu'il me restait de l'argent. Mais la première expérience s'était avérée incroyablement pauvre au regard de l'extase dont je m'étais forgé l'idée ; et un nouvel essai était indispensable pour approcher davantage du résultat escompté. Ce que j'accomplis dans ma vie réelle, à la différence des autres, tend toujours à devenir en fin de compte une reproduction fidèle de ce que j'ai vu en imagination. « Imagination » n'est d'ailleurs pas le mot ; c'est « réminiscence de la source première » que je devrais dire. J'ai toujours eu le sentiment que chacune des expériences que j'étais appelé à faire dans ma vie n'a été que la répétition plus terne d'une expérience précédemment réalisée sous la forme la plus brillante ; je n'ai jamais pu me défaire de cette croyance. Même s'agissant, comme ici, de l'acte charnel : j'étais persuadé qu'à un moment, en un lieu dont j'avais perdu le souvenir (peut-être avec Uiko), j'en avais goûté, plus aiguë, plus anéantissante, la volupté. Là était la source de toute jouissance à venir, et ma joie présente ne consistait en rien d'autre qu'à puiser à cette source avec le creux de la main.

Oui, il me semblait bien avoir dans un passé lointain assisté quelque part à un incomparable et grandiose coucher de soleil. Était-ce ma faute si, depuis, tous ceux que j'avais vus m'avaient paru plus ou moins fanés ?

Traité la veille un peu trop comme n'importe quel client, je glissai cette fois dans ma poche un vieux livre de poche acheté quelques jours plus tôt chez un bouquiniste. C'était Des délits et des peines, de Beccaria. Cet ouvrage d'un criminaliste italien du XVIII^e siècle servait le classique « plat du jour » de rationalisme et de vulgarisation des Lumières : je l'avais délaissé au bout de quelques pages ; mais je me disais que le titre intéresserait peut-être Mariko.

Elle m'accueillit avec le même sourire que la veille. Le même sourire certes : « hier » n'avait laissé aucune trace. Sa gentillesse pour moi était celle qu'on a pour quelqu'un qu'on se souvient d'avoir croisé une seconde à quelque coin de rue. Après tout, le corps de cette fille n'était-il pas un carrefour ?

Nous bûmes le saké dans une petite pièce, avec la matrone. Je n'étais pas tellement malhabile à présenter les coupes selon le rite.

« Vous voilà donc revenu ! fit la matrone. Vous êtes jeune, mais vous savez les bonnes manières.

-Mais dites-moi, enchaîna Mariko, si vous venez tous les jours, ne craignez-vous pas d'être réprimandé par votre Prieur ? » Puis, devant ma mine effarée (car elle m'avait percé à jour) : « Ça n'était pas bien difficile ! Aujourd'hui, les jeunes gens portent les cheveux longs. Quand on n'en a qu'un centimètre sur le crâne, c'est clair : on sort d'un temple ! Les plus fameux bonzes d'aujourd'hui, il est bien rare qu'on ne les ait jamais vus par ici, quand ils étaient jeunes... Bon ! On chante ! »

Et, sans transition, elle commença une rengaine où il était question des faits et gestes d'une femme du port.

La seconde expérience, dans un cadre qui m'était déjà familier, se déroula sans heurts, et très confortablement. Je crus bien, cette fois-ci, entrevoir la volupté ; mais pas celle que j'avais imaginée ; seulement le paresseux contentement de sentir que je m'adaptais à la chose.

Après quoi ma compagne me fit des recommandations de grande sœur, pleines de sentiment, et qui produisirent un instant sur moi l'effet de la glace

« Je pense qu'il vaut mieux ne pas venir ici trop souvent, dit-elle. Vous êtes un garçon sérieux. Je le sens. Il ne faut pas tomber dans l'excès ; mais vous donner à fond à votre tâche... Bien sûr, vos visites me font plaisir, et je souhaite qu'elles continuent... Mais..., vous comprenez, n'est-ce pas ? dans quel esprit je vous dis ça... C'est comme je parlerais à mon jeune frère...

Elle avait dû trouver ces belles choses dans un roman de deux sous ; car cela ne venait pas de très profond. Elle inventait une petite histoire avec moi pour héros, et elle s'attendait de me voir manifester les émotions qu'elle était en train de fabriquer. Or, la situation présente ne devait comporter dans son esprit qu'une réaction décente : les larmes. Elle eût été aux anges de me voir pleurer.

Mais elle en fut pour ses frais. Je saisis brusquement, près de mon oreiller, l'exemplaire des Délits et peines et le lui mis sous le nez. Elle le feuilleta poliment ; puis, sans un mot, le remit à sa place : il était déjà sorti de sa mémoire.

Je souhaitais que le destin qui l'avait mise en ma présence éveillât en elle quelque pressentiment. Je souhaitais qu'elle approchât, si peu que ce fût, de la conscience de prêter la main à la destruction du monde ; car, à mes yeux, cela ne devait pas être, même pour cette fille, chose indifférente ! A la fin, je n'y tins plus : je lâchai ces mots qu'il ne fallait pas prononcer : « D'ici un mois — oui, un mois — on parlera beaucoup de moi dans les journaux... Souviens-toi de moi alors... »

Mon cœur battait violemment quand je me tus. Mais Mariko éclata de rire, d'un rire qui lui secouait la poitrine. Puis elle mordit sa manche pour s'en empêcher, en me jetant des coups d'œil rapides. Mais son fou rire la reprit, et tout son corps en était secoué. Sûrement, elle était elle-même incapable d'expliquer ce qu'il y avait de si drôle. Elle s'en rendit compte et se calma.

-Qu'y a-t-il de si drôle? lui demandai-je idiotement.

-Ah! Quel menteur vous faites! dit-elle. Comme c'est drôle! Je n'ai jamais vu pareil menteur!

-Ce ne sont pas des mensonges.

— Oh! Assez!... Ah! c'est trop drôle! C'est à mourir de rire... Dire qu'il raconte ça sérieusement! »

Et elle partit d'un nouveau rire. Peut-être, après tout, ne riait-elle ainsi que parce que j'avais bégayé bizarrement cette phrase où je mettais tant de conviction. Quoi qu'il en soit, elle ne croyait pas un mot de ce que je lui disais.

Mariko ne savait pas croire. Elle n'aurait même pas cru à un tremblement de terre sous ses yeux. Le monde croulât-il, elle seule sans doute ne croulerait pas avec. Parce qu'elle croyait exclusivement à ce qui se produisait selon sa logique personnelle ; et parce que, selon cette logique, il ne pouvait arriver que le monde croulât ; qu'il était absolument hors de question qu'une telle chose eût la moindre chance d'entrer en la pensée de Mariko ! Elle ressemblait en cela à Kashiwagi, dont elle était, en femme, la réplique — un Kashiwagi qui ne penserait pas.

La conversation étant tarie, Mariko, poitrine nue, se mit à fredonner un air qui se confondit avec le bourdonnement d'une mouche. L'insecte, après avoir décrit plusieurs cercles autour d'elle, se posa sur un sein. « Oh ! Ça me chatouille ! », se contenta de dire Mariko sans esquisser un geste pour chasser la bestiole collée à sa peau ; et je n'étais pas peu surpris de constater que la fille n'éprouvait manifestement aucun déplaisir à cette caresse de l'insecte.

La pluie résonnait sur l'avancée au toit.

Comme si elle ne tombait qu'ici. Paralysée, eût-on dit, par la peur, pour s'être aventurée hors de son secteur et égarée dans cette partie de la ville. Son martèlement était détaché de la vaste nuit, comme le lieu où je me trouvais moi-même ; il faisait partie d'un monde nettement localisé, comme celui que délimitait la clarté faible de la lampe de chevet.

On dit que les mouches aiment la pourriture : Mariko était-elle

entrée déjà en décomposition? Son impuissance à rien croire était-elle un signe de décomposition ? Était-ce parce que Mariko vivait dans un univers rigoureusement personnel que l'insecte, curieusement, lui rendait visite? C'était difficile à dire.

D'un seul coup, Mariko s'endormit. Elle bougeait aussi peu qu'une morte et, sur son sein dont la lampe accusait la forme ronde, la mouche aussi resta immobile, comme si, elle aussi, se fût soudain endormie.

Je ne retournai plus à la « Maison Otaki ». Ce que j'avais à y faire était accompli. Il ne restait plus qu'à attendre que le Prieur s'aperçût de l'usage que j'avais fait de l'argent des cours et me chassât du temple. Mais je ne fis pas un geste pour le mettre sur la voie. Me confesser n'était pas nécessaire ; il éventerait bien la chose sans cela.

Je m'expliquais mal pourquoi, en un certain sens, je m'en remettais autant à la poigne du Prieur; pourquoi je tenais à avoir recours à son autorité ; pourquoi je voulais faire dépendre ma détermination finale de l'expulsion prononcée par lui. Je n'en savais trop rien. D'autant, comme je l'ai déjà dit, que j'avais depuis longtemps percé à jour sa fondamentale faiblesse.

Quelques jours après ma deuxième visite à Mariko, j'eus une nouvelle occasion d'observer cet aspect de son personnage.

Ce matin-là, de bonne heure, avant l'ouverture du monastère au public, il était allé faire un tour du côté du Pavillon d'Or : événement exceptionnellement rare. Nous autres étions occupés à nos divers balayages ; il nous adressa quelques mots banals de remerciement avant de gravir, dans sa soutane blanche d'aspect si froid, l'escalier de pierre qui mène au pavillon du Sekikatei. Il y allait probablement s'y préparer du thé dans la solitude et remettre de l'ordre dans ses esprits.

Il y avait encore au ciel les traces, et comme le regret, d'une aurore violente. Dé-ci dé-là passaient sur l'azur profond des nuages à reflets rosés : ils paraissaient n'avoir pas encore tout à fait maté leur timidité.

Le nettoyage achevé, chacun reprit le chemin du bâtiment principal — sauf moi qui coupai par le Sekikatei pour me rendre derrière la grande bibliothèque, où il me restait un coup de balai à donner,

Je montai les marches bordées par la clôture de bambou du Pavillon d'Or et débouchai à côté du Sekikatei. Il avait plu jusque la veille au soir et les arbres étaient tout mouillés. A chaque feuille d'arbuste perlait une goutte de rosée où se réfléchissaient les dernières rougeurs de l'aurore ; c'étaient comme de petites baies rosées poussées là hors saison. Les toiles d'araignée, tendues d'une gouttelette à une autre, étaient, elles aussi, délicatement teintées de rosé, et frissonnaient.

J'éprouvai une émotion bizarre en voyant avec quelle exacte minutie les choses de la terre donnaient asile aux couleurs du ciel. L'humidité même qui baignait l'enceinte du monastère venait toute du ciel au-dessus. Chaque chose avait sa perle de rosée, comme une grâce reçue d'en haut, et exhalait une senteur mêlée, de pourriture et de fraîcheur neuve. Car les objets ignorent les moyens de rien refuser.

Comme on sait, la « Tour du Suzerain Nord » jouxte le Sekikatei. Elle tire son nom du texte : « Ci est le séjour du Signe du Nord à qui gent étoilée paie hommage. » L'actuelle construction n'est pas celle du temps où Yosm'mitsu faisait sentir son autorité. Refaite il y a cent et quelques années, c'est un pavillon de forme ronde, comme on aimait pour les maisons de thé. Le Prieur devait s'y trouver, car je n'apercevais point sa silhouette dans le Sekikatei. Je n'avais nulle envie de me trouver face à face avec lui : je longuai donc la haie vive en me pliant en deux pour n'être pas vu.

La « Tour du Suzerain Nord » était grande ouverte. Je pouvais distinguer au fond de l'alcôve, déroulé le long du mur, le tableau de Maruyama ôkyo. L'alcôve était encore ornée d'une petite châsse bouddhique rapportée de l'Inde, en bois de santal blanc ouvragé, chef-d'œuvre de délicatesse, auquel les ans avaient donné une patine sombre. Je voyais aussi, sur la gauche, une étagère en mûrier, de style Rikyu, ainsi que les peintures des portes coulissantes... Mais point de Prieur 1 Aussi me risquai-je à regarder au-dessus de la haie.

Dans la pénombre, à droite de l'alcôve, je distinguai une sorte de volumineux paquet blanc. Je finis par reconnaître que c'était le Prieur : il était aussi prosterné qu'on peut l'être, tête entre les deux genoux, manches rabattues sur le visage.

Il restait immobile. Totalement immobile. Sa vue, par contre, déclencha en moi un remue-ménage d'impressions diverses.

Ma première pensée fut qu'il avait eu une attaque, sous le coup de laquelle il se trouvait encore. Mon devoir alors était d'aller à lui et de lui donner des soins. Une force contraire m'en empêcha. Pour une raison ou pour une autre, je n'aimais pas le Prieur ; un jour prochain prendrait corps ma détermination d'incendier le Pavillon d'Or... Mes soins seraient donc hypocrites. Sans compter qu'ils pouvaient me valoir la reconnaissance du Père, ou son affection : auquel cas ma volonté avait toutes chances de mollir.

A mieux l'observer, il ne paraissait pas malade. Quoi qu'il fût là, cette posture lui enlevait toute noblesse, toute dignité : il avait l'aspect dégradant d'une bête endormie. Je remarquai que ses manches frémissaient légèrement, comme si un invisible poids était en équilibre

sur ses reins. Ce poids invisible, que pouvait-il être? Détresse? Conscience de sa propre faiblesse ?

Habitée au silence, mon oreille capta un imperceptible murmure — une prière, que je ne pus identifier. Et tout à coup surgit en moi une idée qui mit mon orgueil en lambeaux : le Prieur possédait peut-être une insondable vie intérieure dont nous n'avions pas la moindre idée, et au prix de laquelle les petites vilénies, les petits péchés, les petites négligences dont j'avais si désespérément fait l'essai ne valaient pas même la peine d'être mentionnés.. Je compris alors que la prosternation du Prieur était celle qu'on appelle du « Jardin fermé » : quand un bonze itinérant s'est vu refuser l'entrée d'un monastère, il reste tout le jour devant le porche, accroupi sur ses hardes, le front bas. Qu'un prêtre du rang du Prieur imitât la pratique des moines itinérants témoignait d'une stupéfiante humilité Mais envers qui? A qui allait-elle, cette humilité ? Comme s'adressait au ciel d'aurore celle des herbes du jardin, des arbres, des pointes des feuilles, des toiles d'araignée où la rosée trouvait asile, l'humilité du Prieur n'allait-elle pas aux fautes et offenses de base auxquelles lui-même échappait — allant jusqu'à les refléter en sa personne, par cette posture d'animal couché ?

«Mais non ! C'est à moi qu'il la destine! » pensai-je tout à coup. Cela était hors de doute. Il savait que je devais passer par ici ; et c'est à mon intention qu'il avait pris cette attitude... Parfaitement averti de sa propre faiblesse, voilà le moyen qu'il avait trouvé pour me déchirer le cœur en silence, éveiller ma compassion et me faire à la fin ployer les genoux! Cela ne manquait pas d'ironie!

Je le considérais, dérouté ; et la vérité est que j'échappai de justesse au piège de l'attendrissement. Je résistai de toutes mes forces, mais ne puis nier avoir été à l'instant de céder... Je n'eus qu'à me dire cependant : « Il ne fait cela qu'à ton intention! » pour que mes dispositions en fussent retournées et moi-même, plus que jamais, durci.

C'est à ce moment que je décidai d'aller au bout de mon projet, sans attendre d'être chassé du temple. Le Prieur et moi vivions maintenant dans des mondes différents, où nous ne pouvions plus agir l'un sur l'autre. Tous les obstacles étaient levés. Je pouvais désormais agir, sans avoir à attendre une aide extérieure, comme je le voudrais, quand je le voudrais.

Les teintes de l'aurore se fanaient. Des nuages montaient dans le ciel. Le frais rayon de soleil matinal s'évanouit derrière la véranda de la « Tour du Suzerain Nord ». Le Prieur était toujours prosterné. Je me hâtai de quitter les lieux.

Le 25 juin éclata l'affaire de Corée. Ainsi se trouvaient vérifiés mes pressentiments que le monde allait inéluctablement à l'effondrement et à la ruine. Il fallait me hâter.

CHAPITRE X

Le lendemain de ma visite au Gobanchô, je m'étais livré à une petite expérience : j'avais arraché de la "porte nord du Pavillon d'Or deux pointes de cinq à six centimètres de long.

Il y a deux portes pour entrer, au rez-de-chaussée, dans le Hôsui-in : l'une à l'est, l'autre à l'ouest, toutes deux à double battant. Le vieux guide qui y montait chaque soir fermait de l'intérieur la porte ouest, du dehors la porte est, et donnait un tour de clé. Mais je savais que, même sans clé, on pouvait pénétrer dans le bâtiment ; car, du côté nord, on trouvait une porte en planches qui semblait surveiller de derrière la maquette dont j'ai parlé et qui se trouvait à l'intérieur. Elle tombait de vétusté et, en enlevant une demi-douzaine de pointes, on pouvait aisément la disjoindre. Toutes les pointes avaient du jeu, de sorte qu'on pouvait sans effort les arracher avec les doigts. J'avais tenté l'essai sur deux d'entre elles ; l'expérience avait été concluante. Je les avais enveloppées dans un morceau de papier et mises de côté tout au fond du tiroir de ma table de travail. Je laissai passer quelques jours. Rien ne parut indiquer qu'on eût remarqué la chose. Puis, une semaine. Même absence de réaction. Le 28 au soir, au cours d'une nouvelle expédition clandestine, je remis les deux pointes à leur place.

Le jour où j'avais aperçu le Prieur prosterné et pris, une fois pour toutes, la décision de ne faire dépendre les choses que de moi-même, je m'étais rendu dans une pharmacie proche du Commissariat de Nishijin, dans le quartier de Sembon-Imaidegawa, pour acheter des comprimés de somnifère. On commença par me donner un flacon qui

paraissait en contenir une trentaine. J'en réclamai davantage et, pour cent yens, emportai un flacon de cent. Puis, dans une quincaillerie voisine, j'acquis pour quatre-vingt-dix yens un couteau de poche avec son étui, dont la lame avait dans les douze à quinze centimètres.

A l'aller comme au retour, je passai devant le Commissariat de Nishijin. Plusieurs fenêtres étaient brulamment éclairées. Je vis un inspecteur, col de chemise ouvert et porte-documents sous le bras, se ruer à l'intérieur. Personne ne prêtait attention à moi ç'avait été la même chose au cours des vingt années qui venaient de s'écouler ; cela ne faisait que continuer. Aujourd'hui encore, je ne comptais pour rien. Dans tous les recoins de ce pays du Japon, il y avait un million, dix millions de gens qui ne suscitaient point l'attention ; j'étais de leur nombre. Que ces gens-là veuillent vivre ou mourir, le monde s'en souciait comme d'une guigne. Et il y avait assurément en eux de quoi rassurer. Aussi, rassuré lui-même, l'inspecteur ne se donna-t-il pas la peine de jeter un regard de mon côté. Au-dessus de la porte, la clarté rouge et fumeuse de la lanterne faisait ressortir les caractères de l'inscription : « Commissariat de police de Nishijin ». Une partie du mot « police » manquait.

Sur le chemin du retour, je songeai aux acquisitions que j'avais faites dans la soirée ; mon cœur en battait de joie. J'avais acheté couteau et somnifère pour le cas où je devrais songer à mourir. Mais ma joie était si forte que je me demandais si ce n'était pas celle de l'homme qui va fonder un foyer et qui organise à l'avance sa vie familiale. Même longtemps après mon retour au temple, je ne pouvais me lasser de contempler ma double emplette. Je tirais le couteau de sa gaine et passais ma langue sur la lame qui se ternissait à l'instant. Je sentais une fraîcheur incisive, puis une sorte de goût agréable et lointain : cela venait du cœur de l'acier mince, de l'inaccessible substance du métal, dont ce n'était que le pâle reflet. Cette forme nette, cet éclat métallique pareil à l'indigo des profondeurs marines, voilà ce qui recelait ce goût si pur lové à la pointe de ma langue, tenace, mêlé à ma salive — et qui finit aussi par s'évaporer. Et j'imaginai avec bonheur le jour où, dans ma chair, je serais tout éclaboussé, tout saoulé, de cette douceur-là. Les deux de la mort me paraissaient pleins de lumière, et pareils à ceux de la vie. J'avais oublié mes pensées d'ombre. Il n'existait plus de détresse en ce monde...

Après la guerre, on avait installé au Pavillon d'Or un avertisseur d'incendie, automatique, du type le plus récent, et fort ingénieusement conçu . si l'intérieur du Pavillon d'Or atteignait une certaine température, une sonnerie d'alarme retentissait aussitôt dans la galerie de la chancellerie. Le soir du 29 juin, le dispositif tomba en panne ; c'est le vieux guide qui découvrit la chose. Je l'entendis faire son

rapport au bureau du diacre, car je me trouvais dans la cuisine. J'interprétais cela comme une exhortation du Ciel.

Toutefois, le lendemain matin 30, le prieur adjoint téléphona à l'usine qui avait livré l'appareil pour qu'on vînt le réparer : le brave guide eut la bonté de me relater la chose. Je me mordis la lèvre : j'avais manqué l'occasion unique qui m'avait été offerte la nuit passée.

Un ouvrier vint réparer dans la soirée. Nous formions autour de lui un cercle de têtes curieuses. C'était un travail long ; l'homme hochait la tête d'un air ennuyé : les curieux, l'un après l'autre, quittèrent la place. J'en fis autant, quand il fut décent de partir. Je n'avais plus qu'à attendre la fin de la réparation, et la sonnerie de contrôle répercutée par tout le temple — signal, pour moi, de désespoir... J'attendis. La nuit, comme une marée, envahit le Pavillon d'Or où clignotait le lumignon de l'ouvrier au travail. Rien ne retentit : l'homme avait quitté la partie et plié bagage, remettant au lendemain d'achever son ouvrage.

Il manqua de parole : personne ne vint le 1er juillet. Au temple, or n'avait aucune raison spéciale de hâter la réparation.

La veille, j'étais retourné à Semi-marathonienne, où j'avais acheté de la brioche et des gâteaux fourrés à la pâte de haricot. Au temple, on ne mangeait rien entre les repas principaux ; c'est pourquoi, avec quelques yens prélevés sur mon maigre argent de poche, il m'arrivait assez souvent d'aller acheter là-bas quelques pâtisseries.

Celles que j'avais achetées ce jour-là n'étaient pourtant pas destinées à calmer ma faim. Non plus que la brioche à me faciliter l'absorption du somnifère. S'il faut à toute force le dire, c'est l'appréhension qui me fit faire ces achats.

Il y avait une relation entre ce sac de papier — tout gonflé dans ma main — et moi. Une relation entre l'acte parfait et solitaire que je me disposais à accomplir — et cette piètre brioche... Le soleil suintait du ciel couvert, coiffait les alignements de maisons, comme un brouillard épais et moite. Une goutte de sueur me dévala furtivement le long de l'échiné, comme un fil froid qu'on aurait brusquement tiré. Je n'en pouvais plus de fatigue.

La relation entre la brioche et moi... Que pouvait-elle bien être ? Placé devant l'acte, mon esprit trouverait dans sa tension, sa concentration mêmes, de quoi alimenter son élan ; tandis que mon estomac, abandonné à sa solitude ordinaire, continuerait d'en réclamer le gage : voilà comme j'imaginai les choses. Mes viscères étaient pour moi comme ces chiens faméliques qu'on n'a jamais pu dresser. Oui, je le savais, mon âme pouvait bien être pleine d'allant ; mon estomac,

mes entrailles, eux, organes paresseux, n'en feraient qu'à leur tête et se replongeraient dans leur tiédeur rêvasseuse de tous les jours. Je savais que mon estomac rêverait. De brioche et de gâteaux fourrés. Pendant que mon esprit rêverait de bijoux, lui, obstinément rêverait de brioche et de gâteaux fourrés... Au reste, quand les gens essaieraient de comprendre pourquoi j'avais commis mon crime, cette brioche leur fournirait une clé fort convenable. Ils diraient ; « Ce garçon-là crevait de faim.. C'est bien humain ! »

Et ce fut le 1er juillet 1950. Comme je l'ai indiqué, il était peu probable que l'avertisseur d'incendie fût réparé dans la journée. J'en fus assuré l'après-midi, vers six heures donné et sa journée terminée, restait debout, le regard vague, sur le seuil de la cuisine, fixant le carré de jardin potager.

Il pleuvait depuis le matin, à de rares éclaircies près. Une brise légère passait, et il ne faisait pas tellement lourd pour la saison. Ça et là, j'apercevais, sous la pluie, des rieurs de potiron dans le potager. A l'autre bout, sur le dos des billons noirs et luisants, les haricots soja semés au début du mois précédent commençaient à sortir.

Quand le vieux guide ruminait quelque pensée, sa mâchoire allait et venait, entrechoquant les dents de son râtelier mal ajusté. Tous les jours, il répétait aux visiteurs les mêmes explications, mais on avait de plus en plus de mal à saisir ses paroles, à cause de son mauvais dentier, qu'il ne se donnait même plus la peine de faire réparer, en dépit des conseils que les gens lui prodiguaient.. Les yeux fixés sur le potager, il marmonnait tout seul. Par intermittences d'ailleurs : car, à un murmure succédait un entrechoquement, que suivait un nouveau murmure. Il devait grommeler au sujet de l'avertisseur, dont la réparation n'en finissait pas. On l'entendait à peine, mais je crois qu'il déplorait qu'il fût trop tard pour réparer — l'avertisseur sans doute, à moins que ce ne fût son râtelier I

Le soir, le Rokuonji reçut la visite de quelqu'un qui venait rarement : le Père Kuwai Zenkai, prieur du temple de Ryûho, dans la préfecture de Fukui. C'était un ami de séminaire du Père Dôsen. D'où il résultait qu'il avait été aussi un camarade de mon père. Le Prieur était absent ; on le prévint par téléphone. Il fit répondre qu'il serait de retour dans une heure environ.

Le Père Zenkai était monté à Kyoto avec l'intention de passer un jour ou deux au Rokuonji.

Père m'avait à diverses reprises parlé du prieur Zenkai ; c'était — je me le rappelais — toujours avec plaisir et une affectueuse vénération. Au physique comme au moral, c'était le type même du prêtre Zen viril

et taillé à la serpe. Haut de près de deux mètres, il avait le teint basané et d'épais sourcils. Sa voix grondait comme le tonnerre. Quand un de mes camarades novices vint m'avertir qu'en attendant le retour du Prieur, le Père Zenkai désirait bavarder avec moi, j'hésitai, craignant que son œil clair ne pénétrât ce que je méditais pour cette nuit.

Je le trouvai assis en tailleur dans le grand salon, en train de boire du saké que l'adjoint avait eu la prévenance de lui faire servir, et croquant quelques racines. C'était mon camarade qui, jusque-là, avait fait le service ; je pris sa place et, assis le buste droit, m'acquittai du rôle d'échanson. Je tournais le dos à la nuit où la bruine descendait en silence. Le Père n'avait donc, dans le champ de son regard, que deux choses ténébreuses : la nuit dans le jardin détrempé, et mon visage.

Mais il n'était pas homme à se laisser influencer par ce genre de choses. C'était la première fois qu'il me voyait ; mais à peine m'eut-il aperçu qu'il me dit que je ressemblais beaucoup à mon père ; que la mort de ce dernier l'avait profondément affligé ; que j'étais vraiment un homme... Et cent autres choses qu'il dévidait, intarissable, de sa voix sonore.

Il y avait en lui une simplicité qui faisait défaut au Prieur, une force dont était dépourvu mon père. Face tannée, narines démesurément larges, bourrelets de chair doublant la ligne broussailleuse des sourcils et se rejoignant presque : on eût dit un masque d'Obeshimi, ces grands diables des pièces de Nô. Ses traits n'étaient point réguliers : il y avait en lui trop de force, et cette force, à la moindre occasion, apparaissait à nu, ruinant ce qu'il pouvait y avoir de régularité dans son visage. Ses pommettes aussi saillaient abruptes, comme ces rocs vertigineux des peintres chinois de l'École méridionale.

Avec tout cela, et sa voix tonitruante, il y avait chez le Père une gentillesse qui m'atteignait jusqu'au fond du cœur. Ce n'était pas la gentillesse ordinaire, banale ; mais celle d'une grosse racine à l'écorce râpeuse qu'un grand arbre, à l'entrée du village, propose au voyageur, pour qu'il s'y repose. Une gentillesse rude.

Je restais sur mes gardes, de peur qu'en cette nuit capitale ma détermination ne s'émuât au contact de cette gentillesse. Un instant, le soupçon me vint que le Prieur avait peut-être fait venir le Père à ma seule intention ; mais il était improbable qu'on l'eût fait venir de si loin spécialement pour moi. Non, le Père n'était qu'un hôte singulier que le hasard avait amené ce soir pour être le témoin idéal du désastre.

Le flacon de faïence, d'une contenance d'un tiers de litre, était vide.

Je me rendis, après la révérence rituelle, à la cuisine. Quand je revins avec un autre qu'on avait fait tiédir à point, je me sentis, au moment de servir, envahi par une impression que je ne connaissais pas encore, Jamais rien, jusque-là, ne m'avait inspiré le désir de me faire comprendre d'autrui ; mais cette fois, je souhaitai l'être du Père Zenkai, et de lui seul. Tandis que je lui versais à nouveau du saké, il avait sûrement remarqué quelle lueur différente — une lueur de sincérité — avait brillé dans mes yeux.

« Que pensez-vous de moi? lui demandai-je

— Ma foi! Tu as tout l'air d'un bon étudiant, d'un étudiant sérieux. A quel genre de dissipations tu te livres, sous le manteau, ça, je l'ignore. Mais, dis-moi, ça ne doit plus être comme autrefois ; vous n'avez sans doute pas beaucoup d'argent à consacrer à vos débauches ! Ton père, le Prieur d'ici et moi, quand nous étions jeunes, quel sabbat nous avons pu faire!

— Ai-je l'air d'un étudiant comme les autres?

— Pour sûr! et c'est ce qu'il y a de mieux!... Ce qu'il y a de mieux ! Car les gens ne vous soupçonnent de rien. »

Le Père Zenkai n'avait aucune vanité. Les prélats de haut rang sont guettés par un défaut : celui de se refuser, quand on sollicite leur sagacité sur les sujets les plus divers — depuis le caractère des gens jusqu'aux livres, tableaux, antiquités diverses —, à formuler un avis décisif, par crainte de se faire moquer d'eux après, s'ils se sont trompés. Naturellement, il y a aussi le prêtre Zen qui tranche à l'instant, et de façon dogmatique, mais s'arrange pour dire les choses d'une manière assez floue pour qu'on puisse les tirer dans un sens ou dans un autre. Tel n'était point le Père Zenkai ; je me rendais parfaitement compte qu'il disait les choses comme il les voyait ou sentait. Il n'allait pas chercher de sens particulier aux objets reflétés par sa claire et forte prunelle. Signifiaient-ils quelque chose ? Parfait ! Rien ? Parfait encore ! Et ce qui me faisait trouver le Père, plus que tout, merveilleux, c'est que quand il regardait quelque chose — moi, par exemple —, il le voyait comme n'importe qui d'autre pouvait le voir, sans chercher à se singulariser par quelque découverte que son œil seul aurait faite. Pour lui, le monde purement subjectif n'avait aucun sens. Je le comprenais et me sentais devenir, par degrés, plus détendu. Dans la mesure où les autres me trouvaient « comme tout le monde », j'étais comme tout le monde, et je pouvais commettre hardiment les actes les plus étranges, je n'en restais pas moins « pareil aux autres », comme les grains de riz passés au tamis.

Je me sentais devenu, sans savoir comment, une sorte d'arbuste

paisible planté devant le Père. Je demandai : « Faut-il vivre selon l'image que les gens se font de vous ? »

— Ce n'est pas facile. Mais si on se risque à agir différemment, les gens s'habituent à vous voir sous ce nouveau jour. Ils oublient vite, tu sais!

— Mais lequel des deux " moi " survit à l'autre ? Celui que les gens voient, ou celui que je me figure être ?

— Les deux ne tardent guère à disparaître sans laisser de traces. On peut à toute force se persuader qu'on continue d'être ce qu'on était. Vient un moment où c'est fini. Pendant que le train roule, les voyageurs ne bougent pas, mais au terminus, il faut poursuivre à pied. Rouler a une fin, se reposer aussi. La mort paraît l'ultime repos, mais combien de temps dure-t-il ? Personne ne peut le dire.

— Je voudrais que vous lisiez en moi, dis-je à la fin. Je ne suis pas l'être que vous pensez. Je vous en prie. Lisez au fond de mon âme. »

Vidant sa coupe de saké, il me fixa intensément. Un poids de silence s'abattit sur moi, comme l'immense toit noir du temple trempé de pluie. Je frissonnai. Et brusquement, le Père, élevant sa voix rieuse, étonnamment claire, dit : « Pas la peine de lire en toi! Tout est écrit sur ta figure ! »

J'eus le sentiment d'avoir été pénétré à fond jusque dans les moindres recoins. Pour la première fois de ma vie, je ne sentais qu'un vide en moi. Et comme une eau sourdant pour le remplir, le courage d'agir jaillit en moi, tout neuf. Le Prieur revint à neuf heures. Comme d'habitude, quatre hommes allèrent faire la dernière ronde. Il n'y avait rien d'anormal.

Les deux amis burent ensemble le saké. Vers minuit et demi, un de mes camarades conduisit le Père à sa chambre. Le Prieur prit un bain, ce que le langage du temple appelait « ouvrir les ablutions ». A une heure du matin, le 2 juillet donc, après le passage du veilleur de nuit dont les claquettes s'étaient tues, la paix régna sur le monastère. La pluie continuait de tomber sans bruit.

Une fois seul, je restai assis sur mon lit, évaluant la masse de ténèbres déposée sur le Roku-onji. Insensiblement, elle croissait en densité, en poids. Les montants de bois, la porte en planches de ma petite chambre prenaient un air solennel, à contenir ainsi le flot de l'antique nuit.

Ma langue tenta de bégayer quelque chose. Comme toujours, un seul mot atteignit mes lèvres, à mon suprême agacement—comme quand on fouille dans un sac et ramène, alourdi d'un tas d'autres, l'objet

qu'on cherchait. L'épaisseur, le poids de mon univers intérieur étaient pareils à ceux de ces ténèbres ; et les mots se hissaient en grinçant, comme des seaux rame» nés lourdement du puits profond de la nuit.

« Ce ne sera plus très long, me dis-je. Encore un peu de patience. Et la clé rouillée de la porte qui sépare mon univers intérieur du monde extérieur va tourner à merveille dans la serrure. Une circulation d'air va s'établir entre les deux mondes, et librement ventiler ce que j'ai en moi. Le seau va monter, léger, dansant comme une plume ; le monde entier s'ouvrir devant moi comme une vaste plaine, et mon cachot tomber en poudre... Cela est en vue à présent... A portée de ma main — qui n'a qu'à vouloir, pour atteindre... »

J'exultais, assis dans l'ombre. Cela dura bien une heure. De ma vie, je n'avais été aussi heureux. Et soudain, je me levai.

Je me glissai furtivement derrière la grande bibliothèque, chaussé des sandales de paille que j'avais préparées à l'avance. Puis, sous la bruine, je longeai le fossé, derrière le Rokuonji, me dirigeant vers le « chantier ». On n'y voyait pas de pièces de bois, mais la sciure humide répandait partout son odeur. L'endroit servait aussi à serrer les bottes de paille qu'on achetait par quarante à la fois ; mais il n'en restait plus que trois ; le reste avait été utilisé.

Te les emportai et revins par la bordure du potager. Un silence absolu régnait dans la cuisine. Je la contournai pour passer derrière l'appartement de l'adjoint. La lucarne des cabinets s'éclaira tout à coup. Je me baissai. Quelqu'un se racla la gorge ; c'était le bruit de gorge de l'adjoint. Puis on urina. Interminablement.

Craignant que la paille ne devînt humide, je la collai contre moi pour la protéger. Sur les touffes de fougère agitées par la brise stagnait une odeur de latrines que la pluie rendait plus pénétrante. Le bruit d'urine cessa ; j'entendis des pas incertains, puis un choc sourd : on avait heurté la cloison. L'adjoint ne devait pas être bien réveillé. La lucarne s'éteignit. Je me remis en route, avec mes bottes de paille, vers la bibliothèque.

Je n'avais à moi qu'une bannette d'osier où ranger mes effets de voyage, et une petite malle vétusté. Mon intention étant de brûler tout ce qui m'appartenait, j'avais, dans la soirée, emballé livres, vêtements, linge. Je voudrais que vous remarquiez bien la minutie de mes préparatifs. Tout ce qui aurait fait du bruit au cours du transport, comme les agrafes de ma moustiquaire — ou qui, incombustible, aurait laissé des preuves, comme mon cendrier, mon verre, ma bouteille d'encre — fut roulé dans un coussin, lui-même ficelé d'un foulard, à part. Il fallait encore livrer aux flammes un coussin et deux

couvre-lits. Tout cela fut porté, pièce par pièce, et entassé derrière la bibliothèque. Alors, je me glissai derrière le Pavillon d'Or pour démonter la porte dont j'ai parlé et qui ouvre au nord.

Les pointes, l'une après l'autre, se laissèrent arracher sans difficultés : on les aurait crues enfoncées dans de la glaise. Je retins de tout mon poids la porte qui tombait, et la face mouillée du bois pourri me caressa la joue de ses molles boursouflures. Elle n'était point aussi lourde que je l'avais supposé. Je la déposai à terre, contre le mur. Je pouvais maintenant voir à l'intérieur du Pavillon d'Or : il était gonflé de ténèbres.

Le passage était juste assez large pour permettre d'entrer de biais. Je m'enfonçai dans l'obscurité. Une figure étrange m'apparut, qui me fit frissonner d'effroi : c'était, éclairé par mon allumette, mon propre visage, dont la cage de verre de la maquette me renvoyait l'image.

Le moment n'était pas très bien choisi, mais je m'absorbai dans la contemplation de la miniature du Pavillon d'Or. Elle recroquevillait, sous la clarté de l'allumette, ses formes tremblotantes, sa fine architecture remplie d'inquiétude. Puis, d'un seul coup, l'obscurité l'engloutit : l'allumette était consumée.

Restait au bout un point de cendre rouge. Sans trop savoir pourquoi, j'imitai, chose étrange, l'étudiant que j'avais épié au temple de Myôshin : j'écrasai l'allumette âprement sous mon pied. J'en frottai une autre. Passant devant la Salle des Sutras et les Trois Vénérés Bouddhas, j'atteignis le coffre aux aumônes dont une claie formait le couvercle ; les ombres des barreaux vacillaient comme la flamme même. Il y avait en arrière du coffre la statuette en bois d'Ashikaga Yoshimitsu, classée parmi les trésors nationaux. Le personnage était assis, dans sa robe de bonze aux manches démesurément longues. Il portait en travers, de la main droite à la gauche, un sceptre. Ses yeux étaient grands ouverts ; son crâne, menu et tondu ras ; son cou disparaissait sous le col de la robe sacrée. La clarté de l'allumette fit briller les prunelles, mais sans que j'en fusse impressionné. Sombre et mélancolique, la minuscule idole avait beau se prélasser dans un coin de la demeure édifiée par l'homme : il y avait beau temps, on le voyait, qu'elle avait renoncé à y exercer la moindre autorité!

J'ouvris, vers l'ouest, la porte qui mène au Sôsei. Cette porte à deux battants peut — je l'ai dit — s'ouvrir de l'intérieur. Malgré la pluie, il faisait plus clair dehors. La porte, mouillée, étouffa un grincement et laissa pénétrer la nuit bleuâtre traversée de brises. Je m'élançai.

« Le regard de Yoshimitsu... Ce regard de Yoshimitsu... » Je ne cessai de penser à lui tout le temps que je mis à retourner derrière la

bibliothèque. « Tout se déroulerait en présence de ce regard... De ce regard qui ne pouvait rien voir... Ce regard de témoin mort.,. »

Je courais. Quelque chose fit du bruit dans la poche de mon pantalon ; c'était ma boîte d'allumettes. M'arrêtant, je glissai sous le couvercle un tampon de papier-mouchoir, et ce fut fini. Rien ne bringuebalait dans mon autre poche qui contenait, roulés dans un mouchoir, le flacon de somnifère et le couteau. Ni, naturellement, dans la poche de ma vareuse où j'avais tassé brioche, gâteaux fourrés et cigarettes.

Puis je me mis à l'œuvre comme un automate. Il fallut quatre voyages pour transporter jusqu'au Pavillon d'Or, devant la statue de Yoshimitsu, les objets empilés derrière la bibliothèque. Je commençai par le matelas et la moustiquaire dont j'avais arraché les agrafes. Puis ce furent les deux couvre-lits. Ensuite la malle et la bannette d'osier. Enfin les trois bottes de paille. J'entassai tout pêle-mêle, coinçant la paille entre la literie et la moustiquaire. Cette dernière paraissait, plus que le reste, combustible : je la déployai à moitié sur les autres objets.

Je retournai enfin chercher ce qui ne brûlait pas. Mais cette fois je gagnai le bord de la pièce d'eau, sur la face orientale du Pavillon d'Or. J'avais juste en face de moi le rocher de l'îlot Yohaku. J'eus grand mal à m'abriter de la pluie sous les branches d'un bouquet de pins.

Le ciel relativement claii argentait légèrement la surface de l'étang. Mais il y avait un tel foisonnement d'algues qu'elles semblaient continuer la terre ferme ; et il fallait, ici et là, une craquelure pour qu'on sût qu'il y avait de l'eau là-dessous. La pluie n'avait pas assez de force pour dessiner des rides. Elle formait comme une fumée, une poussière d'eau, qui repoussait jusqu'à l'infini les limites de l'étang.

Je ramassai un caillou et le laissai tomber dans l'eau. Le bruit s'en répercuta si démesuré que l'air alentour sembla s'être soudain déchiré. Je me fis tout petit et restai sans bouger. Comme si, par mon silence, je voulais effacer ce bruit qu'inconsidérément je venais de produire.

Je plongeai la main dans l'eau. Les algues tièdes l'enlacèrent. Je laissai tomber les agrafes de la moustiquaire , puis le cendrier, comme 31 je le confiais à l'onde, pour qu'elle le lave ; et de même, le verre et la bouteille d'encre. Chaque objet disparut ainsi à son tour dans les profondeurs. Ne restèrent plus à côté de moi que le coussin et le foulard qui les avaient enveloppés. Il n'y avait qu'à les porter devant la statue de Yoshimitsu et à y mettre le feu.

Je me sentis tout à coup une faim de loup, et cette constatation, trop conforme à ce que j'avais prévu, me donna, jusqu'à l'obsession, le sentiment d'avoir été trahi. J'avais un reste de brioche et des gâteaux

fourrés de pâte de haricot, entamés la veille : je les attaquai voracement après m'être essuyé la main à ma vareuse. Je ne me rendis pas compte de leur goût : mon estomac criait la faim et n'avait nul souci du goût des choses. Je n'avais donc qu'à mastiquer, à bouche pleine, avec application. Mon cœur battait vite. Quand j'eus tout avalé, je bus une gorgée d'eau, puisée à même l'étang.

Je me trouvais à présent sur le seuil même de l'acte. Les interminables préparatifs destinés à m'y amener étaient terminés. Tous. J'étais debout sur l'extrême bord : je n'avais plus qu'à me précipiter. Un rien et c'était fait.

Qu'entre mon acte et moi s'ouvrît un gouffre béant capable d'engloutir ma vie entière ne m'effleura pas même l'esprit. J'étais occupé à contempler le Pavillon d'Or et à lui adresser un dernier adieu.

On distinguait mal dans la nuit ses contours estompés par la bruine. Il se dressait tout noir, comme un bloc de nuit cristallisée. En forçant ma vision, je pus, non sans peine, discerner, tout en haut, le Kukyôchô — qui s'amincissait soudain — et la forêt de piliers fins du Hôsui-in et du Chôondô, Mais les détails qui jadis m'émouvaient tant se perdaient dans les monochromes ténèbres.

Cependant, à mesure que s'imposait davantage à mon souvenir l'image de ce qui avait été pour moi la Beauté, l'ombre se voyait rejetée en arrière, comme un fond sur lequel pût à loisir se dessiner mon mirage. La noire silhouette dissimulait tout entier dans ses formes ce qui pour moi était le Beau. Grâce aux puissances du souvenir, de fines parcelles de Beauté se mirent à jaillir, à scintiller dans l'ombre, une seule d'abord, puis une autre ; et puis il y en eut partout. Finalement, dans l'éclairage de cette heure étrange dont on ne sait si elle est jour ou nuit, le Pavillon d'Or, par degrés, se précisa jusqu'à se découper, étonnamment net, dans le champ de mon regard. Jamais comme à cet instant sa fine silhouette ne m'était apparue si parfaite, si lumineuse jusqu'en ses moindres replis. C'était comme si j'avais acquis le sens aigu des aveugles. La lumière émanée de lui donnait au Pavillon d'Or de la transparence ; à ce point que, même de loin, je distinguais les anges musiciens peints sur le plafond du Chôondô, ou les restes de vieille dorure sur les murs du Kukyôchô. L'élégante façade formait avec l'intérieur un tout harmonieux et indissoluble. D'emblée mon œil distinguait tout : structure d'ensemble, dessin indiscutable du motif principal, effets décoratifs obtenus par la reprise minutieuse de détails donnant un corps au motif principal, effets de contraste et de symétrie. Les deux plans du Hôsui-in et du Chôondô, de même ampleur, malgré une légère différence, étaient abrités par le

même auvent profond, pareils en quelque sorte, dans leur superposition, à deux rêves jumeaux, à deux identiques souvenirs de volupté : l'un paraissait-il troublé par la menace de quelque oubli ? L'autre le rassurait gentiment, en sorte que le rêve devenait réalité, la volupté architecture. Mais on les avait aussi coiffés du Kukyôchô, qui rompait brusquement le mouvement amorcé et, à peine assurée, la réalité croulait, se soumettait en fin de compte, subjuguée par la noble philosophie de cette sombre et magnifique époque. Et tout au haut du toit couvert en bardeaux, le phénix de bronze doré touchait au firmament de la Longue Nuit d'Illusion.

Cela n'avait pas encore satisfait l'architecte. Au flanc ouest du Hôsui-in il avait accolé le saillant menu du pavillon de pêche. On eût dit qu'il avait mis toutes ses forces d'artiste à rompre l'équilibre. Le Sôsei opposait à la masse du bâtiment une résistance d'ordre métaphysique. Bien qu'il ne s'avancât pas très loin au-dessus de l'eau, il paraissait fuir, fuir sans fin, loin du cœur du Pavillon d'Or. Comme un oiseau envolé de ces belles structures, il se sauvait à tire-d'aile vers la nappe de l'étang, vers la nappe de l'étang, vers toutes choses de ce bas monde. Son rôle était de jeter un pont entre l'ordre qui régit ce monde et ce qui est la négation de l'ordre, comme la concupiscence. Oui, l'âme du Pavillon d'Or commençait à ce Sôsei si semblable à un pont rompu en son milieu ; elle édifiait ensuite le palais à double étage ; et puis, de nouveau, revenait au pont brisé, d'où elle s'enfuyait. Car la prodigieuse sensualité qui flottait sur l'étang était la source de la force cachée qui avait construit le Pavillon d'Or. Mais cette force, une fois disciplinée, il lui avait été impossible, le splendide ouvrage achevé, d'y séjourner davantage ; et, ne pouvant rien faire d'autre, elle s'était échappée vers sa patrie première, au cœur des lieux baignés d'une sensualité infinie — vers l'étang où se mirait le Sôsei. Je me l'étais toujours dit, chaque fois que je contemplais la brume du matin ou les brouillards du soir s'étirer paresseusement au-dessus des eaux : c'était bien là que gîtait, surabondante, la force sensuelle qui avait édifié le Pavillon d'Or.

Plus de rivalités, de contradictions, de désaccord : la Beauté faisait régner l'harmonie entre les parties différentes — et de quelle façon, souveraine ! Comme un livre sacré où, avec la dernière minutie, sur le papier bleu foncé, chaque caractère fut calligraphié à l'enduit de poudre d'or, ainsi cela avait été construit avec de la poudre d'or sur le fond de l'immense ténèbre. Je ne savais toutefois pas encore si la Beauté se confondait avec le Pavillon d'Or lui-même, ou si elle était consubstantielle au néant de la nuit qui enveloppait le Pavillon d'Or. Peut-être était-elle les deux ensemble. A la fois détail et totalité. Temple d'Or et nuit enveloppante. A cette pensée, l'énigme qui m'avait

si longtemps tourmenté était à mi-chemin de sa solution, je le sentais. A examiner de près la beauté de chaque détail — colonnes, balustrades, volets rabattants, portes à panneaux et entretoises, baies ornementées, toit pyramidal... — Hôsui-in Chôondô, Kukyôchô, Sôsei — reflets dans la pièce d'eau, archipel d'îlots, pins, et jusqu'à l'amarrage des barques —, jamais la Beauté n'était incluse dans un seul détail, ne finissait avec lui ; mais dans chacun s'embusquait, latente, l'amorce de la Beauté du détail suivant. La beauté d'un détail isolé n'était qu'inquiétude. Rêvant de perfection sans connaître l'achèvement, elle était aimantée vers la beauté voisine, qui lui était inconnue. Et ces appels réciproques d'une beauté qui n'existait nulle-part, ni dans l'un ni dans l'autre, c'était cela qui constituait la trame profonde du Pavillon d'Or, qui frappait la Beauté au coin de la non-existence. La Beauté était structurée de néant ! Mais ces parcelles incomplètes recélaient naturellement une amorce de néant ; et la délicate architecture, faite des bois du plus fin grain, tremblait par une sorte de pressentiment du néant, comme tremble au vent une guirlande de fête.

Cela n'empêchait pas la beauté du Pavillon d'Or de n'avoir jamais cessé d'être ! En tout lieux, en tous temps, elle éveillait de purs échos.

Comme un malade affligé de perpétuels bourdonnements d'oreilles, partout j'avais perçu la musique du Pavillon d'Or, et m'y étais accoutumé. Il faudrait la comparer, cette beauté, à une clochette d'or qui, cinq siècles et demi durant n'aurait cessé de tinter — ou encore à une petite harpe...

... Et si cette voix se taisait pour toujours?...

J'étais rompu de fatigue.

Je distinguais encore nettement le Temple d'Or de mes rêves, plaqué sur celui qui se dressait dans l'ombre. Il n'avait pas encore totalement dévêtu sa phosphorescence. La balustrade du Hôsui-in, en bordure de l'eau, faisait retraite avec une extrême modestie, cependant que, sous le saillant de l'auvent, celle du Chôondô, soutenue par ses consoles indiennes, projetait rêveusement ses courbures vers l'étang, comme une poitrine. La blancheur de l'eau éclairait l'avancée des toits où le miroitement reproduisait son instabilité. Quand le Pavillon d'Or était embrasé par le couchant ou inondé de lune, c'était le reflet de l'eau qui faisait de lui quelque chose d'étrange, qui flottait, ou battait des ailes. Le tremblement de l'eau détendait les robustes amarres de la masse sombre et, dans ces moments-là, on se demandait si le Pavillon d'Or n'était point fait de matières en perpétuelle agitation, comme le vent, la flamme, et l'onde.

Pareille beauté n'avait pas son égale. Et je savais maintenant d'où me venait mon extrême fatigue : cette Beauté disait que ce qui change le monde, ce n'est pas l'action, mais la connaissance... Il y a aussi la connaissance qui pousse jusqu'à l'extrême limite la copie de l'action. La mienne est ainsi, et c'est ce genre de connaissance-là qui' enlève à l'action toute son efficace. Alors, mes longs, mes minutieux préparatifs, ne les ai-je faits que pour parvenir à l'ultime connaissance qu'en fin de compte je n'aurais pas à agir?...

«... Oui, c'est cela : mon acte n'est qu'un « surplus ». Il a débordé de ma vie, de ma volonté et le voici devant moi, là, séparé, comme une machine d'acier refroidie qui attend d'être remise en marche. C'est comme si, entre lui et moi, n'existait aucune connexion. Jusqu'à cette minute, il a été moi, mais désormais, il ne l'est plus Comment puis-je oser n'être plus moi?... »

Je m'adossai au pied du pin. Sa peau froide et mouillée agit comme un charme. Je sentis que ce contact, que cette sensation de fraîcheur, c'était moi. Le monde s'immobilisa tel qu'il était. Plus de désirs : j'étais dans un état de contentement parfait.

« Que faire avec cette affreuse fatigue ? pensai- je. N'ai-je pas la fièvre ? Je suis sans force ; mes mains même me refusent tout service. Je suis sûrement malade. »

Le Pavillon d'Or gardait toujours sa phosphorescence. Il m'évoquait le paysage merveilleux que, dans le Nô intitulé Le Prêtre Yoro, Shuntokumaru découvre pendant l'Illumination bouddhique. A travers la nuit de ses yeux morts, il voit les reflets du couchant se jouer sur la mer de Namba ; il voit, sous un ciel sans nuages, embrasés par le soleil du soir, les îles Awaji, Eshima, le rivage de Suma et d'Akashi, et jusqu'à la mer de Kii.

Mon corps était comme paralysé ; mes larmes coulaient à flots intarissables. Je serais bien resté là sans bouger jusqu'au matin : découvert, je n'aurais pas un mot pour me disculper.

J'ai beaucoup insisté jusqu'ici sur l'apathie de ma mémoire, depuis le temps de mon enfance. Mais il faut dire qu'un souvenir qui revit soudain est chargé d'un extraordinaire pouvoir d'éveil. Le passé ne se contente pas de nous entraîner vers le passé. Parmi nos souvenirs, il en est quelques-uns, en petit nombre certes, qui sont doués en quelque sorte de puissants ressorts d'acier, et chaque fois que dans le présent nous les touchons, ils se détendent aussitôt et nous catapultent dans l'avenir.

Tandis que mon corps restait engourdi, mon esprit s'amusait à manipuler tous mes souvenirs. Des mots réapparaissaient à la surface

de ma mémoire, et replongeaient ; c'était comme si je les atteignais avec les doigts de mon esprit ; et puis, de nouveau, ils disparaissaient. Ces mots- là me faisaient signe. Us tentaient de m'approcher, cherchant sans doute à me stimuler.

« ... Regarde derrière, regarde dehors : si nous nous rencontrons, tue sur l'heure!... »

Oui, c'était la première ligne du passage fameux du chapitre de l'Éclairement populaire, dans le Rinzaïroku : la suite coula d'elle-même ; « Si tu croises le Bouddha, tue le Bouddha! Si tu croises ton ancêtre, tue ton ancêtre! Si tu croises un disciple du Bouddha, tue le disciple du Bouddha ! Si tu croises tes père et mère, tue père et mère! Si tu croises ton parent, tue ton parent! Alors seulement tu trouveras la Délivrance. Alors seulement tu esquiveras l'entrave des choses, et tu seras libre... »

Ces mots m'arrachèrent à l'impuissance où j'avais sombré. D'un seul coup, je sentis dans tout mon être une surabondance d'énergie. Une partie de moi s'obstinait bien à me répéter que ce que j'allais faire était maintenant sans utilité : ma force neuve ne redoutait pas cette inutilité. Parce que c'était inutile, je me devais d'agir.

Je ramassai le coussin et le foulard, les roulai ensemble, les glissai sous mon bras, et me mis debout. Je regardai le Pavillon d'Or. De temple éblouissant allait s'éteignant. Par degrés l'ombre mangeait les balustrades ; la forêt de colonnes perdait peu à peu sa clarté. La lumière déserta l'eau de l'étang dont les reflets, sous les auvents, s'éteignirent. Bientôt chaque détail se trouva replongé dans une ténèbre d'encre. Seule demeura la silhouette imprécise, uniformément noire, du Pavillon d'Or...

Je me mis à courir, contournai le temple par le côté nord, sans le moindre faux pas : mes pieds connaissaient le chemin. L'ombre, à mesure, s'ouvrait devant moi; je n'avais qu'à me laisser conduire.

Du Sôsei je sautai à l'intérieur du Pavillon d'Or ; j'avais laissé grande ouverte la porte de l'ouest, à double battant. Je lançai sur le tas d'objets déjà empilés le paquet roulé sous mon bras.

Mon cœur battait joyeusement. Mes mains mouillées avaient un léger tremblement et mes allumettes avaient pris l'humidité! La première ne s'enflamma pas ; la seconde se cassa. Je réussis avec la troisième, et la flamme, que je protégeais de la main, alla, par les interstices de mes doigts, jeter des lueurs dans la salle.

Puis je dus rechercher l'endroit exact où tout à l'heure j'avais mis la paille, car je ne savais plus au juste où c'était. Le temps de m'y retrouver : mon allumette était consumée. Accroupi, je frottai, cette

fois, deux allumettes ensemble.

La flamme fit surgir de la paille amoncelée des ombres compliquées, répandit partout les éclatantes couleurs des terres désolées, se propagea dans toutes les directions avec une application minutieuse. Et ce fut un flot de fumée où elle disparut. Mais elle resurgit loin de moi, à une distance qui me surprit, gonflant le tissu vert de la moustiquaire. C'était comme si, autour de moi, tout s'était soudain empli d'une agitation joyeuse.

Je redevins alors étonnamment lucide. Ma provision d'allumettes n'étant pas inépuisable, je courus dans un autre coin et mis le feu à une brassée de paille, frottant l'allumette avec précaution. La nouvelle flambée me réconforta : c'était ma spécialité, autrefois, quand nous faisions des feux de camp, avec des camarades.

Dans le Hôsui-in, d'immenses ombres dansantes avaient surgi. Au centre, les Trois Vénérés Bouddhas — Amida, Kannon, Seishi — s'illuminèrent de lueurs rouges. Des prunelles de Yoshimitsu flamboyaient et, dans son dos, l'ombre de l'idole dansait.

C'est à peine si je sentais la chaleur. Quand je vis le feu se déplacer rondement vers le coffre aux offrandes, je me dis que tout allait bien.

J'avais complètement oublié l'existence de mon somnifère et de mon couteau. Comme une inspiration soudaine, me traversa le désir de mourir environné de flammes, au milieu du Kukyôchô. Fuyant le brasier, je grimpai quatre à quatre l'étroit escalier. Je ne songeai même pas à m'étonner que la porte du Chôondô, au premier étage, fût ouverte. De vieux guide avait oublié de la fermer.

La fumée me poursuivait, me faisait tousser.

Je regardai néanmoins la statue de Kannon, attribuée à Keishin, ainsi que les anges musiciens du plafond. Progressivement la fumée envahit le Chôondô. Je grimpai au haut du second escalier »t tentai d'ouvrir la porte du Kukyôchô. Je n'y parvins pas : elle était solidement fermée.

Je donnai de grands coups dans cette porte. Je devais taper comme un sourd : aucun bruit pourtant n'impressionnait mon oreille. Je redoublai de violence. Il me semblait que quelqu'un, du dedans, allait m'ouvrir.

Ce que je rêvais de trouver dans le Kukyôchô, c'était en vérité une place pour mourir. Mais talonné par la fumée, j'avais l'impression que mes coups forcenés dans la porte étaient autant d'appels au secours. En fait, qu'y avait-il de l'autre côté de la cloison ? Seulement une petite pièce carrée de neuf mètres de côté à peine. A ce moment, je me

figurai de façon poignante que la pièce, à cette heure, devait avoir toutes ses parois recouvertes d'une feuille d'or, alors que celle-ci était presque partout exfoliée. Je ne puis expliquer pourquoi, à grand renfort de coups dans la porte, j'aspirais si désespérément à cette petite pièce éblouissante. Je me disais qu'il fallait que j'y parvienne et qu'alors tout serait bien. Mais il fallait d'abord parvenir à la petite salle dorée...

Je frappais de toutes mes forces. Mes poings ne suffisant pas, j'y allai de tout le poids de mon corps. Elle ne céda pas.

Le Chôondô était maintenant plein de fumée. J'entendais sous mes pieds le feu crépiter. Je suffoquais. J'étais au bord de l'évanouissement. Je toussais sans arrêt. Je frappais toujours. La porte ne céda pas.

A l'instant où je pris nettement conscience que je me heurtais à un refus, je fis demi-tour et redescendis précipitamment dans le Hôsuin, à travers les tourbillons de fumée. Peut-être même à travers les flammes. Arrivé enfin à la porte de l'ouest, je me ruai dehors. Puis, sans savoir où j'allais, je me lançai dans une course éperdue...

Je courais. A une allure telle, et sans prendre le temps de souffler, que cela passe l'imagination. Je ne me rappelle même plus par quels endroits je passai. Je dus prendre par la « Tour du Suzerain Nord », sortir par la porte de derrière, dépasser la Salle du Saint Protecteur Myô, escalader la colline à travers les azalées sauvages et les bambous nains, et atteindre le haut du Hidari Daimonji. Oui, c'est sûrement là que je me laissai choir parmi les bambous nains, dans l'ombre des pins roux, essayant de calmer les battements fous de mon cœur. C'était la colline qui, vers le plein nord, protège le Pavillon d'Or.

Ce qui me ramena à une conscience claire des choses, ce furent des paillements d'oiseaux effrayés. L'un d'eux frôla mon visage, dans un énorme battement d'ailes.

Couché sur le dos, je contemplais la nuit du ciel. Une multitude d'oiseaux rasaient le faîte des pins en poussant des cris aigus, cependant qu'au-dessus de ma tête voletaient dans le ciel, et comme se jouant, quelques grains clairsemés de ce qui paraissait de la poussière de feu.

Je m'assis et dirigeai mon regard vers le fond du val lointain, dans la direction du Pavillon d'Or. D'étranges bruits en arrivaient jusqu'à moi. Comme des éclatements de pétards. Comme si un nombre infini de gens rassemblés faisaient tous ensemble craquer leurs articulations.

Je ne voyais pas le Pavillon d'Or lui-même. Mais seulement des volutes de fumée, des flammes étirées vers le ciel. Des nuées d'étincelles emplissaient les échancrures des arbres et le ciel, au-dessus

du temple, était comme constellé de grains de sable d'or.

Longuement, les jambes croisées, je contemplai ce spectacle. Revenu à la réalité, je vis que j'étais couvert d'ampoules et d'éraflures, et que mon sang coulait. J'avais aussi du sang aux doigts : je m'étais blessé en donnant des coups dans la porte. Comme une bête qui a échappé à ses poursuivants, je me mis à lécher mes plaies.

Je fouillai dans ma poche, en retirai le couteau et le flacon de somnifère roulés dans le mouchoir. Je les jetai dans la ravine.

Dans l'autre poche, ma main rencontra le paquet de cigarettes. Je me mis à fumer. Je me sentais l'âme d'un homme qui, sa tâche terminée, tire une bouffée. Je voulais vivre.

ⁱ Hidari Jingoro ou Jingoro le gaucher, le plus célèbre sculpteur de la fin du XVI^e et du début du XVII^e siècle, un des plus caractéristique représentants de la sculpture décorative japonaise. Tout le monde connaît le Chat endormi du temple Toshôgu, à Nikkô.

ⁱⁱ Ce sont les deux Ni-Ô, divinités d'aspect terrifiant, debout de chaque côté de la porte extérieure des grands temples bouddhiques.

ⁱⁱⁱ Unkei et Tankei, son fils. sont deux des plus grands sculpteurs de l'époque de Kamakura (XIII^e-XIV^e siècles) considérée parfois comme l'âge d'or de la sculpture japonaise.

^{iv} Kiyomizu-dera : ce temple du district est de Kyôto est l'un des plus charmant par son site, l'un des plus impressionnants aussi parce qu'il repose en surplomb sur une forêt de gigantesques étais.

^v Essai d'interprétation littérale. Hôsui-in : « Carré de L'eau de vérité. »

^{vi} Chôondô : « Grotte de la rumeur marine. »

^{vii} Kukyôchô : « Haut de la conclusion. »

^{viii} Kano Masanobu (1434-1530) : grand peintre de l'époque Muromachi (XV^e-XVI^e siècle), protégé des shôgouns Ashikaga, et le chef de file de tout un groupe de peintres importants, appelé généralement « l'Ecole de Kano ».

^{ix} Tan'yû Morinobu (1602-1674) : un des peintres de l'Ecole de Kano qui suivirent les Tokugawa à Edo (Tokyo). Peintures murales du palais Nijô, à Kyôto, et du château de Nagoya.

^x L'école de Tosa donna ses plus grands artistes (Yukimitsu, Mitsunobu...) pendant la période Muromachi (XV^e-XVI^e siècle). Tosa Hôgen Tokuetsu : peintre célèbre du début de l'époque Edo.

^{xi} Le renard (Kitsune) passe pour un animal doté d'un pouvoir maléfique, qui joue des tours, égare l'esprit. On dit parfois « être possédé du renard » pour « perdre la raison ».

^{xii} Sannomiya : quartier central Kobe, le grand port du Kansai avec Osaka.

^{xiii} Ryôanji ou Ryûanji, dans le district Ouest de Kyôto, monastère Zen où se trouve le fameux « Jardin des Pierres ». C'est un rectangle enclos de murs sur trois côtés, avec quinze roches de tailles et de formes variées émergeant d'une nappe de sable blanc artistement ratissé. Ni herbe ni arbuste. Seule verdure : les arbres et les collines au-delà des murs.

^{xiv} Kawaramachi : grande artère centrale et commerçante de Kyôto.

^{xv} On appelle « littérature Gozan » l'ensemble des écrits (poésie, etc.) élaborés en langue chinoise par les moines pendant les époques de Kamakura et Muromachi (XIII^e- XVI^e siècles).

^{xvi} Le Pavillon d'Argent (Ginkakuji), au nord-est Kyôto, fut construit en 1479 par le shôgoun Ashik Yoshimasa. Le jardin qui l'entoure est l'un des plus séduisants de l'ancienne capitale.

^{xvii} Yin et Yang : les deux grands principes mâle (Yang) femelle (Yin) de la cosmologie chinoise.

^{xviii} Nishi-jin : au nord-ouest de Kyôto, district du tis sage de la soie. Littéralement : Camp (Jin) de l'Oues (Nishi). Souvenir du temps où la guerre civile faisait rage aux portes de la cité (XV^e siècle).